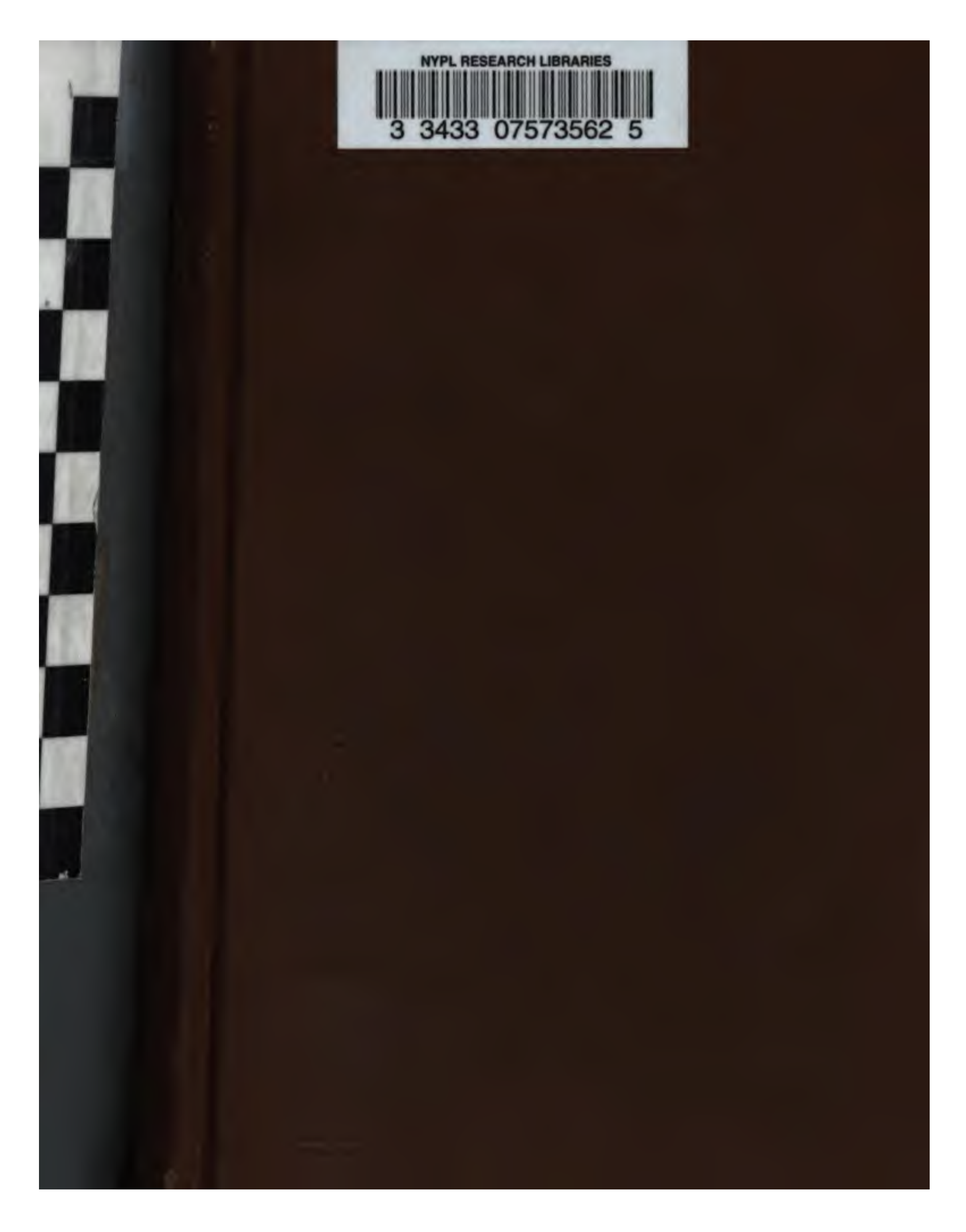
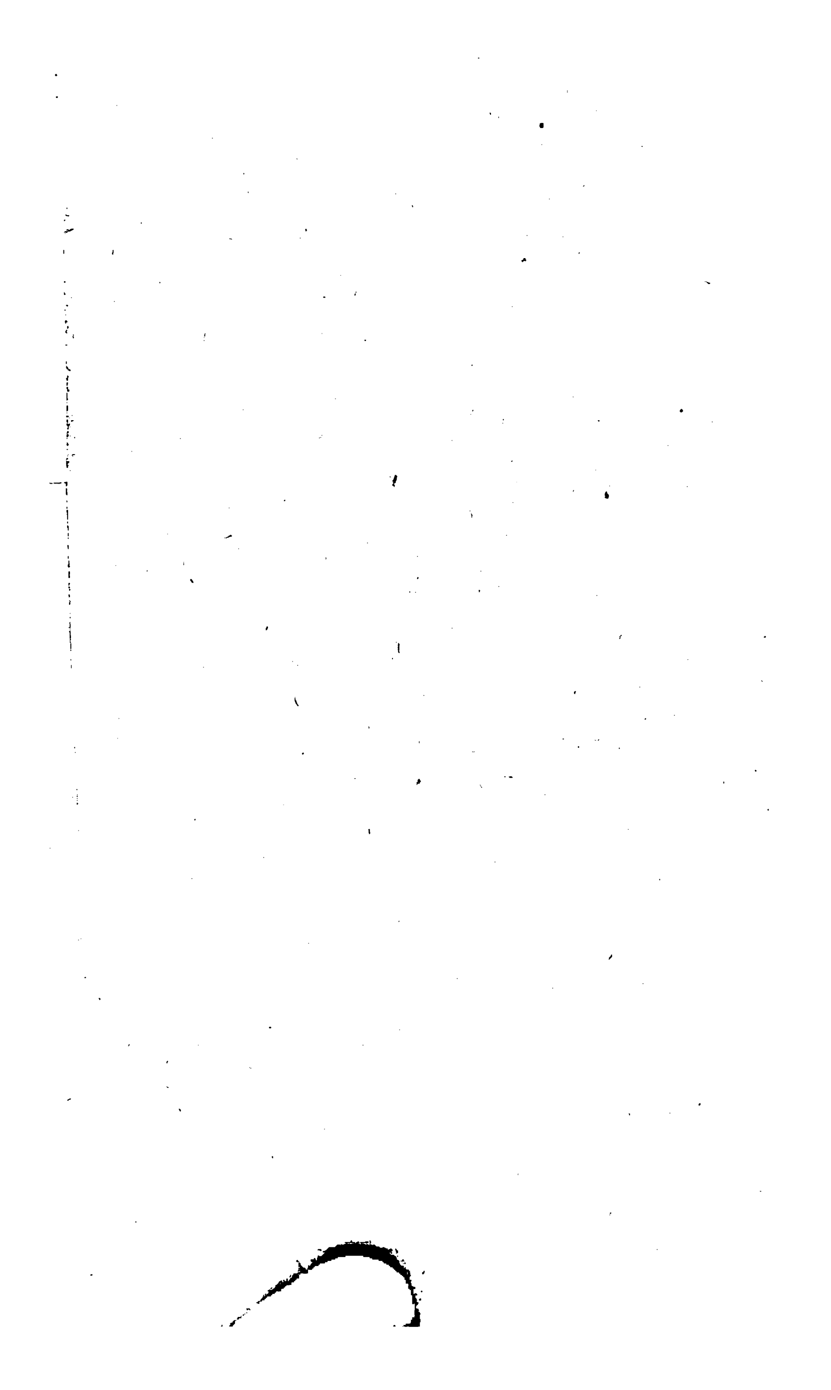

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07573562 5


LENOX LIBRARY


AUCTOR
PRETIOSA
FACIT



(Zschokke)
NGK

CONTES
SUISSES.

En vente :

CONTES SUISSES.

DEUXIÈME SÉRIE.

1 vol. in-12.

ANGERS, IMP. DE COSNIER ET LACHÈSE.

CONTES SUISSES,

PAR HENRI ZSCHOKKE,

TRADUITS

PAR M. LOEVE-VEIMARS;

Avec une esquisse biographique sur Zschokke,

Écrite par lui-même, et traduite par

ANDRÉ LECORNEY.

PREMIÈRE SÉRIE. — TROISIÈME ÉDITION.

PARIS,

L. MAISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE CHRISTINE, N° 3.

1848.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE,

SERVANT DE PRÉFACE AUX OEUVRES COMPLÈTES DE L'AUTEUR PUBLIÉES A AARAU EN 1838.

L'auteur, tout en reconnaissant que les divers ouvrages qu'il a composés à différentes époques de sa vie, méritent plutôt l'oubli que le grand jour, l'auteur ne veut cependant pas priver de ses œuvres ceux de ses contemporains qui se montreraient assez indulgents pour en désirer la collection. Il sait aussi que, si quelques-unes de ces compositions doivent parvenir jusqu'à la postérité, ce ne sera qu'avec la sanction de son époque, à laquelle du reste il ne tient guère pour lui-même; car, tout entier à cette belle idée de la vie future, que lui importe une renommée littéraire qui pâlit et disparaît devant la poésie de l'Éternité?

On a cru devoir donner au public quelques notices biographiques sur l'auteur; c'était bien le moins que l'on pût faire pour remercier en quelque sorte ce dernier des heures agréables qu'il a su faire passer à ses lecteurs, en mêlant d'une manière si ingénieuse le plaisant au sérieux. D'un autre côté,

sachant combien ces sortes de notices sont imparfaites aux yeux du lecteur le plus bienveillant, l'auteur ne croit pas hors de propos de dire à son sujet tout ce qui lui paraîtra instructif et capable d'intéresser le public. Il y a plus d'un inconvénient sans doute à se peindre soi-même, car on laisse toujours ignorer si c'est l'abnégation de sa personne, le dépit d'un instant, ou bien l'égoïsme qui a fait entreprendre le portrait; mais, comme il s'agit moins ici de l'homme intérieur que des formes extérieures qu'il revêt, la tâche devient plus facile. L'auteur, comme tous ses confrères, se révèle dans ses écrits le plus souvent à son insu.

Henri Daniel Zschokke naquit le 22 mars 1771 à Magdebourg. Il fut le dernier rejeton d'une famille pieuse, riche et honorée. Il perdit sa mère, Élisabeth Jordan, dans la septième semaine de son existence, et resta confié aux soins de Godefroi son père, qui, maître juré des drapiers, agrandit considérablement sa fortune sous Frédéric II, grâce aux nombreuses livraisons de drap qu'il fit à l'armée prussienne pendant la guerre de sept ans. Ce bon père affectionnait beaucoup le jeune Henri, qu'il destinait à la carrière des lettres. Malheureusement il ne put accomplir son projet : la mort le frappa subitement le 18 avril 1779. Henri, devenu orphelin à huit ans, resta confié aux soins de ses frères et sœurs, qui se chargèrent de son éducation. Comme tous les enfants de cet âge, il n'apprécia point d'abord la perte qu'il venait de faire; mais à une autre époque, lorsqu'il se vit isolé dans le monde, qui le méconnaissait, plus d'une fois il regretta ses parents, et ce fut toujours les larmes aux yeux qu'il contempla le bonheur de ses camarades qui jouissaient des douceurs de l'amour paternel. Bien souvent, hélas! le malheureux enfant, en quittant sa couche, s'agenouilla dans sa petite loge pour demander à Dieu une seule apparition de son père! Étranger au milieu d'une société dont il aurait

voulu être aimé, et qui le repoussait; abandonné à lui-même, il acquit cette fermeté, cette indépendance de volonté, et cette haine contre toute espèce d'oppression, qu'il conserva le reste de sa vie.

On l'envoya d'abord à l'école du couvent de *Notre-Dame*, qui florissait alors sous la direction du vénérable prévôt M. Roettger; mais, en dépit du temps assez long qu'il y passa, il n'en retira aucun fruit pour son instruction : aussi déclara-t-on qu'il n'avait aucune aptitude pour les sciences supérieures, et on l'attacha à une école plus élémentaire. Le vieux chantre Capsius, professeur de la nouvelle classe que suivit Henri, découvrit bientôt son heureuse mémoire, et son imagination parfois trop vive. Il le prit en amitié, et l'initia aux beautés des langues anciennes. Après Capsius, il est un homme qui eut aussi des droits à l'affection de notre orphelin : c était un vieillard nommé Krappe, qui avait été marin, nous le croyons du moins, et qui était au service de la sœur de notre jeune enfant. Chaque soir, après son travail, à la lueur des étoiles, cet ex navigateur, entouré de Henri, de ses neveux et de ses camarades, se plaisait à raconter les voyages des aventuriers les plus hardis, tels que Robert Pierrots et Robinson Crusoé. Le naturel des récits du vieillard, le feu qu'il y mettait, échauffa l'imagination de notre jeune enfant, qui se crut de la vocation pour la vie aventureuse de Robinson. Il rêva sérieusement au plaisir d'aller habiter dans une île de la mer du Sud. Afin d'atteindre le but qu'il se proposait, il se livra avec un nouveau zèle à l'étude de l'histoire et de la géographie; il se mit à rédiger un album qu'il se flattait de pouvoir bientôt remplir du récit d'événements extraordinaires. Cet album, commencé par l'enfant de douze ans, a été continué depuis et sans interruption, mais sous un point de vue bien différent, par le jeune homme et par l'homme fait.

Les progrès scientifiques du Robinson ignoré décidèrent ses professeurs à donner à ses études une direction nouvelle. On le fit passer dans une classe supérieure du Gymnase de la cité, où il put se consacrer entièrement aux sciences. Il logea d'abord chez l'excellent professeur Christophe Neide, traducteur de quelques comédies de Térence ; puis chez le recteur Elias-Gaspard Reichard, à qui l'on doit la traduction des épîtres de Cicéron à Atticus. Reichard possédait une immense bibliothèque qu'il mit à la disposition de l'écolier de quinze ans. Ce dernier puisa avec avidité dans cette mine féconde, mais sans discernement et sans autre but que celui de tout apprendre, de tout essayer. Aujourd'hui Swedenborg, demain Spinosa, Albert le Grand et les *Flagella dæmonum;* Plutarque et Platon ; Lohenstein et Broke ; Ossian, Shakespeare et Schiller : tels furent ses auteurs de prédilection. Avide d'instruction, il se livrait avec la même ardeur à l'étude de toutes les sciences, dont il fit des extraits qui remplirent plusieurs volumes. Que de nuits il déroba au sommeil pour les consacrer au travail ! Plus d'une fois il regretta de n'être pas catholique, afin de pouvoir, au fond de quelque couvent de bénédictins, se livrer tout entier à sa passion pour les livres. Tour à tour dévot, sombre, visionnaire, esprit libre et sceptique, nécromancien et léger, il se bâtissait un avenir brillant ou misérable, avec une mobilité d'imagition vraiment surprenante. Il resta un être à part au milieu de la société : personne ne put le définir ; et, pour être vrai, nous ajouterons que personne ne chercha à le définir. Sans ami intime avec lequel il pût s'épancher, repoussé de tous côtés, il resta réduit à lui-même ; mais il faut dire aussi qu'il vivait moins dans la réalité que dans les rêves de son imagition.

Cette activité d'esprit désordonnée, cette soif ardente d'instruction, ne s'apaisa point dans un âge plus avancé, et

il est bien difficile de décider si elle lui procura plus de jouissances que de peines. S'il est vrai de dire qu'il n'échappa point au danger d'une polymathie superficielle, nous conviendrons aussi qu'il dut à cette même polymathie une variété, une indépendance de jugement qui est rarement l'apanage d'une instruction ébauchée. Comment nier qu'au milieu de telles occupations notre prétendu Robinson n'ait point formé des projets d'une tout autre nature que ceux dont nous avons parlé, et qu'à son tour le découragement, en s'emparant de son âme, n'ait pas produit la mélancolie et l'ennui? Cette tension continuelle d'esprit, cette vie sédentaire à un âge où, pour se développer, le corps a besoin d'exercice, tout a dû contribuer à déterminer chez lui ce que l'on pourrait appeler de l'hypocondrie. Il souffrit sans confier à personne la cause de ses maux; peut-être aussi que personne ne l'aurait compris. Dégoûté d'une vie sans attrait pour lui, et méprisant une société trop futile et trop légère pour le deviner, il allait succomber à son désespoir, lorsque, par instinct, il voulut échapper à son propre ennui, en demandant à un autre ciel, à des régions lointaines de nouvelles émotions. Beaucoup de ses condisciples étaient admis à l'université: cette faveur ne lui était pas encore accordée à cause de sa grande jeunesse; ce fut justement ce qui le décida à se rendre libre à tout prix. Il avait alors dix-sept ans. Au milieu de l'hiver (22 janvier 1788) il entreprit un voyage à cheval dans le Meklenbourg, et écrivit à son tuteur : *Je vais tenter la fortune en parcourant le monde pendant deux ans, sans autre ressource que ma propre énergie : j'entrerai dans quelque université. Pendant mon absence soyez assez bon pour faire valoir mon patrimoine.*

Ce fut alors qu'il se sentit plus à l'aise, que l'air qu'il respirait lui semblait plus pur : il foulait une terre nouvelle; il se trouvait en contact avec des êtres plus nobles. On tenta

vainement de le faire revenir dans sa ville natale ; il fut inébranlable. A Schwerin il reçut un bon accueil de l'imprimeur de la cour, Bærensprung, qui lui confia la charge de précepteur de ses enfants ; mais il quitta ses fonctions avant une année d'exercice, pour faire partie, en qualité d'auteur dramatique, d'une troupe de comédiens ambulants, poussé qu'il était toujours par ce besoin d'agitation qui le tourmentait sans cesse. En novembre 1788 il entra à Prentzlow avec cette troupe, qui y donna des représentations. Tout en faisant la correspondance de ces baladins, tout en leur composant des prologues et des épilogues pour leurs besoins journaliers, il ne perdit point de vue le but plus élevé qu'il se proposait. Il fut favorisé dans ses projets par un M. de Boguslavsky, lieutenant de la garnison prussienne, homme d'esprit, et qui sut l'apprécier ; mais trois mois s'étaient à peine écoulés, que la troupe nomade quitta Prentzlow pour se rendre à Landsberg, où elle s'évanouit bientôt comme un beau rêve qui ne laisse après lui qu'un vague souvenir. Notre ex-poète dramatique resta dans cette dernière ville, où il instruisit les autres en s'instruisant lui-même, grâce aux bibliothèques qui lui furent ouvertes. On l'admit dans plusieurs maisons fort respectables, où le monde se présenta à lui sous un jour plus favorable que naguère parmi les prêtres et les prêtresses de Thalie. Les deux années qu'il avait fixées comme terme de ses voyages s'écoulèrent assez vite au milieu de ces petites aventures, non sans profit pour son avenir. Dans cet intervalle il n'eut d'autre souci que celui que cause le manque d'argent ; ce qui le décida à écrire à son tuteur pour lui demander des lettres de change sur Francfort-sur-l'Oder, résolu qu'il était de faire ses études à l'université de cette ville. En compagnie d'un jeune ami qui voulait également faire son droit, il quitta donc Landsberg pour se rendre à Francfort, sans avoir arrêté avec lui-même le

genre d'étude qu'il embrasserait; il fut presque tenté de s'essayer à la fois dans les quatre facultés. Quoique instruit pour la théologie, à l'étude de laquelle il se consacra moins par goût peut-être qu'afin d'être utile à ses parents et à ses concitoyens, il cultiva en même temps les autres sciences. Il ne voulut faire partie d'aucune réunion dont il regardait les plaisirs comme trop futiles. Plus économe de son temps que de son argent, il vécut d'abord dans la retraite, dévoré qu'il était du désir insatiable de tout embrasser, de tout connaître; mais, revenant bientôt à sa passion favorite, il fit des excursions en Lusace, en Poméranie et en Pologne, sans nul souci de ses cours. Le sage ecclésiastique Steinbart, le savant historien Hausen, le philosophe Berends, et l'aimable astronome Huth, ne furent pas pour Henri de simples professeurs, ils eurent pour lui une amitié toute paternelle; le conseiller ecclésiastique Irwing, si célèbre par son livre des *Recherches sur l'Homme*, fut également son ami. Quelle satisfaction pour les parents de notre jeune savant! Ils ne doutaient pas qu'un jour il ne devînt le flambeau de l'Église; car, pendant les vacances qu'il passa à Magdebourg, ils conçurent de son savoir la plus haute espérance. Rendant pleinement justice à ses heureuses dispositions, le vénérable professeur Hausen l'encourageait à briguer la chaire académique. Il y avait une double lutte à soutenir; mais notre jeune polymathe ne fut point arrêté par les difficultés, et il entra hardiment dans l'arène. Il se tira avec honneur de l'examen philosophique qu'il eut à subir; et, dans l'intervalle des deux années pendant lesquelles il fit partie de cette université, il composa une *Hypothesium dijudicatio critica* en latin, et la défendit dans cette même langue, trois à quatre heures, contre de vigoureux adversaires. Ce fut alors qu'il fut nommé docteur en philosophie (24 mars 1792.) Le lendemain il partit pour Cüstrin, y soutint un examen en théologie, et

revint à Magdebourg pour s'y reposer six mois à l'ombre de ses jeunes lauriers. Notre philosophe-théologien de vingt-deux ans y mena une vie fort agréable. Il partagea son temps entre des excursions dans les environs de sa ville natale et les plaisirs que ses parents et ses amis d'enfance cherchèrent à lui procurer. Il retourna ensuite à Francfort, où il ouvrit des cours d'histoire ecclésiastique, de philosophie morale et de philosophie des beaux-arts, auxquels il ajouta, les semestres suivants, des cours sur le droit, sur le droit naturel, et sur l'interprétation du Nouveau-Testament. Mais, malgré ses études de chaque jour et l'affection des étudiants, il conservait peu d'espoir d'obtenir le professorat du ministère prussien : sa grande jeunesse fut le prétexte dont on se servit pour le lui refuser; mais le véritable motif fut plutôt qu'on ne lui pardonna pas l'audace avec laquelle il osa critiquer l'édit fameux de Frédéric-Guillaume II.

Cette circonstance, la crainte de consommer son patrimoine, et avant tout son ancienne prédilection pour la Suisse et pour ses institutions libres, le déterminèrent (9 mai 1795) à aller se fixer dans une des petites démocraties de ce pays, après avoir parcouru l'Allemagne, la France et l'Italie.

Le 3 septembre 1795 il mit le pied sur le sol de la Suisse. A l'aspect de ces montagnes, de ces cataractes, de ces torrents limpides et verdâtres, de cette végétation enchanteresse, il se crut dans un monde supérieur, et ne put retenir quelques larmes de satisfaction. Avant de choisir définitivement le lieu de sa résidence, il parcourut la Suisse en tous sens afin d'étudier les institutions, les mœurs et la manière de vivre des montagnards, dont il voulait devenir le compatriote.

L'hiver le retint à Zurich, dans la société de M. Hirzel, l'auteur du *Paysan philosophe*, du savant Hottinger, de Leonhard Meister, de Fæsi, du compositeur Nægeli, et d'au-

tres hommes remarquables. Il ne séjourna que peu de temps à Berne, vers la fin de cet hiver. Dans cette ville il se lia d'une amitié très vive avec Aloys Reding de Schwyz, célèbre depuis par son dévoûment patriotique. Ce fut alors qu'il voulut se rendre à Paris avant le retour du printemps, pour suivre de plus près les mouvements républicains sous le Directoire. Nous étions à l'époque de la conspiration de Babœuf; la fermentation la plus grande régnait dans la capitale de la France. Les tableaux grandioses que s'était créés l'imagination toute poétique de notre jeune voyageur s'évanouirent promptement en face d'une réalité aussi affreuse que dégoûtante. Nous dirons aussi que la Suisse, avec la morgue aristocratique de ses villes et le joug qui pesait sur ses villages, dont la liberté était plus restreinte que dans la monarchie, que la Suisse avait déjà refroidi l'enthousiasme de Henri pour les républiques de nos jours. Mais qu'il en coûte de briser son idole! Au désenchantement le plus cruel succéda le découragement, et peu s'en fallut qu'il ne retombât dans sa première mélancolie, que tout ne fût plus à ses yeux qu'erreur et déception.

Le comte Gustave Schlaberndorff, philosophe dans toute l'acception du mot; ingénieux, savant, d'un cœur excellent; aux habits demi déchirés, quoique possesseur d'une fortune considérable; occupant un appartement sombre et rempli de livres; isolé au milieu de cette immense capitale; indifférent à l'enthousiasme comme aux cruautés de ses habitants; le comte Gustave Schlaberndorff se moqua souvent de notre rêveur inquiet, qui, mal corrigé par la réalité, avait toujours de la tendance à entourer la vie d'un idéal magique que l'on ne trouve, hélas! que dans le cervau du poète. Ni la raillerie bienveillante du sage original, ni l'imposant spectacle de ce monde tumultueux, ne purent empêcher notre voyageur désappointé de rentrer en Suisse plus tôt

qu'il ne l'eût fait (mai 1796). Il parcourut les Alpes, et ce ne fut que dans ces déserts majestueux qu'il retrouva la tranquillité d'âme. Au mois d'août suivant il se rendit à Coire par Lucerne et Schwyz, pour continuer de là son voyage en Italie, ce pays si vanté; mais une circonstance peu importante décida de son avenir. Il avait envoyé sa valise de Zurich aux Grisons par Berne; il ne la retrouva pas à son arrivée. Comme il était forcé de l'attendre, et qu'il n'avait aucune connaissance dans cette ville, il s'empressa de chercher l'aimable poète Salis-Sewis; ne le rencontrant pas, il s'adressa au vieux Nesemann, directeur du séminaire à Reichenau, à deux lieues de Coire. Cette institution, fondée par le docteur Bahrdt à Marschlins, avait joui d'abord d'une grande célébrité; elle avait été ensuite transférée au château Haldenstein, et enfin au château de Reichenau, où elle était menacée d'une ruine complète: il ne lui restait plus que quinze élèves. Les observations tout-à-fait judicieuses du jeune savant sur cette institution et sur les moyens de l'améliorer inspirèrent une telle confiance à Nesemann, qu'il l'invita à faire avec lui une petite excursion à Yenins, où le vénérable président de la confédération, Jean-Baptiste de Tscharner, se trouvait alors dans sa propriété. La connaissance se fit promptement, et dès le lendemain les deux vieillards engagèrent notre étranger à commencer pendant l'hiver l'exécution du plan qu'il avait si bien tracé pour le rétablissement de l'institut. Henri, qui ne voulait pas renoncer à son voyage en Italie, refusa d'abord l'offre qui lui était faite; mais on devint si persuasif à son égard, on lui montra tant d'estime et de confiance, qu'il céda enfin et prit la direction de l'établissement. Il eut la haute main sur toutes choses. Parmi les cinq professeurs de l'institution, il rencontra Affsprung, connu comme écrivain, et le célèbre mathématicien Bartels, qui passa plus tard professeur de ma-

thématiques à Aarau, puis à Kasan, et enfin à Dorpat. Mais, afin de la détruire, il fallait découvrir la cause du mal, que rien n'expliquait à la première vue : ce fut ce que fit Henri, qui vit bientôt qu'il ne devait attribuer la décadence de l'institution qu'au mauvais vouloir des partis politiques qui depuis nombre d'années divisaient la république réthienne. A la tête de l'un de ces partis figurait le spirituel et savant Tscharner ; l'autre comptait dans ses rangs plusieurs familles distinguées du nom de Salis. Pour réorganiser l'institution, il convenait donc de l'affranchir du joug de ces deux partis : Henri exposa franchement ses raisons; et on n'y put rien objecter ; l'autorité centrale de Reichenau céda (décembre 1796) l'institut comme propriété à notre régénérateur d'école, qui prit à ferme une partie du château et des biens territoriaux. La sagesse du plan suivi par le nouveau directeur, sa conduite mesurée à l'égard des partis politiques, trouvèrent leur propre sanction dans le succès qui ne tarda pas à récompenser de généreux efforts : le nombre des élèves s'éleva à plus du double, et enfin à soixante-dix. Mis bientôt en rapport avec les hommes les plus distingués de la république, Henri se voua tout entier au succès de l'institution, et écrivit pour son usage une histoire du pays des Grisons, prenant pour guides les vieux manuscrits de Campell, les œuvres de Guler, de Sprecher, d'A. Porta, etc. Il composa aussi un livre élémentaire pour les écoles des campagnes, extrêmement négligées jusqu'alors. Il le répandit le plus qu'il put, et gratuitement. Pour le récompenser de ses généreux efforts, la diète constituée à Coire lui fit une bien douce surprise le 23 mars 1798, en lui accordant un brevet de naturalisation des Grisons, honneur qui, depuis un siècle, n'avait été accordé qu'à une seule personne.

Nous étions à une époque où la Suisse, cédant au mouvement révolutionnaire, rêvait un nouvel ordre de choses qui

devait briser le vieil état fédératif et nécessiter l'intervention des Français, dont la présence devait causer plus d'un vif regret.

Cependant les Grisons, qui n'étaient attachés à la Suisse que par des traités détachés, restaient en dehors de tout ce qui se faisait. Le nouveau citoyen de la république réthienne vit de Reichenau le dépérissement de la fédération avec autant d'indignation que de colère contre les usurpations des Français. Les cantons montagnards à l'intérieur avaient encore conservé cette noble indépendance qui a fait pâlir plus d'un tyran; ils étaient prêts à s'armer pour la sainte cause de la liberté. Henri alla trouver le capitaine Aloys Reding, dont il avait fait la connaissance à Schwyz, et s'offrit à marcher sous ses ordres pour repousser l'invasion ennemie. Reding, après le combat de Rothenturm, lui apprit en termes douloureux la destruction de toute la confédération.

Comme, d'un côté, une armée autrichienne par le Tyrol, et de l'autre, une armée française par la Suisse, menaçaient les frontières des Grisons, Henri ferma provisoirement son institution; il hésita d'autant moins que les parents, justement alarmés pour leurs enfants, les rappelaient auprès d'eux.

Quant à lui, il avait su garder jusqu'alors la plus stricte neutralité au milieu des combats des partis, et avait conservé des rapports pacifiques soit avec l'ambassadeur d'Autriche Kronthal, soit avec ceux de France, Comeyras d'abord, et ensuite Florent Guiot. Mais, lorsque plus tard le directoire exécutif de l'Helvétie invita formellement les Grisons à se lier à la Suisse, comme les différents partis ne pouvaient s'entendre sur cette question importante, Tscharner et plusieurs autres hommes respectables engagèrent Henri à exposer dans une brochure l'urgence de la réunion des Grisons à la république helvétique. En effet, n'était-il pas évident

que cette petite république des Grisons ne pourrait rester isolée au milieu d'armées sur le point d'engager la lutte, ni libre et indépendante vis-à-vis de l'Autriche et de la France? La supériorité bien reconnue des armées françaises promettait une protection puissante; la réunion à la Suisse, à la réserve de certains droits et de la dispense d'une garnison française, l'arrachait au danger de voir sa vieille liberté passer sous le joug de l'Autriche, et de partager le sort du Tyrol. Henri sut accomplir sa tâche avec zèle et intelligence; mais elle lui attira toute la haine du parti opposé; sa vie fut même menacée. Une communauté considérable le déclara hors la loi et mit sa tête à prix. Un jour, en revenant de faire une visite au baron Salis à Haldenstein, il fut poursuivi par plusieurs paysans armés. Nesemann lui écrivit de Coire pour lui exposer le danger des promenades solitaires. L'ambassadeur français quitta Reichenau et les Grisons; beaucoup d'hommes honorables du parti démocratique, et entr'autres le poète Salis, le président Tscharner, s'étaient réfugiés (9 août) à Ragaz sur le sol helvétique, afin d'échapper à la fureur populaire. Henri dut suivre un tel exemple et chercher à son tour un asile où il pût être en sûreté. Tscharner l'invita à se rendre avec lui à Aarau pour y débattre, muni de pleins pouvoirs, les intérêts des Grisons avec les magistrats souverains de la Suisse et de la France; ils devaient plaider tous deux chaudement la cause de ce peuple, qui n'était alors en butte à d'injustes persécutions que parce qu'il avait demandé la réunion de la Réthie à la Suisse. Tscharner, que des affaires plus importantes rappelèrent bientôt à la frontière réthienne, céda ses pouvoirs à son codélégué. Henri eut le bonheur de gagner en peu de temps la confiance et l'amitié des membres les plus influents de l'administration et du corps législatif. Sa pétition au directoire exécutif, dans laquelle il réclamait pour les Grisons persécutés et errants

les droits de citoyens suisses, fut accueillie dans le grand conseil avec un enthousiasme touchant. Il fut invité à quitter sa place de simple auditeur pour venir prendre part à la délibération, et, selon l'usage républicain de cette époque, il reçut l'accolade fraternelle.

Son ami, le savant Albert Stapfer, alors ministre de l'instruction publique, pour ne pas le laisser oisif, l'avait mis à la tête d'une de ses administrations inférieures. Dans ce nouveau poste il fut encore plus à même qu'auparavant de reconnaître la marche funeste et embarrassante d'une révolution qui avait commencé d'une manière aussi violente. Les Suisses les plus éclairés et les plus honnêtes s'accordèrent sur ce point, que la constitution imposée par la force était contraire aux sympathies populaires. En effet, on resta divisé sur ce qui convenait le mieux au peuple, et des difficultés sans nombre paralysaient les meilleures intentions. Les fonctionnaires destitués, qui avaient perdu leur traitement, leur crédit et leur influence; les ecclésiastiques, qui redoutaient pour eux-mêmes une pareille destinée, voulurent, par l'intervention autrichienne et par des insurrections populaires, revenir au vieil ordre de choses, qui, quelque mauvais qu'il fût aux yeux de bien du monde, semblait alors préférable à la nouvelle organisation. Henri, justement effrayé d'une lutte incessante entre deux partis dont les intentions étaient si opposées, reconnut la triste nécessité de laisser intervenir les Français, qui auraient seuls le pouvoir d'arrêter l'émeute et de faire respecter ce qui aurait échappé au naufrage.

Le noble Stapfer, que les Escher de la Linth, Usteri, Rengger, Fellenberg, Pestalozzi et plusieurs autres personnages marquants secondaient dans ses vues de vrai philanthrope et de bon citoyen, Stapfer prit très souvent conseil du nouveau collaborateur qu'il s'était adjoint. Il avait la conviction que

pendant les mouvements révolutionnaires il ne pourrait mieux faire valoir son influence qu'en éclairant le peuple par des écrits instructifs sur la liberté de la presse, en hâtant l'installation des conseillers d'instruction dans tous les cantons, et en réunissant les hommes éclairés de la Suisse dans des cercles littéraires. Il confia à Henri une partie de l'exécution de ces projets.

Le directoire exécutif employa, quelques mois après, ses talents d'une manière toute différente, en l'envoyant, avec de grands pouvoirs, comme délégué ministériel, dans le pays ravagé et encore très agité d'Unterwald (mai 1799). C'était là que les armées françaises étaient parvenues, mais non sans effusion de sang, à calmer, sept mois auparavant, une émeute terrible. Toutes les prisons regorgeaient encore de coupables et de suspects retenus par la rigueur d'un nouveau commissaire. Aussitôt après son arrivée, Henri prit connaissance des charges qui pesaient sur chaque détenu ; il interrogea les autorités et les bons citoyens, et s'aperçut aisément qu'on ne pourrait calmer ce peuple énergique et désespéré, et le ramener à des sentiments plus pacifiques, que par des témoignages de sympathie pour ses malheurs. Il fallait donc avant tout rallier au pouvoir actuel ceux des mécontents qui exerçaient le plus d'empire sur leurs concitoyens : il fut secondé par son vieil ami Joseph Buesinger, historien d'Unterwald. Après des entretiens particuliers avec chacun des prisonniers, il les fit sortir de leurs cachots. En graciant les coupables, en rappelant les exilés, il se les concilia, et fit d'eux autant d'auxiliaires qui l'aidèrent à remédier aux souffrances générales, et à rétablir la bonne harmonie. La tranquillité fut un instant interrompue par la retraite des Français, dont une brigade, en quittant Uri, vint cantonner à Unterwald, sous les ordres du général

Olivier Loison, qui était un homme instruit, ne manquant pas d'humanité, mais qu'avait endurci la vie militaire. Plus vain qu'orgueilleux, il se lia d'amitié avec le nouveau commissaire, dont la position sociale lui fut d'un grand secours. Buesinger touchait du clavecin, Loison donnait du cor : musique, solitude et conversation scientifique exerçaient leur influence. Le général suivait les conseils du commissaire et du vénérable curé, qui s'entendaient pour le bien du pays. Une discipline sévère protégea Unterwald jusqu'au départ du détachement, qui eut lieu lorsque (août 1799) l'aide droite de l'armée française, après l'expulsion des Autrichiens, occupa les cantons de Schwyz et d'Uri. Quinze jours s'étaient écoulés depuis ce départ sans que le gouvernement helvétique, dont le siége était à Berne, eût songé à donner sa protection aux cantons reconquis et à établir un ordre légal; aussi la licence la plus effrénée n'y connut plus de frein. Henri n'avait point de mandat pour ces contrées; mais, dans de pareilles circonstances, il ne prit conseil que de lui-même. Il traversa le lac de Lucerne pour aller à Brunnen, et trouva le bourg de Schwyz occupé presque entièrement par des soldats. La maison de son ami Reding, qui s'était réfugié avec les siens près du lac de Constance, était au pouvoir d'une compagnie de dragons, qui avaient transformé les appartements du rez-de-chaussée en écuries et en forge, et destiné tout le bâtiment à devenir la proie des flammes le jour de leur départ, pour se venger de Reding, qu'ils appelaient le chef des rebelles, le général des paysans. En présence d'un tel danger, Henri comprit qu'il fallait agir promptement; il se rendit donc aussitôt auprès du général Molitor, s'annonça comme plénipotentiaire du gouvernement, prit possession de la propriété de Reding, et obtint sur-le-champ la retraite des soldats. Il plaça aussi des postes d'honneur

devant la maison pour la préserver de toute attaque. Le gouvernement, instruit de tout ce qu'il avait fait, lui confirma ses pouvoirs.

Après avoir promis, dans des proclamations publiques, sûreté et oubli du passé aux réfugiés dispersés, il vit avec plaisir les malheureux habitants rentrer dans leurs foyers. Il envoya à son ami Reding des passe-ports pour le lac de Constance. Lié avec le comité des magistrats municipaux, il rétablit l'ordre à Schwyz. Il rencontra plus d'obstacle à Uri, où commandait le général Lecourbe. Ce militaire, excellent officier supérieur, mais très emporté, brutal et un peu trop avide de butin, se permettait à lui-même et permettait à ses soldats certaines actions que réprouvait la discipline. Aussi, lorsque le commissaire, dans sa première entrevue, lui peignit les cruautés des soldats et les conséquences fâcheuses qui pouvaient en résulter, Lecourbe nia les faits allégués, et s'éleva de fureur, avec une force musculaire vraiment admirable, à plusieurs pieds au-dessus du sol. Cependant le calme de Henri le ramena à la modération, et il se montra jaloux de maintenir une meilleure discipline.

La tâche de délégué helvétique dans ces malheureuses contrées offrait des difficultés de plus d'un genre; et si Henri fut assez heureux pour l'accomplir, il le dut en partie aux sages conseils de son ami Reding et des autres hommes respectables des quatre cantons, qui s'étaient liés avec lui. Sans les cotisations généreuses qui de toute la Suisse et même des contrées les plus éloignées de l'Europe vinrent, à l'appel de notre commissaire, en aide aux souffrances de cet infortuné pays, la moitié de la population eût été forcée d'émigrer. Pour procurer aux villages les plus éloignés des secours et des vivres, il eut recours quelquefois à des moyens assez étranges : c'est ainsi que, quoique protestant, il rétablit les pèlerinages à Notre-Dame d'Einsiedeln par l'érection d'un

autel à la place Saint-Meinrad; le succès répondit à son attente. Lorsqu'enfin tout sembla pacifié et que des magistrats constitutionnels furent entrés en fonction, Henri se voua, dans les petits cantons, à l'amélioration de l'instruction publique, qui jusqu'alors avait été extrêmement négligée. Mais le fanatisme de certains ecclésiastiques détruisit plus tard à Uri et à Schwyz l'heureux effet que s'étaient promis Henri et Reding : le livre élémentaire de Becker, imprimé aux frais du gouvernement suisse, fut condamné comme hérétique et confisqué.

Presque toujours en voyage, tantôt à Altdorf, ou Urseren, tantôt à Schwyz ou à Stanz, il vit partout régner l'ordre et renaître la confiance. Une fois seulement un soulèvement des campagnards, près des montagnes de Schwaendi en Oberwald, fut sur le point de tout remettre en question. Les montagnards de cette contrée avaient juré de brûler le chef-lieu Sarnen, si on les forçait à contribuer aux frais causés par le passage des troupes; mais Henri parvint à conjurer l'orage sans effusion de sang. A la première nouvelle de cette mutinerie, il se rendit secrètement d'Uri à Sarnen, convoqua la milice formée par lui-même, et partit, accompagné de six chasseurs à cheval, au milieu d'une nuit d'hiver, 12 décembre 1799, pour les montagnes, où les paysans étaient campés devant le cabaret de Schwaendi. A la vue de ces cavaliers qui apparurent tout à coup au haut de la montagne, et justement à l'heure où se montrent les revenants, nos conjurés, pris d'une terreur panique, se dispersèrent dans tous les sens. Le lendemain ils députèrent plusieurs d'entre eux pour faire leur soumission. Quand tout fut rentré dans l'ordre, le commissaire fit une course en traîneau de Schwyz à Lucerne à travers les montagnes; il alla de Bourgdorf à Berne pour voir ses amis, et en même temps pour prendre connaissance des affaires politiques. Il remarqua avec peine

que la mésintelligence régnait entre le directoire exécutif et les conseillers législatifs, entre La Harpe et Usteri, deux hommes qu'il estimait au même degré. Deux jours après son retour à Schwyz (7 janvier 1800), la discorde amena la désorganisation du directoire exécutif. Il fut remplacé par un comité exécutif, qui, peu de mois après, voulut envoyer le commissaire plénipotentiaire des quatre cantons dans le Valais avec la même qualité. Mais, toujours fidèle à sa vocation, il refusa cette charge, et passa un printemps vraiment délicieux à Schwyz et à Sewen, en compagnie de la famille de Reding.

Il allait également refuser l'offre qui lui fut faite d'accompagner le lieutenant général Moncey, depuis duc de Conegliano, et son détachement par le Saint-Gothard, dans la Suisse Italienne, afin de rétablir l'ordre constitutionnel dans le pays d'Eanetberg, après l'expulsion des Autrichiens, si l'éloquence touchante du vieux général, son observation qu'il ne désirait être accompagné de lui que dans l'intérêt du pays, n'eût enfin levé ses scrupules (23 mai 1800).

Peu de jours après, l'armée décampa et se mit en marche, en traversant Uri, pour aller à la conquête de l'Italie. En même temps le premier consul Bonaparte s'avançait à travers le Saint-Bernard pour livrer la célèbre bataille de Marengo. Moncey accomplit la promesse faite à son compagnon de maintenir l'ordre sur la route; mais sa position n'en devenait que plus délicate vis-à-vis des généraux Bonami, Lorge et Lapoppe. Cependant l'armée franchit les frontières de la Lombardie en moins de dix jours, en surmontant tous les obstacles qu'elle rencontra. Ce fut alors que le plénipotentiaire commença à rendre à la Suisse italienne son ancien état de choses. Jusqu'à ce qu'il eût bien étudié les besoins comme les ressources du pays, il respecta ce qui était établi, et entretint une correspondance officielle avec une douzaine

de petites républiques qui formaient alors le territoire du Tessin. Il fut admirablement secondé par Deuz de Coire, son disciple à Reichenau, et devenu son secrétaire, et par le chef de bataillon Aufdermauer de Schwyz, auquel il donna la charge de commissaire des guerres. Des améliorations, il faut en convenir, devenaient bien nécessaires dans la plupart des prévôtés italiennes, qui portaient encore les marques du joug que leur avaient imposé des gouvernants faibles autant que corrompus. Dans des sites enchanteurs où la nature étalait ses richesses on ne rencontrait qu'un paysan abruti, superstitieux et cruel. Ce fut alors que le commissaire de la Suisse, comprenant le rôle que lui imposait son titre de dictateur, fut forcé d'opposer la plus grande sévérité à la fureur populaire. N'appartenant à aucun parti, il n'avait la confiance de personne; le parti soi-disant patriote le dénonça comme agent salarié de l'Angleterre et de l'Autriche; mais, sans prêter l'oreille aux lâches propos de la calomnie, il sut maintenir la concorde et la légalité, en séjournant alternativement à Lugano, Bellinzone et Locarno.

Au milieu du tracas de ses fonctions souvent orageuses il reçut une lettre de son précepteur, le vénérable Steinbart de Francfort-sur-l'Oder. Cette lettre lui causa une satisfaction bien douce. Ce bon vieillard, croyant, sur de faux rapports, que son disciple, fait prisonnier par les Autrichiens, languissait dans une forteresse du Tyrol, avait été sur le point de s'adresser au gouvernement prussien pour obtenir sa délivrance, avec l'intention de se désister en sa faveur de son professorat en philosophie; mais, prévenu par le conseiller ecclésiastique Irwing que cette nouvelle était sans fondement, il se borna à témoigner à son disciple chéri sa joie aussi vive que sincère.

Afin de concilier le clergé aux intérêts de la république et de l'ordre général, le commissaire ajourna l'établissement

de la constitution helvétique jusqu'après le paiement des dîmes, dont une loi injuste avait privé l'Église. Ce ne fut qu'alors (en août) que les magistrats constitutionnels entrèrent en fonction et qu'ils arborèrent le signe de la liberté avec un grand cérémonial. — Aufdermauer, né à Naples, parfaitement versé dans la langue italienne, proclama au peuple assemblé sous l'arbre de Lugano la liberté et l'égalité. Malheureusement l'avidité sans frein du général Masséna faillit remettre tout en question.

Pendant que la plus grande disette régnait en Suisse par suite de la défense de l'exportation du blé pour la Suisse Italienne, Masséna le fit vendre par ses employés sur les marchés de Locarno à des prix exorbitants. Toutes les réclamations auprès des magistrats français et cisalpins contre une telle oppression et une usure aussi révoltante ayant été sans résultat, Henri se rendit en personne à Berne (septembre 1800) pour demander que l'on mît un terme à de telles exactions. Reinhard le mit en rapport avec Mathieu Dumas, général en chef du corps de réserve français. Il obtint une pleine et entière justice.

Il se proposait de retourner à Lugano; mais le refus bien prononcé des campagnards du canton de Bâle d'acquitter la dîme et la contribution foncière, décida le conseil exécutif de la république à le nommer préfet de ce canton. L'exaspération du peuple était à son comble, et tout présageait un orage des plus terribles. Henri accepta donc, quoiqu'à regret, une place qu'il ne pouvait refuser dans de telles circonstances. Il n'était que depuis quinze jours environ à Bâle, et ne connaissait ni les personnes ni les localités, lorsque éclata (4 octobre) l'insurrection des campagnards aux environs de Gelterkinden et de Sissach. Deux compagnies d'infanterie suisse stationnées anx portes de Liestal et un escadron de cavalerie en étaient déjà venus aux mains avec les

insurgés; le sang avait même coulé, lorsque Henri se rendit promptement sur le lieu du combat. Il manda sur-le-champ devant lui une députation des révoltés; il la harangua avec bonté et dignité, et obtint d'elle et sur l'honneur la promesse de dissiper aussitôt le rassemblement tumultueux et d'engager chacun à rentrer chez soi; mais la députation n'avait pas encore rejoint les insurgés, que Henri apprit que les paysans attaquaient les deux compagnies. Il importait beaucoup au nouveau préfet de ne pas signaler son avénement par l'effusion du sang. On ne peut nier qu'une attaque un peu sérieuse eût facilement mis en déroute une foule d'individus la plupart ivres et qui n'avaient pas la moindre notion de la tactique militaire; les officiers mêmes demandèrent l'ordre de riposter vigoureusement; mais le préfet renvoya la troupe à Liestal, et se rendit à cheval, escorté seulement de six militaires, auprès des rebelles. Il était minuit; on écouta ses explications avec calme; on promit encore d'obéir. Cependant à peine quelques insurgés s'étaient-ils retirés, que d'autres plus nombreux arrivaient; ce n'était pas le moyen de voir cesser le désordre. Le colonel Dolder, qui faisait partie de l'escorte du préfet, voulant empêcher les paysans de stationner sur la grande route, se vit attaqué par eux; on tira sur lui et sur l'escorte, heureusement sans blesser personne. Henri ordonna aux soldats de se retirer à Bâle sans commettre aucune violence, persuadé qu'il était que le sommeil triompherait bientôt de la rage des campagnards. Il ne s'était point trompé. Il envoya un rapport à Berne sur ce qui s'était passé; il annonça ensuite aux insurgés l'approche de l'infanterie française, en leur ordonnant, sous peine de mort, de remettre leurs armes avant deux jours. Les armes furent remises, et les principaux révoltés prirent la fuite.

Aux frontières de la France, non loin de Bâle, on recom-

mença le trafic honteux des blés, qui donna lieu dans la Suisse Italienne à tant de scènes sanglantes; le général français Amey fit même arrêter les convois de blés aux portes de Bâle par des factionnaires apostés. Cette violation inouïe sur le sol helvétique, où l'importation des blés n'était pas défendue, décida le préfet, après avoir fait toute espèce d'observations amicales, à faire arrêter les factionnaires français la première fois qu'ils se permettraient cette illégalité; et, décidé à opposer une résistance énergique, il rassembla tous les bourgeois en armes sur la place de Munster, sous les fenêtres mêmes du général. Il les passa en revue, et eut une conférence avec Amey, qui prétendait avoir reçu des ordres supérieurs et avoir demandé de nouveaux avis à Moreau. Cependant les Français cessèrent leurs actes arbitraires.

A partir de ce jour la tranquillité publique ne fut plus troublée, et le préfet, dont la conduite fut d'abord suspectée, jouit bientôt d'une confiance illimitée et exerça une influence bienfaisante.

Après la paix de Lunéville il eut la satisfaction de rencontrer plusieurs généraux français, tels que Moncey, Loison, Dumont et quelques autres dont il avait gagné l'amitié pendant les temps orageux, et qui rentraient alors en France.

Cependant, malgré tous ses efforts pour calmer les passions, il vit avec douleur les dissidences civiles se prolonger, et il prévit le triomphe prochain de ceux qui, au mépris du passé, voulaient rétablir tous les abus qui avaient miné la fédération helvétique. S'il pensait lui-même que la sévère unité dans la constitution et une législation générale étaient contraires à la nature et au bonheur des différentes peuplades des montagnes, il était bien loin de supposer que l'ancien égoïsme et la puissance arbitraire des cantons pussent servir l'indépendance de la Suisse et contribuer à sa gloire et à son bonheur. Mais, la lutte s'étant de nouveau engagée

dans la nuit du 27 au 28 octobre 1801, et le parti vainqueur ayant renversé l'ancien gouvernement et donné les places à tous ses partisans, Henri ne pouvait mentir à sa conscience et se faire le complice d'un pouvoir dont il réprouvait les actes; il donna donc sa démission, qui fut acceptée après quelques observations de pure forme, et il quitta Bâle le 24 novembre 1801.

Il se retira à Berne, où son ami Reding, premier landammann, lui proposa d'aller à Lunéville pour traiter, au nom de la Suisse, des conditions de la paix. Il refusa cette offre, désirant à l'avenir renoncer à la carrière politique pour embrasser la vie privée. Pendant l'hiver il se voua au culte de l'amitié et des muses. Au printemps (27 mars 1802) il se rendit à Aarau en compagnie de ses amis Louis Wieland et Henri Kleist. A une lieue de cette ville il loua une partie du château de Biberstein sur l'Aare, au pied du Jura, dans un site enchanteur, afin de pouvoir observer le produit d'une ferme située sous ses fenêtres, de l'autre côté de la rivière, et qu'il se proposait d'acheter. Loin du monde et de ses vains plaisirs, il vivait heureux dans sa retraite, c'était presque un ermite; mais, lorsque dans l'automne un soulèvement général à Berne contre le gouvernement fit redouter les horreurs de la guerre civile, il sut échapper aux soupçons de tous les partis en faisant un voyage à Mulhouse et à Thann en Alsace. Napoléon fit promptement justice de cette espèce de levée de boucliers, et sa fermeté assura pour longtemps la paix à la Suisse (février 1803).

Sur ces entrefaites Henri ne resta pas oisif; s'apercevant que les cantons cherchaient à s'isoler de nouveau, il crut de son devoir d'honnête citoyen d'éclairer le peuple sur ses propres intérêts, et de faire son éducation politique. A cet effet il fonda, avec l'appui de tous les hommes de bien de presque tous les cantons, une feuille hebdomadaire qu'il in-

titula *le Messager helvétique* (1804). Ce journal, qui sut à son début inspirer l'intérêt général et guider l'opinion publique, a toujours paru depuis cette époque. Aussi le rédacteur, malgré les désagréments de plus d'un genre qu'il éprouva, malgré les tracasseries qu'on lui suscita, le rédacteur, disons-nous, se flatte de n'avoir rien fait de plus digne des suffrages de la patrie. Plusieurs excursions qu'il fit dans les montagnes le mirent à même d'observer le dépérissement des anciennes forêts de la Suisse; il conseilla donc au gouvernement l'établissement d'une administration régulière des forêts. Ce fut alors que la république argovienne le nomma membre du département des forêts (août 1804), en même temps que la commune d'Ueken lui accordait le brevet de citoyen, sans doute afin de lier plus étroitement le citoyen des Grisons à l'Argovie. L'honneur que lui fit cette république, et plus encore l'amour que lui inspira une jolie et vertueuse personne, la fille du vénérable curé Nusperli, sur le Kilchberg, près d'Aarau, changèrent pour lui l'Argovie en véritable patrie. Le voyage qu'il fit à cette époque dans les Pyrénées (25 février 1805) fut une véritable fête nuptiale, grâce aux heureuses dispositions de son ami H. R. Sauerlander, et aux charmants couplets que composa l'aimable poète Hebel.

Deux ans après (1807) Henri quitta Biberstein, et alla se fixer dans sa maison à Aarau, où il obtint le droit de bourgeoisie, que déjà en 1806 lui avait accordé Beromunster. Au sein de sa famille, au milieu d'amis sincères, il ne vivait que pour ses devoirs de citoyen, les affaires publiques et les lettres. Rien ne manquait alors à son bonheur; mais il était trop grand pour pouvoir durer : la mort frappa ses deux fils, Guido et Hermann. Ah! laissons-le parler, et recueillons ce qu'il disait à ses amis : « L'homme qui n'est pas marié ne jouit que de la moitié de sa vie; l'homme marié jouit de sa

vie entière. Cependant ce n'est que l'amour paternel qui lie notre cœur au monde par des liens invisibles. Ce n'est pas tout : il faut que la douleur causée par de grandes pertes vienne couronner la vie, et, en purifiant et sanctifiant notre essence, l'initier à l'éternité. » Que de philosophie ! que de résignation ! Aussi sa douloureuse fluctuation entre un monde idéal et les contradictions de la réalité s'évanouit à la fin devant une tranquillité d'âme qu'il devait à ses réflexions.

Né au nord de l'Allemagne, Henri fut adopté comme fils de la Suisse. Il avait donc contracté vis-à-vis de sa nouvelle patrie une dette immense à ses yeux. Il se croyait toujours au-dessous de ses obligations : aussi l'a-t-on vu se livrer avec un zèle infatigable au soin des affaires publiques les plus diverses ; et l'on sait qu'en Suisse les charges sont presque toutes honorifiques, et exigent le plus souvent de la part de celui qui les accepte de grands sacrifices, tout en l'exposant à une responsabilité sévère. Pendant vingt ans il eut la direction entière des forêts et des mines dans le canton d'Argovie. En 1814 il fut nommé membre du grand conseil, en 1820 membre du consistoire évangélique et du conseil de l'instruction publique, en 1821 membre du comité de la bibliothèque, et en 1823 et 1824 membre de la direction des écoles du canton. Il était de plus chargé de l'inspection spéciale de plusieurs écoles de campagne. Il ne voulut jamais refuser un emploi qui avait pour but l'intérêt général. Il donnait gratuitement à des jeunes gens d'Aarau, Soleure, Lucerne et Fribourg, des leçons sur l'exploitation des forêts. Nous nous arrêterions moins sur tous ces détails fort insignifiants par eux-mêmes, si nous n'avions en vue de rectifier les erreurs de certaines notices biographiques publiées ailleurs. On conçoit aisément que tant d'occupations diverses ne lui laissaient guère de loisirs pour se livrer sérieusement à l'étude des sciences et des beaux-arts. Dans son ado-

lescence il s'est cru apte à la poésie ou à la philosophie. Il fut bien longtemps avant de se connaître lui-même; il comprit enfin quelle était sa spécialité. Il se fit rédacteur de plusieurs feuilles périodiques qui étaient le miroir fidèle du jour qui les voyait naître.

Excité par la grandeur croissante de la Bavière sous le règne pacifique du roi paternel Maximilien-Joseph et l'administration de l'excellent Montgelas, il composa l'histoire de ce pays. Il consacra dix années de sa vie à ce travail, pour lequel il fit trois voyages en Bavière (1812, 1815 et 1817), et se procura par une correspondance continuelle tous les documents nécessaires. S'il lui fut permis de s'en rapporter au témoignage des hommes les plus distingués de la Bavière, son travail ne fut pas sans quelque mérite. A son passage à Munich, le roi le manda auprès de lui à Nymphenbourg pour lui témoigner sa bienveillance, dont plusieurs années après il lui donna même des marques flatteuses.

Mais nul pays plus que la Suisse n'éprouvait le besoin d'une histoire qui fît connaître au peuple les causes de la gloire et de la chute de la confédération. Cédant aux conseils de ses amis, Henri se décida à publier cette histoire dans le *Messager helvétique*. Il fut trois ans à accomplir cette tâche, qui ne fut pas toujours sans ennui pour lui; car, quelque facile qu'elle pût lui paraître d'abord, il sentit bien vite qu'il n'était pas aisé d'écrire une histoire qui devait être lue et du savant et de l'homme du peuple: son style était-il trop élevé, trop fleuri, ce dernier ne pouvait le comprendre; mettait-il au contraire son style au niveau de l'intelligence de ce même homme du peuple, le savant dédaignait de le lire. Il devait aussi prendre garde, tout en disant la vérité, de blesser les opinions politiques et religieuses. Cette fois encore il eut la satisfaction de voir son histoire

couronnée d'un plein succès; elle fut même traduite en français et en italien.

Dans la suite Henri renonça aux compositions sérieuses pour s'essayer dans le roman. Ces nouvelles occupations, en récréant son imagination, le sauvèrent de l'ennui de toutes ces petites querelles politiques qui étaient alors à l'ordre du jour.

Religieux autant que philosophe, il disait que l'origine divine de notre espèce se lasse de cette obscurité où l'orgueil et la tyrannie voudraient la retenir : l'histoire des temps passés et la destinée même de notre siècle nous en sont des garants bien sûrs. Il disait que qui croyait en Dieu ne devait, en voyant opprimer le droit et la vertu, plaindre que l'égarement de l'oppresseur qui hasarde pour une chose bien impossible le mal possible. Mais l'oppresseur, c'est toujours l'homme de parti, de quelque côté qu'il soit, qui par l'amour du ciel devient un scélérat, par l'amour de la liberté un tyran, et par le zèle du bonheur public un destructeur impitoyable. C'est avec de pareils sentiments qu'il contempla le spectacle imposant des années qui venaient à peine de passer. Il avait d'abord salué la liberté naissante de la France avec un enthousiasme sans bornes; et lorsque plus tard il voulut détourner la vue de ce spectacle sanglant, de cette nation dissoute et combattante, alors la pensée l'arrêta : Le siècle, dit-il, vaut mieux devant Dieu que l'an, et l'humanité vaut mieux que l'homme. Il admira les exploits de Napoléon, le plus grand général et le plus grand homme d'État de son époque; mais, en applaudissant le héros, il n'avait en vue que l'élargissement du domaine divin, qui plane toujours au-dessus des idoles brisées. L'homme conduisit la charrue de fer; mais la main de la Providence jeta la semence dans le sol entr'ouvert.

L'auteur croit avoir assez parlé de lui-même pour expliquer certains passages de ses écrits. Le rôle dont l'Éternel le chargea dans cette vie passagère était de trop peu d'importance pour pouvoir exciter une plus grande curiosité. Il ne demandera donc que la permission de citer un événement qui, vers le déclin de sa vie, lui rappela plus intimement sa première patrie, celle où il avait passé son printemps : Magdebourg, sa ville natale, couronna sa carrière bien avancée, en lui faisant remettre par son magistrat le brevet de citoyen d'honneur (14 mars 1830). Il n'est point d'expression pour rendre la joie qu'un tel hommage fit éprouver à Henri Zschokke.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

MISE EN TÊTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

M. Henri Zschokke m'a engagé à publier ces Contes. Je me fais un devoir d'en livrer un choix au public : s'il les goûte, comme je n'en saurais douter, j'en donnerai la collection complète.

M. Zschokke est aujourd'hui bien connu en France, comme il l'était déjà dans toute l'Europe, pour un historien supérieur, un romancier distingué; je pense que cet ouvrage doit ajouter à sa réputation parmi nous celle d'un des conteurs les plus spirituels.

Ma tâche se borne à traduire fidèlement; avec un auteur tel que M. Zschokke, c'est le plus sûr moyen d'assurer le succès de ses ouvrages.

A. Loève-Veimars.

Paris, 1er novembre 1828.

COLAS

OU

SAIT-ON QUI GOUVERNE?

CHAPITRE PREMIER.

Le Déficit.

— Je suis perdu, Colas, dit M. Larmes en sortant à une heure inaccoutumée du bureau de la marine à Paris, dont il était l'un des agents comptables, et se jetant chez lui dans un fauteuil; je suis perdu, il faudra nous séparer; je ne pourrai pas avoir plus longtemps soin de toi, Colas. Je suis affligé de ne pas pouvoir tenir parole à ta mère, à qui j'avais promis de te servir de père tant que je vivrais.

Colas Rosier, qui n'avait jamais vu son maître dans une telle agitation, était resté immobile d'étonnement. Abandonné par M. Larmes, qui l'avait fait venir auprès de lui un an auparavant, il se trouvait désormais l'homme le plus délaissé de la terre. Il n'avait appris, dans le village où il avait été élevé auprès de sa mère, bonne couturière campagnarde, qu'à écrire assez nettement; et les bénéfices que lui donnait son état de copiste lui procuraient seuls les moyens de subvenir à ses besoins journa-

liers. M. Larmes, ancien ami de sa mère, avait été assez bon pour se charger de son avancement; il le traitait comme son fils, et l'employait à mettre au net les pièces de sa comptabilité. Colas était une bonne âme, et le vieux Larmes, âgé de soixante ans, sans enfants, lui destinait en secret, après sa mort, la jouissance de son modeste héritage.

— Vous êtes perdu? dit Colas. Qu'avez-vous donc fait, M. Larmes?

— Ah! je n'ai rien fait, mais il faudra que je fasse! répondit le vieux commis en jetant son portefeuille sur la table. Nous en parlerons. Je te donnerai ce qui me reste d'argent, comme dernière disposition. Si tu ne me vois pas rentrer demain, je serai arrêté. Alors mets-toi en course, cherche de l'emploi où tu pourras; et quelque chose que tu entendes dire de moi, tiens-moi toujours pour un honnête homme.

Colas était hors de lui d'effroi et de douleur. Il supplia en pleurant son père adoptif de lui confier ce qui lui était arrivé. Il jura de mourir plutôt que de l'abandonner.

Le vieillard garda longtemps le silence. Enfin il reprit la parole et dit : — Colas, à toi, à toi seul je puis confier cela. Malheur à toi si tu en reparles à quelqu'autre! Il pourrait t'en coûter, ainsi qu'à moi, la liberté et peut-être la vie. Mais il est peut-être bon que je te le confie, afin que tu croies au moins à mon innocence, si personne autre n'y croit. Mais sois muet comme une tombe, et si tu oses risquer ton repos en parlant, ne le fais du moins que lorsque je n'aurai plus rien à perdre.

Colas promit tout ce qu'exigeait son vieux bienfaiteur. Celui-ci commença alors en ces mots : — Il se trouve dans la caisse de la marine un déficit de plus d'un demi-million. La chose est évidente et ne saurait se cacher plus longtemps. Mon chef, M. de Gatry, s'est perdu par d'incroyables prodigalités, et il cherche à mettre sa faute sur le compte d'un de ses subordonnés. Dieu sait quel péché j'ai commis pour que M. de Gatry ait jeté les yeux sur moi ! Il m'a offert quarante, soixante mille livres si, dans une lettre que je lui adresserais, je voulais me déclarer coupable. Il s'est mis devant moi à deux genoux. Il m'a dit qu'étant sans femme, sans enfants, mon propre maître, je n'avais rien à perdre et tout à gagner dans cette affaire ; tandis que lui, état, dignités, l'honneur d'une grande famille, l'espoir d'établir ses enfants, il se verrait tout ravi. Il a prétendu que ce serait faire un léger sacrifice que de lui écrire une lettre dont il payerait chaque ligne dix mille livres, après m'avoir assuré les moyens de fuir dans un pays étranger. Et lorsque, fidèle à ma pauvreté, à ma probité, je lui ai modestement opposé de justes représentations, il s'est relevé en fureur ; mais se remettant bientôt, il m'a dit froidement : « Il n'y a pas ici pour vous de retour possible. Je vous ai redemandé, il y a quelque temps, les contrôles et les livres de caisse ; je les ai déjà changés conformément à mes vues. Voulez-vous me pousser dans l'abîme ? Par le ciel ! vous vous romprez le cou avant moi. Choisissez : nous jouons maintenant vie contre vie. »

— C'est à peu près ainsi qu'il me parla. J'étais si effrayé, que je ne savais que conseiller, que dire. Je me

sentais inondé de sueur. Dans son désespoir, il semblait sur le point de m'égorger. Alors il n'aurait eu qu'à dire que je m'étais rendu coupable, que j'avais imploré sa grâce, et que, dans sa colère, il m'avait frappé et tué sur l'heure. Ah! Colas, de quoi de tels personnages ne sont-ils pas capables!

— Cet homme est Satan en personne! s'écria Colas. Je cours chez le ministre, chez le cardinal de Bernis, chez le roi; je leur demanderai du secours.

— Veux-tu donc courir à ta mort! s'écria M. Larmes. Tu m'as promis le silence. Ne fais pas un pas, ne prononce pas une parole! Je ne veux pas que tu te perdes avec moi. J'ai demandé du temps pour réfléchir; M. de Gatry m'a accordé vingt-quatre heures. Demain, à dix heures, il faut que je lui porte une décision, c'est-à-dire un billet qu'il m'a donné, rédigé comme s'il était adressé par moi à lui, copié mot à mot de ma main, et que je parte aussitôt en poste, ou à onze heures je serai prisonnier; jusque-là je ne dois pas quitter la maison, ni toi non plus. Des espions rôdent dans la rue. Il s'agit de ma vie et de la tienne; le furieux risquera tout pour se sauver.

— Et que voulez-vous faire, M. Larmes? demanda Colas extrêmement ému.

— Je me confie en Dieu; il ne laissera pas succomber l'innocence, Colas! Je me tais et j'espère. J'attendrai que l'on vienne m'arrêter. Dans les mains de la justice, je serai du moins préservé d'un assassinat; alors je parlerai. Il arrivera ce qu'il pourra; Dieu ne m'abandonnera point. Jusque-là je me tairai! Je te donne tout mon argent. Si

l'on me condamne malgré mon innocence, si le scélérat l'emporte au moyen de ses parents puissants, vis tranquille et honnête. Il ne me servirait de rien que tu te compromisses.

Ils parlèrent encore de cette horrible affaire; le vieux commis, avec la fermeté d'une conscience pure; Colas, avec la douleur et le désespoir d'un fils tendre et reconnaissant. Plus M. Larmes puisait dans cet entretien du calme et de l'espoir, plus Colas sentait augmenter son trouble et son chagrin. En consolant son jeune ami, M. Larmes se sentait consolé lui-même. Enfin il lui dit de se rendre dans sa chambre, de travailler et de se distraire comme il le pourrait. Colas obéit tristement et sortit en silence. M. Larmes, qui se trouvait dans la situation d'un mourant, s'occupa à mettre en ordre ses papiers.

CHAPITRE II.

Pauline.

Colas Rosier, pâle et défait, traversa en se tordant les mains la cour de l'hôtel où M. Larmes occupait un appartement dans l'arrière-bâtiment. Cet hôtel appartenait au comte d'Oron, qui y tenait, avec la comtesse sa femme, une des maisons les plus brillantes de Paris; on disait même que le prince de Soubise faisait la cour à la fille du comte. En effet, le prince était un des amis les plus assidus de l'hôtel d'Oron, et semblait fort occupé de la jeune comtesse; mais lui seul il savait mieux que personne que ses visites s'adressaient moins à mademoiselle d'Oron qu'à son aimable demoiselle de compagnie, Pauline de Pons. Pauline, jeune orpheline, sans fortune, dépendante des bontés du comte, s'inquiétait fort peu des galanteries que lui prodiguait le prince, qui, malgré ses quarante ans, passait encore pour un homme à bonnes fortunes. Elle n'était que plus attentive aux regards purs et tendres que lui lançait son jeune voisin Colas; aussi avait-elle sans cesse d'importantes affaires à traiter avec lui. Il transcrivait, pour elle et la jeune comtesse, tantôt des poésies, tantôt de la musique, et cette occupation lui procurait mille douceurs; mais il était loin de soupçonner qu'il eût gagné le cœur de Pauline, dont la

société était devenue pour lui un besoin agréable. Il se plaisait singulièrement auprès d'elle; mais il ne comprenait nullement le feu de ses regards; il arrivait sans que le cœur lui battît, et s'en allait aussi calme qu'il était venu : Colas ignorait complétement ce qu'était une passion.

Pauline était à sa fenêtre qui donnait sur la cour, lorsque Colas passa, pâle et défait, et se tordant les mains. La vue de son ami plongé dans une douleur muette l'effraya fort. Elle lui fit un signe; mais il ne le vit pas. — Colas! lui cria-t-elle en l'appelant. Il releva la tête, et monta en soupirant.

— Qu'avez-vous donc, Colas? au nom du ciel, que vous est-il arrivé? lui dit-elle lorsqu'il entra dans sa chambre et qu'elle remarqua qu'il avait pleuré. Il se tut et soupira encore.

— Parlez donc, mon cher Colas! votre silence me tue; est-il arrivé un malheur? je tremble de tous mes membres. Dites-le-moi; quand ce serait ce qu'il y a de plus affreux, je vous en conjure, dites-le-moi.

Il se tut et soupira.

L'inquiétude de Pauline fut alors portée à son comble. — Quoi! Colas, s'écrie-t-elle, vous ne me trouvez pas digne d'une réponse? vous ai-je offensé? ne suis-je donc rien pour vous? Ne me laissez pas plus longtemps dans cette incertitude mortelle, parlez!

Colas leva les épaules et dit : — Mademoiselle Pauline, laissez-moi garder le silence, je ne puis rien vous dire que... nous allons nous séparer; demain je quitte cette maison, peut-être Paris.

Pauline, à cette déclaration, devint d'une pâleur excessive. Elle fut obligée de s'asseoir, regarda fixement Colas, saisit sa main comme pour la retenir, afin qu'il ne se séparât pas d'elle, et balbutia : — Et pourquoi partir, Colas? — Il se tut.

Après un instant, elle répéta sa demande d'une voix tremblante; ses yeux se remplirent de larmes. — Suis-je donc, dit-elle, suis-je donc si peu de chose pour vous, que vous ne vouliez pas même me dire pourquoi vous quittez Paris? Colas, si vous pensiez ainsi, je vous haïrais de tout mon cœur, si... je le pouvais. Non, je ne le pourrais pas, Colas. Allez-vous-en donc. Je n'avais sur la terre d'autre ami que vous. Allez, vous trouverez assez d'amis et d'amies; mais personne qui prenne plus de part à votre bonheur. Allez! s'écria-t-elle en se couvrant le visage.

Lorsque Colas vit pleurer la charmante Pauline, il sentit son cœur se serrer de peine. — Ah! belle Pauline, dit-il, ce n'est pas de mon gré que je pars. Que je serais resté volontiers! Que votre intérêt me touche! Si vous saviez combien vous m'êtes chère..... si vous saviez ce que.....

A ces mots, Pauline leva les yeux vers lui, et lui dit : — Pourquoi donc me tourmenter si je vous suis chère? Je remercie le ciel de ne pas m'avoir donné de frère; car s'il me traitait comme vous le faites, je mourrais de douleur.

— Et si j'avais une sœur, reprit-il tristement, et qu'elle vous ressemblât..... je pourrais lui conter mes peines; mais.....

— Confiez-les-moi, peut-être pourrai-je vous donner

un bon conseil, mon cher Colas. Figurez-vous que je suis votre sœur, voici ma main ! Elle se leva et lui tendit la main.

Il la baisa avec respect, et regarda avec embarras la jolie sœur qui lui demandait si tendrement son secret. — Qu'il en coûte de faire ouvrir cette bouche muette ! dit-elle en approchant l'extrémité de son doigt de ses lèvres, et en laissant sa main sur son épaule. On ne sait comment il arriva que le visage du frère et celui de la sœur se rapprochèrent, et que les lèvres de Colas touchèrent la joue de Pauline. Colas se sentit tout changé. Il voyait déjà en mademoiselle de Pons une sœur pour qui il ne devait pas avoir de secret. Il lui confia ce qu'il venait de promettre de taire éternellement.

Pauline, quelque effroi que lui eussent causé ces nouvelles, montra assez de calme. Elle aimait, et rien ne semble impossible pour celui qu'on aime.

— Tranquillise-toi, bon Colas ! dit-elle, tu ne dois pas, tu ne peux pas m'abandonner. Il se trouvera des moyens de sauver ton père d'adoption.

— Mais, sans rien trahir ! dit Colas inquiet.

— Va, va, Colas ! laisse-moi seule, je veux réfléchir. Il faut qu'il se trouve quelque chose.

Colas sortit; mais sous la porte il lui fit signe du doigt, en lui disant : — Sœur Pauline, si tu me trahis, de ma vie je ne serai plus frère de personne !

CHAPITRE III.

Le prince de Soubise.

Pendant ce temps, la voiture du prince de Soubise entrait sous le vestibule. Le prince montait les marches de l'escalier, lorsque Pauline sortit de sa chambre. L'entretien fraternel qu'elle venait d'avoir animait encore son teint des plus vives couleurs. Le prince qui ne l'avait jamais vue aussi attrayante, — et, en effet, comment aurait-elle semblé plus séduisante qu'animée par le feu d'un premier amour? — le prince perdit presque la parole à la vue de cette figure angélique.

— Mon Dieu ! que vous êtes belle ! dit-il en lui baisant la main. Elle le conduisit dans le salon, et le plaignit de ne pas rencontrer le comte, qui était sorti, ainsi que la comtesse et sa fille.

— Vous me plaignez, et moi j'en suis ravi. Puissé-je toujours être dédommagé, comme je le suis aujourd'hui, de semblables accidents ! dit-il.

Pauline, habituée à ses flatteries, n'y donnait aucune attention, et les regardait comme de simples politesses. Ses pensées la transportaient auprès du frère de son choix, et elle songeait aux moyens de secourir M. Larmes. Elle avait eu d'abord le dessein de révéler sa situation au comte d'Oron. Elle espérait, par son crédit et sa pru-

dence, détourner de la tête du vieux commis le malheur qu'il attendait avec résignation, en se confiant pieusement à la bonté du ciel; mais le courage lui manquait en songeant au lâche égoïsme et à l'orgueilleuse indifférence avec laquelle le comte traitait les malheurs d'autrui. L'arrivée du prince changea les projets de Pauline. L'homme de cour, qui approchait sans cesse du cardinal de Bernis, alors ministre tout-puissant, et même du roi, pouvait seul devenir le sauveur du malheureux vieillard.

— Monseigneur, lui dit-elle, je vous prie en grâce, laissez-là le ton de badinage; je voudrais vous parler d'un objet fort sérieux.

— Quoi! belle Pauline, s'écria le prince, sérieusement! prenez-vous l'amour pour un badinage?

— Le vôtre, du moins.

— S'il en est ainsi, il n'est rien de sérieux et de sacré dans le monde! Tout est tromperie, tout est mensonge, Pauline; tout, jusqu'à votre taille divine et le charme que répandent vos regards enchanteurs.

— Je vous supplie, prince, épargnez-moi un langage que je ne saurais entendre plus longtemps. Pourquoi me dites-vous toutes ces choses? Pour charmer quelques moments d'ennui. Parlons de quelque chose de meilleur. Ou vous voulez me prouver que vous êtes l'homme le plus spirituel et le plus poli, et je le sais déjà, aussi bien que toute la cour et toute la ville; ou vous me parlez ainsi pour que j'ajoute foi à vos paroles. Mais, monseigneur, j'espère que vous avez meilleure opinion de moi.

— Quelle petite sophiste vous êtes! Oui, si vous avez jamais cru à une chose évidente, croyez à la vérité du sentiment que vous m'avez inspiré; croyez que, pour vous prouver ma passion, je donnerais, à chaque instant de ma vie, mon sang...

— Dieu m'en préserve, monseigneur! Ne me parlez pas de sang! de semblables tableaux ne me plaisent guère. Mais si j'étais assez heureuse pour avoir quelques droits à votre estime, à...

— A tout, à tout! s'écria le prince de Soubise, en recommençant une suite de protestations et d'assurances dont nous ferons grâce à nos lecteurs.

Mademoiselle de Pons sut profiter de tout l'avantage de sa position. Elle adressa une humble prière au prince, qui lui déclara qu'elle serait remplie, avant qu'elle eût pu lui en faire connaître l'objet. Alors elle lui raconta toute l'histoire du malheureux commis, qu'elle prétendit avoir apprise fortuitement, et à qui, dit-elle, elle prenait un vif intérêt, uniquement parce qu'il habitait l'hôtel d'Oron.

— Prince, ajouta-t-elle, il vous serait facile de sauver l'innocence; qui mieux que vous pourrait secourir un infortuné, vous dont les paroles ont tant d'influence auprès du cardinal?...

— Oh! ne parlons pas du cardinal, s'écria le prince. Je ne me fie pas à lui. C'est le protecteur du prodigue Gatry, et, si je ne me trompe, l'adorateur déclaré de sa fille. Il faut laisser le cardinal hors du jeu; mais.... Le prince se tut, réfléchit, se frotta le front, et dit tout à coup: — Mademoiselle, je vous quitte; nous n'avons pas

un moment à perdre. Je suis jaloux de ne pas me laisser ravir l'occasion de vous rendre un petit service. Adieu ! charmante Pauline, je n'aurai pas de repos jusqu'à ce que votre désir soit accompli.

Il lui baisa encore la main, et s'éloigna.

CHAPITRE IV.

Madame de Pompadour.

Le prince s'élança dans son carrosse et se fit conduire à la cour. Arrivé à Versailles, il se rendit aussitôt à l'appartement de madame de Pompadour.

Tout le monde sait ce qu'était madame de Pompadour auprès du roi Louis XV, la maîtresse absolue de son cœur, de sa volonté et de son royaume. Le temps de la première jeunesse était, il est vrai, passé pour elle, et elle comptait alors presque trente-cinq ans ; mais elle n'avait rien perdu de ses grâces naturelles, et l'âge avait donné plus de vigueur et de vivacité à son esprit. Le roi était toujours enchaîné par elle. Rien ne pouvait s'opposer à sa volonté, ni la famille royale, ni la cour, ni les ministres. La chose était notoire à Versailles, à Paris et dans les provinces. Il n'est pas sans doute édifiant de voir une noble nation plier sous un tel joug ; mais il ne faut pas oublier que les Français d'alors vivaient dans une monarchie absolue, tempérée par des chansons, et la France fléchissait humblement un genou devant le roi, et l'autre devant sa maîtresse. La haute noblesse, la reine et le cardinal de Bernis, formaient seuls un parti rival, et constituaient, avec de grands ménagements il est vrai, une sorte d'opposition.

La fine favorite ne l'ignorait pas; mais elle craignait peu les intrigues de ce parti, car elle voyait à ses pieds les principaux seigneurs de la cour. Celui de tous qu'elle accueillait avec le plus d'empressement était le prince de Soubise.

Le prince était en effet l'un des hommes les plus séduisants de son temps. La marquise, en dépit de toute sa finesse et de son expérience du monde, ne pouvait se défendre de le voir avec plus de plaisir que les autres courtisans, et d'imaginer qu'il l'aimait uniquement à cause d'elle. Le prince était un de ces esprits forts à qui tous les moyens sont bons; et il jouait près de la belle Pompadour le rôle d'un amant qui s'efforce d'étouffer en son cœur une passion qu'il ne renferme pas. Madame de Pompadour remarquait souvent, et jamais sans une tendre compassion, le combat que se livraient en lui l'amour et le respect, et, involontairement, elle se sentait doucement attirée vers le prince. Toutefois, elle se gardait bien de laisser soupçonner aux courtisans une passion dont elle rougissait elle-même; mais le prince savait fort bien ce qui en était, et il continuait de jouer son rôle de Céladon et d'en rire.

— Qu'avez-vous donc oublié, étourdi? demanda la marquise lorsqu'il entra dans sa chambre, d'où il était sorti une heure auparavant.

— Ah! chère marquise, auprès de vous j'ai toujours le malheur de m'oublier moi-même! Et comment faire autrement? ajouta-t-il en pressant une jolie main contre ses lèvres.

— Venez au fait, monseigneur, car la sphère de votre

existence est tellement étendue, qu'en parlant de vous, j'ignore toujours si vous parlez de la France, ou même de l'Europe entière.

— Vous voulez me railler un peu aujourd'hui, aimable marquise; mais je vous jure que, sans le vouloir, au lieu d'une ironie, vous dites la pure vérité. Sérieusement, je voulais vous parler de la France, c'est-à-dire de vous.

— Voilà de véritables exagérations poétiques! s'écria madame de Pompadour. En vérité, mon prince, vous étiez né pour être poète.

— Eh! qui ne le deviendrait pas en ayant le bonheur de vous approcher?

— Ne vouliez-vous pas me parler de vous? dit la marquise en souriant.

— Oui, madame, de moi; mais mes intérêts sont les vôtres. Ce qui est contre vous est contre moi, et je...

— Prince, j'ai peine à vous comprendre aujourd'hui. Parlez en prose; je hais les transports glacés de la fiction.

— Va pour la vile prose! — Savez-vous dans quelle société on a d'abord répandu ce noël où de plates méchancetés tenaient lieu d'esprit?

— Vous voulez dire cette folie qu'on a composée contre moi? Dans quelle société? Peut-être chez notre poétique cardinal; ai-je bien deviné?

— A demi! Chez son protégé, le magnifique Gatry. Le misérable est maintenant trahi par ses compagnons d'orgies; car il est près de recevoir le prix de ses turpitudes, c'est-à-dire d'aller aux galères.

— Comment? Que me dites-vous là? dit la marquise étonnée.

— Il se trouve un immense déficit dans les caisses de la marine dont il a la direction. On parle de plus d'un million : c'était là ce que j'avais oublié de vous dire il y a une heure. J'avais donc raison de vous dire que cela m'intéressait, ainsi que vous et la France entière.

— Mais aussi, êtes-vous bien informé, prince?

Le prince lui raconta alors tout ce qu'il savait, en rapportant toute l'histoire du malheureux commis. Il peignit la scélératesse de M. de Gatry sous des couleurs si noires, que la marquise ne put retenir ses larmes.

— Non, s'écria-t-elle, cet honnête homme ne sera pas victime de ce monstre. Nous ferons connaître la vérité. Prince, êtes-vous préparé à soutenir que tout est tel que vous venez de me le dire?

— Je vous réponds de chaque parole que je viens d'avancer.

— Alors, permettez que je prenne congé de vous, il faut que je voie le roi. Je vous remercie de m'avoir fourni le moyen de faire une bonne action. Prince, de semblables méfaits ne doivent pas rester impunis en France; le roi pense trop noblement pour cela.

— Et son ange veille sur lui! dit le prince en s'inclinant, et donnant la main à la marquise qui se fit annoncer chez le roi.

CHAPITRE V.

Le Roi.

— Je vous ai longtemps attendue, ma chère marquise! dit le roi en s'avançant au-devant d'elle.

— On m'avait dit que Votre Majesté accordait une audience particulière à l'ambassadeur d'Angleterre.

— Oui, et il m'a cruellement ennuyé. Je suis heureux d'être débarrassé de lui. J'ai fini par l'envoyer au cardinal. Mais, qu'avez-vous donc, marquise? êtes-vous indisposée? Je crois vraiment que vous avez pleuré. Seriez-vous malade?

— Je ne saurais l'être auprès de vous, sire.

— Bon, marquise! Prenez donc place. Avez-vous apporté votre ouvrage? je vous aiderai à coudre des perles; et j'ai à vous raconter une jolie historiette sur mademoiselle d'Autun; une intrigue sans pareille. Vous aurez peine à le croire. J'ai failli en mourir de rire. Mais je ne peux vous voir les yeux rouges comme cela, Antoinette. Confiez-moi d'abord le chagrin que vous avez.

— J'en éprouve, sire, en voyant la méchanceté de certaines personnes, et je m'afflige surtout que sous le meilleur des rois on persécute l'innocence d'une façon aussi cruelle; car...

— Racontez-moi cela, ma chère enfant. Je veux faire

une bonne fois un exemple de rigueur. Que suis-je donc, moi, si, avec toute la puissance royale, je ne puis pas même empêcher que vous répandiez des larmes? Ainsi, voyons, qui vous a offensée?

— Celui qui offense en vous la majesté et le nom du plus juste et du plus bienfaisant des rois.

Le roi, piqué de curiosité et frappé d'étonnement, la pressa de parler; et la marquise lui fit connaître les manœuvres de M. de Gatry, qui espérait se racheter de l'opprobre par quelques milliers de livres. La marquise mit beaucoup d'éloquence dans son récit; et, s'animant peu à peu, elle fit ressortir dans un tableau animé l'audace du coupable et la faiblesse de l'innocent qu'il voulait sacrifier.

— Eh bien! dit le roi, lorsqu'elle eut terminé son récit, n'est-ce que cela? Qu'a cela de commun avec nous? Laissons les tribunaux faire leur affaire, ils le puniront bien. Maintenant, écoutez mon histoire de mademoiselle d'Autun.

— J'oserai seulement vous faire souvenir, sire, que demain les tribunaux ne pourront plus remédier à rien. Si de Gatry arrache à son commis la déclaration qu'il exige, et que celui-ci consente à fuir, il sera indubitablement condamné, et l'autre restera honoré comme un fidèle sujet de Votre Majesté, après vous avoir volé un million.

— Vous avez raison; il faut en avertir le cardinal.

— Le cardinal est, m'a-t-on dit, le protecteur de ce Gatry.

— Alors il faut prévenir le lieutenant criminel. Il

pourra envoyer d'abord un de ses gens chez ce con
pour instruire l'affaire. On fera ensuite ce qu'exiger
justice.

— Fort bien, sire. Je dois admirer de nouveau v
sagacité et l'excellence de votre cœur. Je ne pensais
en vérité, que si la police avait une fois dans les m
l'écrit de Gatry que doit copier son commis, le coup
se trouverait pris dans ses propres filets, et conda
par ses œuvres.

— Vous êtes un enfant, marquise; vous vous éto
des choses les plus simples. Rien n'est plus facile. Je
faire appeler le ministre... je veux dire le lieutenan
police.

Le roi sonna. Un valet de chambre parut, et r
l'ordre de faire comparaître le lieutenant de police
le cabinet bleu.

— Pour vous, marquise, dit le roi en s'en allant,
tez ici à m'attendre. Il faut que je vous conte cette
d'histoire de mademoiselle d'Autun. Cela vous fera

CHAPITRE VI.

L'Exempt.

La soirée était déjà avancée. Le pauvre M. Larmes était assis dans sa chambre devant un pupitre, tristement occupé à écrire. Colas était auprès de lui.

— Maintenant, mon fils, dit le vieillard d'un air plus calme, après avoir terminé son travail ; maintenant je n'ai plus rien sur le cœur. Tout est arrangé. Il arrivera ce qui pourra, je ne me reconnaîtrai jamais, ni verbalement ni par écrit, pour l'auteur du déficit de notre caisse. Je suis sous la main de Dieu. Avec un cœur droit et une conscience pure, Colas, on peut défier toute une armée de geôliers, de bourreaux ; et quand je devrais être envoyé aux galères, je supporterais mon sort avec patience.

On frappa à la porte. Un exempt de police entra dans la chambre, et l'on vit distinctement dans la demi-obscurité de la porte des gens armés qui se tenaient dans le corridor.

L'exempt s'excusa de sa visite en alléguant des ordres supérieurs, et s'informa qui des deux était M. Larmes; celui-ci s'avança en pâlissant, et déclina son nom d'une voix tremblante. Colas frissonnait et pouvait à peine se soutenir sur ses jambes.

— Vous avez eu ce matin une conversation importante avec M. de Gatry? dit l'exempt au vieux Larmes.

Le commis s'inclina; il ne put jamais prononcer la syllabe *oui*.

— Vous êtes en possession d'un billet qu'il vous a remis pour le copier?

Le commis resta stupéfait de voir l'exempt si bien instruit, et le regarda quelques moments, les yeux fixes et la bouche ouverte.

— Voulez-vous avoir la complaisance de me répondre? dit l'exempt d'un ton sévère.

Le commis s'inclina pour toute réponse.

— Répondez, monsieur, je vous interroge au nom du roi; et si vous avez ce billet, veuillez me le remettre sur-le-champ.

Le commis se dirigea en chancelant vers un tiroir, tira le billet du portefeuille, et le remit d'une main agitée à l'exempt.

— Vous aurez maintenant la complaisance de me suivre, M. Larmes. Une voiture vous attend en bas.

— Où voulez-vous le mener? s'écria Colas au désespoir. Il est innocent! Emmenez-moi avec lui! je sais tout, je dirai tout.

L'exempt regarda le jeune homme avec étonnement.

— Je n'ai pas d'ordre pour conduire au chef de la police secrète un autre que M. Larmes; cependant je puis vous satisfaire. Vous paraissez troublé, M. Larmes; remettez-vous.

— Laissez ce jeune homme ici, dit M. Larmes, si vous n'avez pas l'ordre exprès de l'emmener. Il ne peut servir

de rien en cette affaire. Je dirai la vérité sans lui. C'est son amitié pour moi qui le porte à faire cette prière. Je sais déjà qui est mon accusateur, et pourquoi je suis arrêté. C'est M. de Gatry, mon chef. Je vous suis.

L'exempt de police lui dit : — Je n'entre pas dans vos affaires avec M. de Gatry. Vous aurez sans doute l'occasion de le voir, car on l'arrête aussi en ce moment. Mais, maintenant, je dois prier ce jeune homme de nous accompagner.

— M. de Gatry arrêté ! dit le commis étonné et presque satisfait.

— N'avez-vous donc point entendu? s'écria Colas avec joie. Gatry est arrêté ! Vous êtes sauvé. Maintenant je vois tout, je sais tout ! Venez ! venez ! Oh ! s'écria-t-il encore, en levant les yeux au ciel, incomparable et céleste... il était sur le point d'ajouter Pauline ; mais il s'arrêta à temps.

On monta dans le carrosse avec l'exempt. Le ministre de la marine se trouvait chez le lieutenant de police. Le commis dit ce qu'il savait. Les fières dénégations de M. de Gatry trahissaient déjà sa mauvaise conscience ; mais lorsqu'on lui montra son billet, lorsque M. Larmes fut amené devant lui, il perdit toute contenance, et supplia qu'on voulût bien ménager l'honneur de sa famille.

M. Larmes et Colas furent mis en liberté dans la soirée. Le soir même, Colas se glissa, avec un livre de musique sous le bras, jusque dans l'appartement de Pauline, où il avait aperçu de la lumière, et serra sur son cœur sa jolie sœur, qu'il trouva en léger habit de bal, prête à partir pour une fête. Le même soir, au bal, Pauline pressa avec

reconnaissance, au milieu d'une contredanse, la main du prince de Soubise, en lui disant : Vous avez accompli une bonne action ! Le même soir encore, le prince, quittant le bal de bonne heure, se jeta aux genoux de la marquise de Pompadour, en s'écriant : Il faut vous adorer; vous êtes un ange ! Et le même soir, Louis XV convint, en baisant la main de la marquise, qu'il n'avait jamais été mieux récompensé pour une action aussi naturelle et aussi simple.

CHAPITRE VII.

L'Élévation.

Le lendemain, l'arrestation de Gatry fut la nouvelle du jour dans Paris. La caisse et les registres de son bureau furent visités, et l'on découvrit un plus grand déficit que l'on ne soupçonnait. Pendant ce temps Gatry avait repris son assurance, et protestait de son innocence. Il en résulta un long procès dont le vieux Larmes ne vit pas la fin; car la crainte et l'effroi qu'il avait éprouvés avaient sensiblement altéré sa santé. Colas fut inconsolable de la mort de son protecteur; il restait, il est vrai, possesseur du petit patrimoine de M. Larmes; mais cela l'occupait peu; il eût volontiers racheté la vie de son père adoptif au prix de tout ce qu'il possédait.

Il se demanda alors ce qu'il allait faire; car il était impossible qu'il vécût de son médiocre héritage. — Mais, dit Pauline, ne voudrais-tu pas remplir la place de M. Larmes au bureau de la marine?

— Mon Dieu! mademoiselle, y pensez-vous? comment oserais-je porter mes idées jusque-là? Commis de la marine! Il est vrai que j'ai souvent fait la besogne de M. Larmes; surtout l'hiver, lorsqu'il souffrait de son rhumatisme..... il n'avait qu'à signer. Mais y pensez-vous, mademoiselle? commis au ministère de la marine!

M. Larmes m'a proposé trois fois inutilement pour une place vacante de copiste. Non jamais je ne m'élèverai jusque-là.

— Oh! la charmante modestie! comme elle l'embellit! se dit Pauline en contemplant le timide jeune homme avec un plaisir secret.

—Tu m'accordes cependant que je vaux bien un commis de la marine?

— Vous plaisantez, mademoiselle!

— Eh bien! tu portes bien tes pensées jusqu'à moi!

— Non, non, belle Pauline; ce sont les vôtres qui daignent, dans votre bonté céleste, descendre jusqu'au pauvre Colas.

Quelques jours après mademoiselle de Pons dit au prince de Soubise, qui s'était approché d'elle au milieu d'un cercle brillant : Savez-vous, mon prince, que le chagrin et la frayeur ont tué le vieux commis de la marine, qui est mort ainsi victime de la scélératesse de ce Gatry?

— Je n'en savais pas un mot, belle Pauline.

— Voulez-vous laisser votre besogne incomplète? Le vieux Larmes a laissé un fils d'adoption qui est resté sans amis, sans secours; il se nomme Nicolas Rosier; c'est le même jeune homme qui, dans l'interrogatoire de M. Larmes, demanda la grâce d'être condamné à sa place, s'il était déclaré coupable.

— Je m'en souviens.

— Ce Rosier était véritablement le comptable de la marine; le vieux Larmes ne faisait que mettre son nom au travail. Remplissez les désirs d'un mourant qui a quitté

la vie plein d'inquiétude pour son enfant. Vous me disiez un jour que le vieillard devrait être chèrement dédommagé pour tout ce qu'il avait souffert. Il n'est plus, accordez votre protection à son fils adoptif. Il est l'héritier de la probité de son père, il mérite d'obtenir sa place; mais il est seul au monde, et personne ne parle pour lui.

— Quoi! personne? lorsque cette jolie bouche épuise son éloquence en sa faveur? dit le prince. Que je serais heureux si j'avais une aussi jolie patrone pour parler en ma faveur! car moi je mérite plus votre pitié que le fils du vieux commis.

— Eh bien! monseigneur, quand vous serez réellement malheureux, je ne vous épargnerai pas plus la pitié que vous ne m'épargnez l'ironie.

— Oh! s'écria le prince, c'est assez. Pourquoi cent yeux jaloux nous surveillent-ils sans cesse? Avec quelle éloquence je vous aurais peint à genoux mon martyre! Allons, je vous prends au mot : Comment se nomme ce jeune homme?

Pauline répéta le nom de Nicolas Rosier, et le prince l'écrivit.

Il s'en ressouvint à propos lorsque, causant intimement avec la marquise, celle-ci vint à lui parler elle-même du procès de Gatry et du vieux Larmes qui s'était vu à la veille d'être plongé dans l'opprobre et dans une éternelle captivité, ou même de perdre la vie par la perversité de son supérieur.

— Dites plutôt qu'il l'a perdue, belle dame; le pauvre vieillard n'a pu résister à ce coup; il est allé se justifier

devant Dieu, et il nomme là-haut avec reconnaissance l'ange qui a sauvé son honneur sur la terre.

La marquise fut à la fois effrayée et touchée. Le prince remarqua son attendrissement : il a fini de souffrir! continua-t-il; et il n'est plus possible de réparer les maux qu'on lui a causés.

— Mais a-t-il laissé une famille? demanda madame de Pompadour, dont l'émotion augmentait encore : vous savez que le roi est bon.

Le prince parla de la place de comptable du bureau de la marine, des talents de Nicolas Rosier, le fils d'adoption de l'ancien titulaire, et il termina son discours en disant : et le brave jeune homme ne peut avancer parce qu'il est sans protection, et qu'il n'a hérité que de la vertu et de la pauvreté de son père adoptif.

Madame de Pompadour prit avec vivacité la main du prince dans les deux siennes : Prince, lui dit-elle, je vous connaissais comme un homme du monde aimable et adroit, mais je ne vous savais pas aussi bon et aussi sensible; de tels sentiments vous honorent. Rosier aura la place de son père.

Lorsque la marquise parla de cette affaire au roi, celui-ci lui dit : En effet, le ministre de la marine vient de m'apporter une liste de promotions; voyez donc si vous y trouverez le nom de l'homme dont vous me parlez. — La marquise parcourut la liste et vit le nom de Meuron, présenté comme successeur du comptable de la marine.

— Alors laissons les choses comme elles sont, dit le roi; le ministre doit le connaître; il sait cela mieux que nous; ne nous mêlons pas de ces affaires-là.

— Mais, sire, répondit la marquise, l'intervention de Votre Majesté peut seule accomplir cette bonne œuvre et combler Paris de joie et de satisfaction. Votre Majesté aura récompensé l'innocent et puni le coupable. Vous avez été la dernière pensée de ce vieillard mourant, sire; car c'est vous qui l'avez sauvé. Il a prononcé votre nom en montant au ciel.

Le roi se mit à rire. — Je disais bien toujours que vous aviez des communications avec les esprits, marquise; il le faut bien, pour que vous soyez si amplement instruite. Allons, puisqu'il a prononcé mon nom le dernier, il faut bien, par politesse, que je mette celui de son fils sur la liste de la marine. Comment se nomme-t-il?

Il effaça le nom de Meuron, et mit celui de Nicolas Rosier.

CHAPITRE VIII.

Le Soufflet.

Colas ne put revenir de son étonnement en apprenant sa nomination; il se rendit aussitôt chez le ministre pour lui offrir humblement ses services et l'expression de sa reconnaissance.

— Je vous ai proposé avec d'autant plus de plaisir au roi, dit le ministre, que je voulais honorer en vous la mémoire de M. Larmes.

— Mes bons offices en votre faveur, lui dit à son tour le secrétaire de l'administration, à qui il alla également présenter ses hommages, sont de peu d'importance; mais je vous avoue que j'ai eu quelques obstacles à combattre. Je connaissais les excellents travaux que vous aviez fournis sous le nom de M. Larmes, et je ne pouvais recommander au ministre un plus honnête homme que vous.

Colas remarqua ainsi dans ses visites que tout le monde, comme ces deux personnages, avait travaillé de la manière la plus désintéressée à sa nomination. Lorsqu'il raconta cette circonstance à mademoiselle de Pons, elle lui dit en riant : Tu es fou, Colas; tu as oublié la personne principale. Demande demain une audience au prince de Soubise, et va lui baiser la main. Ne l'oublie pas au moins.

— Et ce n'est pas le prince de Soubise qui est la principale personne, dit Colas, mais sa modeste et jolie sœur, à qui je dois mille fois baiser la main. — Cependant Colas fut assez sensé pour aller le lendemain baiser aussi celle du prince; et le prince, qui vit en Colas un joli jeune homme, l'envoya remercier madame de Pompadour, qui ne fut pas insensible à des hommages qu'elle avait bien mérités. Elle l'accueillit avec bonté et lui promit sa protection.

Colas, qui n'était pas étranger aux affaires de la marine, gagna bientôt la confiance de ses supérieurs, et même du ministre; non pas que l'on fît attention à son travail, mais parce qu'on ne savait pas comment il était arrivé à obtenir une place pour laquelle chacun avait recommandé son protégé. On le soupçonnait d'avoir d'importantes relations à la cour; aussi chacun le traitait-il avec la plus grande distinction.

Colas, content de son bonheur, et connaissant la route secrète que sa bonne étoile avait tracée de lui au roi Louis XV, jouissait des dons du hasard avec une modestie extrême. Il avait eu assez d'humilité pour n'avoir pas ambitionné le lot qu'il avait obtenu, et maintenant il n'avait pas assez d'orgueil pour exiger davantage. Ce n'était pas chez lui le résultat de la vertu ou de la sagesse, mais simplement un heureux mélange de flegme et d'étourderie. On l'attira dans toutes les sociétés bourgeoises où il pouvait se présenter, et plus d'une jolie Parisienne s'efforça de le retenir dans ses liens; mais son caractère le fit toujours triompher de ces épreuves. Il n'éprouvait même pour la séduisante Pauline qu'une respectueuse

tendresse, et les rapports intimes qui existaient entr'eux venaient, de sa part, moins de la passion que de cette force d'habitude qui est d'ordinaire le partage d'un âge plus avancé.

Les sentiments de Pauline étaient plus tendres et plus profonds; et, quelque mécontentement que lui fissent peut-être éprouver les témoignages de respect de son ami, souvent, quand elle était plus calme, elle rendait grâce à son humeur, à sa tranquillité fraternelle. Elle ne demeurait pas moins persuadée qu'elle était aimée avec toute l'ardeur que méritaient ses charmes; car Colas lui racontait toujours ses conversations avec les autres femmes, et lui confiait l'indifférence que lui laissaient leurs avances. Cependant elle ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'il se livrait à plus de distractions, et qu'elle le voyait moins souvent.

— Je me repens presque, lui dit-elle en riant, de t'avoir fait obtenir une place. Il aurait mieux valu que tu restasses notre copiste de musique; j'aurais continué à pouvoir te parler toutes les fois que je l'aurais voulu.

Il promit d'être plus sédentaire, et tint parole; mais d'une façon qui n'était pas du goût de son amie.

Un soir qu'il s'était rendu avec quelques amis après la comédie, au jardin de Drouet, où un bal et une illumination avaient lieu, il trouva parmi les danseuses une de ses connaissances, la fille du relieur qui travaillait pour le bureau de la marine. On la connaissait sous le nom de la belle Juliette. Cette jeune fille lui était fort indifférente; mais elle dansait à ravir avec un Anglais nommé Brown qui était attaché à la suite du comte d'Albermale,

l'ambassadeur de son pays. Colas l'admirait, et se trouva flatté lorsqu'elle lui souriait en passant près de lui, et qu'elle lui adressait, tout en dansant, des regards d'intelligence. Sir Brown, son danseur, remarqua ce manège, qui parut lui plaire moins qu'à l'honnête Colas. Après la danse Colas entra dans une des salles où Juliette reposait auprès de l'Anglais sur un sopha; elle semblait n'attendre que lui, car elle se leva, quitta sir Brown, et, prenant le bras du jeune commis, l'entraîna vers la danse. L'Anglais les suivait des yeux d'un air sombre; on voyait qu'il était tourmenté d'un feu secret.

— Je ne vous ai pas enlevée, je l'espère, à ce cavalier, dit Colas à la belle Juliette en prenant place dans un quadrille. Son visage ressemble à une tempête.

— Au contraire, M. Rosier, je vous remercie de m'avoir délivrée de l'ennui de ce fléau! répondit la jeune fille. C'est déjà bien assez que je le voie depuis deux mois à la maison, où il vient chaque jour apporter des présents à mon père. Je le hais de tout mon cœur, et il ne me quitte pas plus que mon ombre.

Colas ne put se défaire d'une heure et demie de sa danseuse, qui semblait avoir résolu de conquérir son cœur. Enfin, il lui fut permis de rejoindre ses amis dans un bosquet éclairé comme le reste du jardin, où il prit quelques rafraîchissements. En face de lui, devant une jatte de punch, se trouvait l'adorateur de Juliette; un secrétaire d'ambassade, nommé de Bonnaye, se trouvait aussi à cette table.

On conversait fort chaudement des affaires politiques; et, comme la société se composait d'Anglais et de Fran-

dans une affaire qui pouvait avoir des suites fâcheuses M. de Bonnaye resta seul auprès du blessé ; il l'accompagna jusqu'à sa voiture, et le conduisit chez un chirurgien. Celui-ci déclara que la blessure n'était pas dangereuse, mais qu'elle exigeait beaucoup de soin. Il pans Colas, qui se fit conduire à l'hôtel du comte d'Oron.

CHAPITRE IX.

La Guerre d'Angleterre.

M. de Bonnaye, qui était un de ceux qui avaient défendu le plus vivement la politique de la France, déclama, durant tout le trajet, contre l'orgueil des Anglais. Colas, qui n'avait nul motif de les chérir, se joignit à lui de bon cœur. M. de Bonnaye lui dit enfin : Je m'étonne que notre roi tarde si longtemps à châtier l'orgueil du cabinet anglais. Si cela dépendait de moi, demain la guerre serait déclarée. Cette idée fut un véritable baume sur la blessure de Colas. Sa résolution était prise. Il serra avec confiance la main de son ami, et lui dit : — Tranquillisez-vous. Avant quinze jours, tous les Anglais quitteront Paris, et la guerre sera déclarée. — M. de Bonnaye se mit à rire, car il pensait à la puissance du punch. Mais Colas pensait à la puissance de Pauline.

Le blessé fut obligé de garder le lit le jour suivant, par ordre du chirurgien. Il avait perdu beaucoup de sang, et à son état de faiblesse se joignit une forte fièvre. Il instruisit en peu de lignes mademoiselle de Pons de son malheur, avant qu'elle pût l'apprendre par la voix publique; car Colas ne doutait pas que la cour et la ville ne fussent remplies de son aventure. Il se trompait. Personne n'en parlait, personne n'en savait quelque chose.

Les Français et les Anglais qui avaient vu la querelle ne se connaissaient pas, et tout cela pouvait au plus passer pour une querelle ordinaire parmi les héros de la table.

Mais Pauline ne l'envisagea pas ainsi, lorsqu'elle lut les lignes de son ami. Elle passa une longue journée à se tourmenter, et à s'inquiéter de son état; et le soir, sous le prétexte d'une indisposition, elle se dispensa d'accompagner la comtesse d'Oron, et se glissa par un corridor de l'hôtel jusqu'à la chambre de Colas.

Elle se présenta, rougissant d'innocence et d'amour, devant le lit du malade. L'honnête Marc, domestique de Colas, que lui avait aussi légué feu M. Larmes, s'éloigna discrètement pour faire sentinelle.

— Qu'avez-vous donc? murmura Pauline en plaçant sa main dans celle que lui tendait son ami. Qu'avez-vous fait? Qui vous a blessé? Pour quel motif vous êtes-vous battu? Le médecin vous a-t-il défendu de parler? Quand a eu lieu ce combat? comment est-il arrivé? Vous sentez-vous faible? Qui a soin de vous?

Il y avait là matière, pour Colas, à passer la soirée entière à répondre. Il raconta l'affaire dans tous ses détails, non sans offrir les hommages dus à la beauté de Pauline, en lui comparant la piquante Juliette. Mademoiselle de Pons reconnut, avec un plaisir secret, la loyauté de son amant. La réputation de beauté de Juliette était venue jusqu'à elle; mais elle n'ignorait pas que Colas n'allait que rarement dans la maison de son père, et que jamais il n'avait songé beaucoup à elle. Elle vit que l'Anglais l'avait offensé et presque égorgé par une jalousie mal fondée.

— Le misérable! s'écria-t-elle, il vous doit la plus entière réparation. Si c'était un Français, il faudrait qu'il allât à la Bastille. Mais il appartient à l'ambassade de milord d'Albermale. Il faudra que nous réfléchissions à cela.

— Il n'y a pas à réfléchir, Pauline! dit Colas. Si je rencontre sir Brown, je le tue, ou plutôt, dès que je serai guéri, je l'appellerai dans le bois de Boulogne. Il ne m'a pas attaqué en homme d'honneur; il m'a pris en traître comme un assassin.

— Veux-tu augmenter le malheur qui est arrivé? s'écria Pauline avec effroi; car si tu succombais, Colas, penses-tu que je pourrais te survivre? et si tu le tuais, ne faudrait-il pas que tu quittasses la France et moi pour toujours?

— Lui et moi, nous ne pouvons plus rester ensemble à Paris! reprit Colas. Le mieux serait de renvoyer tous les Anglais. On en parle déjà, et notre cour flotte entre la paix et la guerre. Le cardinal de Bernis est pour la paix, ainsi que le prince de Soubise. Parle-lui à ce sujet. Il faut faire la guerre à ces orgueilleux Anglais. Si elle n'a pas lieu, je prévois bien des malheurs. Il faut prévenir le prince; il a tant de crédit!

Colas et Pauline furent bientôt d'accord sur la guerre d'Angleterre. Pauline se réjouissait de sa vengeance. Dans sa colère contre celui qui avait répandu le sang de son amant, une jeune fille qui aimait était bien pardonnable de vouloir mettre en feu deux royaumes.

Dès que Pauline put causer librement avec le prince de Soubise, elle le fit avec toute la finesse qui caractérise son sexe.

— Vous savez, mon prince, dit-elle, la malheureuse affaire du commis Rosier, qui a payé de son sang l'honneur de se montrer reconnaissant de ce que vous avez fait pour lui ?

— De son sang? répondit le prince. Je l'ignore entièrement.

Mademoiselle de Pons fut obligée de recommencer le récit, dans lequel la belle Juliette fut entièrement mise de côté, mais où Pauline donna à entendre que les propos de l'Anglais avaient surtout offensé Rosier parce qu'ils touchaient le prince. — Comment? — C'est ce que pouvaient faire soupçonner les paroles de Brown, au sujet de madame de Pompadour. M. de Soubise voulut en savoir davantage, et particulièrement connaître ce que l'Anglais avait prononcé d'offensant contre lui. Pauline se fit longtemps prier, et enfin elle lui répéta ce que Colas lui avait appris la veille.

— Et vous, vous alliez à de pareilles gens, mon prince? ajouta mademoiselle de Pons. Que voulez-vous que Paris pense de vous, en vous voyant soutenir une nation qui se fait un plaisir de se moquer de la France à la face du monde entier, et qui, même sur le sol français, livre au mépris le plus aimable de nos princes ?

Ce discours fit tant d'impression sur l'âme du prince, qu'il en oublia les galanteries qu'il avait coutume de débiter à mademoiselle de Pons.

— Mais de qui tenez-vous si exactement tous ces détails? demanda-t-il.

— Toute la ville les connaît et en parle, répondit Pauline, mais on vous en parlera sans doute, à vous, le der-

nier, mon prince. Cela se conçoit facilement. On ne veut pas vous affliger, et il n'y a que le vif intérêt que je prends à votre gloire qui ait pu me faire surmonter ce sentiment de délicatesse.

Le prince lui baisa la main avec reconnaissance. Il s'était montré jusqu'ici opposé à la guerre, parce qu'il était opposé au duc de Richelieu, qui la voulait pour avoir un commandement; il voulut s'assurer de ce qui s'était passé dans le jardin de Drouet. Heureusement il se souvint de M. de Bonnaye, dont Pauline avait parlé dans son récit. Il le fit appeler auprès de lui, et lui ordonna de lui rapporter tous les détails de cette affaire. De Bonnaye obéit. Le prince apprit quelques circonstances de plus, mais rien de ce qui le touchait personnellement. Il fit quelques questions à ce sujet. M. de Bonnaye haussa les épaules, s'excusa sur son ignorance; dans sa haine pour les Anglais, il ne fut pas fâché de laisser croire au prince qu'il pouvait en savoir plus qu'il n'en voulait dire. Le prince alla sur-le-champ rendre visite au duc de Richelieu.

— J'ai lu le dernier mémoire que vous avez fait remettre au roi, sur les prétentions de l'Angleterre, lui dit-il. Vous m'avez vaincu, comme vous vaincrez les Anglais. Je me joins à vous. Il faut renvoyer d'Albermale en Angleterre, et le faire suivre d'un manifeste.

Le duc ne s'étonna pas peu du changement qui s'était opéré dans son adversaire. Il l'embrassa toutefois, et la réconciliation fut faite. Tous deux ce concertèrent sur leurs démarches auprès du roi et du cardinal. Le prince promit d'appuyer ces mesures de son influence auprès de madame de Pompadour.

Cela ne lui fut pas difficile. Le mot de sir Brown : « Au » lieu de lord Albermale, le roi d'Angleterre aurait dû » envoyer une fille de joie de Londres, » ne fit pas grande impression ; mais ceux qu'il avait ajoutés : « Nous en » avons des milliers qui sont plus jolies que la Pompa- » dour ! » couvrirent les joues de la marquise d'une rougeur sombre, et remplirent son cœur de haîne.

Colas ne fut pas peu surpris de voir arriver chez lui quelques seigneurs de la cour. Ils étaient envoyés par la marquise pour l'interroger sur l'affaire du jardin Drouet. Ses paroles furent écrites sous sa dictée, et il les signa.

Trois jours après, l'ambassade anglaise reçut ses passeports pour repasser le détroit, et la guerre fut déclarée.

CHAPITRE X.

Les Titres de noblesse.

Mademoiselle de Pons reçut les premières nouvelles de ce grand événement de la bouche du prince. Dans son ravissement, elle lui eût volontiers sauté au cou. Il lut dans ses yeux la joie qu'elle ressentait, et crut y voir l'aveu du sentiment qu'elle éprouvait pour lui. Ils étaient seuls, il la pressa contre son cœur et lui ravit le premier baiser. Pauline rougit, devint sérieuse, et le repoussa avec toute la dignité de l'orgueil virginal offensé. Le prince ne se crut pas moins assuré de son triomphe, et quitta sa belle Pauline le cœur plein d'espoir.

Elle attendit le soir avec impatience pour avertir son ami de ce qui s'était passé; malheureusement le comte d'Oron réunissait une nombreuse compagnie, et elle ne pouvait s'absenter du salon. Elle envoya quelques lignes à Colas, par lesquelles elle le priait de l'attendre.

Colas était déjà en pleine convalescence et hors de son lit depuis quelques jours. Lorsqu'il reçut la lettre de Pauline, il avait déjà appris le départ de l'ambassadeur anglais par une missive des plus singulières. Un valet de pied de lord Albermale lui avait apporté la lettre suivante :

« Monsieur, ce n'est qu'au moment de notre départ

» pour l'Angleterre que j'apprends votre nom, comme » celui de la personne que j'ai si indignement maltraitée » dans le jardin de Drouet. J'agissais dans l'ivresse, et » j'ai répandu votre sang; je ne quitterai pas la France » sans avoir fait mon devoir. Permettez-moi de croire » que vous me pardonnerez, et de vous laisser le mandat » ci-joint sur la compagnie française des Indes-Orien- » tales, qui porte un intérêt de dix mille livres par an, et » que je vous prie de regarder comme votre propriété. » Pour moi, je ne veux emporter de ce pays, que je hais, » que votre pardon.

» S. T. BROWN, ESQ. »

Colas se hâta de renvoyer le mandat à l'Anglais, avec l'assurance écrite qu'il lui pardonnait; mais le Breton ne garda que la lettre et renvoya le mandat.

Il était déjà tard lorsque Pauline vint par le corridor. Colas accourut au-devant d'elle. Que de choses ils avaient à se dire! il la conduisit dans son appartement, et lui montra le mandat. Elle fut touchée de la grandeur d'âme de l'Anglais. — Si nous avions pu prévoir cela, dit-elle, nous n'aurions pas fait la guerre à l'Angleterre. L'homme dont nous voulions nous venger te rend riche. Il a peut-être agi avec trop de passion dans sa générosité comme dans sa jalousie. Deux fois il eut tort. Sais-tu ce qui te manque maintenant pour parcourir une brillante carrière, Colas?

— Rien! dit Colas en pressant Pauline contre son cœur; n'ai-je pas tout en toi?

— Et penses-tu que tu puisses le garder?

— Qui pourrait me le ravir? Séparer le frère et la

sœur ! Ah ! si, Pauline, une chose me manque : des titres de noblesse. Alors je pourrais te...

Il tremblait d'en dire davantage de peur d'offenser Pauline, qui comprit tout aussi bien son silence. Et s'appuyant tendrement sur lui : — Tu as raison, la noblesse est indispensable, dit-elle. Nous la demanderons.

Par suite de cette résolution, le prince de Soubise reçut, comme de coutume, à la première occasion, les instructions nécessaires, lorsqu'il sollicitait aux pieds de Pauline un regard favorable; car depuis le baiser elle lui gardait sans cesse une mine sérieuse, et il craignait de l'avoir offensée.

— Dites-moi du moins, divine Pauline, que vous ne me haïssez pas, dit le prince.

— Je n'ai nullement le droit de vous haïr. Et comment oserais-je le faire?

— Je sais que je vous ai offensée par l'excès de ma passion, belle Pauline. Mais aussi, pourquoi êtes vous si jolie? Prenez-vous-en à vos charmes, et non pas à moi !

— Permettez, monseigneur, répondit Pauline, que je ne prenne qu'à leur juste valeur les politesses dont vous m'honorez. Votre générosité a souvent excité en moi une admiration involontaire. Mais aujourd'hui, je l'avoue, vous avez vous-même élevé un petit soupçon en moi contre votre désintéressement.

— Moi ? au nom du ciel ! croyez, Pauline, que je n'ai jamais cherché qu'à vous plaire.

— C'est ce que je ne saurais dire, prince; mais je sais que c'est votre honneur offensé qui vous a fait agir contre sir Brown, sans songer à l'homme dont il a versé le sang.

J'attendais de votre délicatesse que vous distingueriez vous-même cet homme, que vous parleriez peut-être de lui au pied du trône, que vous obtiendriez peut-être du roi des lettres de noblesse qu'il mérite... Vous l'avez oublié lorsque votre vengeance s'est trouvée satisfaite.

— Vous parlez du commis Rosier?

— Je parle d'un homme qui, lorsqu'on offensait votre nom, et que tous les Français présents gardaient le silence, eut seul le courage de vous défendre; d'un homme qui souffre sans doute encore des blessures qu'il a reçues pour vous...

— Oh! que vous me jugez avec dureté! s'écria le prince un peu embarrassé; vous avez tort. Si vous me l'aviez demandé, je vous aurais dit quelles démarches j'ai faites auprès du roi; vous sauriez qu'il est à la veille, non pas seulement d'obtenir des lettres de noblesse, mais la croix de Saint-Louis, et que peut-être le brevet est déjà expédié.

Mademoiselle de Pons, jouée par le prince, et agréablement surprise, fit un pas vers lui: — Ainsi je commettais une injustice envers vous, dit-elle; alors c'est à moi de vous demander pardon.

La réconciliation se fit avec résignation d'une part, avec passion de l'autre; et le prince s'éloigna plus enflammé que jamais.

Mais il n'oublia pas qu'il avait acheté cet instant de bonheur par un mensonge. Jamais il n'avait songé à Colas. Et cent Colas auraient répandu leur sang pour un prince, quelle récompense auraient-ils méritée? Un pauvre roturier devait s'estimer fort heureux lorsqu'il avait l'honneur

de se faire rompre les côtes pour un homme d'une origine aussi illustre. Mais pour acheter un regard de Pauline, il n'était rien que le prince ne fût disposé à faire.

Le prince n'eut pas de peine à persuader à la marquise de Pompadour que le jeune homme qui s'était fait si loyalement son chevalier méritait l'ordre de la chevalerie. Il va sans dire que l'action de Rosier fut peinte sous des couleurs brillantes.

Le diplôme ne se fit pas attendre longtemps. L'honnête commis fut élevé, avec tous ses futurs descendants, à la dignité de gentilhomme, par la toute-puissance de la parole royale; et, comme une noblesse de nouvelle date faisait triste figure, un artiste héraldique enta les Rosiers sur une ancienne famille de ce nom éteinte depuis longtemps, et un arbre généalogique, qui s'élevait jusque dans les nuages du dixième siècle, étendit ses rameaux sur le fils d'une couturière.

— Que te manque-t-il encore? lui demanda Pauline en riant.

— Dieu merci, répondit-il, j'ai trouvé des aïeux. Il ne manque plus que des descendants. C'est une affaire, ajouta-t-il en souriant, que nous arrangerons sans généalogiste.

CHAPITRE XI.

Le Voile.

La prospérité de Colas, qui, de pauvre copiste du vieux Larmes, s'était élevé jusqu'aux rangs de la noblesse, avait frappé plus d'une personne, et l'on avait justement lieu de s'en étonner. Ce n'est pas que semblables fortunes fussent inouïes ou même rares. On voyait, au contraire, chaque jour des hommes de rien s'élever à l'éclat et à la puissance, et des personnages considérables disparaître sous le trait de plume d'un ministre. Les hommes exposés à l'éclat de l'astre royal ressemblaient aux mouches qui voltigent à la clarté d'un rayon du soleil. Les unes s'élèvent d'un vol rapide, les autres tombent les ailes abattues. C'était alors le bon temps, qui a disparu devant la fâcheuse manie des peuples de s'éclairer; le temps où le mérite et le patriotisme n'étaient heureusement comptés pour rien, et où les têtes légères, les esprits vides l'emportaient, avec quelque protection, par une perfidie polie et d'aimables noirceurs.

C'est là ce qui éveillait la surprise, à la vue de l'avancement rapide de Colas. On ne lui connaissait pas de protecteur ni de protectrice déclarés; on ne le voyait jamais dans l'antichambre de quelque puissant du jour; jamais il n'avait recherché les faveurs d'une belle en crédit; car

personne ne songeait à la pauvre demoiselle de Pons, sans parents et sans fortune, qui ne jouait qu'un rôle fort subalterne dans la maison du comte d'Oron, homme de peu d'importance à la cour.

Mais il n'échappa pas au cardinal que le prince de Soubise prenait quelque intérêt au commis de la marine. Bien qu'il ne pût comprendre ce qui pouvait déterminer le prince à s'occuper de Rosier, qui n'avait nul rapport avec lui, il pensa que ce jeune homme devait avoir quelque mérite; et, comme il ne négligeait rien de ce qui pouvait tourner à son propre avantage, il laissa tomber un regard favorable sur Colas, et chercha à l'attirer auprès de lui.

Colas fut donc appelé auprès du cardinal. Celui-ci le reçut avec la politesse qui lui était particulière, et lui dit : — Monsieur de Rosier, depuis longtemps j'admire vos brillants talents. Vous êtes appelé à remplir une longue carrière. Je me réjouis d'être un de vos protecteurs. Voici votre nomination de conseiller du roi; vous travaillerez désormais avec moi dans le cabinet diplomatique.

Sans doute que Colas fut agréablement surpris. Il s'épuisa en protestations de reconnaissance et de dévouement. Dans son cœur il pensait à Pauline, et se disait que c'était encore elle qui l'avait porté là.

— Nullement, lui répondit-elle quand il lui en parla. Ces choses-là se font d'elles-mêmes. Quand tu n'étais rien, chaque laquais repoussait ton mérite. Maintenant que tu es devenu quelque chose, chacun s'écarte pour te faire place. Je ne m'étonnerais pas qu'à la fin tu devinsses

ministre, duc et prince. Tu peux avoir des prétentions à tout, comme le cardinal de Bernis, qui n'était autrefois qu'un petit faiseur de vers, et qui se trouvait fort heureux d'avoir une pension de quinze cents livres.

Ce que Colas trouvait de meilleur dans sa nouvelle fortune, c'était de pouvoir approcher librement de Pauline Le comte d'Oron attira le conseiller du roi dans sa société; et le modeste locataire, à qui on faisait à peine attention dans son arrière-logis, occupa toute une aile de l'hôtel. Le comte d'Oron n'aurait eu rien à opposer à son union avec Pauline. Mais Colas et Pauline se gardaient de laisser voir publiquement ce qu'ils étaient secrètement l'un pour l'autre; car Pauline craignait la jalousie du prince de Soubise, qui aurait infailliblement anéanti Colas, s'il avait su quel heureux et terrible rival il avait en lui. De son côté, Colas se contentait de son bonheur secret.

Son emploi l'entraîna dans de nouvelles liaisons et de nouveaux rapports. Il apprit bientôt que l'art de la diplomatie n'était pas une chose si difficile. Les connaissances qui lui manquaient, il se les procurait facilement par un bon secrétaire. Être un convive agréable, mener une secrète intrigue, gagner la faveur des gens influents, réveiller et nourrir les passions, ne rien laisser transpirer, voir, entendre et se taire... il apprit bientôt tout cela. Rien n'est plus facile que le métier que je fais, pensait-il; mais il se gardait de le dire, car il était déjà trop bon diplomate pour divulguer les secrets de l'école.

Il s'appliqua avec le même zèle qu'au bureau de la marine à remplir ses nouvelles fonctions, dont les plus pé-

nibles et les plus fatigantes étaient sans doute les nombreux repas diplomatiques et les visites. Il ne manquait aucun dîner, aucun bal, aucune fête. La grâce de sa personne lui gagnait toutes les femmes, qui le regardaient comme un homme d'État accompli. Le comte d'Oron recevait et visitait beaucoup d'ambassadeurs étrangers, et Pauline accompagnait toujours la comtesse. Colas et Pauline se rencontraient dans les cercles; mais personne ne remarquait dans les regards de ces deux personnages diplomatiques ce qu'ils étaient l'un pour l'autre. Puis, le soir on se voyait dans la chambre de Pauline, où l'on se contait tout ce qu'on avait fait, dit, vu et entendu.

— Pauline, dit Colas dans un de ces moments-là, tu es toujours la plus belle de toutes les beautés que je vois dans ces brillants salons.

— Mais, Colas, répondit Pauline, as-tu vu hier la jeune comtesse de Staremberg? Aucune femme ne l'égale en attraits, et cependant elle n'est pas fort jolie.

— C'est vrai, dit Colas, je l'ai remarquée, bien que tu fusses auprès d'elle.

— Mais as-tu aussi remarqué le magnifique voile qu'elle portait? C'est un véritable ouvrage de fées, ce que j'ai jamais vu de plus accompli. Il a excité la jalousie de toutes les femmes. Mon Dieu! si j'avais un voile pareil!

Colas sourit : — Il n'y a pas que ce voile dans le monde, dit-il. Je demanderai à l'ambassadeur d'Autriche d'où viennent ces voiles si brillants, et je t'en procurerai sans doute un semblable.

— Ah! pauvre garçon, dit Pauline en soupirant, tu ne connais guère la valeur de cette merveille. Comme nous

entourions la jeune comtesse en admirant son voile, ell nous dit que c'était un présent de l'impératrice-reine. I n'existe que trois voiles semblables dans le monde. L'impératrice en porte un, et le troisième ne m'est sans dout pas destiné.

— Qui sait? dit Colas.

CHAPITRE XII.

L'Alliance avec l'Autriche.

Le comte de Staremberg, ambassadeur de l'impératrice-reine, Marie-Thérèse, avait jusque-là vu devenir infructueuses toutes ses négociations qui tendaient à établir une alliance entre l'Autriche et la cour de Versailles contre la Prusse. Le prince de Kaunitz, envoyé extraordinaire de la cour de Vienne, avait déjà préparé les voies; mais plus encore le roi de Prusse, Frédéric le Grand, qui venait de s'allier aux Anglais. Cependant le cardinal, madame de Pompadour et tous les hommes d'État se montraient fort opposés à une union avec l'Autriche, l'ennemie héréditaire de la France, contre la Prusse, l'alliée naturelle de la couronne.

Colas, l'esprit occupé du voile, entra dans le cabinet de l'ambassadeur, comme il revenait désespéré d'un long entretien qu'il venait d'avoir avec le cardinal. Il fallait désormais renoncer à toute idée d'alliance entre la cour de Vienne et celle de Versailles. L'ambassadeur ne laissa toutefois rien percer de son dépit devant Rosier, dont la visite lui rendit une lueur d'espérance. — Peut-être la France voudrait me vendre son alliance un peu cher, pensa le comte; et il reçut M. le chevalier de Rosier de la manière du monde la plus gracieuse.

La conversation se dirigea, après quelques moments, sur le dernier bal, sur la beauté de la jeune comtesse, et Rosier parla du voile qui avait excité l'envie de toutes les femmes. Le comte dit que ce voile était d'un prix inestimable, et qu'il venait des Pays-Bas. Il confirma ce qu'avait dit la jeune comtesse; il n'en existait que deux semblables, et ils se trouvaient dans les mains de l'impératrice. Colas ne lui cacha pas que ce voile excitait les désirs d'une personne qui lui était chère, et que son bonheur était attaché à lui procurer un voile semblable.

— Mon cher ami, s'écria le comte, nous sommes alors tous deux fort à plaindre, car il vous est aussi impossible de vous le procurer, qu'à moi de décider votre roi à notre alliance.

— Il ne faut désespérer de rien, M. le comte, dit Colas, qui comprit aussitôt à quel prix il pouvait obtenir le chef-d'œuvre du Brabant. Que de choses deviennent possibles dans le monde, uniquement parce qu'on ne les croit pas impossibles!

L'ambassadeur fut frappé de ces paroles. — Monsieur, dit-il, regardez-vous comme possible une alliance contre laquelle s'est élevée toute la cour, le cardinal et madame de Pompadour?

Colas réfléchit un moment, et repassa dans son esprit toutes les choses qui lui avaient déjà été possibles. Cette réflexion lui donna du courage. — Ne désespérez pas, quels que soient les obstacles, dit-il au comte.

— Mon ami, s'écria celui-ci en sautant de son fauteuil, quoi qu'il en coûte, si vous réussissez à conclure l'alliance, je vous procurerai ce que vous désirez.

Les deux diplomates se concertèrent alors ensemble, et examinèrent à fond la question. Colas fut instruit de tout ce qui s'y rattachait. Il promit d'appuyer l'Autriche près du cardinal; le comte promit de recommander Colas à l'impératrice.

Colas ne fut pas heureux dans le cabinet du cardinal, qui le renvoya sèchement en lui rappelant de ne pas se mêler des affaires des autres cours. Il fut plus heureux dans le cabinet de Pauline. Dès qu'elle connut le prix auquel était attaché le don du voile impérial, elle s'écria : Colas, laisse-moi faire!

Et elle se mit à l'œuvre dès qu'elle put parler au prince de Soubise sans témoin. Il venait d'arriver plein de galanterie, comme de coutume, et lui racontait, en lui prenant doucement la main, qu'il l'avait vue en songe le couronner de myrtes et de lauriers.

— Ah! mon prince, s'écria Pauline en riant, je crois qu'une méchante fée vous a joué ce tour. N'oubliez pas que vous ne rêvez plus, dit-elle en retirant sa main. Pour obtenir des lauriers, il ne vous manque que des drapeaux conquis et des victoires. On ne pardonne une faiblesse que pour un héros, et la gloire seule donne le droit d'attendre d'autres conquêtes.

— Oh! vous êtes aussi méchante que cruelle; et vous vous plaisez à élever l'impossibilité entre mes désirs et le bonheur auquel j'aspire.

— L'impossibilité? demanda Pauline étonnée, n'avons-nous pas la guerre avec l'Angleterre?

— Et quand même, répondit le prince, vous savez bien que je ne suis pas dans la marine. En vérité, si vous pou-

viez nous élever un pont sur la Manche, j'irais, pour l'amour de vous, planter nos drapeaux sur la tour de Londres.

— Pourquoi ne pas attaquer les Anglais en Allemagne? Le pays du Hanóvre n'appartient-il pas au roi d'Angleterre?

— Mademoiselle, dit le prince en riant, la politique du cœur vous est plus familière que celle des cours. Vous ignorez sans doute que le roi de Prusse a fait avec l'Angleterre un traité par lequel le Hanovre est protégé.

— Par qui? demanda Pauline : par le petit roi de Prusse. Pourquoi notre cour ne conclut-elle pas l'alliance qu'on lui offre avec l'Autriche? Si les Autrichiens occupent Frédéric, il n'aura pas le loisir de songer au Hanovre. Pourquoi vous élevez-vous vous-même, prince, contre le vœu de la France, contre votre propre gloire, contre une alliance si avantageuse? Ah! si vous saviez ce que Paris pense de vous?

Le prince leva un doigt en riant : — Pauline, Pauline, dit-il, j'entends le comte de Staremberg parler par cette jolie bouche.

L'entretien dura longtemps; le prince s'enivra malgré lui des idées de gloire que lui présentait Pauline, et il la quitta indécis sur le parti qu'il devait suivre.

Il lutta quelques jours avec lui-même. Il savait qu'il aurait infailliblement un commandement supérieur à l'armée, par madame de Pompadour. Pauline avait excité son amour-propre, et l'avait rendu jaloux des lauriers du maréchal d'Étrées et du duc de Richelieu. Il était déjà presque décidé à travailler pour l'alliance avec l'Autriche,

lorsqu'un second entretien avec mademoiselle de Pons acheva de le convaincre.

Il employa alors toute son adresse à agir auprès de madame de Pompadour; mais toutes ses intrigues furent sans résultat auprès d'elle. Il essaya vainement de mettre en jeu tous les ressorts de la vanité féminine pour l'aigrir contre le roi de Prusse : — Je n'aime pas trop ce roi poète, dit-elle, et je sais bien qu'il ne m'aime guère; mais je n'ai pas non plus le bonheur de plaire à la reine de Hongrie. Ainsi l'un balance l'autre, et la gloire du roi doit l'emporter sur tout.

Le prince chercha inutilement à la faire revenir sur le compte de Marie-Thérèse; il prétendit vainement que, dans son cercle particulier, elle parlait de la marquise avec beaucoup d'affection et d'estime.

— Non, dit madame de Pompadour en riant, vous êtes trop bon, mon cher prince, vous prenez les paroles de Staremberg pour argent comptant; ne vous fiez pas à lui; pour moi, du moins, je ne croirai rien de ce qu'il dit, à moins que l'impératrice ne me l'écrive.

Le prince de Soubise cacha son mécontentement. Il sentit qu'il n'était pas toujours le vainqueur avec la marquise. Tout espoir lui eût été ravi, si les dernières paroles de madame de Pompadour ne lui eussent fourni un dernier moyen. — Il s'agit de mettre l'orgueil de la marquise en jeu, dit-il à Pauline. Il faut engager l'impératrice à écrire une lettre amicale à madame de Pompadour; cela ne coûtera rien à Marie-Thérèse, et le jour où Staremberg la présentera, l'alliance sera comme conclue; mais comment faire savoir cela à l'ambassadeur

d'Autriche? personne ne doit soupçonner que ce message vienne de moi.

— Laissez-moi ce soin, dit Pauline; que ne ferais-je pas pour un prince comme vous! Oh! mon prince, quand je songe à l'idée de vous voir à la tête d'une armée, au rang des premiers guerriers de l'Europe..... Pour votre gloire, rien ne semble impossible à mon zèle.

Colas fut aussitôt initié dans le secret de cet entretien; et il parla, sans perdre de temps, au comte de Staremberg; celui-ci fit voler un courrier vers Vienne. Pauline n'attendait pas le voile avec plus d'impatience que le prince de Soubise n'attendait la lettre de l'impératrice.

Un soir, le prince parut dans le cercle de madame de Pompadour; celle-ci montrait une gaîté charmante. Elle prit le prince à part et lui dit en souriant : — Je crains, mon prince, que nous ne devions bientôt nous séparer.

— Et vous pouvez me le dire d'un ton si tranquille! dit le prince stupéfait.

— Si je n'ai pas le bonheur de vous revoir, je serai consolée en songeant que vous remplissez le plus ardent de mes désirs. Je ne doute pas que le roi ne vous accorde avant peu le bâton de maréchal et le commandement d'une de ses armées.

Le visage de Soubise rayonnait de joie. — Est-il possible! s'écria-t-il.

— Le roi penche pour l'alliance avec l'Autriche; mais aussi l'impératrice a fait l'impossible. Il faut convenir que c'est la princesse la plus spirituelle de notre temps. Je vais vous montrer la lettre charmante dont elle m'a honorée.

— L'impératrice vous a écrit?

— Silence là-dessus, prince. Demain vous en saurez davantage.

Dans la même soirée, vers minuit, deux petits coups furent frappés à la porte de Pauline, au moment où mademoiselle de Pons venait de quitter la société du comte d'Oron. C'était Colas : il entra radieux de plaisir, et étendit le magnifique voile sur la belle chevelure de son amie. Elle se jeta dans ses bras, au comble de ses vœux, et le félicita de cette preuve d'amour sans pareille. Quelques jours après, le traité d'alliance entre les deux cours fut signé. Le cardinal de Bernis avait en vain déployé toute son éloquence pour l'empêcher. Il ne pouvait comprendre comment le roi, comment la marquise de Pompadour, comment toute la cour avaient ainsi changé tout à coup; mais il fallut bien, bon gré mal gré, qu'il ratifiât le traité. Il maudissait en son cœur le duc de Choiseul, qu'il regardait comme le moteur de cette malheureuse alliance, et il ne se doutait pas que le caprice d'une jolie fille avait déjoué tout l'art des diplomates.

CHAPITRE XIII.

La Solitude.

— Cette maudite alliance me rend malade! dit le cardinal à Rosier, qui entrait dans le cabinet du ministre, tenant à la main un mémoire qu'il venait d'achever. Posez là ces papiers; je ne suis disposé ni à les lire ni à en écouter la lecture. C'est une chose bien folle et bien affligeante que ce monde. De désespoir, je finirai par me faire philosophe.

— Je souhaiterais, en effet, dans l'intérêt de votre santé, à Votre Éminence, une dose d'indifférence philosophique pour les folies de la vie, dit le conseiller du roi.

— Je rirais volontiers, si je ne prévoyais pas tant de honte et de malheurs pour la France! répondit le cardinal; et, après tout, on m'attribuera tout le mal, car c'est sous mon nom que paraîtra le fatal traité; on me l'attribuera comme mon enfant, tandis que je n'y ai contribué en rien.

— Ah! monseigneur, dit Rosier, c'est un sort que vous partagerez avec beaucoup de pères dans le monde.

— Si du moins j'avais l'honneur de connaître l'auteur de cette belle œuvre! Aidez-moi à venir sur ses traces, Rosier.

— Monseigneur, si la chose tourne bien, elle rapportera de l'honneur et du crédit. Je parie qu'alors vous ne refuserez pas de vous en reconnaître le père. Qui peut prévoir, dans l'état actuel des affaires, ce qui peut arriver? Attendons en silence l'issue de tout ceci.

Le cardinal sourit. — Vous êtes bien jeune, Rosier, dit-il; je ne m'attendais pas à trouver en vous un consolateur aussi consommé. Vous avez raison; il faut faire bonne mine à mauvais jeu. Mais croyez-vous sérieusement, M. de Rosier, que cette alliance avec notre ennemi héréditaire puisse jamais être appelée un acte de prudence, quand même elle devrait devenir un jour un coup de bonheur?

— Monseigneur, sous le ciel, le malheur est seul une folie, le bonheur se nomme toujours de la prudence.

— Mon ami, cela appartient à la masse du vulgaire; mais les hommes sages voient la sagesse indépendamment de ses résultats. C'est ainsi que l'histoire parlera de moi et de cette alliance.

— Oh! monseigneur, ne vous tourmentez pas du jugement des historiens. Ces gens-là décident de tout selon le succès. Pourquoi vantent-ils Brutus, César et Alexandre, et méprisent-ils Spartacus, Mayenne et Cartouche? Les plus sages diront tout au plus : Le cardinal de Bernis jouait à un jeu de hasard et gagnait ses parties.

— Je serai content si le bonheur est cette fois du côté de la folie, dit le cardinal. Vous avez raison, Rosier, je me range à votre avis. Je veux être philosophe. Mais j'avoue que cette affaire me semble difficile à digérer. J'ai besoin de repos et de solitude; je veux passer quelques

semaines à la campagne pour me distraire. Le roi m'a accordé la permission de me rendre à Fontainebleau : je vous demande de m'accompagner, monsieur de Rosier; nous pourrons philosopher à notre aise dans les bois et au milieu des rochers. Je serai trop heureux de me soustraire quelques moments aux tracasseries de la cour, et de respirer l'air frais du printemps. Ainsi vous m'accompagnez. A la fin de cette semaine nous partons pour Fontainebleau.

Colas s'inclina et obéit avec empressement aux ordres du cardinal.

Pauline n'éprouva pas autant de plaisir à cette nouvelle.

— Nous allons nous séparer pour six semaines, peut-être pour deux mois, dit-elle. C'est une éternité. Ah! Colas, que ne donnerais-je pas pour pouvoir t'accompagner, et parcourir avec toi les jardins tranquilles de Fontainebleau! Que nous y serions heureux tous deux, de pouvoir nous parler sans être troublés par les importuns!

— Mais, dit Colas, le comte d'Oron ne possède-t-il pas une terre auprès de Fontainebleau? Persuade à la jeune comtesse d'aller y passer le mois de mai.

— Quelle heureuse idée! dit Pauline; et le lendemain elle peignit à la jeune comtesse la vie de la campagne de toutes les couleurs de l'idylle. Les deux jeunes filles furent bientôt d'accord.

— Ah! dit la comtesse à son père, j'ai besoin de la solitude. L'hiver ne m'a pas été favorable; il faut que je respire l'air des champs. Je n'ai jamais vu notre terre de Fontainebleau, permettez-moi d'y passer quelques semaines. La cour est à Paris; nous pourrons jouir des

beautés de Fontainebleau sans être troublés par la foule.

Le vieux comte, qui cédait toujours aux volontés de sa fille, n'eut rien à répondre à cela. Le prince de Soubise fut bientôt instruit de ce départ. Il espéra que l'ennui atteindrait Pauline, et que, délivré des entraves continuelles de la société, il pourrait la voir plus librement; il résolut de la surprendre par sa présence.

— J'ai bien besoin de solitude, dit-il à madame de Pompadour; j'éprouve le désir de me recueillir avant de partir pour l'armée et de me jeter dans la vie bruyante des camps. Je voudrais jouir encore une fois des charmes de la nature, et me préparer au milieu des cartes et des livres à paraître sur les champs de bataille. Si le roi daignait m'accorder la faveur de résider quelques semaines à Fontainebleau! Un mot de vous me rendrait heureux, marquise.

La marquise promit d'exposer au roi sa demande, et le fit en effet. Mais en réfléchissant à la demande du prince, et en songeant qu'il allait bientôt quitter la France, madame de Pompadour regretta d'avoir éloigné son favori plus tôt qu'il n'était nécessaire.

— Sire, dit-elle au roi, j'éprouve un invincible désir de solitude; l'éclat uniforme de la cour me fatigue. Votre Majesté a besoin de distraction. Nous avions déjà choisi Marly pour y passer l'été; mais le printemps veut plus d'espace; si nous allions passer ses beaux jours à Fontainebleau?

Le roi s'ennuyait. — Je suis comme vous, dit-il, Marly ne nous manquera pas; allons à Fontainebleau; le plus tôt sera le mieux.

CHAPITRE XIV.

Tout se suit.

—

Le cardinal avait à peine passé trois jours à Fontainebleau, en philosophant avec Colas, et vanté ses doux loisirs par des vers qu'on peut encore lire dans ses ouvrages, que le château du comte d'Oron se remplit de monde.

— Ce voisinage me plaît, dit le cardinal à Colas. Les jeunes dames sont aimables, nous leur ferons quelques visites; cela fera diversion à notre vie de reclus.

Un jour après, le prince de Soubise arriva, et prit possession, avec une suite nombreuse, d'une des ailes du château.

— Il paraît que nous ne serons pas tout-à-fait entre nous, dit Colas au cardinal.

— Sans doute. Mais je ne suis pas fâché de voir un peu de mouvement au milieu de cette nature morte. J'avoue que je trouve quelque chose d'inhospitalier à ce palais désert. Chaque pas retentit à travers cent salles et cent corridors. Quand on veut habiter la campagne, il faut tâcher de se trouver une cabane.

Deux jours après arrivèrent vingt voitures de la garderobe et de la bouche. Une nuée de valets de chambre, de piqueurs, de marmitons, de laquais, de secrétaires,

de cellériers, de chambellans, de prêtres, de comédiens, de chanteurs, de perruquiers, de chefs d'office et de *maîtres de plaisirs* (1), s'abattit sur le château. Les jardins, les cours, les salons, les galeries affluèrent d'hôtes de toute espèce. C'était un bruit, un tumulte, un retentissement de coups de marteaux et de balais qui eussent ébranlé les nerfs les moins délicats. Plusieurs bataillons de la garde du roi, à pied et à cheval, musique en tête et enseignes déployées, vinrent occuper les portes et les casernes, et achevèrent d'animer le tableau.

— Saints du ciel! s'écria le cardinal. Voyez, mon cher Rosier, quel spectacle! Quel mauvais génie m'a suggéré l'idée de choisir Fontainebleau pour ma retraite!

Le lendemain les canons tonnèrent, les cloches des villes et des villages furent mises en branle, les trompettes retentirent. Le roi arriva au bruit des acclamations du peuple accouru sur son passage. Quelques heures après, madame de Pompadour vint aussi, suivie de dix-sept voitures.

— C'est à en périr de cette vie champêtre! dit le cardinal en gémissant, harassé de toutes les visites qu'il lui avait fallu faire et recevoir. A Paris, on a du moins l'avantage de s'éviter quand on le veut; mais ici on ne peut échapper à personne. On étouffe dans ce nid étroit, formé de cinq ou six châteaux et de cinq ou six cours joints ensemble. Si j'osais, je retournerais à Paris; mais, pour mon martyre, il faut que je reste au milieu de tout le tapage de ces courtisans.

(1) Ce mot est en français dans l'original.

— Je plains à la fois Votre Eminence et moi-même, répondit Colas. Mais peut-être serons-nous bientôt seuls.

— Ne l'espérez pas, Rosier; au contraire, le roi est enchanté d'être ici, la marquise ravie, toute la cour aux anges!

— Je me réjouis, toutefois, d'avoir une consolation à donner à Votre Eminence. On parle déjà beaucoup du départ de la cour pour Marly.

— Mon Dieu, mon cher Rosier, il n'y faut pas songer. Le roi a dit hier, en regardant le feu d'artifice : « Je n'ai jamais trouvé la campagne si belle. J'ai presque envie de passer tout l'été à Fontainebleau. »

Colas chercha en vain à consoler le cardinal. Mais le soir il apprit au château d'Oron, par Pauline, comment le prince de Soubise avait imaginé de venir à Fontainebleau.

— Hum! dit Colas, je comprends maintenant. J'ai attiré Pauline, Pauline a attiré la comtesse d'Oron et le prince, le prince la marquise, la marquise le roi, le roi toute la cour. C'est une honorable suite que je traîne là après moi. Cette idée le fit rire aux éclats; mais il doutait encore modestement de sa justesse. — Il faut faire la contre-épreuve, dit-il. Voyons, en allant à Paris, si tout mon cortége me suivra. Cela tirerait le pauvre cardinal d'embarras.

— Pourquoi es-tu si pensif? demanda Pauline à Colas en se promenant avec lui dans les allées du jardin royal. Quelque dame de la cour a-t-elle fait la conquête du cœur de M. le conseiller? Il est dangereux d'habiter sous le même toit avec tant de beautés.

— Rien moins que cela, Pauline. Depuis que je demeure sous le même toit de l'attrayante Pauline de Pons, je suis préservé des dangers de redouter mes autres voisines.

— Parle-moi donc sincèrement, Colas! pourquoi te vois-je plus rarement à Fontainebleau qu'à Paris?

— Parce qu'ici je suis moins mon maître, et que nous sommes plus observés qu'à l'hôtel d'Oron. S'il faut vivre encore un mois dans ce tumulte, j'en mourrai d'ennui et d'impatience. Je ne songe qu'à Paris.

— Tu exprimes mes pensées, Colas. Si tu peux te débarrasser du cardinal, et retourner à Paris, je te suivrai bientôt. J'aurai un rhume aujourd'hui, demain un mal de tête, et après-demain je partirai pour me guérir auprès de toi.

La chose fut arrangée de la sorte. Colas alla rendre visite au cardinal, qui continuait de maudire la cour.

— Si Votre Eminence m'accorde sa confiance, dit-il en riant, je me chargerai de souffler toute cette cour loin de Fontainebleau.

— Soufflez, soufflez, mon ami, envoyez-les le plus loin que vous pourrez.

— Permettez-moi de me rendre à Paris, monseigneur, peut-être serez-vous bientôt seul à Fontainebleau comme un ermite. Mais je ne puis exercer mon influence qu'à Paris.

Le cardinal se mit à rire. — Je vous comprends, mon ami, dit-il, vous voulez échapper à tout ce vacarme. Allez, car je ne saurais vous donner la solitude que je vous avais promise; et pour la société, vous voyez que je n'en

manque pas ici. J'envie votre sort. Je voudrais bien vous suivre; mais les convenances me le défendent Il faut que je reste.

Colas envoya un billet à Pauline et partit : Pauline eut sa migraine, et pria la jeune comtesse de lui permettre de retourner à Paris, car elle craignait de tomber malade, tant elle se trouvait souffrante et abattue. Le jour suivant, Pauline fut encore plus faible : elle renouvela sa prière avec tant de langueur, que le comte fit partir les deux jeunes filles, en recommandant à Pauline d'appeler les meilleurs médecins.

A peine le prince de Soubise eut-il appris l'indisposition et le départ de Pauline, qu'il ne désira rien tant que de quitter Fontainebleau. Il se rendit d'un air fort triste auprès de madame de Pompadour : J'espérais passer encore d'heureux moments auprès de vous à Fontainebleau, dit-il; il faut que je m'éloigne. J'ai reçu des dépêches du maréchal d'Etrées. Ma présence à Paris est indispensable. Les travaux préparatoires de la campagne vont se faire; permettez-moi, belle marquise, de remplir les devoirs qu'exige le service du roi, qui doit passer avant les soins de mon bonheur.

Madame de Pompadour s'efforça de changer les résolutions du prince. Enfin, désespérant de le déterminer, elle lui dit : Allez, mon cher prince, allez où vous appellent le devoir et l'honneur. Mais nous nous reverrons encore à Paris. L'air de Fontainebleau ne vaut rien pour le roi; il est indisposé. Peut-être la cour reviendra-t-elle à Versailles plus tôt qu'on ne l'avait projeté.

Le prince prit congé d'elle; mais il ne put voir le roi,

qui en effet était malade. La marquise s'était seulement trompée sur la cause de son indisposition ; ce n'était pas l'air de Fontainebleau qui avait fait mal au roi, mais un pâté d'anguilles.

Lorsque le cardinal de Bernis vit partir le prince, il ne put s'empêcher de rire. — Cela commence bien, dit-il; je crois que cet original de Rosier est monté sur les tours de Notre-Dame, et qu'il les souffle comme il me l'a promis.

Mais lorsque le bruit se répandit que la cour allait s'éloigner, lorsque les voitures furent préparées, que les piqueurs, les chambellans, les musiciens, les marmitons se mirent en chemin, que le roi prit la route de Versailles, suivi de la marquise et de sa garde, enseignes déployées, le cardinal ne put revenir de sa surprise. — Que signifie tout cela? se disait-il; Rosier a-t-il fait un pacte avec le diable?

CHAPITRE XV.

La bataille de Rosbach.

Le départ du prince de Soubise pour l'armée du Rhin rompit un des anneaux de la chaîne magique à laquelle était attachée la puissance que Colas avait eue si longtemps sans le savoir, et dont le voyage de Fontainebleau lui avait donné la clef; mais il regrettait peu cette perte. Accoutumé de bonne heure à se contenter de peu, il se voyait arrivé à un degré de prospérité tel qu'il n'eût jamais osé l'espérer. Sa situation auprès du cardinal, l'importance qu'il avait acquise, sans trop savoir comment, auprès des ministres étrangers, lui valaient des riches présents; et la simplicité de sa manière de vivre augmentait si bien ses revenus, qu'il se vit un jour en état d'acheter un riche domaine.

Il n'avait plus rien à désirer; et il eût changé tout aussitôt son existence d'homme en place contre celle de gentilhomme campagnard, si mademoiselle de Pons ne s'était opposée avec opiniâtreté à ce projet. Elle l'aimait et elle accomplissait tous ses désirs, à l'exception du seul qu'il eût encore à former, de consentir à son union avec elle.

— Il faut que tu attendes encore un peu, Colas, dit-elle; bientôt j'aurai vingt ans. Alors, adieu les beaux

jours de la jeunesse. J'aimerais mieux mourir que d'être montrée au doigt comme une fille de vingt ans. Alors je deviendrai ta femme, et j'aurai une seconde jeunesse.

Colas se rendit en murmurant ; mais de toutes les années d'une jeune fille, c'est la dix-neuvième qui s'écoule le plus lentement. Enfin le voile diplomatique reparut au jour, et Pauline de Pons devint madame de Rosier.

Il se trouva que leur mariage eut lieu le jour même où les Français perdirent la bataille de Rosbach. Le courrier qui apporta cette triste nouvelle à la cour avait aussi une petite lettre du prince de Soubise à Pauline.

« Plaignez-moi, lui écrivait-il, plaignez-moi, mon aimable Pauline, je me suis laissé tromper, surprendre et battre par le petit roi de Prusse. Oui, vous devez me plaindre, car j'ai été contraint d'accepter contre mon gré un combat inégal. On m'y poussait de toutes parts ; et lorsque la chose devint sérieuse, l'armée impériale me laissa succomber. C'est donc le roi de Prusse et vous seule qui m'avez vaincu, sans que j'aie l'espoir de vous vaincre ! Je maudis les Prussiens, et j'aime Pauline ; vous vouliez me voir revenir à vos pieds en héros, je n'y reviendrai que comme votre prisonnier. »

Pauline lui écrivit aussitôt : « Plaignez-moi, mon aimable prince, je me suis laissé tromper, surprendre et battre par le petit Nicolas de Rosier. Oui, vous devez me plaindre, car j'ai été contrainte d'accepter contre mon gré un combat inégal. On m'y poussait de toutes parts ; et lorsque la chose devint sérieuse, mon cœur et mes vingt ans me laissèrent succomber. C'est donc Rosier et mes vingt ans seuls qui m'auront vaincue,

» sans que j'aie l'espoir de les vaincre. Je maudis de tout
» mon cœur mes vingt ans ; mais j'aime Rosier. Vous
» vouliez revenir à mes pieds en héros, revenez dans nos
» bras en ami.

» Sérieusement, mon prince, nous ne devons pas nous
» en vouloir l'un à l'autre. Quand un général comme vous
» a été vaincu, une jeune fille peut bien se laisser vain-
» cre ; que de batailles et que de noces ont déjà eu lieu,
» sans que la marche du monde en ait été troublée !
» Vous ne serez pas moins brillant dans l'histoire, et moi
» pas moins heureuse dans mon ménage. »

Le cardinal de Bernis se montra fort découragé après cette bataille que la cour oublia bientôt.

— J'avais prévu tous ces malheurs ! dit-il à Colas, lorsque les armes françaises continuèrent de ne pas être couronnées de succès. On peut en rire à la cour, mais ma réputation est perdue ; toute l'Europe me regarde comme l'auteur du traité avec l'Autriche.

— Monseigneur, répondit Colas, un homme tel que vous, qui connaît si bien les motifs des opinions de la multitude, devrait être fort indifférent sur le jugement de l'Europe.

— Mais je suis ministre, et j'ai été forcé de signer ce traité. C'est mon nom qui est en jeu. Le monde et la postérité diront avec raison : Qui donc a gouverné la France, si ce n'est le cardinal de Bernis?

— Non, monseigneur, je me représente le monde et la postérité comme composés de gens trop raisonnables pour dire de semblables choses. Oui, vous êtes aussi bien ministre que Sa Majesté est le roi très chrétien ; mais

chacun ne sait-il pas que ce n'est ni le roi ni son ministre qui gouvernent?

— Qu'entendez-vous par là ? Qui donc gouverne? Parlez-vous de madame de Pompadour ?

— Pardonnez, la marquise est aussi innocente en cela que vous et le roi.

— Qui donc gouverne ? Vous piquez ma curiosité. Parlez.

— Je l'ignore. Peut-être des femmes de chambre, des marmitons, des copistes, des cochers, des laquais, leurs sœurs ou leurs filles, ou de semblable sequelle; aujourd'hui celui-ci, demain celui-là : à défaut de loi fixe, c'est le hasard qui règne. Les ministres et le roi ne sont, après tout, que les instruments de toutes ces volontés.

— Vous prenez plutôt, ce me semble, la France pour une royauté anarchique que pour un royaume bien gouverné. Expliquez-vous, monsieur.

— Je ne saurais mieux m'expliquer. Votre Éminence a expliqué toute ma pensée en deux mots : une royauté anarchique; elle se trouve partout où le roi est l'État et où le peuple n'est rien; elle est partout où la volonté d'un seul homme tient lieu de règle et de loi, et où le caprice du prince remplace la constitution. En effet, la volonté et l'humeur d'un seul homme, qui règle et décide tout, peuvent et doivent changer à toute heure, tandis que là où la loi est séparée de la volonté royale, là où elle règne au-dessus d'elle, un ordre régulier et un pouvoir également régulier doivent nécessairement s'établir. Cet ordre est ferme et immuable comme les intérêts des milliers d'hommes d'où il dérive, et aussi difficile à

changer qu'il a été difficile à établir, parce que, pour l'un et l'autre cas, il faut réunir l'assentiment de tous.

— Hem ! je remarque que vous avez lu l'abbé de Mably, et que vous êtes partisan, avec Montesquieu, de la constitution anglaise. Seriez-vous par hasard un frondeur de l'école philosophique ?

— Non, monseigneur ; je me trouve très satisfait de cette anarchie, et je suis assez modeste pour croire que, dans une monarchie limitée, j'aurais obtenu difficilement l'honneur de servir Votre Éminence de mes faibles talents. Toutefois, vous conviendrez qu'il serait très possible chez nous que le monarque fût influencé dans ses décisions par une maîtresse, celle-ci par ses favoris, ceux-ci par leurs amis, et ainsi de suite, jusqu'aux laquais et aux servantes, sans que nul d'entre eux ne soupçonnât d'où partent les influences qui les dirigent.

— Les petites causes et les grands effets ! Je l'accorde; mais un parlement comme en Angleterre et ses assemblées législatives ne me semblent pas absolument nécessaires pour éviter ce que vous nommez l'anarchie monarchique. Un prince, avec une ferme volonté de faire le bien, entouré de conseillers éclairés, est, je crois, plus propre à donner des lois justes et à imprimer un mouvement régulier aux affaires, qu'une assemblée de législateurs tirée des différentes classes du peuple.

— Votre Éminence me permettra d'en douter. Et si un nouvel Henri IV montait sur le trône, ce ne serait pas lui, mais le premier commis, le premier valet venu qui agirait sur les affaires. Il ne saurait en être autrement ; car le roi ne peut tout savoir, il faut qu'il s'en rapporte aux

dépêches. Ceux qui les font, les ministres, le chancelier, les contrôleurs généraux, les secrétaires d'État, ne savent pas davantage, et s'en rapportent aux gouverneurs des provinces. Ceux-ci tirent leurs lumières des commandants et des autorités de leur district; ceux-là des magistrats des villes et des fonctionnaires subalternes qui, à leur tour, les puisent encore plus bas; et, après tout, ce sont de pauvres scribes, de petits despotes de village, des délégués sans connaissances et souvent sans bonne volonté, qui livrent les matériaux d'après lesquels on gouverne.

On voit que Colas n'avait pas laissé que de faire des progrès dans les affaires.

CHAPITRE XVI.

L'Exil.

Un des résultats de cet entretien que Colas n'attendait pas, fut de lui valoir toute la confiance du ministre, qui l'employa dans toutes les affaires, et fit de lui sa société habituelle. Colas était enivré de sa nouvelle fortune.

Mais Pauline lui disait : — Colas, aujourd'hui on s'incline devant toi. Si demain le cardinal tombe, les courtisans te repousseront avec dédain. Agis sagement, retire-toi avant qu'on ne te chasse. Le cardinal a des pressentiments de sa chute; il te l'a même fait entendre : profite de ses avis. Tu emporteras l'estime générale, et nous irons vivre paisiblement dans nos terres.

Elle lui peignit si bien les douceurs de l'indépendance, qu'il ne résista pas un instant. Il alla porter sa démission au cardinal.

— Allez, lui dit celui-ci, je ne dois pas vous retenir; vous avez de la fortune, une jolie femme et peu d'ambition. Pourquoi rester serviteur, lorsque vous pouvez être maître?

Colas et Pauline se retirèrent dans un joli château, et ils oublièrent bientôt tout le tumulte de la ville. Quelque

temps après la retraite de Colas, ils apprirent par les gazettes que le cardinal de Bernis avait obtenu du roi son congé. Le duc de Choiseul prenait sa place. Et un jour, comme les jeunes époux se promenaient sous l'ombrage, ils ne furent pas peu étonnés de voir apparaître devant eux le cardinal lui-même; il avait laissé son équipage en dehors du château, et il était entré à pied pour les surprendre.

Il embrassa ses deux amis, et consentit à rester deux jours avec eux; mais ils ne purent le résoudre à prolonger davantage son séjour.

— Vous ne savez pas qui vous accueillez, mes enfants, leur dit-il. Je suis banni de la France. Il faut que je quitte ma patrie; je vais à Rome, je tâcherai de m'y consoler au sein des Muses.

— Quoi! vous, banni de France, monseigneur! s'écrièrent Colas et Pauline stupéfaits.

— Cela ne devrait pas étonner un philosophe comme Rosier, dit le cardinal : lui qui m'a appris un jour quelle sorte de gens gouverne. Je l'ai appris par moi-même. Vous savez que le duc de Choiseul visait à la faveur royale. Une jolie personne, sa parente, dame d'honneur de la reine, eut l'honneur de plaire au roi. Elle espérait jouer le rôle de madame de Pompadour, et ne fut pas timide. Choiseul savait tout et fermait les yeux. Le roi lui en sut gré. Dès que le duc vit que Sa Majesté commençait à se lasser de cette affaire, il fit grand bruit et éloigna sa parente. Le roi lui en sut encore gré. Mais, en courtisan habile, le duc avait prévenu madame de Pom-

padour, uniquement par intérêt pour elle, de toute cette intrigue; il en fut récompensé par l'ambassade de Vienne. Un homme si habile était plus nécessaire à la marquise de près que de loin. On rappela Choiseul et on le mit à la tête de la France, parce qu'il avait su fermer les yeux et voir à propos.

— Mais qui a causé votre exil? demanda Pauline.

— Une bagatelle! répondit le cardinal; j'ai eu le malheur de déplaire à une fille de cabaret.

— Votre Éminence veut plaisanter! dirent Colas et Pauline.

— Nullement. J'ai remonté à la source des choses, comme me l'a enseigné mon ami Rosier, et j'ai trouvé qu'une fille de cabaret avait causé ma disgrâce. Un de mes piqueurs qui devait épouser cette fille fut chassé de mon service, parce qu'il volait les fourrages de mes chevaux. La fille se jeta à mes genoux. Je la renvoyai; elle courut se plaindre de ma cruauté à un jeune lieutenant qui la protégeait. Le lieutenant en parla à la femme d'un contrôleur général. Celle-ci décida son mari à me demander le rappel du piqueur. Je refusai le contrôleur, qui se plaignit à une femme de chambre de madame de Pompadour. Cette fille parla de moi, Dieu sait en quels termes, à la marquise; la marquise au roi; bref, je reçus l'ordre de sortir de France et d'établir ma demeure où il me plairait, attendu que les mesures que prenait Sa Majesté n'avaient pas le bonheur de me plaire; et me voici en route pour me rendre à Rome.

Le cardinal partit deux jours après. Colas et Pauline

continuèrent avec lui un commerce de lettres jusqu'à la mort de la marquise, qui eut lieu six ans après son départ. Il rentra alors en grâce auprès du roi, mais il se garda bien de reprendre une place à la cour; car, disait-il quelquefois, SAIT-ON QUI GOUVERNE?

FIN DE COLAS.

LA NUIT DU SABBAT (1).

CHAPITRE PREMIER.

Le Tentateur.

Je me trouvais à Prague pour mes affaires; c'était au mois d'avril. Quelque agréables distractions que j'y trouvasse, je ne pouvais réprimer le désir de retourner dans ma petite ville, où ma jeune femme attendait déjà depuis six semaines mon retour. Depuis notre mariage, nous n'avions jamais été aussi longtemps séparés. Fanny m'écrivait chaque semaine des lettres pleines de tendresse et d'amour; mais elle ne faisait ainsi qu'augmenter mon ardeur. J'aurais voulu voir Prague et Saint-Népomucène (2) à trente-quatre milles nord-ouest derrière moi.

Pour quiconque n'a pas une jeune femme de vingt-deux ans, aux yeux bleus, à la chevelure blonde, embellie de deux jolis enfants, brillants de grâce et de santé, et qui, après cinq ans de mariage, est moins amoureux

(1) *La nuit de Walpurgis* est une superstition populaire en Allemagne. C'est le grand sabbat annuel des sorciers. Il a lieu dans la nuit du 30 avril au 1er mai, selon les vieilles croyances, qui placent sur le Blocksberg, l'une des montagnes du Harz, le théâtre de cette cérémonie. (*Trad.*)

(2) On sait que saint Népomucène est le patron de la ville de Prague. (*Trad.*)

que le premier, ce serait inutilement que je raconterais mes peines.

Bref, je rendis grâce au ciel lorsque mes affaires furent entièrement terminées, je pris congé du petit nombre de mes amis et de mes connaissances, et je dis à l'hôte de me donner mon compte. Je voulais partir en poste le jour suivant.

Le matin de mon départ l'hôte me présenta un mémoire riche de chiffres. Je n'avais pas assez d'argent pour le payer et subvenir aux dépenses de la route, et je voulus changer un billet de caisse. Je portai la main vers mon portefeuille; je cherchai dans toutes mes poches, dans tous les coins de la chambre, il ne se trouva pas. Je me sentis mal à mon aise. Mon portefeuille renfermait deux mille écus en papier, et ce n'est pas une bagatelle sous le ciel.

J'eus beau bouleverser mon bagage, le portefeuille avait disparu.

— Voyez donc! me disais-je en moi-même. L'homme a-t-il un moment de bonheur, le diable est aux aguets et lui joue quelque tour. On ne devrait se réjouir de rien sur la terre, on s'épargnerait de nombreux désappointements! Je ne l'éprouve que trop aujourd'hui.

Le portefeuille avait été volé, ou je l'avais perdu. Je l'avais encore tenu dans mes mains le soir précédent, et j'avais l'habitude de le porter dans la poche de mon surtout. Les lettres de Fanny s'y trouvaient aussi. Comment recouvrer mes papiers? Celui qui les avait pouvait à chaque moment les convertir en espèces.

Je commençai alors à jurer terriblement, bien que ce

ne soit pas là mon péché d'habitude. Si les choses allaient encore comme dans le bon vieux temps, et que le diable rôdât cherchant sa proie, j'aurais conclu sur-le-champ un pacte avec lui. A cette pensée, je me rappelai une figure que j'avais vue huit jours auparavant, et qui m'avait paru celle du démon en personne. Je tressaillis, et cependant j'étais si désespéré, que je me dis : N'importe, et si c'était lui, il serait le bienvenu en me rapportant mon portefeuille!

En ce moment on frappa à la porte de ma chambre. — Oh! oh! pensais-je, le tentateur prendrait-il mes paroles au sérieux? — Je courus à la porte; je songeais à mon homme, et je m'attendais presque à le voir.

O surprise! la porte s'ouvrit, et celui auquel je pensais entra en me faisant plusieurs salutations.

CHAPITRE II.

L'Habit Rouge.

—

Je dois dire où j'avais fait la connaissance de ce personnage, afin qu'on ne me prenne pas pour un rêveur exalté.

Un soir j'étais allé dans un café du Casino de Prague, où l'un de mes amis m'avait déjà conduit. A une table, deux hommes étaient profondément enfoncés dans les combinaisons d'une partie d'échecs. Quelques jeunes gens, debout près de la fenêtre, se racontaient des histoires d'apparitions mystérieuses. Un petit homme, âgé, vêtu d'un habit écarlate, allait et venait dans la salle. Je me mis à lire les gazettes.

Personne n'occupait plus mon attention que le promeneur en habit rouge. J'en oubliai les gazettes et la guerre d'Espagne. Il y avait dans son costume, comme dans ses manières et dans les traits de son visage, quelque chose de roide et de repoussant. Il était d'une taille au-dessous de la moyenne, mais d'une complexion robuste, et il pouvait être âgé de cinquante à soixante ans. Des cheveux noirs et luisants couvraient à plat sa large tête, et retombaient en pointe sur son front. Son visage était brun, son nez retroussé, les pommettes de ses joues fort saillantes, et son grand œil lançait des regards brillants,

tandis que ses traits restaient immobiles. — Cet homme-là, pensais-je, est né pour être bourreau, inquisiteur ou brigand. Je ne voudrais pas me trouver seul avec lui sur une route. Il n'a certainement jamais ri de sa vie.

Je me trompais. Il écoutait la conversation des jeunes gens, et se mit à rire; mais quel rire, grand Dieu! j'en frissonnai; c'était la joie du diable lorsque l'enfer s'ouvre pour recevoir sa proie. Je regardai involontairement ses pieds pour voir si je ne reconnaîtrais pas le fameux pied de bouc; et en effet son pied gauche, renfermé dans un brodequin, était ce qu'on nomme vulgairement un *pied-bot*. Il boitait, et cependant il marchait si doucement, qu'on n'entendait point ses pas. Je tenais toujours la gazette devant moi, mais mes regards se portaient au-delà pour observer ce merveilleux personnage.

Comme il passait devant la table d'échecs, un des joueurs dit d'un air triomphant à son adversaire : — Vous êtes perdu sans ressource! L'habit rouge s'arrêta un instant, jeta un coup d'œil rapide sur le jeu, et dit au vainqueur : — Vous êtes aveugle; au troisième coup vous serez mat. Le gagnant se mit à rire avec dédain, le perdant remua la tête d'un air de doute, et au troisième coup le premier fut en effet échec et mat.

Tandis que les joueurs replaçaient leurs pièces, un des jeunes gens dit à l'habit rouge : — Vous riez, monsieur, et je vois que vous êtes d'une opinion contraire sur la nature des choses. Avez-vous lu Schelling (1)?

— Sans doute. Votre Schelling est un poëte qui prend

(1) Philosophe allemand. (*Trad.*)

les rêves de son imagination pour des vérités. Il en est aujourd'hui des philosophes comme il en a toujours été. Des aveugles disputent sur la théorie des couleurs, et des sourds sur l'accord parfait.

Ces paroles causèrent du tumulte. Pendant ce temps l'habit rouge prit son chapeau et disparut.

Je ne l'avais jamais vu, mais je ne pouvais oublier cette physionomie infernale que je craignais de revoir en songe.

Et cet homme se trouvait inopinément dans ma chambre.

CHAPITRE III.

La Tentation.

— Pardonnez-moi si je vous dérange, dit-il. Ai-je l'honneur de parler à M. Robert de...?

— C'est moi, lui répondis-je.

— Comment me le prouverez-vous?

— Singulière demande, me dis-je. C'est sans doute un espion de police. Une lettre à demi déchirée était sur la table, je lui montrai la suscription qui se trouvait sur la couverture.

— Bien, dit-il. Mais vous portez un nom qui est si commun, qu'on le retrouve dans tous les coins de l'Allemagne, de la Hongrie et de la Pologne. Donnez-moi plus de détails. Je voudrais faire des affaires avec vous. On m'a adressé à vous.

— Monsieur, dis-je, pardonnez-moi si je ne songe pas en cet instant aux affaires; je suis sur le point de partir, et j'ai encore mille choses à faire. Vous vous trompez aussi en ma personne; car je ne suis ni marchand ni négociant.

Il me regarda de ses grands yeux. — Ah! ah! dit-il. Il garda alors quelques moments le silence, et sembla sur le point de se retirer. Mais il reprit : Vous avez cependant fait des affaires de commerce à Prague. Votre frère,

qui habite W***, n'est-il pas sur le point de faire banqueroute?

Je devins rouge et tremblant, car personne au monde ne savait cette circonstance que mon frère et moi. L'étranger se mit à sourire d'un air satisfait.

— Vous vous trompez encore, monsieur, lui répondis-je. J'ai plus d'un frère, il est vrai, mais aucun d'eux ne songe à faire banqueroute, et n'a à redouter un semblable malheur.

— Ah! ah! murmura l'homme, et ses traits redevinrent immobiles.

— Monsieur, dis-je avec quelque ressentiment, car j'étais peu jaloux que quelqu'un connût à Prague la situation de mon frère, vous vous êtes certainement mal adressé. Je dois vous prier de me faire connaître l'objet de votre visite, car j'ai peu de moments à perdre.

— Ayez seulement un moment de patience, répondit-il; il m'importe de causer avec vous. Vous semblez inquiet et embarrassé; vous est-il arrivé quelque chose de désagréable? Vous êtes étranger ici. Je n'appartiens pas non plus à Prague, il est vrai, et ne connais la ville que depuis douze jours. Mais fiez-vous à moi. Vous avez l'air d'un honnête homme. Auriez-vous besoin d'argent?

Il se mit à rire, ou plutôt à grincer. Il me semblait voir un être qui voulait acheter mon âme; je regardai involontairement son brodequin, et je ne pus me défendre d'une crainte superstitieuse. Je lui répondis sèchement que je n'avais pas besoin d'argent. — Mais vous qui me faites des offres si généreuses, monsieur, oserai-je vous demander votre nom?

— Mon nom n'a pas grand intérêt pour vous et ne fait rien à l'affaire. Je suis un Manteuffel (1). Ce nom me donnera-t-il quelque crédit auprès de vous?

Dans mon embarras et ma surprise, je ne savais que répondre, et j'ignorais s'il parlait sérieusement ou s'il voulait rire.

On ouvrit la porte, et l'hôte entra tenant une lettre qui venait de la poste. Je la pris de ses mains.

— Lisez d'abord cette lettre, dit l'habit rouge, nous causerons ensuite. Cette lettre est sans doute de votre aimable Fanny.

Je fus plus interdit que jamais.

— Savez-vous enfin qui je suis et ce que je veux de vous? dit l'étranger avec son rire infernal.

J'étais tenté de répondre : Je vois que vous êtes Satan et que vous voulez ma pauvre âme! mais je me contins.

— Encore un mot. Vous allez à W***, mon chemin me conduit par cette ville, voulez-vous accepter une place dans ma voiture?

— Je le remerciai, et lui dis que j'avais déjà demandé des chevaux. Il commença alors à devenir embarrassé. Il n'y a pas moyen de vous approcher, dit-il. Mais il faudra bien que je voie votre Fanny, Auguste et le petit Léopold. Ne devinez-vous pas encore ce que je veux de vous? Par le diable, monsieur, je voudrais vous rendre un service. Parlez donc.

(1) Littéralement : *homme-diable*. Les comtes de Manteuffel sont une très ancienne famille de l'Allemagne, qui a fourni quelques hommes illustres. (*Trad.*)

— Bon ! dis-je enfin. Si vous êtes un sorcier, vous pourrez m'être utile J'ai perdu mon portefeuille; dites-moi comment je le retrouverai.

— Bah ! que vous fait un portefeuille? Ne puis-je vous servir en autre chose?...

— J'avais dans ce portefeuille des papiers importants, et pour deux mille écus de valeurs. Que dois-je faire s'il m'a été volé ?

— Comment était ce portefeuille ? .

— Couvert de soie verte et orné de mon chiffre brodé. C'était un travail de ma femme.

— Alors l'enveloppe vaut plus que ce qu'il contient. Il se mit encore à rire d'un air moqueur : Que me donnerez-vous, dit-il, si je répare cette perte ?

A ces mots, il me regarda fixement, comme s'il eût attendu pour réponse : Je vous donnerai mon âme! Comme je gardais le silence, il porta la main à sa poche et en tira mon portefeuille.

J'étais hors de moi. Je me mis à feuilleter mes papiers, et je vis que rien ne manquait.

— J'ai trouvé le portefeuille hier, à quatre heures, sur le pont de la Moldau, me dit-il.

— En effet, j'avais passé sur le pont à cette heure, et je me souvins d'avoir ouvert mon portefeuille en cet endroit.

— Comme je ne savais pas qui l'avait perdu, ajouta-t-il, je l'ouvris et je lus les papiers pour en connaître le possesseur. Une adresse m'apprit votre nom et votre demeure. Je suis déjà venu hier, mais je ne vous ai pas trouvé.

J'étais prêt à sauter au cou de l'habit rouge. Ma joie fut aussi vive que mon chagrin avait été profond.

Je le comblai de remercîments, mais il refusa de m'écouter.

— Bon voyage! nous nous reverrons. — Il dit et disparut.

CHAPITRE IV.

Le Retour.

Je ne songeai plus qu'à m'éloigner, à partir. Je payai l'hôte. Mon laquais portant ma malle me précédait sur l'escalier. En ce moment mon frère, pour qui j'étais venu à Prague, montait les marches.

Mon départ se trouva naturellement retardé. Nous revînmes dans la chambre. Là j'appris avec joie que les affaires embarrassées de mon frère s'étaient rétablies. Il était accouru à Prague pour m'annoncer lui-même cette heureuse nouvelle. — Maintenant, me dit-il, j'ai amené ma barque au port, et je dis adieu au négoce. Je ne veux plus m'exposer à devenir demain millionnaire ou mendiant, honoré ou flétri. Je viens à Prague terminer mes rapports d'affaires, et ensuite je me retirerai dans notre ville.

Je conduisis mon frère dans différentes maisons ; mais il soupçonna mon impatience, et me conseilla de ne pas différer mon départ. Je me rendis volontiers à ce conseil.

Mon voyage dura deux jours et une nuit, mais je n'arrivai que fort tard dans la seconde journée. J'excitais en vain le postillon par l'argent et les paroles ; la nuit s'avançait; et j'étais encore loin de l'objet de mes désirs. Depuis près de trois mois je n'avais pas vu Fanny ! Je

tremblais de ravissement en songeant que bientôt je serais dans les bras de celle que j'aimais uniquement.

Il est vrai qu'avant de connaître Fanny, j'avais déjà aimé. Il avait existé jadis, pour moi, une Julie qui m'avait été ravie par l'orgueil de ses parents, et qu'on avait mariée à un riche gentilhomme polonais; c'était à nous deux notre premier amour. Nous nous étions juré, en nous séparant, un amour éternel, et nos larmes ainsi que nos baisers avaient scellé ce serment. Mais on sait ce qu'il en est d'un premier amour. Elle devint madame la staroste; et moi je vis Fanny. Le sentiment que Fanny m'inspira fut plus respectueux, plus sacré, plus tendre. Julie était la déesse de mon imagination; mais Fanny la divinité de mon cœur.

L'horloge de la ville sonna une heure lorsque nous entrâmes dans ses rues silencieuses. Je descendis à la maison de poste, et j'y laissai mon laquais, résolu de revenir moi-même y passer la nuit, si tout était déjà livré au sommeil dans ma maison. Je me dirigeai vers le faubourg, à l'extrémité duquel s'élevait ma paisible demeure, ombragée par de grands noyers, et dont les fenêtres reflétaient au loin les rayons de la lune.

CHAPITRE V.

Fâcheuse Visite.

Et tout dormait! O Fanny! Fanny! si tu avais veillé, que de douleur et d'effroi tu m'aurais épargnés! — Ils dormaient tous, ma femme, mes enfants, mes gens. Nulle part je ne vis de lumière. Je fis dix fois le tour de la maison. Je ne voulais réveiller personne.

Heureusement je trouvai une petite porte d'un pavillon du jardin qu'on avait négligé de fermer. J'entrai. Sur la table se trouvait la corbeille à ouvrage de Fanny; à la clarté de la lune, je vis épars sur le plancher et sur les chaises les chevaux de bois, les trompettes et les jouets de mes enfants. Ils avaient sans doute passé l'après-midi dans ce lieu. J'étais heureux au milieu de ces bagatelles. Je m'assis sur un sopha, et je résolus d'y passer la nuit. La nuit était pure et douce, et le parfum des arbres en fleur pénétrait jusqu'à moi.

Quand durant quarante heures on s'est trouvé privé de sommeil, on n'est pas difficile sur le choix de sa couche. Je m'assoupis bientôt. Mais à peine avais-je fermé les yeux, que le craquement de la porte m'éveilla de nouveau. Je me levai, et je vis entrer un homme. Ma première pensée fut de le prendre pour un voleur. Qu'on se peigne mon étonnement, c'était l'habit rouge!

— D'où venez-vous ? lui demandai-je.

— De Prague. Je repars dans une demi-heure. Je voulais vous voir en passant, pour vous tenir parole. J'ai appris de votre laquais que vous veniez d'arriver, et je croyais trouver tout en mouvement dans votre maison. Vous n'avez pas dessein, je pense, de passer la nuit dans ce lieu humide?

Je passai avec lui dans le jardin, tremblant de tous mes membres, tant cette apparition m'avait effrayé. Si j'avais pu croire à l'existence d'un Méphistophélès, j'aurais pensé qu'il était devant moi. Je riais en moi-même de ma frayeur, et je ne pouvais toutefois m'en défendre. Les traits rudes de mon ami de Prague étaient encore plus effrayants à la clarté de la lune, et ses yeux étincelaient davantage.

— Vous m'avez vraiment effrayé comme un fantôme! lui dis-je. Comment avez-vous trouvé la porte de ce pavillon? Vous savez tout.

Il se mit à rire à sa manière : — Me connaissez-vous maintenant, dit-il, et savez-vous ce que je veux de vous?

— En vérité, je ne vous connais pas mieux ici qu'à Prague. Mais en vérité, si j'étais superstitieux, je vous prendrais pour le diable ; n'importe, cela serait, que je ne saurais redouter ni vos offres ni vos services, car mon bonheur est complet.

— Oh! oh! pensez-vous que le diable viendrait vous faire des offres ou des présents? Cela était bon dans l'ancien temps, lorsque les gens croyaient encore au diable et s'en gardaient; alors il fallait bien capituler. Mais aujourd'hui que personne ne croit plus à l'enfer, et que

la saine raison veut juger de tout, les hommes sont bien plus faciles à prendre.

— Voilà ce qui s'appelle diaboliquement parler! m'écriai-je.

— Sans doute, répondit l'habit rouge en riant, je dis la vérité, parce que personne ne veut plus y croire. Tant que la vérité a été sacrée pour les hommes, Satan a été forcé de se faire le père du mensonge; maintenant tout est changé, nous autres pauvres diables, nous sommes toujours les antipodes de l'humanité.

— Alors, vous n'êtes pas mon adversaire, car je pense en cela comme vous.

— Bon, vous êtes déjà à moi. Quand on m'abandonne un seul cheveu, je tiens déjà toute la tête. Mais il fait froid ici, et la voiture est peut-être déjà attelée; il faut que je parte; ainsi, adieu.

— Je l'accompagnai jusqu'à la poste, où sa voiture était effectivement attelée.

— Si nous montions prendre congé l'un de l'autre auprès d'un verre de punch que j'avais commandé avant de me rendre chez vous? me dit-il.

J'acceptai son invitation; je n'étais pas fâché de me trouver dans une chambre bien chauffée.

CHAPITRE VI.

La Chute.

—

Le punch était préparé sur la table. Lorsque nous entrâmes dans la chambre, un étranger se promenait dans la salle d'un air sombre; c'était un vieillard d'une haute stature et d'une taille élancée. Des paquets et des coffres étaient épars sur les meubles; je remarquai aussi un châle, un chapeau de paille et des gants de femme.

Tandis que nous buvions, l'étranger dit à un valet qui venait chercher le bagage : — Dis à ma femme, quand elle viendra, que je me suis couché; nous partirons au point du jour. — Je ne voulais pas retourner dans le pavillon du jardin, et je demandai aussi un lit. L'étranger sortit. Nous causâmes encore quelque temps en vidant nos verres. L'habit rouge se leva enfin, gagna sa voiture, et comme je l'aidais à y monter, il me dit : — Nous nous reverrons encore.

Le fouet du postillon retentit, et les chevaux partirent rapidement. En rentrant dans la chambre, j'y trouvai une femme qui prenait le châle et les gants; elle se retourna à mon arrivée, et je perdis presque connaissance. C'était Julie, mon premier amour. Elle ne fut pas moins effrayée que moi.

— Au nom du ciel! est-ce toi ou ton esprit, Robert?

— Julie ! m'écriai-je, et tous les souvenirs de l'amour se réveillèrent à sa vue. Je m'approchai d'elle ; ses yeux étaient remplis de larmes, ses bras s'ouvrirent, et moi je m'y précipitai plein d'ivresse.

Après les premiers mouvements d'effusion, elle se rappela le lieu où nous nous trouvions. — Viens dans mon appartement, Robert, dit-elle en jetant le châle sur ses épaules, nous avons tant de choses à nous dire !

Je la suivis ; nous nous assîmes sur un sopha. — Ici, me dit-elle, nous pouvons parler librement. Et nous nous racontâmes toute notre vie passée. J'éprouvai de nouveau le délire d'un ancien amour que je croyais éteint pour toujours. Julie n'avait rien perdu de sa tendresse pour moi ; elle était plus belle, plus brillante que jamais. Elle me parla de nos anciens serments ; le feu de la passion se communiquait par nos regards et nos discours.

Un charme qu'il serait impossible de décrire régnait dans les paroles et dans la personne de Julie. Tous mes désirs passés se ranimèrent ; je lui rappelai notre première entrevue au bal, le jour des noces de sa sœur, nos rendez-vous dans le jardin ducal, nos promenades sur l'eau avec nos parents. Il n'y eut bientôt plus de passé, plus d'avenir pour nous. Nous oubliâmes que nous ne nous appartenions plus l'un à l'autre ; nous parlâmes en pleurant du jour de notre séparation, et je couvris son sein de baisers brûlants. — O faiblesse humaine !

Tout à coup la porte s'ouvrit, et le vieillard maigre entra en disant : — Qui donc est si tard avec toi, Julie ?

Nous nous levâmes effrayés. Le staroste s'arrêta un moment, pâle et immobile ; puis s'élançant vers Julie, il

la saisit par ses longs cheveux bruns, et la traîna sur le plancher, en s'écriant : — Malheureuse, qu'as-tu fait?

Je voulus la secourir. Il me repoussa avec tant de fureur que je tombai à la renverse. Je me relevai rapidement; mais il courut vers moi pour me terrasser de nouveau. Dans mon désespoir, je pris un couteau qui se trouvait sur la table, et je le brandis au-devant de moi pour l'effrayer; mais, dans sa rage aveugle, il me saisit à la gorge et s'efforça de m'étouffer. Prêt à succomber, j'agitai mon arme dans toutes les directions; enfin je l'atteignis ; il tomba aussitôt. Le couteau avait pénétré dans le cœur.

Julie tomba sans mouvement auprès de son mari. Je demeurai interdit, désespéré, ne sachant que résoudre. — O mes pauvres enfants! ô malheureuse Fanny! m'écriai-je, votre père est un assassin!

Le bruit de notre lutte avait réveillé les gens de la maison. J'entendis appeler, aller, venir, frapper aux portes. Il ne me restait d'autre ressource que la fuite. Je pris un flambeau pour me guider dans les détours de la maison, et je me hâtai de m'éloigner.

CHAPITRE VII.

L'Incendie.

En descendant l'escalier, je songeais à courir à ma maison pour aller les réveiller et les presser encore une fois contre mon cœur, puis à fuir dans le monde comme Caïn, pour échapper à la justice des hommes; mais je vis mes habits inondés du sang du staroste, et je tremblai d'être découvert.

La porte de la maison, auprès de la rue, était fermée. En revenant pour gagner la cour, j'entendis des cris et des murmures retentir derrière moi; je traversai la cour en fuyant vers les granges; je savais que de là je pourrais passer dans les champs et les jardins qui se trouvaient derrière la ville. J'étais sur le point de franchir la dernière porte lorsque je me sentis saisir par mes habits. Hors de moi, je me débattis, je lançai mon flambeau dans les amas de foin qui s'élevaient devant moi; j'espérais me sauver ainsi; en effet, on me lâcha pour aller éteindre le feu. C'est ainsi que je m'échappai.

Je courus aveuglément à travers les haies et les fossés. Je ne devais plus songer à revoir ma femme et mes enfants : le sentiment de ma conservation étouffait en moi les sentiments du cœur et de la nature. Quand je songeais à mon retour paisible et à ces événements qui l'avaient

suivi, je doutais encore de la réalité; mais mes habits tachés de sang, l'horreur dont j'étais rempli, tout me confirmait la triste vérité. Je courus hors d'haleine jusqu'à ce que les forces me manquassent. Si j'avais eu encore une arme dans les mains, si un torrent se fût trouvé sur mon passage, j'eusse assurément mis fin à mes jours.

Ruisselant de sueur, hors d'haleine, les genoux tremblants, je continuai de fuir. De temps en temps j'étais obligé de m'arrêter pour recueillir des forces; plusieurs fois je fus près de succomber de faiblesse.

C'est ainsi que j'arrivai à P***, le village le plus proche sur la route. Tandis que je délibérais si je devais aller plus loin ou attendre que la lune fût levée, les cloches de la ville se mirent à sonner; bientôt celles de toutes les communes leur répondirent : c'était le tocsin.

Chaque son que le vent apportait déchirait mon âme. Je portai mes regards autour de moi; une immense colonne de flamme et de fumée s'élevait des murs de ma ville natale jusqu'aux nues, et moi j'étais l'incendiaire ! O ma femme ! ô mes enfants ! quel réveil vous avait préparé votre père !

Il me sembla qu'un être invisible me saisissait par les cheveux et m'emportait au-dessus de la terre. Je m'enfuis avec une rapidité sans égale. Je traversai en un clin d'œil le village, et gagnai un bois voisin. Les flammes éclairaient la campagne comme en plein jour, et le bruit retentissant des cloches m'indiquait les lieux que je devais fuir.

Lorsque j'eus pénétré assez profondément dans l'obscurité du bois pour ne plus apercevoir la lueur rougeâtre

de l'incendie qui réflétait mon ombre sur mon passage, je m'arrêtai faute de forces. Je tombai en gémissant sur le sol humide, frappant la terre de mon front, et arrachant convulsivement les branches et les herbes. J'aurais voulu mourir, et je ne le pouvais pas.

— Parjure, assassin, incendiaire, et tout cela dans un seul instant! Oh! l'habit rouge avait raison : donnez-moi un cheveu, et j'aurai bientôt toute la tête! Quel mauvais destin m'a amené cet homme! sans lui je n'aurais pas vu Julie, pas oublié Fanny ; je n'aurais pas commis un meurtre, mis le feu à ma ville natale; je ne serais pas ici en proie au désespoir, en horreur à moi-même, et maudit par mes concitoyens!

Cependant les cloches continuaient à retentir et à augmenter mon effroi. Je me félicitais que le jour ne fût pas venu. Je pouvais encore espérer de fuir quelque temps avant que l'aurore eût paru. Mais mes pleurs coulèrent en abondance en songeant que le jour qui allait se lever était le 1er mai, la fête de Fanny; ce jour que je célébrais ordinairement au sein de ma famille, au milieu de mes amis! Une autre pensée me vint aussitôt. Cette nuit, la veille de mai, c'était aussi la nuit de Walpurgis! — Singulière destinée! les anciennes superstitions la regardent comme la nuit terrible où les âmes sortent de leurs tombeaux, et où le diable et ses acolytes viennent célébrer le sabbat au sommet de la montagne du Blocksberg (1). L'habit rouge et ses singuliers discours se pré-

(1) La plus haute montagne du Harz, célèbre dans les légendes merveilleuses de l'Allemagne. — Voyez le *Faust* de Goëthe.

(*Trad.*)

it à mon esprit. — Pourquoi le nier? j'aurais mon âme pour qu'il eût été celui pour qui il se en plaisantant dans le pavillon, et pour qu'il eût endre une vie paisible, ma femme et mes enfants. le glas funèbre des cloches continuait de se faire e. Je commençais à sentir la fraîcheur du matin. achai de mon asile, et, recommençant à marcher s les broussailles, je parvins jusqu'à la route.

CHAPITRE VIII.

Caïn.

Je m'arrêtai pour écouter autour de moi. La lueur du feu brillait à travers les arbres. Je portai la main sur moi, et je la retirai souillée du sang du staroste.

J'arrachai mes habits, et je les cachai dans un épais taillis ; puis je m'essuyai les mains dans le gazon imprégné de rosée. Je m'élançai alors, demi-vêtu, le long de la route.

— Qui es-tu ? me disais-je. Les insensés et les malfaiteurs parcourent seuls les routes dans un état semblable. Je songeai à dire au premier paysan que je rencontrerais que j'avais été volé, et à le prier de me vendre un sarrau ou une veste. Ainsi déguisé, j'aurais pu gagner une ville et y subsister. Je me rappelai alors que j'avais laissé, dans l'habit que je venais d'abandonner, mon portefeuille qui contenait tous mes billets de caisse.

Je m'arrêtai indécis. Je voulus un instant retourner et chercher mon portefeuille ; mais le sang du staroste! Je n'aurais pas consenti à le revoir, eussé-je dû retrouver un million. Et retourner le long de la route où s'offrirait sans cesse devant mes yeux le tableau de l'incendie..... Non, plutôt les flammes de l'enfer ! — Je me remis à fuir.

Tout à coup j'entendis le roulement d'une voiture. Je me jetai dans le bois, d'où je pouvais tout observer. J'étais agité comme la feuille de tremble. Une lourde calèche, chargée de bagages, s'avançait lentement. Un homme assis dans la voiture dirigeait les chevaux. Il retint les rênes et les arrêta presque devant moi. Il descendit, fit le tour de la voiture, l'examina avec attention ; puis il s'éloigna, et entra dans la partie du bois qui bordait l'autre côté de la route.

— Je serais sauvé si j'étais dans cette voiture ! me dis-je ; mes jambes sont brisées et se refusent à me soutenir. Des vêtements, une prompte fuite me seraient assurés. C'est le ciel qui a compassion de moi ; comprenons l'avis qu'il me donne.

En un bond je m'élançai sur la route, et de la route dans la voiture. Je saisis les rênes, et fis retourner les chevaux dans une direction opposée à celle de ma ville natale. En cet instant, le propriétaire de la calèche sortit du bois, et se jeta à la tête de ses chevaux au moment où je levais le fouet pour les frapper. Je redoublai de coups. Les chevaux se cabrèrent et partirent au galop, et le malheureux voyageur tomba sous leurs pieds. Je passai sur son corps, et j'entendis ses cris. Sa voix me déchira : c'était une voix qui m'était bien connue, une voix chérie ! Je ne pus en croire mes oreilles. J'arrêtai, je me penchai hors de la calèche pour contempler l'infortuné. — C'était lui ! — Je frémis encore en l'écrivant, — je vis mon frère ! Il avait terminé ses affaires à Prague, et revenait au milieu de nous.

Je fus comme frappé de la foudre, brisé, anéanti. Ma

victime gémissait encore; je me traînai péniblement v
elle; je me jetai sur le corps de mon malheureux frè
Une des roues avait écrasé sa poitrine. Je l'appelai d'u
voix tremblante : il ne m'entendait plus; il avait ce
de souffrir.

CHAPITRE IX.

Désespoir.

Je baisais encore le front glacé de mon frère, lorsque j'entendis des voix dans la forêt. Je me levai plein d'effroi, et je m'enfonçai dans les taillis, abandonnant le cadavre auprès des chevaux et de la voiture. L'instinct de mon salut me faisait seul agir; tout le reste était mort en moi. — Je me dirigeais, dans mon trouble, à travers les épines et les ronces, vers des lieux où les broussailles étaient plus sombres, la végétation plus épaisse; et cent voix faisaient retentir ces mots à mes oreilles : Caïn, meurtrier de ton frère !

Épuisé, je m'assis sur une roche au milieu du bois. Le soleil s'était levé sans que je l'eusse aperçu; une nouvelle vie animait la nature. La terrible nuit de Walpurgis était loin de moi, mais ses fantômes se présentaient encore à chaque pas sur mon chemin. Je voyais ma Fanny éplorée, mes enfants orphelins, la famille en deuil de mon malheureux frère. Je voyais le bourreau, la hache et l'échafaud.

La vie me devint alors à charge. J'aurais voulu que le staroste m'eût poignardé, après avoir manqué à la fidélité que j'avais mille fois jurée à Fanny. Je regrettais de n'avoir pas eu le courage d'aller embrasser une dernière

fois ma femme et mes enfants, et de me précipiter *en*suite dans les flammes. Je n'aurais pas commis un fratricide.

Je songeai à me débarrasser de la vie; mais je repoussai aussitôt cette pensée. Je résolus de me livrer à l'autorité, de faire l'aveu de mes crimes. Il me restait ainsi l'espoir de revoir ma femme et mes enfants, d'implorer de Fanny mon pardon, de mettre ordre à mes affaires, et de donner encore quelques conseils à ma famille avant de me séparer d'elle pour toujours.

Cette idée me rendit quelque calme. Je me levai et marchai. Je ne savais où j'allais. Dans ma douleur, j'oubliai la route par laquelle j'étais venu. Le bois s'étendait autour de moi. Après une longue marche, une autre route s'offrit à mes regards; je la suivis sans embarras et sans effroi.

CHAPITRE X.

Méphistophélès.

Un bruit de chevaux se faisait entendre. L'amour de la vie se réveilla en moi. Je précipitai mes pas, et je ne tardai pas à arriver au détour de la route, où j'aperçus devant moi une voiture renversée dont la roue était brisée, et à mon grand effroi, ou à mon grand ravissement, l'habit rouge debout près des chevaux.

En m'apercevant, il se mit à rire à sa façon accoutumée. — Soyez le bienvenu, me dit-il; n'ai-je pas dit que nous nous reverrions? J'ai attendu ici une partie de la nuit. Mon postillon est retourné à la ville pour aller chercher du secours, et il ne revient pas.

— Il a sans doute été retenu, lui répondis-je, car toute la ville est en feu.

— Je le pensais, reprit-il, en voyant cette lueur rougeâtre au ciel. Mais que faites-vous dans ce bois? Que venez-vous faire ici? Pourquoi n'aidez-vous pas à éteindre l'incendie?

— Un autre feu me dévore, et je ne puis l'éteindre. — Sauvez-moi, je suis un criminel sans exemple. — Époux infidèle, meurtrier, incendiaire, brigand, fratricide, j'ai commis tous ces forfaits depuis quelques heures que vous

m'avez quitté, et cependant, je vous le jure, mon cœur est innocent de tous ces maux !

L'habit rouge frappa la terre de son pied-bot, comme s'il entendait cette protestation avec déplaisir. Mais ses traits restèrent immobiles, et il garda le silence. Je lui racontai alors les affreux événements de cette nuit. Il conserva tout son calme.

— Me connaissez-vous maintenant, et savez-vous ce que je veux de vous? me dit-il enfin.

— Mon âme! mon âme! m'écriai-je. Je soupçonne maintenant qui vous êtes!

— Et ce serait?

— Le diable!

— Alors, tombe à mes pieds et adore-moi! s'écria-t-il d'une voix terrible.

Je tombai à ses genoux, les mains jointes comme un insensé, et je lui dis : — Sauvez-moi! sauvez ma femme et mes enfants! ils sont innocents. Conduisez-nous dans un désert où nous puissions vivre en paix; nous nous croirons heureux comme dans le paradis. Mais effacez de ma mémoire le souvenir de cette nuit, ou laissez-moi mourir!

Comme je parlais ainsi, il leva son pied-bot avec mépris, et me frappa si rudement que je tombai en arrière tout étourdi de ma chute. Je me relevai. Je voulus renouveler ma prière; mais il m'interrompit en disant : — Voilà les hommes dans toute la plénitude de leur fière raison! Voilà les philosophes qui ne croient pas au démon, et qui nient l'éternité dans leurs doutes savants! Ils couronnent leurs œuvres en adorant Satan!

— Satan! Satan! je te reconnais, m'écriai-je avec fureur. La douce pitié manque dans ton cœur de fer; mais je n'exige pas de compassion de toi, qui ne connais que le plaisir du mal. Je veux acheter ta protection, l'acheter au prix de mon âme. Elle pourrait encore t'échapper en suivant la route du repentir, ma volonté te l'assure.

Il me répondit d'un air sombre : — Non, monsieur, je ne suis pas le diable, comme vous le pensez. Je suis un homme comme vous. Vous étiez un criminel, maintenant vous êtes un fou. Mais quiconque a renoncé à sa croyance, a bientôt aussi renoncé à sa raison. — Je vous méprise; et s'il était en mon pouvoir de vous secourir, en vérité je ne le ferais pas. Je n'ai nulle prétention sur votre âme; elle appartient à l'enfer, sans que Satan ait besoin de donner un sou pour l'avoir.

CHAPITRE XI.

Consolations.

Je restai quelques moments dans un embarras difficile à décrire. La honte et la rage, le repentir et l'indécision se combattaient en moi. L'histoire de cet instant fugitif deviendrait, sous ma plume, un volume, encore ne pourrais-je le peindre avec clarté.

— Si vous n'êtes pas ce que je pensais, dis-je enfin, je devrais désirer que vous le fussiez. Sauvez-moi, autrement je suis perdu. Sauvez-moi, car vous êtes seul cause du sort affreux que j'éprouve.

— C'est ainsi qu'est l'homme, dit-il, en riant affreusement. Il veut toujours se purifier, se fût-il baigné dans le sang.

— Oui, vous êtes la première cause des malheurs inouïs de cette nuit! Si vous n'étiez pas venu dans ce pavillon où je reposais paisiblement, si vous ne m'aviez pas arraché à mon sommeil, rien de tout cela ne serait arrivé.

— Mais vous ai-je réveillé pour commettre l'incendie, le meurtre et l'adultère? L'assassin rejetterait volontiers son crime sur le mineur qui a retiré du sein de la terre le fer avec lequel il l'a commis. Ne pouviez-vous pas penser à l'arrivée du staroste, lorsque vous teniez sa

femme dans vos bras; aux horreurs de l'incendie, en mettant le feu à une meule pour assurer votre fuite; au vol, à l'homicide, en lançant les chevaux sur le corps de votre frère?

Je vis alors toute l'étendue de mes crimes, je m'écriai plein de désespoir : — Oh! jusqu'à cette nuit fatale, j'avais été plein de probité, bon père, époux fidèle, et maintenant me voici sans amis, sans repos, sans honneur!

— Monsieur, je dois encore vous faire sentir la fausseté de vos paroles. Vous n'êtes pas devenu en cette nuit ce que vous êtes; vous étiez tel depuis longtemps; on ne devient pas ainsi criminel en une heure, quand on n'a pas de dispositions à l'être. Il ne vous manquait que l'occasion de déployer vos mauvais penchants. Le fer et la pierre recèlent le feu; ce n'est que lorsqu'on les choque qu'il étincelle. — Votre probité et votre honneur ont causé, cette nuit, la ruine d'une ville. Ne me parlez pas de ces gens qui courent à l'échafaud avec l'orgueil de l'innocence.

— Ce sont là vos consolations? Si vos paroles sont vraies, le monde entier ne vaut pas mieux que moi et vous!

— Monsieur, vous vous trompez encore. Je vous livre la moitié du monde, mais non le monde entier. Je crois encore à la vertu et à la grandeur d'âme, dont vous doutez avec toute votre philosophie. Pour le reste, je vous l'abandonne; il est gouverné par cet égoïsme, ce faux point d'honneur et cette lâcheté qui vous amènent devant moi dans l'attitude d'un damné.

— Refuserez-vous de me sauver, de sauver mes en-

fants? Je puis, je veux devenir meilleur; et je ne m'abuserai plus maintenant que je vois dans quel abîme un seul instant de faiblesse m'a plongé.

— Vous pouvez le vouloir, mais vous êtes faible. La faiblesse est l'aliment de tous les crimes. Je veux vous sauver, si vous pouvez vous sauver vous-même. Me connaissez-vous maintenant, et savez-vous ce que je veux de vous?

Tandis qu'il parlait ainsi, il me semblait que son habit couleur de feu brillait comme une flamme, et qu'une vapeur épaisse s'élevait autour de lui. Mille nuances éclatantes se succédaient devant mes yeux affaiblis. Enfin tout s'éteignit. Je tombai en faiblesse; je ne vis plus rien de ce qui se passait autour de moi. Tout à coup je sentis sur mes lèvres un baiser brûlant.

CHAPITRE XII.

Le Retour au monde.

Ce baiser me rappela sur la terre; je crus avoir ouvert les yeux, mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'ils étaient restés fermés. J'entendis un bruit de pas autour de moi, et je ne vis personne.

En ce moment une douce haleine rafraîchit mes joues brûlantes, et un second baiser effleura mes lèvres. Le sentiment de la vie ranima tous mes sens. J'entendis des voix. L'erreur et la réalité flottaient ensemble dans mon âme; à mesure qu'elles se séparaient, je recouvrais l'usage de ma pensée.

Je sentis que j'étais couché d'une manière incommode. Il me semblait que j'étais encore sur le sopha de mon pavillon. J'ouvris les yeux, et Fanny s'offrit à moi; ses baisers m'avaient réveillé. Mes enfants battirent joyeusement des mains en voyant mon réveil, et s'élancèrent sur moi en me couvrant de caresses. — Ma femme me prit la main, et, les yeux pleins de larmes, me fit de tendres reproches d'avoir passé la nuit dans ce lieu, et de lui avoir caché mon retour que le hasard seul venait de révéler.

Mais la terrible nuit de Walpurgis m'avait tellement frappé, que je restai quelques moments sans ajouter foi

au témoignage de mes yeux et de mes oreilles. Autour de moi étaient épars les jouets de mes enfants; la corbeille de Fanny se trouvait encore sur la table : tout était dans le même état que la veille, lorsque je m'étais endormi dans ce lieu.

— Pourquoi donc as-tu passé la nuit sur ce sopha? me dit Fanny; pourquoi ne nous avoir pas fait réveiller? Avec quelle joie nous serions accourus pour te recevoir!

— Quoi! lui dis-je, joyeusement surpris, avez-vous passé paisiblement cette nuit?

— Que trop paisiblement! dit Fanny. Si j'avais pu me douter que tu étais ici, je me serais glissée vers toi comme un spectre. Sais-tu donc aussi que c'était la nuit de Walpurgis, où les sorciers font leur sabbat?

— Je ne le sais que trop! dis-je en me frottant les yeux, et en me tâtant pour m'assurer que j'étais bien éveillé.

Je pressai alors l'aimable Fanny contre mon cœur, je pris mes enfants sur mes genoux, et j'éprouvai plus vivement que jamais le bonheur de posséder un cœur pur et une bonne conscience. — Un nouveau monde s'ouvrait pour moi, et parfois il me semblait que je rêvais encore. J'éprouvais de temps en temps le besoin de jeter un regard sur les toits paisibles de notre petite ville pour m'assurer que je n'avais pas porté la flamme dans son sein.

Jamais je n'avais eu un songe aussi complet et aussi terrible. Il devenait plus vague et plus fantatisque à mesure que je rentrais dans la vie; mais en même temps mes idées devenaient plus nettes, comme elles sont d'ordinaire le matin après un rêve.

Nous gagnâmes en triomphe, à travers le jardin, ma maison où m'attendaient mes gens. Après m'être déshabillé, je me rendis dans la chambre de Fanny, chargé de jouets et de cadeaux que j'avais rapportés de Prague; j'y trouvai la jeune mère environnée de ses enfants. Je la serrai dans mes bras, et je lui offris mes présents en lui disant, les yeux remplis de larmes : — Fanny, c'est aujourd'hui ta fête.

— Jamais nous n'en avons célébré une plus belle, dit-elle, puisque je te retrouve. J'ai invité tous nos amis pour passer ce jour dans la joie. Viens t'asseoir au milieu de nous, et raconte-moi dans le plus grand détail tout ce qui t'est arrivé.

Le rêve fatal pesait toujours sur moi. Je pensai que je me trouverais soulagé en le racontant. Fanny m'écouta avec attention et prit un air sombre : En vérité, me dit-elle enfin en souriant, cela fera croire aux sorcelleries de la dernière nuit d'avril. C'est un sermon tout entier que ton rêve. Remercie Dieu, car ton bon ange t'a certainement parlé cette nuit. Un songe tel que celui-ci est un événement dans la vie. Je sais que tu ne fais pas grand cas des rêves. Je pense aussi comme toi qu'ils n'annoncent pas l'avenir; mais ils nous font connaître souvent ce qui est en nous : un rêve n'est souvent qu'un reflet de notre âme.

CHAPITRE XIII.

Nouvelle Tentation.

Un événement qui n'était pas extraordinaire, sans doute, augmenta singulièrement l'impression que m'avait laissée le rêve de la première nuit de mai.

Ma femme avait invité quelques-uns de nos amis de la ville à assister à sa petite fête. La beauté du jour nous avait engagés à nous mettre à table dans la salle haute du pavillon du jardin. — La nuit des sorciers s'était déjà effacée de ma mémoire par la douceur de la réalité.

On vient m'annoncer qu'un étranger demandait à me parler; il se nommait le baron Manteuffel de Drostow. Fanny vit mon effroi. — Tu ne vas pas trembler, je l'espère, devant ton tentateur, me dit-elle en riant; craindrais-tu la tentation à mes côtés.

Je descendis : l'habit rouge de Prague était assis sur le même sopha où je m'étais endormi. Il se leva, me salua comme une vieille connaissance, et me dit : — Vous voyez que je tiens parole. Il faut que vous me fassiez connaître cette charmante Fanny dont j'ai lu les lettres. Seulement ne soyez pas jaloux. Je vous amène, reprit-il en me montrant le jardin, je vous amène mon frère et sa femme qui vous connaît déjà; nous nous sommes re-

trouvés à Dresden, et nous continuons notre voyage ensemble.

Tandis que je lui témoignais le plaisir que devait me procurer sa visite, un homme d'une forte corpulence entra dans la salle; une femme en habit de voyage le suivait. Qu'on se peigne mon effroi! c'était Julie, la femme du staroste.

Julie parut moins embarrassée que moi, bien qu'elle pâlît d'abord. Après les premières politesses, je conduisis mes hôtes dans la salle du festin, et je leur présentai Fanny. — Je vous ai déjà connue à Prague, madame, lui dit le baron, lorsque je surpris, bien involontairement, les petits secrets que vous confiiez à votre époux.

— Je sais tout, dit Fanny, vous avez payé ces confidences de quelques milliers d'écus; mais vous n'en êtes pas moins un méchant homme, car vous avez causé à mon mari une nuit terrible.

— Et ce n'est pas tout encore, Fanny, dis-je à mon tour, car si tu vois devant toi le tentateur, voici la tentation. A ces mots je lui présentai Julie, l'épouse du staroste.

Fanny resta quelques instants interdite; mais les femmes ne sont jamais longtemps embarrassées. Elle embrassa Julie comme une sœur, et la fit asseoir auprès d'elle, d'un côté, et l'habit rouge de l'autre.

Fanny et Julie se comprirent bientôt; elles eurent mille choses à se dire, et firent de moi l'objet de leurs attaques. Pour moi, c'était un nouveau spectacle de voir ces deux femmes l'une auprès de l'autre.

J'appris bientôt de Julie qu'elle était très heureuse,

Elle aimait beaucoup son mari; mais elle portait à son beau-frère la tendresse respectueuse d'un enfant. Elle me raconta que le baron, au retour de longs voyages, s'était retiré dans une petite propriété qu'il possédait en Pologne auprès de celle de son mari, et qu'il y passait ses jours en philosophe bienfaisant au milieu de ses livres et de ses travaux agricoles. Elle parla de lui avec enthousiasme. — Jamais, disait-elle, plus noble cœur n'a battu sur la terre !

— Monsieur, me dit celui-ci lorsque je lui racontai mon rêve, ce songe figurerait bien dans un traité de philosophie morale ou de psychologie. Il renferme des leçons qui valent de l'or. Je ne suis pas fâché, du reste, que le dénoûment soit à mon avantage; car le rôle que j'y joue n'est pas fort brillant.

Nous passâmes une heureuse journée; moi avec le sage Manteuffel, et Fanny avec Julie.

Lorsque nous nous séparâmes devant la voiture de nos amis, Fanny me dit : — Prends congé de Julie, et ne t'expose pas plus longtemps à la tentation ! Ton songe de la nuit de mai renferme aussi de bonnes leçons pour moi. Me connais-tu maintenant, et sais-tu ce que Fanny veut de toi ?

FIN DE LA NUIT DU SABBAT.

LA FIANCÉE DE THOSA.

CHAPITRE PREMIER.

—

La vallée qu'habitait M. Quint, et dont sa maison faisait le point central, était certainement l'une des plus belles de la Suisse. Au printemps surtout, quand des bouquets blancs et rouges paraient tous les arbres; quand des fleurs s'épanouissaient sur le bord des ruisseaux, sur le tapis des prés, sur le sein des jeunes filles; alors il semblait que ce fût une fête perpétuelle dans ce vallon, et les dieux d'Homère l'eussent sans nul doute choisi pour le lieu de leurs ébats, s'il s'était offert à eux au temps de leurs jeunes années.

Ce vallon forme un cercle allongé de trois lieues d'étendue, et il est ceint de hautes montagnes couvertes de pâturages verdoyants et de hameaux paisibles. Au pied des monts s'élèvent sur de grands rochers de vieux châteaux du temps des grandes guerres, dont les ruines sont cachées par des arbres épais et de riantes demeures.

Dans toute la longueur de ce charmant vallon, coule un torrent rapide qui, dans son humeur capricieuse, franchit souvent ses bords, et qui est le seul moteur de troubles que connaissent les heureux villageois à la ronde; la

route passe de chaque côté du fleuve, s'élève en circulant le long des montagnes, et redescend en longs anneaux vers la plaine.

Trois ponts qui traversent le torrent, l'un au milieu de la vallée, et les deux autres à ses extrémités, unissent les deux rives et leurs habitants.

La vallée se trouve décrite par ces données avec une exactitude géographique, et quiconque l'a vue en sait maintenant le nom.

CHAPITRE II.

—

J'ai déjà dit que la maison de M. Quint se trouvait à peu près au milieu de la vallée.

M. Quint, pour parler aussi de lui, était un jeune homme de vingt-huit ans, qui n'habitait le pays que depuis un an; la maison avait appartenu auparavant à son oncle.

On connaissait, au loin et au large, peu d'hommes aussi bons et aussi paisibles que M. Quint. Si ses voisins ne l'avaient pas vu chaque jour de leurs yeux, ils auraient juré qu'il était partout, excepté dans leur vallée. Il passait pour riche et instruit; mais on lui reprochait toutefois de ne pouvoir convaincre personne de son érudition, car il n'en parlait jamais.

D'après notre opinion, c'était le meilleur homme du monde; seulement le monde n'était pas fait pour lui. — Il aimait les hommes, mais il les fuyait par timidité. Il eût volontiers rendu tout le monde heureux; mais il n'aurait voulu entendre parler ni de remercîments ni de reconnaissance, car il ne savait comment se conduire avec quelqu'un qui venait lui parler de ces choses-là. Rien ne lui semblait plus insupportable que l'apprêt; toutes les politesses insignifiantes, les compliments vides, les cérémonies oiseuses, le remplissaient d'ennui et de dégoût. Jamais il n'avait assisté à un repas d'étiquette; jamais il

ne s'était trouvé à une noce; jamais il n'avait assisté à d'autre baptême qu'au sien.

Il évitait tout ce qui était apparent, et il veillait à ce soin avec une véritable inquiétude. Dans les mauvais temps et dans ses excursions dans les montagnes, il portait toujours des habits neufs, afin de leur enlever leur fraîcheur et leur éclat. Il avait composé et publié plusieurs écrits intéressants; mais les éditeurs eux-mêmes ignoraient son nom. Enfin, M. Quint vivait dans sa belle propriété comme un solitaire. Il avait soin de ses champs et de son jardin; il composait, dessinait, botanisait, lisait les anciens et les modernes, et n'était jamais seul, mais jamais avec les vivants.

Dans la partie méridionale de la vallée, son ami, M. Pyk, vivait à peu près de la même sorte. Il n'était pas marié non plus, mais il était veuf; il habitait également une propriété isolée, mais c'était un ancien château féodal, avec tours, meurtrières, tourelles et fossés. M. Pyk, homme rond, aux idées couleur de rose, aimait la société, et allait souvent dans les fêtes à la ville voisine, surtout durant l'hiver qui lui apportait de l'ennui. M. Pyk aimait à parler, et à parler de tout. On voyait à sa mine qu'il se croyait né pour être orateur. Il était bon de nature, et cependant il entamait partout des procès, afin de pouvoir plaider sa cause lui-même. Un jour il gagna un procès qu'il savait être injuste de sa part. Il alla en riant à sa partie adverse, lui rendit ce qui lui appartenait, et paya les frais de la justice.

Cette action attira l'attention de M. Quint. Il trouva facilement la manière de connaître M. Pyk; et en très

le temps ils devinrent intimes amis. M. Quint ho-
t les connaissances agricoles de M. Pyk, et celui-ci
ait la science de Quint. Il ne se passait pas une se-
e sans que l'un rendît une visite à l'autre, et cepen-
leurs demeures étaient à une lieue de distance.

CHAPITRE III.

La vie retirée de M. Quint augmentait encore la gauche timidité qu'il apportait dans les relations de sa vie; cependant on ne pouvait nier qu'il ne fût un homme agréable. Les hommes qui vivent dans la solitude ressemblent aux plantes de nos Alpes : ils sont simples sans éclat, mais pleins de saveur, de durée et de force.

Il était fort naturel qu'en dépit de la différence de leurs caractères, M. Pyk et M. Quint devinssent amis. Tous deux ils avaient une âme bonne et pure, et leurs autres oppositions donnaient un charme piquant à leurs entretiens. Des hommes de même opinion et de même tempérament se conviennent rarement. Nous sommes habitués à apprécier dans les autres ce que nous n'avons pas nous-mêmes; aussi la brune donne-t-elle d'ordinaire la préférence au blond, et la belle aux cheveux dorés préfère le héros à la chevelure noire. Pour M. Quint, il avait les cheveux châtains; il pouvait donc aussi bien aimer les brunes que les blondes; mais le brave homme semblait les redouter toutes également.

M. Quint, quel que fût son éloignement pour le monde, eût préféré la société de vingt hommes à celle d'une seule femme bien élevée. Il se croyait toujours ridicule, et éprouvait le plus grand embarras lorsque le destin le condamnait à s'entretenir un quart d'heure avec une

jeune fille. Il avait d'ailleurs remarqué que plus il cherchait à se rendre aimable, plus il paraissait roide et guindé.

Depuis qu'il connaissait M. Pyk, à l'exception des savants et de quelques paysannes, il n'avait pas aperçu chez lui l'ombre d'une seule créature féminine. Cela ne contribua pas peu à lui faire prendre plus de goût pour le vieux château que pour toutes les habitations dans le genre nouveau qui se trouvaient en deçà et au-delà de la vallée.

Aussi se promit-il d'y retourner dans la semaine, si le soleil, qui luisait depuis quelques jours, lui restait fidèle.

CHAPITRE IV.

C'était, il est vrai, une chaude journée; cependant d'agréables sentiers couverts d'ombrage conduisaient le long du fleuve, à travers les tableaux variés d'une nature pittoresque. De droite à gauche, des taillis sauvages, des huttes éparses entourées de jardins; des petits ruisseaux qui descendaient des montagnes, surmontés de simples ponts de bois d'une structure rustique; des troupeaux répandus dans les plaines; des enfants qui jouaient dans les champs; des cultivateurs laborieux; des mères de famille assises à l'ombre du toit de chaume qui dépassait leur cabane.

Des bords du fleuve jusqu'au pied des montagnes, un chemin rocailleux se dirigeait vers le château de M. Pyk, dont on n'apercevait qu'une tour carrée qui s'élevait au-dessus des arbres. Un vent frais accueillit en ce lieu le voyageur, qui continua de cheminer sous les vastes branches des châtaigniers et des chênes. — M. Quint avait coutume de se reposer dans ce site romantique; car le chemin commençait à gravir assez rudement en se rapprochant du château. Je ne sais comment il se fit que, cette fois, il fut infidèle à son habitude; mais son étoile le voulait ainsi.

Il ne se trouva que plus accablé en arrivant sur la hauteur, où il s'arrêta devant la pelouse de gazon qui

s'étendait autour de l'édifice. — M. Quint remarqua en ce lieu que son ami devait préparer quelque fête, car sur la pelouse étaient étendues de longues cordes auxquelles flottait du linge en si grande quantité, qu'on avait peine à se frayer un passage.

M. Quint, sans s'occuper de cet obstacle, jugea à propos de s'étendre quelques moments sur la prairie, à l'ombre d'une grande nappe qui se balançait le long d'une des cordes. Là, le visage tourné contre terre, il se mit à examiner en rêvant le petit monde qui s'agitait dans le grand. Son imagination lui montra des vallées sur lesquelles erraient des insectes, à l'ombre des forêts de gazon qui s'élevaient comme des palmiers d'Orient au-dessus des bas taillis de mousse. Ses regards suivaient le moucheron, l'un des oiseaux de ces forêts inconnues, et la fourmi vigilante qui s'élevait le long d'un brin de gazon pour observer sa route, lorsque tout à coup un insecte qui n'appartenait pas assurément à cette nature vint le troubler dans ses rêveries.

CHAPITRE V.

—

Il aperçut, à cinq pouces au plus de son visage, deux pieds appartenant à une créature humaine qui faisaient dans le gazon un désordre effroyable. — Il faut cependant convenir que c'était une paire de pieds charman M. Quint leva un peu les yeux; mais la nappe qui s'é tendait devant lui, lui déroba la vue de la personne à q les pieds appartenaient.

M. Quint, qui se trouvait bien dans sa situation, res immobile, et attendit que cette apparition se fût éloign Pendant ce temps, il examinait sans contrainte la for et le costume de ces jolis pieds. Il les trouva fort petit ils étaient couverts de bas d'une couleur éclatante, et d pantoufles de maroquin rouge presque neuves et f nettes. — Il était impossible qu'ils appartinssent à u autre personne qu'à un enfant de douze à quinze ans, à une jeune fille de quinze à vingt ans. Cette derni supposition était pour M. Quint la plus embarrassante toutes. Il éprouva un léger trouble. Qui pourrait-ce do être? Le château gothique ne renfermait pas de garnis si jeune.

Dans de telles circonstances, il faudrait pardonner u peu de curiosité au philosophe le plus calme. Mais l'idé d'avoir devant lui une femme causait au pauvre Quin une inquiétude mortelle. Il résolut de se tirer d'embar-

ras, tandis qu'il était encore temps. Conformément à cette résolution, il leva le doigt index de la main droite, souleva un peu la nappe, avança la tête, la releva en s'inclinant, et vit, — malheureuse découverte! il vit le bord d'un tablier rayé de rouge et le bas d'une jupe de fine percale.

Il retira en tremblant le doigt audacieux. Quelque préparé qu'il fût à tous les événements, cette vue le jeta dans un nouveau trouble. Il se voyait pour la première aux pieds d'une femme, et d'une femme qui, d'après es ses observations, et comme le faisaient conjecturer bas, ses pantoufles et le bord de sa jupe, appartenait a classe des créatures supérieures et polies. Il n'eût aqué, pour compléter son embarras, que la présence M. Pik avec son éloquence.

ns cette situation critique, il restait à délibérer s'il t se lever ou demeurer tranquillement sur le gazon. emier parti n'était pas entièrement sans danger. La inconnue pouvait s'effrayer de la subite et voisine rition d'un étranger. M. Quint aurait été nécessaire- forcé de lui dire quelques paroles polies sur sa si- ion antérieure, sur sa nouvelle connaissance, — Dieu encore sur quoi! et personne au monde ne s'enten- t moins à cela que M. Quint. — Il résolut donc de er autant que possible dans sa position, afin de n'être découvert.

Mais la colère du destin n'était pas encore apaisée.

CHAPITRE VI.

Les deux petits pieds se mirent en mouvement d'une façon fort inquiétante. Ils trépignèrent un instant le long de la nappe, s'élevèrent plusieurs fois sur leurs pointes et firent mainte manœuvre. M. Quint en conclut que l'inconnue ne pouvait atteindre à la hauteur de la corde sur laquelle la nappe était étendue et affermie à l'aide de chevilles de bois. — Il n'avait pas tort. Les perches vacillantes qui soutenaient de distance en distance les longs cordeaux, étaient assez élevées ; mais l'inconnue, pleine de suffisance, n'abandonna pas son projet. Elle s'éleva tant, qu'elle parvint à placer ses doigts sur la corde. Aussitôt elle perdit l'équilibre, ainsi que les perches : perches, cordes, linge, tout s'inclina et tomba. — M. Quint aurait préféré voir tomber le ciel. La nappe s'étendit perpendiculairement sur lui, et la belle inconnue suivit la nappe en droite ligne.

Sort impitoyable ! — De quels traits pourrais-je peindre l'embarras du pauvre homme ? Il resta étendu sans mouvement. A peine eut-il assez de présence d'esprit pour se soutenir sous le poids de ce fardeau inattendu, afin d'éviter quelque embarras à l'inconnue, en lui laissant croire qu'elle l'avait surpris dans le sommeil.

Il n'avait pas de meilleur parti à prendre, mais une circonstance fâcheuse lui ravit cette dernière ressource.

Il ne put se défendre de laisser échapper un éternument, qu'il retenait derrière la nappe, longtemps avant sa chute.

L'infortunée propriétaire des pantoufles soupçonnait déjà qu'un autre infortuné se trouvait sous la nappe; mais quand elle entendit l'éternument, elle crut qu'elle lui avait cassé un bras ou une jambe.

Elle se retira en poussant un grand cri, et souleva d'une main tremblante le linceul qui recouvrait M. Quint à demi-mort. Celui-ci se leva à son tour, sans voix et couleur de pourpre.

— Pardonnez, dit-il en balbutiant, et il voulut ôter respectueusement son chapeau; mais sa main se porta inutilement à sa tête, le chapeau était resté dans la maudite nappe.

— Pardonnez! répéta-t-il. Je m'étais couché sur le gazon, car... je suis singulièrement... J'en...

— J'en éprouve beaucoup de peine!...

— Vous n'avez pas eu de mal, j'espère? lui demanda-t-elle en rougissant, et sans lever les yeux.

— J'en suis certainement bien fâché; mais je n'ai pas eu de mal! répondit-il d'une voix sourde et mal articulée.

Il en eût dit volontiers davantage, mais toutes ses tentatives furent inutiles. Ses lèvres s'agitaient, ainsi que ses bras; mais la voix manquait absolument.

Une semblable situation eût ôté toute contenance à l'homme le plus façonné aux choses du monde; et, à défaut de la situation, la vue de la jeune fille suffisait seule à causer quelque embarras. Devant lui se trouvait une image vivante de l'innocence, les yeux baissés pudiquement et les joues couvertes d'une charmante rougeur. A

sa vue, M. Quint oublia son chapeau, la nappe, ses excuses et le monde entier. Chaque fois que l'inconnue levait les yeux, il baissait les siens; et, dès qu'il la regardait, les regards de la jeune fille se tournaient vers la terre. Ils changeaient ainsi réciproquement leur rôle d'observateur, et semblaient ne pas s'en lasser.

CHAPITRE VII.

Il faut avouer que dans ces sortes d'événements les femmes déploient infiniment plus d'adresse et de présence d'esprit que les hommes; mais, cette fois, il n'en fut pas ainsi, et M. Quint se surpassa lui-même.

La jeune fille restait muette et immobile. M. Quint pensa d'abord à ranimer la conversation; car il fallait bien que, tôt ou tard, le silence se rompît, et que l'un des deux quittât la place; mais se séparer sans dire une parole, c'était l'impolitesse la plus criante.

Lorsque le tour de baisser les yeux revint à M. Quint, car la jeune fille le regardait alors, il remarqua qu'elle avait perdu ses deux pantoufles, et qu'elle se trouvait sur le gazon avec ses bas d'un blanc de neige.

Il fit deux pas, releva les deux petites pantoufles rouges, et les présenta à l'inconnue de la meilleure grâce du monde.

— Je vous remercie, dit-elle en étendant les mains et en le regardant avec douceur. Leurs regards se rencontrèrent, et leurs mains se rapprochèrent sans le vouloir. Cet attouchement troubla de nouveau M. Quint; il laissa tomber les pantoufles, et en voulant les ressaisir il prit la main de la jeune fille : tout cela contre sa volonté.

Abandonner cette main que le destin mettait dans la sienne, pour aller ressaisir le vêtement des pieds, lui

semblait peu galant. Il demeura donc *in statu quo*. Mais en ce moment une forte voix se fit entendre.

— Etes-vous déjà si bons amis ! disait-on.

C'était M. Pik en propre personne.

L'auteur convient que M. Pik est arrivé un peu trop tôt, parce qu'il l'a troublé dans une importante réflexion qu'il avait occasion de faire.

Il est hors de doute que M. Quint avait oublié le soin de ses intérêts auprès de la jeune fille. Il est certaines choses qui se refusent absolument à être traitées avec gravité; tel est le début d'une connaissance avec un savant ou avec une femme; — deux sortes de personnes avec qui il est plus difficile de se lier qu'avec les autres. Le mieux est de prendre cette affaire d'un ton badin, jusqu'à ce qu'il plaise à la nature d'en faire quelque chose de sérieux.

Du reste, l'arrivée de M. Pik avait tout rétabli dans l'ordre naturel. Les pantoufles perdues s'étaient replacées aux pieds de l'inconnue; le chapeau fugitif sur la tête de M. Quint. Une seule chose avait peine à se retrouver dans sa situation première : c'était le cœur des deux jeunes gens.

M. Pyk n'était pas un homme sans expérience. Il ne se laissa pas persuader que M. Quint et la jeune fille avaient perdu tout à coup la vue en plein jour; le chapeau et les pantoufles confirmèrent ses observations. Il sourit, prit son ami sous le bras et le conduisit dans la maison. — Et toi, Baetely, dit-il à la jeune fille, veille à ce que nous buvions frais.

CHAPITRE VIII.

Lorsque M. Pyk et M. Quint se furent assis à table, celui-ci prit hardiment la parole pour conter son embarras. Il eût volontiers demandé quelle était cette beauté, et comment elle se trouvait dans sa maison. Mais au lieu d'exprimer sa pensée, il parla de la sorte : — Il faut convenir que la connaissance du ciel surpasse toutes les autres sciences. La pensée seule des révolutions incroyables de l'espace...

— Eh! que me dites-vous là? s'écria M. Pyk. J'espère que vous ne vous êtes pas occupé à regarder les étoiles en plein jour avec ma nièce?

M. Quint devint couleur de pourpre. — C'est donc votre nièce? dit-il.

— Mon cher voisin, reprit M. Pyk, j'ai de bons yeux, bien que je n'observe pas les révolutions du ciel; et je vous dis que vous êtes pris, quoique vous ne vouliez pas en convenir. Avouez-le simplement; entre nous, vous êtes pris!

— Que me dites-vous là? répliqua M. Quint; je ne vous comprends pas!

— Vous voudriez bien vous cacher derrière le figuier, comme le père Adam après sa chute. Mais, mon cher voisin, il n'y a pas à le nier, Baetely vous a donné la tentation de goûter du fruit défendu. N'ayez pas peur, je

ne vous bannirai pas pour cela du paradis. Reposez-vous sur moi! — Heureusement, ou malheureusement, Baetely rompit cet entretien; elle apportait du vin frais. M. Pyk retint sa jolie nièce. — Ne veux-tu pas rester avec nous, Baetely? dit-il.

Elle prétexta avec embarras les soins qu'exigeait le ménage, et s'échappa rapidement au moment où M. Quint allait peut-être enfin triompher de l'immobilité de sa langue. Ce fut en vain que tout ce jour M. Pyk essaya de dérider son voisin. Baetely passait souvent auprès d'eux dans le parc et dans le jardin; mais chaque fois M. Quint détournait la tête avec embarras. Enfin il regarda le ciel, montra du doigt le soleil couchant, et prit congé de son ami. Il ne fut pas possible de le retenir; il avait hâte de s'éloigner.

M. Pyk résolut de l'accompagner. Il se retourna et appela Baetely; mais celle-ci, au lieu de s'approcher, s'enfuit à toutes jambes dans la maison. M. Pyk eut beau l'appeler, elle ne reparut pas.

— Cette jeune fille est bien singulière! dit M. Pyk; mais pendant les trois jours qu'elle passera ici, je veux réformer complétement ses manières.

— Votre nièce semble mécontente de moi, dit Quint. Peut-être a-t-elle raison; je me suis conduit très gauchement auprès d'elle.

— Pourquoi serait-elle mécontente de vous? répondit M. Pyk. Il me semble avoir remarqué tout le contraire. Mais pour se connaître à de sembables choses il faut avoir plus d'expérience que vous n'en avez, mon voisin. Je vous le dis, celui qui veut connaître le monde doit le regarder plutôt par le trou de la serrure que par un télescope!

CHAPITRE IX.

Le jour suivant trouva M. Quint fort pensif. La tournure de Baetely, ses traits, son habillement, s'étaient gravés dans sa mémoire. Il chercha à se distraire; mais en écrivant, le nom de Baetely se présentait sans cesse sous sa plume, et dans ses promenades il le prononçait sans cesse.

— O Baetely! Baetely! s'écriait-il, si tu éprouvais ce que j'éprouve, le bonheur de mes jours serait assuré! Vivre avec toi serait mon désir éternel. Le monde n'est plus le même pour moi; c'est la puissance de la beauté qui a changé tout son aspect. O Baetely! écouteras-tu mes vœux!

Il résolut alors de lui faire connaître sincèrement les sentiments qu'il éprouvait pour elle. — Elle retourne demain chez sa tante! ainsi que me l'a dit M. Pyk, pensa-t-il. Baetely traversera donc demain le vallon. Je pourrai la voir sans témoins, lui parler sans crainte, faire oublier toutes mes gaucheries par la simplicité de mes paroles, scruter son cœur, et peut-être espérer!....

Ses désirs n'allaient pas plus loin; mais un vif effroi se mêlait à ses idées de félicité, et il n'admettait pas, dans toutes ses suppositions, que Baetely couronnerait son amour. — Quoi qu'il en fût, les premiers rayons du soleil le trouvèrent le lendemain à sa toilette. Assis devant son miroir, M. Quint fit l'innocente remarque que les

jours de son printemps étaient déjà passés. — Vingt-huit ans! encore dix ans, se disait-il, et je serai un vieillard. O Baetely! Baetely! le vent d'hiver agite alors l'arbre, la sève disparaît, et les branches se flétrissent!

Cependant il s'était habillé avec plus de recherche que de coutume. Il avait mis une culotte de soie noire et un frac d'un vert éclatant. Ses cheveux étaient assemblés avec soin, sa cravate nouée avec art. A voir M. Quint, on ne pouvait douter qu'il n'eût des projets de conquête.

Ses gens furent frappés de sa toilette; sa vieille gouvernante ne pouvait surtout se lasser de l'admirer. — Il va arriver de grands changements dans la maison, disait-elle. Les autres ne pouvaient le croire; et tous se mirent aux fenêtres, ou restèrent devant la porte, pour voir s'éloigner leur maître si subitement métamorphosé.

M. Quint prit un livre et un bouquet de fleurs, et, quittant sa maison d'un pas léger, passa la rivière d'Au sur le pont qui s'y trouve, et gagna la route où il devait rencontrer Baetely. Il approchait, en rêvant à son bonheur futur, du bourg de Thosa que devait traverser sa bien-aimée. Le chemin s'élevait le long du torrent, sur une hauteur de rochers et de terres écroulées des montagnes, que couvraient à droite et à gauche de grands chênes, des sapins, des mélèzes et d'épaisses broussailles.

Arrivé sur la hauteur où passait la route, un magnifique paysage, au milieu duquel sa maison se dessinait d'une façon pittoresque, se déploya devant ses yeux. On apercevait aussi de ce lieu une partie de la route qui, en se rapprochant, s'élevait entre des bois et des taillis épars parmi les rochers,

M. Quint se décida à prendre position en cet endroit, et à y attendre Baetely; alors il ne voulait pas se présenter à elle sans aucune préparation. La connaissance était trop nouvelle, et les fâcheux accidents qui s'y opposaient, comme la nappe.....

Cette pensée fut pour lui un coup de foudre. L'amour ferma ses ailes, et M. Quint laissa tomber son bouquet; un nuage sombre sembla couvrir la nature qu'il voyait à travers le prisme du bonheur. Ce fâcheux souvenir dévasta, en un clin d'œil, le paradis qu'il se créait. Toutes ses espérances s'éteignirent; il était là comme un homme étranger à tous les autres, comme un pèlerin jeté dans une contrée inconnue, comme un buveur dont l'ivresse se dissipe tout à coup.

Il frappa avec rage du pied contre terre. — Ne suis-je pas bien insensé, se dit-il, de courir au-devant d'une jeune fille pour provoquer ses mépris! elle aura honte elle-même de mon audace et de ma folie. Oh! pourquoi ne puis-je devenir malheureux et non pas ridicule!

A ces mots M. Quint jeta avec fureur son bouquet loin de lui. — C'en est fait! elle ne m'aime pas, elle ne saurait m'aimer! Beauté, richesse, esprit, renom, emplois, actions brillantes, et tout ce qui séduit une jeune fille, je n'ai rien de tout cela! Tout me manque, tout, et j'ose prétendre à son cœur! Allons, tâchons d'acquérir des honneurs, de la gloire, et alors je reviendrai digne d'elle.

Il enfonça son chapeau sur son visage, se retourna à demi, et se disposait déjà à reprendre le chemin de sa demeure, lorsque, pour augmenter sa disgrâce, une voix

secrète lui dit tout bas : Et avant que tu aies acquis ce qui te manque, Baetely sera mariée.

Cette pensée le fit frémir. Il s'arrêta. Dans le fond de son âme, il vit apparaître, comme dans un optique, les figures de tous ses rivaux qui semblaient monter en foule au-devant de lui du fond de la vallée. C'étaient de beaux adolescents, des figures gracieuses, de nobles seigneurs, de brillants guerriers; et l'amour-propre de M. Quint, au lieu de s'abattre à ce tableau, se ranima avec plus de vivacité. Involontairement il se comparait aux autres, et il ne se trouvait pas aussi méprisable qu'il l'avait pensé d'abord. — Les nuages de mécontentement se dissipèrent, et un rayon d'espérance brilla dans son cœur. Peu à peu il passa de la confiance au calme, du calme à l'espérance, de là à l'attente, à la joie et au ravissement. Il songea aux paroles de Pyk, aux regards de Baetely, et dans l'enivrement de son cœur il s'écria : Oui, tout est possible! Baetely m'appartiendra! Baetely sera ma femme!

Ces dernières paroles, il les prononça d'une voix éclatante qui fit retentir le vallon, et en exécutant, de chaque côté du chemin, plusieurs bonds qui eussent fait honneur à un danseur de corde.

Son délire l'eût sans doute porté à d'autres excès, si... Bref, M. Quint s'élança tout d'un coup de côté, comme un coursier ombrageux qui se cabre, et s'enfonça dans les taillis qui bordaient, en inclinant vers la plaine, les deux bords de la route.

Baetely s'avançait lestement sur le chemin. Elle était seule.

CHAPITRE X.

Quiconque a jamais aimé se rendra facilement compte du passage rapide entre la crainte et l'espérance, la douleur et le ravissement, que parcourut en quelques instants M. Quint. Je pense aussi que la plupart de mes lecteurs se sont quelquefois livrés à des bonds semblables à ceux que fit notre philosophe, mais que, plus heureux que lui, ils n'ont pas été surpris dans leur jubilation par la personne même en l'honneur de qui ils exécutaient cette joyeuse danse.

L'apparition subite de Baetely avait causé tant de trouble à M. Quint, qu'il en tremblait de tous ses membres. Si Baetely, pensait-il, l'avait vu sur la hauteur, allant, venant et bondissant, c'en était fait de lui. Qu'aurait pensé cette jeune fille, si un homme grave, simple et timide, qui passait pour un être raisonnable dans tout le pays, se fût présenté à elle en dansant? — Au nom du ciel! M. Quint, où aviez-vous laissé votre raison?

Le digne homme payait alors de la façon la plus cruelle ce moment d'oubli. Il était forcé de se tenir de ses deux mains aux arbres les plus proches, pour ne pas suivre la pente rapide qui se trouvait derrière lui; chose d'autant plus facile, que ses pieds ne reposaient que sur du sable et du gravier mouvant.

Il ne pouvait se dispenser de conserver cette fâcheuse

position jusqu'à ce que Baetely fût passée, et à chaque instant il se voyait sur le point d'être entraîné. Le sol tremblait instantanément sous ses semelles. Il aurait pu choisir une place moins vacillante; mais nulle part il ne se serait trouvé mieux caché aux yeux de Baetely. D'ailleurs le fracas des pierres et des fragments de terre qui se détachaient à chacun de ses mouvements eût infailliblement trahi sa présence.

A l'exception de ces songes pleins d'angoisse où le malheureux supplicié veut échapper, tandis qu'une puissance fatale attache ses pieds au sol, ou qu'il s'efforce d'appeler du secours lorsque la voix lui manque; — à l'exception de ces cauchemars affreux que nous apporte quelquefois un méchant génie dans le sommeil, jamais situation n'avait été plus pénible que celle de M. Quint.

La terre, obéissant aux lois de la gravitation, cédait insensiblement sous son poids, et lui offrait la perspective d'une immense descente le long d'une colline de pierres et de sable. Baetely atteignit en cet instant au sommet de la montagne, et se trouva à deux pas de M. Quint, que la terreur empêchait de respirer. Baetely s'était arrêtée, et regardait avec complaisance les fleurs épanouies qui s'élevaient au bord du chemin.

Tout autre que M. Quint eût contemplé avec un plaisir secret la jolie voyageuse, vêtue simplement mais avec grâce, l'air rêveur et le visage embelli des plus fraîches couleurs. M. Quint tremblait d'effroi.

Elle se baissa, cueillit quelques fleurs, et fit quelques pas pour aller s'asseoir sur un quartier de roche. Elle s'occupa à faire un bouquet, mais sans se presser, car

ses regards erraient sur la plaine où apparaissaient, éclairés par le soleil le plus pur, la maison et le jardin de M. Quint.

— Il a aussi des fleurs dans son jardin, et sa maison est bien belle, se dit-elle à demi-voix. Sa main s'abaissa sur ses genoux, et elle poussa un soupir. Ses regards se portèrent de nouveau sur la maison, elle semblait l'examiner avec attention, et en même temps avec plaisir.

— Et à qui pense-t-il? ajouta-t-elle. Oh! je sais que plus d'une jeune fille pense à lui. Il est jeune, riche et sage. Oh! sans cette maudite nappe! Que j'ai été maladroite! Jamais je n'oserai plus lever les yeux sur lui. Mais il me regardait si singulièrement! Je pouvais à peine soutenir son regard. Que je donnerais de choses pour savoir ce que mon oncle Pyk lui a dit! — Oh! mon oncle; il le connaît bien. — Il s'est moqué de toi, pauvre Baetely! Un homme comme lui penserait-il à toi? On dit qu'il est bien savant : il lui faudra une fille de la ville; et il ne te connaît pas d'ailleurs, il y a déjà longtemps qu'il t'a oubliée!

A ces mots, elle parut plongée dans une rêverie profonde.

Elle joignit les mains, les étendit avec un regard douloureux vers la maison, et dit d'une voix tremblante : Ah! M. Quint.....

M. Quint, quelque embarras que lui causât sa position, avait vu avec plaisir la jeune fille s'asseoir vis-à-vis de lui. Lorsqu'il vit les bras de Baetely se diriger vers sa demeure, lorsqu'il l'entendit prononcer son nom, le ciel s'ouvrit à ses regards; il voulut aller se jeter à ses pieds;

jamais le bonheur ne lui avait autant souri. Oubliant son danger, il étendit les bras.....

Le terrain sablonneux s'écroula sous ses pieds avec un bruit sourd ; les cailloux roulèrent avec fracas derrière lui, et M. Quint, entraîné rapidement, suivit, au désespoir, tous les débris du règne minéral qui se précipitaient autour de lui. Il jura mille fois dans sa chute ; mais il eût prié avec ferveur, qu'elle n'eût pas été retardée d'un instant. Le danger augmentait sans cesse. La terre, les pierres qui se détachaient après lui sur son passage, menaçaient de l'ensevelir. Il leva les yeux vers le ciel, les reporta au-dessous de la colline ; rien ne pouvait l'arrêter. Il ne lui restait d'autre ressource que de s'abandonner à la volonté du sort, et de continuer son voyage jusqu'aux profondeurs de la plaine.

Lorsque M. Quint se trouva au bas de la montagne, relevé sur ses jambes, et que, par quelques sauts artistement combinés, il eût évité l'atteinte des pierres qui le suivaient, il ne sut s'il devait maudire sa destinée, ou remercier le ciel d'être arrivé sain et sauf après un trajet aussi périlleux.

Il ne devait plus songer à revenir au sommet de la montagne pour chercher Baetely. La pauvre enfant s'était sans doute enfuie au bruit affreux de sa chute. D'ailleurs M. Quint ne pouvait se dissimuler que sa culotte de soie noire était dans un état à ne pouvoir se présenter aux yeux d'une maîtresse ; il dut se trouver heureux de pouvoir en dérober aux yeux les taches et les déchirures, en regagnant par un chemin solitaire sa tranquille demeure.

Il pleura de rage. — Les philosophes perdent aussi

quelquefois leur philosophie, et il ne s'est pas encore trouvé un homme qui fût sage à toutes les heures du jour. M. Quint, le La Bruyère, le Théophraste de sa vallée, n'aurait pas certainement porté ces larmes en compte, s'il avait eu à peindre son propre caractère; et cependant elles le peignaient admirablement.

Pour étudier les hommes, il faut les voir lorsqu'ils se croient seuls. Chacun fait en toute hâte, avant de se produire dans la société, sa toilette morale. Aussi M. Pyk avait-il raison de dire : — Celui qui veut connaître le monde doit le regarder plutôt par le trou de la serrure que par un télescope.

CHAPITRE XI.

Le jour suivant, M. Pyk se présenta chez son ami : la journée était pluvieuse; les nuages passaient au pied des montagnes, dont la cime se perdait dans les vapeurs d'un ciel grisâtre. De telles journées plaisaient toujours à M. Quint. Le vaste silence, la triste monotonie de la campagne, l'absence de toute distraction le renfermaient davantage en lui-même. Il lui semblait qu'il vécût plus alors qu'à l'ordinaire, et qu'il fût plus capable de grandes résolutions qu'en d'autres temps.

Oubliant l'influence de sa mauvaise étoile, il rêvait aux moyens de gagner le cœur de Baetely. Ses projets atteignaient déjà à leur point de maturité, lorsque M. Pyk vint attacher son cheval sous la fenêtre.

Jamais M. Quint n'avait plus désiré la présence de son voisin. Il arrivait justement de Rottheim : c'était à Rottheim que demeurait Baetely, chez la sœur de M. Pyk. La journée était avancée. On mit le cheval dans l'écurie. M. Pyk se dépouilla de ses vêtements percés de pluie, prit possession de la robe de chambre et des pantoufles de M. Quint, et se disposa à passer la nuit chez son ami, car les routes étaient devenues trop mauvaises pour qu'il se hasardât à traverser la vallée par une nuit obscure.

— Je me mets à mon aise, mon voisin, dit-il, car je me trouve fort bien chez vous. Mais si vous aviez une ménagère gentille qui nous fît bonne mine à table et ja-

sât avec nous, je m'y trouverais mieux encore. J'aime assez qu'une jeune femme soit là pour me gronder quand je m'abandonne trop à ma gaîté, ou pour rire avec moi et me tourmenter; cela fait passer le temps. Mais n'avoir qu'une servante ou un valet pour nous verser à boire et étendre la nappe! Mon Dieu, c'est un triste repas!

— Vous avez bien raison, répondit M. Quint dont le teint s'anima, je sens aussi tout cela; mais il est bien difficile de rencontrer une jeune fille que le cœur mène à l'autel, et je n'en connais pas, à vous parler ici franchement, avec qui je croirais être heureux...., si ce n'est votre jolie nièce.

M. Pyk se mit à rire. — Quoi! si vite? dit-il.

M. Quint se baissa un peu confus, et ramassa machinalement sur le plancher un petit morceau de papier; l'aveu était prononcé, il n'y avait plus à s'en dédire.

— Je l'avais déjà remarqué, reprit M. Pyk. Baetely et vous, n'êtes pas comédiens, vous ne savez pas vous composer. Vous étiez ensorcelés, ensorcelés tous les deux. J'ai vu cela au premier coup d'œil. Enfin, pour en finir, en un mot...

M. Quint l'interrompit. — Pensez-vous, mon cher voisin, que Baetely se souvienne... Je voulais dire : croyez-vous que votre nièce pense encore... car je vous avouerai, puisqu'il faut bien une fois le dire, que...

— Eh! laissez-moi donc parler, s'écria M. Pyk; je regarde cette histoire comme une chose faite et terminée.

— Mais, au nom du ciel, je ne puis même espérer... Baetely ne me connaît pas!

— Bah! vous vous trompez encore; ces petites fem-

mes ont des yeux de lynx, elles ont la science de Lavater innée, comme les abeilles savent de nature la botanique. Les regards qu'elles jettent sur nous pénètrent jusqu'au fond de l'âme ; aussi le premier jugement est toujours le plus juste; après cela, les pauvres filles en croient plus nos paroles que leur instinct, et elles se trompent. Par exemple, Baetely a déjà fait votre portrait comme si elle vous connaissait depuis cinquante ans.

— Quoi ! elle a donc parlé de moi? s'écria M. Quint plein de surprise.

— N'avez-vous donc pas vu comme votre présence la troublait? Elle l'a nié de toutes ses forces, il est vrai; elle a prétendu qu'elle ne pensait pas à vous; mais sa tante s'en est aperçue comme moi, et elle lui a dit ce matin : — Baetely, tu es amoureuse ! — Et lui aussi, ai-je répondu. Et cela les a fait rire.

— Au nom du ciel, qu'avez-vous fait! Que pensera Baetely de moi?

— Ce qu'elle pensera? que vous êtes tel qu'elle le désire, et voilà tout. Tenez, je vous aime tous les deux, moi; j'avais déjà formé le projet de vous unir. Baetely est une bonne fille, elle a une jolie petite fortune, me disais-je; s'ils se plaisent, tout s'arrangera. Il a plu au ciel de vous réunir plus tôt que je ne pensais. N'importe, voici ma main; frappez là, et c'est chose conclue !

M. Quint était hors de lui de ravissement. Il prit la main du brave Pyk, se jeta à son cou, et l'embrassa les yeux remplis de larmes.

— Allons, allons! s'écria M. Pyk, qu'avez-vous? êtes-vous aveugle? prenez-vous l'oncle pour la nièce?

M. Quint se remit à sa place, mais son cœur était soulagé.

— J'ai parlé à ma sœur, continua l'oncle ; elle est contente de ce mariage. J'aime les choses qui se font vite ; c'est après-demain dimanche, Baetely et sa tante viendront au château, ainsi que le ministre et le notaire qui dînent ce jour-là chez moi, les fiançailles se feront toutes seules, et ensuite l'église...

— Je vous en supplie, dit M. Quint en s'agitant sur sa chaise, je vous en prie, agissez avec lenteur et prudence ; vous parlez trop vite, vous voulez faire trop d'éclat : dimanche, les fiançailles, le ministre, le repas, le notaire, les bans !...

— Mon ami, vous vous trompez encore ! de telles choses doivent se faire vitement, mais avec ordre sans doute. D'abord les fiançailles, puis la noce. Il y a trois choses pour lesquelles il faut se hâter : un baptême, une noce et un enterrement. Ce sont trois chapitres de notre vie qui demandent à être traités lestement ; mais au reste, cela dépend de vous, la noce se fera dans un an si vous voulez.

— Non ! s'écria M. Quint, je me repose entièrement sur vous ; je suis le plus heureux des hommes. Je n'ai rien à dire contre les fiançailles, mais seulement contre tout ce cortége de prêtres, de notaires, de témoins. Je hais l'éclat, les compliments, les cérémonies. Ne puis-je donc prendre une femme sans tout ce bruit ?

CHAPITRE XII.

Ici s'élevait une nouvelle opposition entre le caractère des deux philosophes. M. Pyk aimait le faste et le mouvement. C'était un aristocrate qui regrettait intérieurement de n'être pas noble. Son château était tapissé de vieux portraits de seigneurs féodaux qu'il conservait avec soin ; il aimait les manchettes de dentelle qui retombaient sur ses doigts, et de toutes les danses le menuet était celle qui lui semblait préférable, parce qu'il la trouvait noble et majestueuse.

Il ne restait au pauvre M. Quint qu'à composer avec M. Pyk, et à tâcher d'obtenir qu'il n'inviterait aux fiançailles que les proches parents de Baetely et les témoins nécessaires. Cette discussion dura une partie de la nuit. Le nombre des convives fut fixé à vingt-deux personnes, en y comprenant le fiancé et sa future. Quant au repas et aux cérémonies, M. Pyk s'en réserva le soin, vu que les fiançailles devaient avoir lieu dans sa maison.

On pense bien que M. Quint ne dormit pas. — Il n'est donc pas de roses sans épines ! se disait-il en se retournant avec inquiétude dans son lit. O pauvres humains ! pourquoi vous tourmentez-vous vous-mêmes ? pourquoi ne laissez-vous pas la joie pénétrer dans votre cœur, sans la ternir par votre folie et vos faiblesses ?

M. Pyk partit de grand matin. Les invitations furent

faites, le notaire et le ministre avertis, le repas préparé; bref, tout ce qui était nécessaire pour des fiançailles et une petite fête domestique se trouva prêt le dimanche suivant.

A dix heures du matin, Baetely arriva chez M. Pyk, accompagnée de sa tante. La pauvre enfant ignorait que ce fût le jour de ses fiançailles. Son oncle avait recommandé qu'on lui en fît un mystère.

A dix heures et demie, parurent le ministre, le notaire, ainsi que les cousins et les cousines, tous en habits de fête et en bon ordre. Il ne manquait que le fiancé.

CHAPITRE XIII.

M. Pyk était appelé à montrer dans ce jour toute sa dignité. En assurant le bonheur de deux personnes vertueuses qui lui étaient chères, il avait en même temps occasion de déployer son luxe et sa richesse. Il allait de chambre en chambre, disait quelques mots flatteurs à chacun des convives, donnait des ordres à la cuisine, à la cave, et serrait quelquefois la main de sa timide Baetely d'une façon expressive.

Mais, comme le remarquait dans son insomnie M. Quint, il n'est pas de roses sans épines. Deux choses altéraient la bonne humeur de M. Pyk.

Sa sœur, la tante de Baetely, avait, dans sa joie extrême, confié le secret du jour à sa vieille commère. La commère serait plutôt morte que de taire un instant le secret qui lui brûlait la langue au barbier de Thosa. Le barbier crut devoir le découvrir à toutes ses pratiques; et celles-ci à leurs moitiés. Bref, en moins de dix minutes le secret passa par trente bouches. Tous les visages affectèrent un air important et solennel. La femme du ministre vint à la petite Baetely d'un pas cérémonieux, et lui fit un compliment solennel sur son mariage, ainsi qu'un sermon sur les nouveaux devoirs qu'elle aurait désormais à remplir. Le ministre, qui n'aimait pas voir empiéter sur son terrain, interrompit sa digne épouse, et

prit à son tour la parole. Bientôt une foule obséquieuse entoura la pauvre fille, qui resta les yeux baissés, et confuse de voir trahir ainsi le secret de son amour.

M. Pyk entra dans la chambre au moment où les félicitations pleuvaient sur sa nièce. Ses plans étaient déjoués, il fronça le sourcil et frappa du pied avec humeur; mais il n'eut pas le temps de laisser voir son mécontentement. Il fut à son tour entouré, complimenté et caressé par la foule. Il ne lui resta plus rien à faire qu'à répondre gracieusement à ses hôtes, et à s'approcher de Baetely qui était toujours remplie de honte et de confusion. Son bonheur lui semblait encore un songe. L'homme qu'elle aimait secrètement, et dont elle n'avait pas encore osé prononcer le nom, était hautement proclamé comme son époux. Elle allait se réunir à lui pour ne plus jamais s'en séparer. Elle sentit alors toute l'étendue de son bonheur; son cœur, longtemps comprimé, brisa ses digues, et un torrent de larmes s'échappa de ses paupières.

M. Pyk fut effrayé; ce grand connaisseur du cœur humain ignorait le bonheur des larmes. Il entraîna Baetely avec lui dans la chambre voisine, s'assit en silence auprès d'elle, et la laissa pleurer.

— Qui cause ta peine? lui demanda-t-il plusieurs fois. Il n'obtint pas de réponse.

— Je croyais que cette fête te rendrait heureuse... Je pensais...

— Hélas! dit la jeune fille en soupirant, et en essuyant ses larmes à la voix de son oncle qu'elle honorait comme son père.

— M. Quint ne te plairait-il pas? dit-il; ne veux-tu

pas de lui? avoue-le-moi, je ne m'en fâcherai pas. C'est une folie de ma part de ne t'avoir pas prévenue, de ne t'avoir pas consultée. Ta tante n'a pas compris ton petit cœur. Il n'y a nullement de ma faute.

En entendant les paroles de son oncle, et en reconnaissant l'erreur qu'avaient causée ses pleurs, Baetely voulut répondre, mais sa voix se dissipa en soupirs; elle rougit sous les larmes, et laissa tomber sa tête sur son épaule.

— Oui, c'est une maudite histoire! s'écria l'oncle embarrassé, en essuyant lui-même une larme qui s'échappa de ses yeux; et il songeait déjà comment il pourrait donner le change à ses convives, et leur faire croire que tout ceci n'était qu'une plaisanterie.

— Sois tranquille, Baetely, ajouta-t-il. La chose peut encore s'arranger; il ne faut pas perdre le sang-froid dans les grandes circonstanees : voilà le principal. — Consens seulement à me dire si M. Quint te semble absolument odieux, et si tu ne crois pas pouvoir l'aimer avec le temps. Je pourrais te conter vingt histoires qui te prouveraient que les meilleurs ménages viennent d'unions forcées; mais malheureusement le temps nous presse. Si tu voulais essayer provisoirement des fiançailles, cela me donnerait un peu de loisir pour arranger l'affaire.

— Mais, balbutia la jeune fille, savez-vous bien aussi si M. Quint peut me souffrir?

— Te souffrir, Baetely! s'écria M. Pyk, te souffrir! que Dieu me fasse grâce, il est amoureux de toi à en mourir! Baetely, hors d'elle-même, se jeta dans les bras de son oncle.

— Mon Dieu! s'écria M. Pyk, dont l'inquiétude croissait, explique-toi donc, mon enfant; parle, je t'en supplie; essaie des fiançailles : tu te représentes la chose plus terrible qu'elle n'est; il n'est pas encore de jeune fille qui en soit morte.

Baetely n'entendit pas l'exhortation de son oncle; ces mots seuls retentissaient encore à son oreille : Il est amoureux de toi à en mourir!

Elle se serra plus étroitement contre son vieux parent, cacha son visage dans son sein, et s'écria : Dites-le-lui, car je n'ose le lui dire; dites-lui que je l'aime de tout mon cœur!

M. Pyk fut sur le point de tomber à la renverse. Il écoutait encore longtemps après qu'elle eut parlé, comme s'il eût attendu la continuation de ses paroles. — Petite folle, dit-il enfin, pourquoi donc alors nous tourmenter ainsi! Ainsi, c'est ton *ultimatum!* Bravo! je cours chercher M. Quint, tu le lui diras à lui-même.

Il l'embrassa et s'échappa, quelques efforts que fit Baetely pour le retenir. M. Pyk entra dans le salon pour chercher le fiancé. Tous les conviés étaient assis en cercle; mais M. Quint n'avait pas encore paru.

M. Pyk tira sa montre : il était une heure de l'après-midi. — Tout va donc de travers aujourd'hui! murmura-t-il, et il sortit de la maison.

CHAPITRE XIV.

Ce n'était pas seulement pour M. Pyk que tout allait de travers. La matinée s'était passée, pour M. Quint, en occupations qui lui avaient été jusqu'alors étrangères. Il écrivit des compliments, des remercîments, et se para extraordinairement pour la cérémonie du jour.

Un académicien qui doit être présenté à la cour; — un candidat en théologie qui va prêcher sa première homélie en pleine église; — un jeune officier qui se dispose pour sa première parade, n'éprouvent pas plus d'embarras et d'inquiétude que n'en éprouvait M. Quint, en se disant : C'est aujourd'hui le jour de mes fiançailles!

Son imagination lui offrait aussitôt sa future, à qui il n'avait jamais parlé que pour lui faire excuser ses gaucheries; qu'il avait frappée d'effroi à sa première entrevue; qu'il avait réjouie par ses bonds sur la route; qu'il avait mise en fuite par sa chute le long de la montagne. Il se voyait environné de vingt personnes qui le connaissaient à peine, et qui l'examineraient avec les yeux de la critique, ou l'obséderaient de compliments peu sincères. Il maudissait alors la vanité et le goût du faste de M. Pyk; et il eût donné la moitié de sa fortune pour se racheter des embarras et des ennuis de cette solennité où il devait jouer le principal rôle.

— O Baetely! s'écria-t-il en parcourant sa chambre à grands pas. Les sauvages sont plus heureux. Deux cœurs qui battent l'un pour l'autre ont-ils besoin de tant d'apprêts?

Cette protestation contre les folies du monde n'empêchait pas les moments de s'écouler. Il fallut s'habiller avec plus de soin que de coutume; ordonner mainte chose dans la maison; songer à ce qu'on dirait aux grands parents, aux témoins, à la fiancée, et préparer la contenance qu'on devait prendre, pour ne pas se compromettre devant sa future et sa famille. Tout en s'habillant, M. Quint s'étudiait donc à répondre aux compliments et aux politesses qui lui seraient adressés. Mais il semblait que son esprit voulût lui refuser toute espèce de service. Il ne trouvait pas une idée, pas une parole; il en était de même de ses vêtements; il recourait tour à tour à toute sa garde-robe, et il finit, quelque bizarre que fût cet accoutrement, par s'arrêter à des culottes blanches, des bas de soie et un habit couleur de violette.

Pendant ce temps, il oublia les phrases d'étiquette qu'il avait composées. Il replaça ses habits sur une chaise, se mit à son pupitre dans une sorte de découragement, et essaya de jeter ses compliments sur le papier. Ce fut alors qu'il sentit combien il était peu fait pour paraître dans une brillante assemblée. Il maudit mille fois les fiançailles, les plans gigantesques de M. Pyk, et la vanité de tous les oncles.

Il se leva; il ne trouvait rien à écrire. Peut-être le discours improvisé devait-il lui réussir davantage. Il s'approcha d'une glace, le visage riant, composant sa voix et

prêt à débiter. — En cet instant, deux choses fort différentes le mirent hors de son assiette.

D'abord, il vit qu'il s'était complétement habillé, mais que sa chevelure était restée dans le plus grand désordre. Puis il entendit sonner dix heures à l'horloge du village voisin, et il vit les fidèles revenir du service divin par tous les chemins.

Une sueur froide inonda tout son corps. Eût-il parcouru au galop la route qu'il avait à faire, il ne pouvait arriver en moins de deux grandes heures au château de M. Pyk. Peut-être la compagnie se réunissait-elle déjà; sans doute il était l'objet de toutes les conversations; Baetely était assurément arrivée avec sa tante, car elles avaient profité de la fraîcheur du matin pour partir de la petite vallée de Wægli, où elles résidaient. — Et le fiancé était encore dans sa chambre, en pantoufles, les cheveux épars et sans poudre!

CHAPITRE XV.

Il est dans le caractère des grands hommes de ne pas se laisser troubler par les événements les plus affligeants. Tout ce qui est grand, imminent, terrible, est également de leur domaine; mais les petits événements triomphent d'eux facilement. C'est là tout ce qu'on peut dire en faveur de M. Quint. Il eût accompli les sacrifices les plus pénibles, supporté les plus grandes douleurs; mais ce moment devant son miroir, où la cloche de l'horloge sonna, lui ravit toutes ses forces.

Il jeta pour la troisième fois son habit, et se mit devant sa toilette pour arranger sa chevelure. Mais un démon ennemi vint encore l'y poursuivre. Tantôt les boucles refusaient de s'arrondir, tantôt elles se révoltaient contre ses doigts. Trois fois il renversa de fond en comble l'édifice de sa coiffure, et trois fois il le releva; car enfin c'était un jour de fiançailles.

Lorsqu'il se leva de son siége, l'horloge sonna onze heures, et, pour comble de tourment, toutes les horloges voisines répétaient à la ronde l'heure fatale. M. Quint pâlit d'effroi; il n'avait pas un moment à perdre! Une longue route, une chaleur accablante. Quelle journée se préparait pour lui!

Il prit avec vivacité sa canne et son chapeau, endossa

son habit couleur de violette, donna encore quelques ordres indispensables, jeta un dernier coup-d'œil sur le miroir. Il était onze heures trois quarts lorsque M. Quint sortit de sa maison.

Courir n'est pas le plus sûr moyen d'arriver. Il perdit bientôt haleine; il fallut ralentir le pas et chercher de l'ombrage, car le soleil dardait à plomb.

Tant que M. Quint avait marché d'un pas précipité, il n'avait pu songer librement; ce ne fut que lorsqu'il marcha plus lentement que ses pensées reprirent leur cours. Il sentit que tout était manqué. Les conviés, les parents, la fiancée, tout le monde devait être irrité de son absence, qu'il ne savait de quelle excuse colorer. Jamais il n'avait éprouvé un semblable embarras. Il s'arrêta pour réfléchir à ce qu'il devait faire; il regarda devant lui, derrière lui, leva ses regards vers les Alpes, les abaissa sur le fleuve; il semblait chercher un conseil.

Les rayons du soleil de midi éclataient sur toute la vallée; l'ombre se retirait jusqu'au pied des arbres. Les rochers étincelants éblouissaient les regards : chaque pas du voyageur soulevait un tourbillon de poussière.

M. Quint éprouvait un vif sentiment de malaise; il avait encore plus d'une heure à marcher, et, pour surcroît de disgrâce, il se sentait un violent appétit; car ses embarras lui avaient fait oublier l'heure ordinaire de son premier repas. Mais ses malheurs n'étaient par terminés.

Un vent rafraîchissant venait du fleuve et eût allégé M. Quint de son accablement, si la brise n'eût fait voler une forêt de cheveux sur son visage. Il se retourna vivement, et porta la main à sa nuque; c'est là qu'était le

mal. Ou il avait oublié sa bourse à cheveux, ou il l'avait perdue en chemin.

Il n'y avait pas à hésiter; il partit d'un trait dans la direction de sa maison.

Qu'eût fait tout autre à la place de M. Quint? — Recommencer le trajet si malheureusement commencé, ou attendre au logis un jour plus propice? M. Quint prit le premier parti avec une fermeté digne d'éloges. La bourse à cheveux de taffetas noir était restée sur le pupitre, près de sa lunette d'approche. Ces deux meubles accompagnaient M. Quint dans toutes ses promenades. Il mit la bourse à sa place; et, sa lunette à la main, il quitta en soupirant sa demeure.

L'horloge de l'église sonna cette fois midi, comme si elle eût attendu méchamment son retour pour murmurer un reproche. Il se mit en marche. Mais ce n'était plus l'attrait magnétique qui l'attirait une heure auparavant vers le château de M. Pyk; c'était le désespoir qui hâtait ses pas.

Tout en se faisant mille reproches, il aperçut au loin deux personnes qui venaient au-devant de lui : il s'arrêta en tremblant. — Peut-être sont-elles envoyées pour me chercher, pensa-t-il. Que leur dirai-je? La honte s'empara de lui. Il appliqua sa lunette contre son œil, et vit distinctement deux hommes en habits de fête qui venaient à grands pas. Il résolut de les éviter, afin de se donner le temps d'inventer une histoire. A droite se trouvait le pont qui traverse le fleuve. Bien qu'en le passant il augmentât d'une heure la distance qu'il avait à parcourir, il se hâta de le faire. La frayeur lui ôtait l'usage

de sa raison. Il se glissa comme un criminel à travers les taillis, heureux d'éviter les envoyés qu'il apercevait non loin de lui.

Il eut alors à faire une route d'une longueur interminable. Il était déjà arrivé près du terme de son voyage, et il apercevait au-dessus des arbres, d'un côté du fleuve les tours et les pignons de Thosa, et au delà des eaux les murs du vieux château, lorsque le clocher de l'église du bourg sonna deux heures, et annonça par des tintements la prière du soir.

— C'est fini ! s'écria M. Quint, on ne m'attend plus !

CHAPITRE XVI.

Pour mieux s'assurer de ce qu'il craignait, il gravit un petit coteau boisé d'où on pouvait observer l'intérieur du château de M. Pyk, et tout ce qui s'y passait.

Il choisit la place la plus commode, et braqua sa lunette. Les fenêtres étaient ouvertes : il vit les convives assis à une longue table ; ils semblaient fort joyeux et nullement occupés de lui. Des larmes brûlantes coulèrent le long de ses joues. Il sentit toute l'horreur de sa position. Fatigué d'une longue course, énervé par la chaleur du jour, triste et affamé, il fallait encore qu'il contemplât de loin, assis sur le tronc d'un vieux chêne, le repas de ses propres fiançailles. Qui eût pu garder le sang-froid à sa place ?

Il jeta sa lunette, et essuya les larmes de dépit qui inondaient son visage. Il jura de renoncer à Baetely et au monde entier, de chercher plus que jamais la solitude, de vivre isolé, de fuir tous les plaisirs de la vie, et de ne plus trouver de joie qu'à rester malheureux.

Ces serments n'étaient pas fort sensés sans doute, mais il éprouvait quelque soulagement à les faire. Le silence des bois, les ombres qui s'étendaient à travers les arbres, tout contribuait à le calmer. Il prit ce calme pour le résultat de ses résolutions philosophiques.

M. Quint resta lontemps à méditer sur le coteau. Il a

depuis avoué que les heures où il s'était abandonné à ses rêveries dans le bois appartenaient aux plus doux moments de sa vie. Pour ne pas les troubler, il détourna ses regards du château, et choisit une place plus obscure. Une partie de la vallée se déroulait à ses pieds ; des nuages d'un gris de perle brillaient au sommet des montagnes, des colonnes de poussière parcouraient en tourbillonnant les bords du fleuve, et des hirondelles, les ailes déployées, s'élevaient à une hauteur prodigieuse dans les airs.

Dès que le soir fut venu, il se leva pour s'éloigner; mais un violent ouragan se formait derrière les montagnes. Bientôt les nuages et les rochers furent frappés d'une lueur rougeâtre, et le tonnerre gronda avec fracas dans la vallée, comme si les Alpes fussent prêtes à s'écrouler avec leurs éternels glaciers.

Heureusement M. Quint connaissait son chemin. Le terrible spectacle de la nature n'était pas fait pour l'effrayer; il était d'accord avec la disposition de son âme.

Quand l'éclair fendait la nue, lorsque le vent mugissant s'engouffrait dans la forêt, que le tonnerre roulait le long des montagnes, il lui semblait que le ciel voulût ensevelir dans un vaste tombeau tous les humains et leurs peines. Mais une pluie violente le força à se réfugier dans une cabane dont les habitants l'accueillirent d'une façon hospitalière. Il oublia au milieu d'eux cette malheureuse journée, et répara ses forces par un repas simple et abondant. Il espérait encore regagner sa demeure avant la nuit, mais il était déjà minuit lorsqu'il parvint à la maison de péage établie sur le pont du fleuve.

L'orage s'était dissipé, mais la pluie avait redoublé

d'intensité. M. Quint, à qui cette journée avait apporté plus d'un mécompte, renonça encore à sa dernière espérance. Il se décida à passer la nuit dans la maison du péage. Une lumière isolée y brillait encore.

Tout dans la maison dormait d'un profond sommeil; la femme du douanier veillait seule encore. Elle accueillit le voyageur, mais se plaignit de ne pouvoir l'abriter, car l'orage avait attiré plusieurs étrangers dans sa demeure, et elle ne pouvait disposer d'aucun lit.

— Jour malheureux! murmura M. Quint; faut-il donc que tout conspire contre moi?

— Cependant, dit la femme en réfléchissant un peu, si cela ne vous contrarie pas trop, je pourrai vous donner la moitié d'une chambre. Notre digne ministre est venu se réfugier ici; le lit qu'il occupe pourrait contenir au besoin trois personnes; vous vous arrangerez, mais le lit est bon.

— Non, pour tout au monde, je ne voudrais pas troubler le sommeil de ce digne ecclésiastique!

— Ne craignez rien, il dort profondément; d'ailleurs il ne s'en fâchera pas, répondit l'hôtesse. Tenez, prenez cette lumière, vous trouverez facilement la chambre : la première à main droite, au haut de l'escalier.

M. Quint prit la lumière en silence. Dès qu'il fut arrivé à la porte, il l'éteignit discrètement pour ne pas éveiller le ministre. La lune, qui s'était levée, répandait une clarté douteuse à travers les rideaux. Il trouva le lit, jeta son habit, sa chaussure, et, s'étendant sur la couche près du pasteur endormi, il ne tarda pas à oublier dans le sommeil ses tristes aventures.

CHAPITRE XVII.

La clarté matinale se jouait déjà à travers la fenêtre et les arbres du jardin, lorsque M. Quint s'eveilla.

Il lui sembla qu'il était tard. Le vieux pasteur, à qui il avait tourné le dos, dormait encore; mais il lui parut que son sommeil était pénible.

M. Quint, pour s'épargner une excuse, était sur le point de s'éloigner sans bruit, lorsque l'ecclésiastique étendit sur lui, tout en dormant, son bras qui resta sur son cou, immobile et lourd comme du plomb. M. Quint en perdit presque la respiration.

Il est inutile de dire qu'une excessive modestie était le principal défaut de M. Quint; un autre moins patient que lui eût peut-être repoussé sans cérémonie le bras incommode; pour lui, il n'en fit rien.

Lentement et insensiblement, comme l'aiguille sur le cadran, il essaya de se dérober sous le bras qui lui pesait si fort. Il y réussit passablement, bien que le craquement du lit vermoulu l'eût effrayé deux fois dans son opération. Il avait déjà fait la moitié du chemin, et son pied droit se dirigeait déjà hors du lit, lorsqu'il se vit forcé de faire une halte. Le voisin fit un mouvement comme s'il se réveillait, et M. Quint fit semblant de dormir. Le ministre laissa alors retomber son bras sur le cou de M. Quiut, et parut également se rendormir; mais ce der-

nier resta quelque temps immobile et les yeux fermés, songeant aux aventures de la veille.

Il était imposible qu'il évitât une explication avec M. Pyk; il ne pouvait non plus manquer de devenir la fable de toute la vallée. Mille pensées fâcheuses s'offrirent à son esprit. Il craignait de s'exposer à la risée de ses domestiques, et il eût voulu qu'un siècle eût passé entre cette nuit et le jour qui l'avait précédée. Son bon génie lui suggéra alors l'idée de faire un long voyage, et de prétexter de pressantes et secrètes affaires. Il pouvait tirer de ce motif plusieurs prétextes de son absence de la ville; il pourrait écrire à M. Pyk, et à l'aide de sa plume rendre la chose vraisemblable. Il pensait à écrire aussi à Baetely. Elle lira cette lettre avec douleur, pensait-il, et songera sans cesse à mon retour! M. Quint bénit cette heureuse idée, et il s'en voulut à lui-même de ne l'avoir pas rencontrée plus tôt. Comme il se voyait déjà dans une contrée étrangère, attendant l'instant de revoir sa vallée chérie, sa patrie, ses amis, tout à coup une voix fit retentir ces mots à son oreille : Ah Dieu!

M. Quint crut qu'il allait rendre l'âme d'effroi. Il ouvrit les yeux sans changer de position. Personne ne se trouvait dans la chambre. Le prêtre était paisiblement couché à ses côtés; mais il était impossible qu'une voix aussi douce sortît d'un gosier de cathédrale.

CHAPITRE XVIII.

Le bras incommode se retira, et le ministre se retourna de l'autre côté. M. Quint crut avoir remarqué que ce bras, qui avait passé rapidement devant ses yeux, était couvert d'une peau fine et blanche, et terminé par une main potelée et des doigts délicats qui ne pouvaient pas appartenir à un vieux prêtre. Il se souleva doucement pour observer de plus près son voisin.

Une charmante tête de femme, enveloppée d'un bonnet de mousseline, duquel s'échappaient sur une épaule à demi-nue les anneaux d'une chevelure dorée, se trouvait auprès de lui. L'inconnue reposait sur le lit avec une toilette recherchée, et il semblait qu'elle n'eût pas compté y passer toute la nuit.

Un tel quiproquo ruinait toutes ses espérances. Adieu projets de retour et de bonheur! On ne pouvait tarder à le découvrir dans cette chambre, et sa réputation se trouverait flétrie à jamais. Baetely, M. Pyk, toute la vallée ne pouvait manquer de l'apprendre. On attribuerait son absence à cette aventure. M. Quint se sentait perdu.

Un homme aussi pieux, aussi vertueux, à qui chaque père de famille eût confié sa fille, était couché sur un même lit, Dieu sait avec quelle personne! Il n'était pas de protestation, de serment qui pût l'absoudre. — Et qu'allait dire sa jolie ou sa laide compagne de nuit?

Qu'allait-elle faire en apercevant à son réveil un nouveau venu auprès d'elle?

M. Quint, appuyé sur son bras, immobile comme une statue, contemplait encore cette apparition, hors d'état de prendre une décision quelconque. Suis-je donc né pour être malheureux? se dit-il en soupirant.

La dormeuse s'éveilla, se retourna, rêvant encore à demi, se releva et le regarda avec étonnement. M. Quint... Ah! que n'eût-il pas donné pour que le jugement dernier sonnât à cette heure, que les anges fissent retentir la trompette, et que la terre et le ciel s'abîmassent sur lui! — C'était Baetely elle-même qui le regardait avec ses grands yeux bleus.

CHAPITRE XIX.

Si l'on se rappelle la timidité excessive du pauvre fiancé, on se peindra facilement son épouvante en se trouvant couché auprès de sa bien-aimée, au moment même où il se croyait séparé d'elle pour toujours. Ses aventures avec Baetely, depuis la perte des pantoufles rouges jusqu'à cet instant, lui semblaient si merveilleuses, qu'il eut besoin du secours de toute sa philosophie pour ne pas se croire ensorcelé.

Baetely n'était pas moins étonnée. Elle n'avait, durant toute la journée précédente, entendu parler que de lui, elle n'avait pensé qu'à lui, et cette nuit même il avait été l'objet de ses songes; dans le premier instant du réveil, en le voyant à son côté, elle crut qu'elle rêvait encore.

Son âme, flottant entre la vie et le sommeil, démêla bientôt la réalité, bien qu'elle fût plus invraisemblable que les images fantastiques d'un songe.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, M. Quint !

— Baetely ! balbutia le pauvre homme, il est certain, bien certain, et vous pouvez croire... que c'est sans le vouloir que je me trouve ici !

— Ah ! je le crois ! répondit Baetely en soupirant au souvenir de ses tourments de la veille. En effet, après avoir envoyé des messagers dans toute la vallée, chacun s'était retiré tristement, et Baetely, le cœur navré, était repartie avec sa tante, le long du fleuve, pour regagner

sa demeure. C'est dans ce trajet que surprises par l'orage, elles s'étaient réfugiées, comme M. Quint, dans la maison du péage.

— La femme du douanier m'avait indiqué cette chambre, continua le philosophe; elle pensait que le ministre s'y était retiré. J'en suis bien affligé. Je suis...

Baetely vit à la figure loyale de M. Quint qu'il ne mentait pas; elle ne savait que résoudre, et elle n'avait pas la force de chasser loin d'elle celui qui cependant l'avait abandonnée avec mépris.

— Vous ne m'en voulez pas, Baetely? dit M. Quint d'une voix altérée.

— Ne le devrais-je pas?... répondit Baetely, dont les joues se couvrirent d'une rougeur virginale.

— Oh! ne me parlez pas d'hier! s'écria M. Quint. Je ne mérite pas de pardon; vous ne me pardonnerez jamais! — Mais, écoutez-moi : je veux tout vous avouer, tout, sans aucune réticence; je ne veux plus avoir de secret pour vous; et si alors j'étais encore digne de votre amitié... et que le passé fût oublié... je serais le plus heureux des mortels, rien n'égalerait ma joie! Oui, je veux tout vous dire.

Ainsi parla M. Quint, et il lui raconta dans le plus grand détail, et avec cet accent de vérité qui ne trompe jamais, tous ses malheurs de la veille.

Avec quelle ivresse Baetely écoutait ce récit, dont chaque mot était un aveu d'amour. Et lorsqu'il revint à son séjour sur la colline, à la résolution qu'il avait prise de renoncer au monde et de s'éloigner, elle lui dit tendrement : Oh ! non, vous ne le ferez pas.

— Je le ferai, dit M. Quint en soupirant, je le ferai si... Ici sa main s'approcha de la sienne, la voix lui manqua; mais le tremblement de sa main qui pressait celle de Baetely, l'émotion que trahissait son silence, son regard suppliant, toutes ces choses en disaient plus que les plus belles paroles.

Baetely ne pouvait non plus parler. Ses regards se confondaient avec ceux du pauvre Quint, et lui dévoilèrent tout ce qu'il avait à espérer. Un plus beau ciel se développa à leurs yeux, l'amour les environna de ses feux, la terre disparut pour eux, et le bonheur pénétra dans leur âme.

— Oh! nous serons heureux! s'écria M. Quint enivré de tendresse.

— Heureux! murmura Baetely, et sa tête se pencha mollement sur son sein, d'où s'échappa un soupir d'amour.

M. Quint pressa encore la main de Baetely, et sentit à son doigt un anneau d'or qui le fit songer à la fatale journée de ses fiançailles.

— Il n'est pas trop tard, dit-il; et ôtant son anneau, il le mit au doigt de Baetely. — Et toi, chère Baetely, me donneras-tu le tien?

Elle le lui tendit avec pudeur. Les fiançailles étaient faites. Aucun d'eux ne prononça une parole; les larmes qui brillaient dans leurs yeux tinrent lieu des serments d'éternel amour que leurs bouches ne pouvaient prononcer.

Le soleil du matin inonda l'heureux couple de flots de lumière.

— O Baetely! ma Baetely! s'écria M. Quint.

CHAPITRE XX.

M. Pyk, eût-il rassemblé toutes les pompes de Salomon, n'aurait pu rendre l'union des deux époux plus solennelle qu'elle ne l'avait été sur cette chaste couche, dans la misérable chambre du douanier, à la clarté de l'aurore et au joyeux chant des alouettes.

M. Quint oublia ses chagrins et ses projets de voyage. L'habit couleur de violette, la chaussure et la bourse à cheveux furent remis en toute hâte à leur place; et il s'éloigna modestement pour ne pas troubler la toilette de sa fiancée.

Baetely, accompagnée de sa tante et de son futur, revint aussitôt chez M. Pyk. Le même jour le contrat fut signé sans apparat et sans bruit; et quinze jours après la noce se fit dans toute la simplicité campagnarde.

Baetely porta le reste de ses jours des pantoufles rouges, en mémoire de l'heure où elle avait conquis le cœur de son époux.

FIN DE LA FIANCÉE.

LA NUIT DE ST-SYLVESTRE.

PREMIÈRE PARTIE.

LE GARDE DE NUIT.

CHAPITRE PREMIER.

Marguerite, femme d'un vieux garde de nuit (1), souleva, un soir de Saint-Sylvertre, la petite fenêtre de sa maison, et, passant sa tête, se mit à contempler les ténèbres. La neige tombait silencieusement à gros flocons dans les rues de la Résidence. Elle regarda longtemps aller et venir les bourgeois qui se rendaient dans les boutiques pour y faire emplette des cadeaux du nouvel an, ou qui allaient dans les cafés et les cabarets unir, au milieu du plaisir et de la joie, l'ancienne année à la nou-

(1) *Nachtwaechter*, ou garde de nuit. Ils ont en Allemagne les mêmes fonctions que les *watchmenn*, leurs confrères d'Angleterre. Elles consistent à crier ou plutôt à chanter les heures, et à veiller à la sûreté publique. (*Trad.*)

velle. Mais le froid lui glaça bientôt le visage; elle retira sa tête, abaissa la fenêtre, et dit à son mari : Gottlieb, reste à la maison, et laisse cette nuit Philippe veiller pour toi; car il neige bien fort, et tu sais que la neige ne fait pas de bien à ta jambe. Il y aura du monde toute la nuit dans les rues. On dirait qu'il y a une fête dans chaque maison. On voit aussi beaucoup de masques (1); notre Philippe n'aura pas d'ennui.

Le vieux Gottlieb branla la tête : Catau, dit-il, cela me conviendrait assez. Le coup de-feu que j'ai reçu au genou me sert de baromètre; il m'a déjà annoncé depuis deux jours que le temps changerait. Il est juste que le fils fasse un peu le service du père, puisqu'il doit hériter de la charge.

C'est ici le lieu de dire que le vieux Gottlieb avait servi autrefois en qualité de vaguemestre dans un régiment du roi, jusqu'à ce qu'il reçût une balle ennemie à l'attaque d'une redoute. Son capitaine, qui l'avait vu monter le premier à l'assaut, demanda pour lui la croix de mérite; mais le pauvre vaguemestre fut trop heureux d'obtenir une place de maître d'école, qu'on lui accorda en faveur de son talent d'écrire; elle lui fut enlevée à l'époque de l'amélioration du système d'enseignement, et Gottlieb fut nommé garde de nuit pour le dédommager de la perte de ses fonctions. On lui adjoignit son jeune fils Philippe, qui continuait d'exercer l'état de jardinier.

Le petit ménage avait peine à subsister : cependant Catherine était simple et économe, et le vieux Gottlieb

(1) C'est aussi un usage du Nord. (*Trad.*)

un véritable sage qui se contentait de peu. Philippe se plaisait chez le jardinier au service duquel il était. C'était un joli garçon de vingt-cinq ans, et lorsqu'il allait porter des fleurs dans les grandes maisons, les belles dames ne manquaient pas de lui glisser quelque argent dans la main.

Catherine avait déjà pris sa mante pour aller chercher Philippe, lorsque celui-ci entra dans la maison.

— Mon père, dit Philippe en tendant la main à Catherine, il neige, et ce temps-là ne te vaut rien ; je te remplacerai cette nuit, si tu le veux; tu pourras dormir à ton aise.

— Tu es un brave garçon, dit le vieux Gottlieb.

— Et puis j'ai pensé que c'était demain le nouvel an, continua Philippe, et que nous pourrions passer gaîment notre temps à table. Ma mère n'a peut-être pas ce qu'il lui faut?...

— Ne t'embarrasse de rien, dit Catherine, il y aura encore une bouteille pour vous deux; cela ira encore. Et dans la semaine les gardes de nuit auront leurs cadeaux ! Tu vois que nous pouvons bien vivre.

— Allons, tant mieux. Et avez-vous payé votre loyer? dit Philippe. Le vieux Gottlieb haussa les épaules.

Philippe déposa de l'argent sur la table, et dit : — Voilà vingt-deux florins de mes épargnes. Je puis bien m'en passer. Prenez-les, ce sont vos étrennes; ainsi nous pouvons passer gaîment ensemble le jour de l'an. Que Dieu vous conserve la santé et vous donne de longues années !

Catherine embrassa son fils en pleurant. Le vieux

Gottlieb lui dit : — Philippe, tu es la consolation de notre vieillesse; Dieu te le rendra. Je te le dis, sa bénédiction ne te manquera pas. Je ne souhaite rien autre chose, pour cette nouvelle année, que de conserver ton cœur tel qu'il est.

A ces mots, le vieillard se leva, et alla inscrire les vingt-deux florins sur un grand registre. — Ce que tu m'as coûté dans ton enfance, reprit-il, tu me l'as déjà presque entièrement rendu. Maintenant nous avons reçu trois cent dix-sept florins de tes épargnes.

— Trois cent dix-sept florins! s'écria Catherine avec étonnement; puis se tournant vers Philippe d'un air de compassion, elle lui dit : Mon pauvre enfant, si tu avais épargné pour toi cette somme, tu aurais pu t'acheter un morceau de terre, faire du jardinage pour ton propre compte, et épouser Rose. Cela ne peut pas aller ainsi longtemps; console-toi, nous sommes vieux, et tu n'auras pas toujours à nous soutenir.

— Ma mère, dit Philippe en fronçant un peu le sourcil, que dites-vous là? Il est vrai que Rose m'est plus chère que la vie; mais je la quitterais cent fois pour mon père et pour vous!

— Tu as raison, Philippe, dit le vieillard : soutenir ses parents, c'est remplir un devoir sacré! cela te portera bonheur le reste de ta vie.

— Pourvu que le temps ne paraisse pas trop long à la jeune fille, et qu'elle n'en épouse pas un autre en attendant, dit Catherine; car Rose est une jolie fille, il faut en convenir. Elle est pauvre; mais elle ne manquera pas d'épouseurs, vertueuse et bonne ménagère comme elle l'est.

— Ne craignez rien, ma mère, répondit Philippe : Rose m'a juré de ne jamais épouser un autre que moi, et c'est assez pour que je sois tranquille. Sa mère n'a rien à dire contre moi; et si je pouvais m'établir aujourd'hui, demain je conduirais Rose à l'église, je le sais. Tout ce qui me chagrine, c'est que sa mère nous empêche de nous voir aussi souvent que nous le voudrions..... Mais, ajouta-t-il à voix basse, en se parlant à lui-même, ce soir, à minuit, devant la grande porte de Saint-Grégoire, sa mère n'y sera pas, et nous pourrons jaser en liberté.

En parlant ainsi, Philippe se couvrit de la capote de garde de nuit, passa le cornet en bandoulière, prit à la main le bâton ferré, et, souhaitant une bonne nuit à ses vieux parents, se rendit à son poste.

CHAPITRE II.

Philippe traversa les rues couvertes de neige, où affluaient encore les citadins. Les maisons étaient éclairées, et de nombreux carrosses traversaient la ville en tous sens. Cette vie animée plaisait au jeune garde de nuit; il annonça d'une joyeuse voix la dixième heure, et s'arrêtant devant la maison où Rose passait la soirée avec ses amies : Elle m'entend, se disait-il, elle pense à moi, et peut-être en oublie-t-elle ce qui l'entoure. Pourvu qu'elle ne manque pas à notre rendez-vous!

Après avoir fait sa tournée, il revint encore devant la maison où Rose se trouvait, et regarda avec attention. Des tournures de femmes se dessinaient à travers les fenêtres; il crut voir Rose, et son cœur battit plus vivement. Il resta longtemps à observer, sans songer au froid et à la neige.

Il se sentit néanmoins tout glacé, lorsque l'horloge sonna onze heures, et qu'il fallut recommencer sa ronde. Ses dents se choquaient avec violence; à peine trouvait-il la force d'annoncer l'heure et de faire retentir son cornet. Comme il passait dans une rue étroite, un singulier personnage s'offrit tout à coup devant lui. Son visage était couvert d'un masque de soie noire; un court manteau de taffetas couleur de feu flottait sur ses épaules, et son

petit chapeau placé sur l'oreille était surmonté d'une énorme touffe de longues plumes blanches.

Philippe chercha à éviter ce masque ; mais celui-ci lui barrant le chemin, s'écria : Arrête ! mon ami, qui es-tu ? où vas-tu ?

— Dans la Marien-gasse, pour crier l'heure, répondit Philippe.

— C'est divin ! il faut que je t'entende ; mais acquitte-toi de ta charge en virtuose, car tu as à faire à un connaisseur.

Philippe lui dit en riant : Monsieur, il fait meilleur à chanter dans une chambre chaude, auprès d'une bouteille, qu'au milieu de la rue, dans la neige. — Et gagnant la Marien-gasse, il y annonça onze heures, avec le chant languissant et monotone des gardes de nuit dans toute l'Allemagne. A la seconde station, le masque qui l'avait accompagné s'approcha de lui : Tu n'es pas en voix, l'ami, dit-il. Donne-moi ton cor, je vais souffler et chanter pour toi, tu verras ce que je sais faire.

Philippe céda complaisamment à sa demande, et lui remit son cor. Celui-ci s'acquitta merveilleusement de ses nouvelles fonctions, et parut y prendre grand plaisir. Philippe riait grandement de la fantaisie de ce jeune seigneur, qui sortait sans doute d'un bal ou d'un festin où il avait puisé sa bonne humeur.

— Sais-tu, l'ami ? j'ai grande envie de veiller à ta place pendant une couple d'heures. Donne-moi ton manteau et ton large chapeau ; moi, je vais te laisser ma capote et ma toque ; va m'attendre dans ce cabaret, et bois, en m'attendant, ces deux écus à ma santé.

Philippe se refusa d'abord à cette offre; mais le masque redoubla ses prières, et le pauvre garde, qui tremblait de froid, n'eut pas la force de résister longtemps. Il concéda au jeune étranger l'exercice de sa charge pour une demi-heure, et lui fit promettre de se trouver à minuit devant l'église de Saint-Grégoire pour changer la capote de gros drap, le cor et le bâton ferré, contre son manteau de soie rouge, sa tunique, son masque et sa brillante coiffure.

Les habits furent échangés; Philippe attacha le masque sur son visage, se couvrit du chapeau à plumes, et s'enveloppa dans le léger manteau.

— J'espère que vous n'abuserez pas de ma complaisance, dit-il à l'inconnu, et que vous ne me compromettrez pas par quelques folies.

— Laisse-moi faire et va-t'en. A minuit devant Saint-Grégoire! Adieu. Le nouveau garde de nuit partit en gambadant, et Philippe se dirigea vers le prochain cabaret pour aller réchauffer ses membres engourdis.

CHAPITRE III.

Comme Philippe passait devant le péristyle du palais, il se sentit retenu par une personne également masquée qui descendait d'un carrosse. Philippe s'arrêta, et demanda avec l'inflexion de voix qu'on prend sous le masque ce que l'étranger voulait de lui.

— Monseigneur, avez-vous dessein de passer la porte sans entrer? lui demanda le masque. Votre Altesse royale veut-elle donc partir à pied?

— Mon Altesse royale! dit Philippe en riant. Je ne suis pas une Altesse; quelle idée avez-vous là?

Le masque s'inclina avec respect, et jeta un regard sur l'agrafe de diamant qui retenait l'aigrette attachée au chapeau de Philippe. — Je vous demande pardon d'avoir trahi l'incognito, monseigneur, dit-il; mais, sous quelque costume qu'elle se cache, la grâce de Votre Altesse la fera toujours reconnaître. Me permettrez-vous de vous introduire dans le bal?

— Au bal, moi! voyez si ma chaussure est propre à la danse, répondit Philippe.

— Votre Altesse se bornera donc au jeu?

— Encore moins, je n'ai pas d'argent sur moi, dit le garde de nuit.

— Que Votre Altesse daigne disposer de ma bourse,

dit le masque en offrant à Philippe une longue bourse remplie d'or.

— Mais savez-vous bien qui je suis? dit Philippe en repoussant la bourse.

— Son Altesse royale le prince Julien, murmura le masque, à voix basse, à son oreille.

En cet instant, Philippe entendit son remplaçant crier l'heure à tue-tête dans la rue voisine. Il vit alors à qui il avait eu affaire. Le prince Julien, connu dans la Résidence comme un jeune homme fougueux, aimable et spirituel, se livrait souvent à des folies de ce genre.

— Eh bien! se dit Philippe, s'il joue si parfaitement le rôle de garde de nuit, je veux tâcher de ne pas rester en arrière dans celui de prince. Au reste ce sera sa faute si je commets qnelque sottise.

Il s'enveloppa davantage dans son manteau rouge, prit la bourse, et la mit dans sa ceinture en disant à celui qui la lui présentait : Qui êtes-vous? demain je vous rendrai votre argent.

— Je suis le chambellan de Votre Altesse, comte de Pilzow.

— Bien : allez en avant, je vous suis.

Le chambellan obéit, et monta légèrement les grands degrés de marbre. Philippe le suivait en tremblant. Ils entrèrent dans une salle immense, éclairée par mille flambeaux dont l'éclat se réfléchissait dans une multitude de glaces et de cristaux. Une foule de personnes masquées la parcouraient en tous sens; on y voyait des sultans avec des tyroliennes, des chevaliers armés de toutes pièces et des nonnes, des colporteurs, des faunes, des

moines, des juifs, des amours et des turcs. Philippe resta quelques moments étourdi et aveuglé. Jamais un pareil spectacle ne s'était offert à ses yeux. Il lui semblait que ce fût un songe. Des quadrilles de danseurs, qui se mêlaient au son d'une musique harmonieuse, occupaient le milieu de la salle.

Philippe, qui éprouvait une sorte de bien-être au milieu de tout ce tumulte, était si frappé d'étonnement, qu'il pouvait à peine répondre par une inclination de tête à la foule de masques qui passaient auprès de lui, et dont les uns lui adressaient quelques paroles piquantes, tandis que les autres le saluaient avec respect.

— Votre Altesse veut-elle s'approcher de la table de jeu? lui dit à voix basse le chambellan qu'il avait rencontré dans la rue, et qui portait le costume d'un bramine.

— Laissez-moi me remettre un peu, répondit Philippe; en vérité je suis gelé!

— Votre Altesse pourrait se faire servir quelque chose, dit le bramine; et il conduisit Philippe dans un cabinet voisin où plusieurs valets de pied apportaient des flacons remplis de vins de toute espèce. Le prétendu prince fit signe qu'on s'éloignât, et, resté seul, il vida quelques verres à grands traits.

Un peu remis, et échauffé par un généreux vin de Grèce, Philippe rentra dans la salle et se rapprocha du chambellan : Eh bien! comte, lui dit-il, vous ne dansez pas?

Celui-ci soupira et haussa les épaules. Le jeu, la danse, n'ont plus d'attraits pour moi, répondit-il, et les jours de plaisir sont passés. La seule personne que j'aurais voulu

inviter... la comtesse Bonau... je croyais qu'elle m'aimait... Figurez-vous mon désespoir... nos familles étaient d'accord... tout à coup elle rompt avec moi.

— C'est la première nouvelle que j'ai de cette rupture, dit Philippe.

— Quoi! vous l'ignoriez, mon prince? C'est la nouvelle de toute la cour, dit le chambellan en soupirant de nouveau; nous avons cessé de nous voir depuis quinze jours; elle ne m'a même pas permis de me justifier, et elle m'a renvoyé trois lettres sans les ouvrir. La comtesse est ennemie jurée de la baronne de Reizenthal, que j'avais promis d'éviter. Figurez-vous mon embarras, lorsque, dans la dernière partie de chasse de la princesse, je me suis vu désigné pour le cavalier de la baronne. — Que pouvais-je faire? Pouvais-je refuser? La comtesse apprit tout cela le lendemain, et je reçus mon congé.

— Allons, mon cher comte, ne vous désespérez pas. Le plaisir dispose à l'indulgence : la comtesse est-elle ici?

— Ne voyez-vous pas là-bas, à gauche, cette carmélite entre trois diables? Elle ôte son masque, c'est elle! O mon prince! un mot de vous, et...

Philippe, à qui le vin de Chypre donnait de l'audace, se rendit sans embarras vers la carmélite. La comtesse le regarda quelques instants d'un air grave, et rougit extrêmement lorsqu'il prit place auprès d'elle. Elle avait de la beauté, mais Philippe se dit en lui-même que Rose était cent fois plus jolie.

— Ma belle comtesse... dit-il; mais il ne put achever, tant les regards de la comtesse jetaient de trouble dans son âme.

— Prince, lui dit la comtesse, j'ai des reproches à vous faire; vous étiez moins raisonnable il y a une heure.

— Belle comtesse, c'est là ce qui cause mon trouble et mon repentir.

— Tant mieux, mon prince; du moins, cette fois, je ne serai pas forcée de vous fuir.

— Comtesse, j'ai une demande à vous faire : sous cet habit de nonne, comptez-vous faire pénitence de vos péchés?

— Je n'ai rien à expier.

— Mais cependant, comtesse, vos cruautés... votre injustice envers le pauvre comte de Pilzow qui est là, abandonné du monde entier.

La belle carmélite baissa les yeux et parut quelques moments embarrassée.

— Savez-vous, belle comtesse, que le chambellan est aussi innocent que moi de toute cette affaire de la partie de chasse?

— Aussi innocent que vous, mon prince! dit la comtesse en fronçant le sourcil; ce n'est pas ce que vous me disiez il y a une heure.

— Vous avez raison, belle comtesse, mais j'étais moins raisonnable, ne me l'avez-vous pas dit tout à l'heure? Maintenant, je vous jure que c'est sur l'ordre exprès de la princesse que le chambellan s'est fait le cavalier de la baronne qu'il déteste...

— Qu'il déteste! répéta la comtesse en souriant amèrement.

— Oui, le comte déteste, il méprise la baronne. Croyez-

moi, il a presque passé avec elle les bornes des convenances, et tout cela pour vous. Il n'aime, il n'adore que vous, qui le repoussez si cruellement !

— Comment se fait-il que vous vous intéressiez si vivement au comte de Pilzow, mon prince? Il n'en a pas toujours été ainsi !

— C'est que je ne le connaissais pas comme je le connais aujourd'hui, comtesse ; j'ignorais les peines que vous lui avez causées. Je vous le jure, il est innocent, et ce serait plutôt à lui à pardonner qu'à vous.

— Silence ! dit à voix basse la carmélite ; on nous observe, tâchons de nous éloigner d'ici. A ces mots, elle remit son masque et donna le bras à Philippe. Ils ne tardèrent pas à sortir de la salle et à gagner un cabinet voisin ; là, la comtesse exhala ses plaintes contre le chambellan, plaintes qui n'étaient que des griefs de jalousie. Tandis qu'elle essuyait une larme amenée avec peine, le bramine, se glissant doucement auprès d'elle, implora son pardon à genoux.

Philippe unit leurs mains sans mot dire, et les laissa se justifier l'un et l'autre. Pour lui, il revint avec curiosité dans la salle.

CHAPITRE IV.

À peine Philippe venait-il de rentrer dans le bal, qu'un mameluck s'approcha de lui : — Beau masque, lui dit-il, je suis heureux de vous rencontrer. Daignez me permettre de vous dire deux mots en particulier. — En parlant ainsi, il l'entraîna dans une embrasure de croisée.

— Que voulez-vous de moi? lui demanda Philippe.

— Je vous en conjure, dit le mameluck d'une voix sourde, mais émue, dites-moi où est la bouquetière?

— Que m'importe la bouquetière?

— Mais il m'importe d'autant plus à moi, répondit le mameluck, dont la voix étouffée et les mouvements brusques annonçaient une agitation extrême. — C'est ma femme! voulez-vous causer mon malheur? Prince, je vous en supplie, ne me poussez pas au désespoir. Renoncez à vos projets.

— De tout mon cœur! répondit Philippe. Qu'ai-je de commun avec votre femme?

— Oh! prince, prince, s'écria le mameluck, je suis bien résolu de mettre fin à ceci, dût-il m'en coûter la vie. Renoncez à feindre plus longtemps; tout est découvert. Tenez, voici le billet que cette femme trompeuse vous a glissé dans la main, et que vous avez perdu dans le tumulte avant de l'avoir lu.

Philippe prit le papier. Ces mots y étaient tracés au crayon : « Changez de masque; tout le monde vous a reconnu. Mon mari nous observe; il ne me reconnaît pas. La discrétion aura sa récompense. »

— Hum! murmura Philippe. Aussi vrai que j'existe, ce n'est pas à moi que cette lettre est adressée. Je m'embarrasse peu de votre femme.

— Ciel et enfer! mon prince, ne me faites pas perdre la raison! Savez-vous qui vous avez devant vous? Je suis le maréchal de Blankenschwerdt. Depuis le dernier bal je connais toutes vos démarches.

— M. le maréchal, dit Philippe, je vous prie de m'excuser, mais la jalousie vous aveugle. Si vous me connaissiez mieux, vous auriez une tout autre opinion de moi. Je vous donne ma parole d'honneur que vous n'avez rien à craindre de moi.

— Parlez-vous sérieusement, mon prince?

— Très sérieusement.

— Donnez-m'en donc la preuve.

— Qu'exigez-vous que je fasse?

— Vous avez détourné jusqu'à ce jour ma femme d'aller en Pologne visiter avec moi les terres de sa famille; engagez-la à partir.

— Volontiers, si cela vous est agréable.

— Votre Altesse m'épargnerait ainsi de grands malheurs! A ces mots il s'éloigna.

Un moment après, une femme masquée, en longs habits de deuil, prit doucement le bras de Philippe : — Où courez-vous ainsi? lui dit-elle. N'avez-vous pas compassion d'une pauvre veuve?

Philippe répondit galamment : — Belle veuve, les consolateurs ne vous manqueront pas; m'appartient-il de me mettre dans leur nombre?

— Pourquoi êtes-vous si indocile et ne changez-vous pas de déguisement? dit la veuve en le tirant à l'écart. Croyez-vous donc, mon prince, que tout le monde ne vous a pas reconnu?

— Le monde est dans l'erreur et se trompe de personne, dit Philippe.

— En vérité, mon prince, si vous ne changez pas de costume, vous ne me reverrez pas de la soirée. Je n'ai pas envie de fournir au maréchal l'occasion de me faire publiquement une scène.

Philippe apprit alors à qui il avait affaire. — Vous étiez tout à l'heure une jolie bouquetière, dit-il; vos fleurs se sont-elles sitôt passées?

— Tout passe si vite! surtout la tendresse des princes. Ne vous ai-je pas vu quitter la salle avec une carmélite? Avouez votre inconstance, vous ne sauriez la cacher plus longtemps.

— J'aurais bien aussi quelque accusation à porter contre vous, dit Philippe.

— Et laquelle?

— Il y a par le monde un certain maréchal qui vous aime avec constance et que vous désolez.

— C'est fort bien, mon prince. J'aurais tort, grand tort, en vérité, de vous écouter plus longtemps. Je me fais en effet des reproches, et je vous admire.

— Écoutez, madame, j'estime le maréchal, et je ne voudrais pas qu'il devînt malheureux à cause de moi.

La belle veuve le regarda quelques moments en silence.

— Si vous avez réellement quelque estime pour moi, vous partirez avec le maréchal pour la Pologne. Il est temps que nous cessions de nous voir. Une jolie femme est pleine d'attraits ; mais une femme vertueuse est encore plus ravissante.

— Prince ! s'écria la maréchale frappée de surprise, est-ce bien vous qui me parlez ainsi ?

— Voyez-vous, reprit Philippe, je suis un séducteur d'une espèce toute particulière. Je cherche la vertu et la fidélité chez les femmes, et je les trouve rarement. Une femme vertueuse et fidèle peut seule m'attacher ; — c'est pourquoi je m'attache si peu.

— Vous êtes d'une humeur détestable, prince ! dit la veuve ; et le tremblement de sa voix, ainsi que l'agitation de son sein, trahirent tout ce qui se passait en elle.

— Non, répondit Philippe, je suis au contraire de la meilleure humeur du monde. Mais je veux réparer le mal que j'ai fait sans le savoir ; je le disais tout à l'heure au maréchal.

— Quoi ! s'écria la veuve effrayée, vous avez parlé au maréchal !

A ces mots, elle jeta les yeux autour d'elle avec effroi, et donna tous les signes de la plus violente agitation. — Où est mon mari ? dit-elle enfin.

Philippe lui montra du doigt le mameluck qui s'avançait lentement vers eux.

— Prince, lui dit la maréchale avec l'accent de la colère, que Dieu vous le pardonne ; je ne vous le pardon-

nerai jamais. Nous ne nous reverrons jamais dans cette vie ! — Elle lui tourna fièrement le dos, rejoignit le mameluck, et s'engagea avec lui dans un entretien fort animé, autant qu'il était possible d'en juger par leurs gestes.

Philippe ne put s'empêcher de rire : — Mon substitut le garde de nuit s'arrangera comme il pourra, se dit-il. Je ne joue pas mal mon rôle en son nom. S'il pouvait le continuer désormais comme je l'ai commencé !

Il s'approcha des danseurs, et aperçut avec plaisir la jolie carmélite auprès de son désolé bramine. Celui-ci vint alors trouver son protecteur, et lui exprima dans les termes les plus vifs toute sa reconaissance. — C'est dommage que je ne reste pas prince le reste de mes jours, pensa Philippe, tous ces gens-là seraient bientôt contents de moi. Il n'est rien au monde de plus facile que cet état-là; avec un mot on fait plus que le meilleur avocat avec le plus long discours. Et si j'étais prince, Rose serait... elle serait perdue pour moi. Allons, il vaut mieux rester ce que je suis !

Il regarda une pendule : il était onze heures et demie. En cet instant, le mameluck accourut un papier à la main : — Je voudrais tomber aux pieds de Votre Altesse, lui dit-il, pour reconnaître toutes ses bontés pour moi. Ma femme consent non-seulement à partir, elle veut s'éloigner cette nuit même, et habiter désormais nos terres en Pologne. Souffrez, mon prince, que je prenne congé de vous. En quelque lieu que je reçoive vos ordres, je suis prêt à exposer ma vie pour le service de Votre Altesse royale,

Le maréchal, qui venait de s'éloigner, revint sı pas : — J'oubliais, mon prince, dit-il en lui rem le papier qu'il tenait à la main, j'oubliais une de jeu de la semaine dernière ; comme je pars cette nı prie Votre Altesse d'agréer mon mandat sur le bar de la cour.

A ces mots, le maréchal disparut.

CHAPITRE V.

Philippe jeta les yeux sur le mandat, vit qu'il était question de cinq cents florins, et le mit dans sa poche en disant : c'est dommage que je ne sois pas prince!

Quelqu'un s'approcha et lui dit à l'oreille : — Altesse royale, nous sommes trahis. Je vais me brûler la cervelle.

Philippe ouvrit de grands yeux, et aperçut auprès de lui un nègre.

— Que veux-tu, masque noir? demanda Philippe avec indifférence.

— Je suis le colonel Kalt, répondit à voix basse le nègre. La maréchale a tout dit au duc Hermann, et celui-ci jette feu et flamme contre vous et moi.

— Que m'importe! répondit Philippe en souriant.

— Mais le roi saura tout! dit le nègre. Peut-être serai-je arrêté cette nuit, et conduit demain dans une forteresse. Je me pendrai plutôt!

— Vous n'en retirerez pas grand profit! dit Philippe.

— Dois-je plutôt passer le reste de ma vie dans l'opprobre? Je suis perdu. Le duc exigera une satisfaction terrible. Son échine doit être encore diaprée de la volée de coups que je lui ai administrée. Je suis perdu, et la fille du boulanger aussi. Je vais aller jusqu'au pont pour me jeter dans la rivière.

— Dieu vous en préserve ! dit Philippe ; cela ne sauverait pas la fille du boulanger.

— Votre Altesse royale plaisante ; et, moi, je suis au désespoir. Je la supplie très humblement de m'accorder cinq minutes d'audience secrète.

Philippe suivit le nègre dans le cabinet, où quelques bougies jetaient une clarté douteuse. Le nègre se jeta sur un sopha comme un homme épuisé, et se mit à gémir. Philippe, qui venait de trouver quelques flacons de vin sur une table, remplit un verre et se mit à boire.

— Je ne comprends pas comment Votre Altesse peut conserver autant de calme dans cette maudite affaire ! dit le nègre. Si encore ce coquin de Napolitain, ce Salmoni était ici ; c'est lui qui a joué le rôle d'exorciste : c'est un drôle rempli de ruses ; il pourrait peut-être nous tirer d'affaire ; mais il a pris les devants.

— Tant mieux ! répondit Philippe en remplissant de nouveau son verre. Puisqu'il s'est enfui, nous mettrons tout sur son compte.

— Mais comment le faire ? le duc sait maintenant que vous, moi, la maréchale et la fille du boulanger nous étions dans l'intrigue, et que nous avons mis à profit sa crédulité. Il sait que vous avez décidé Salmoni à faire l'exorciseur ; que moi j'ai aposté la fille du boulanger, dont j'étais amoureux, pour l'entraîner, et que j'étais l'esprit qui l'a jeté par terre et battu. Si la chose n'avait pas été poussée si loin ! mais je voulais le guérir de son amour pour la boulangère. C'est une maudite affaire. Je prendrai du poison.

— Prenez plutôt un verre de vin ; il est bon, dit Phi-

lippe en vidant son verre. Au reste, mon cher colonel, je dois vous dire que pour un officier comme vous l'êtes, vous avez le cœur un peu mou. Pour une folle histoire, vous ne parlez que de vous brûler la cervelle, de vous noyer, de vous empoisonner, de vous pendre. C'est trop de moitié. Ensuite, je dois vous prévenir que je ne comprends pas trop tout ce que vous me dites depuis une heure.

— Que Votre Altesse daigne m'excuser, mais la tête me tourne. Le valet de chambre du duc, mon ancien ami, vient de me confier que la maréchale est arrivée, comme poussée par le diable, auprès de son maître, et lui a dit que le prince Julien avait arrangé toute la scène de la maison du boulanger, afin d'avoir un moyen de lui refuser sa sœur. — « La sorcière que vous avez vue, lui a-t-elle dit, c'était moi; j'étais envoyée à dessein pour rendre compte de votre superstition à la princesse; et l'esprit qui vous a battu n'était autre que le colonel Kalt, l'aide de camp du prince. C'est là ce qui a fait manquer votre mariage. Renoncez à l'espoir d'épouser la princesse, elle refuse d'entendre parler de vous. » Voilà ce que la maréchale est venue conter ce soir au duc Hermann.

Philippe secoua la tête en murmurant : Voilà de belles histoires ! On n'oserait se livrer à de semblables bassesses dans le plus commun du peuple !

— Oui ! s'écria le colonel; il est impossible d'agir d'une manière plus basse et plus commune que l'a fait la maréchale. Cette femme doit être une furie. — Monseigneur, de grâce, sauvez-moi !

— Où est le duc ? demanda Philippe.

— Le valet de chambre m'a dit qu'il avait aussitôt demandé son chapeau et son épée, en disant : Je me rends auprès du roi ! — Pensez donc, mon prince, ce que va dire le roi quand le duc aura conté l'histoire à sa manière.

— Le roi est-il donc ici ?

— Sans doute. Il joue à l'hombre, dans la chambre voisine, avec le ministre de la police et l'archevêque.

Philippe parcourut la chambre à grands pas. Il n'était pas facile de prendre une résolution.

— Altesse royale, sauvez-moi ! dit le nègre. Il s'agit de votre propre honneur. Cela vous est facile. Au reste, je suis préparé à tout; à la première fâcheuse nouvelle, je me jette par la fenêtre. J'attends vos ordres pour me décider.

Et il s'éloigna en toute hâte.

CHAPITRE VI.

—

Il est temps que tu redeviennes garde de nuit, Philippe! se dit celui-ci. Tu t'enveloppes, ainsi que ton substitut, dans de mauvaises affaires, d'où ni son esprit ni le tien ne vous tireront. — Voilà donc la différence de la vie d'un prince à celle d'un jardinier! On se figure chez nous qu'ils vivent à leur cour heureux comme des anges, sans embarras! Oh! le beau ménage! J'ai découvert en une demi-heure plus de vilaines choses que je n'en entendrai raconter le reste de ma vie.

— Vous aussi solitaire, mon prince? lui dit un mandarin chargé d'or et de bijoux. — Je m'estime heureux de me trouver un instant seul avec Votre Altesse royale.

— Qui êtes-vous?

— Le comte Bodenlos, le ministre des finances, répondit le chinois; et il découvrit un visage qui, grâce à de très petits yeux et à un grand nez recourbé, ressemblait à un second masque placé sur le premier.

— Eh bien! M. le comte, qu'y a-t-il pour votre service? demanda Philippe.

— Puis-je parler librement? Je me suis fait déjà annoncer trois fois chez Votre Altesse royale, et je n'ai pas eu le bonheur d'être introduit auprès de votre auguste personne. Et cependant, — Dieu m'en est témoin, —

personne à la cour ne prend un plus vif intérêt que moi à Votre Altesse.

— M. le comte, je suis fort reconnaissant; mais que voulez-vous? Soyez bref.

— Puis-je vous parler de la maison de banque d'Abraham Lévi, demanda le mandarin.

— Autant que vous le voudrez.

— Elle s'est adressée à moi pour les cent mille florins que vous lui devez, et menace de recourir au roi. Et Votre Altesse sait la promesse que s'est faite Sa Majesté la dernière fois qu'elle a payé vos dettes.

— Ces gens ne peuvent-ils attendre? demanda Philippe.

— Aussi peu que les frères Goldschmidt, qui réclament de leur côté soixante-quinze mille florins.

— N'importe. S'ils ne veulent point attendre, alors.....

— Pas de résolutions désespérées, monseigneur! Je suis en état de remédier à tout, si.....

— Quoi donc? si.....

— Si Votre Altesse daigne m'accorder un moment d'attention, j'espère pouvoir éteindre toutes ses dettes. La maison Abraham Lévi a fait de si grands achats de grains, que cette denrée a beaucoup augmenté. Une défense d'importation en augmentera encore le prix à deux ou trois fois au-dessus de sa valeur actuelle. Alors on accordera des licences à Abraham Lévi, et tout sera dit. Cette maison se chargera du payement de toute vos dettes, et je vous en remettrai les quittances. Tout dépend d'un seul point, de faire en sorte que je reste encore quelques années ministre des finances; si le baron de Greifensack parvient à me remplacer au ministère, je serai hors d'é-

ıt d'agir pour vous, ce qui est mon vœu le plus cher. ;'est à Votre Altesse de voir si elle veut abandonner le ıarti du baron; alors je l'emporterai infailliblement. Pour moi, il m'est assez indifférent de garder ou de quitter le ministère. J'ai besoin de repos, et je le désire; mais l'avantage de Votre Altesse royale exige que je reste, et je me déciderais à rester.

Philippe réfléchit quelques moments. — Si je vous comprends bien, M. le comte, dit-il, vous voulez affamer un peu le pays pour payer mes dettes. Pensez aux maux que vous préparez au peuple. Et le roi consentira-:-il à cette mesure?

— Si je reste au timon des affaires, reposez-vous sur moi, monseigneur. Dès que le prix du pain augmentera, e roi aura lui-même l'idée de cette mesure; et les licences accordées au juif Lévi pour cent sacs lui serviront pour en importer cent mille. Mais si, comme je vous l'ai dit, le baron me remplace, rien ne pourra se faire. Des années s'écouleront avant qu'il s'entende à gouverner convenablement les finances. Pendant tout ce temps-là, il jouera l'honnête homme par nécessité : il faut d'abord qu'il apprenne à connaître son terrain; et d'ailleurs, il est d'une avarice sordide; il n'y aura aucun moyen de traiter avec lui.

— Combien de temps pensez-vous qu'il faille à un ministre des finances, avant d'en venir à tondre le peuple et à travailler au profit de la cour?

— Hem! quand il a de la tête, il peut en venir là en un an.

— Il faudrait donc conseiller au roi de prendre un

nouveau ministre des finances tous les ans, s'il veut être loyalement servi.

— J'espère, monseigneur, n'avoir pas démérité de Sa Majesté et de la cour depuis que je régis ses finances.

— Je le crois, comte; mais vous avez d'autant plus démérité du peuple. Il peut à peine fournir à la multitude des impôts dont on l'accable. Vous devriez agir un peu plus humainement avec nous.

— Avec nous! Ne fais-je pas tout pour plaire à la cour.

— Non, c'est du peuple que je parle. C'est au peuple qu'il faut tâcher de plaire.

— Mon prince, je sais le respect que je dois à vos paroles; mais le roi et son auguste famille sont le peuple que je sers et dont je suis le ministre : pour ce qu'on nomme le peuple, je ne saurais m'en occuper. Le pays est la propriété du roi. Les peuples ne méritent d'attention que pour faire nombre dans les revenus des princes. Mais ce n'est pas ici le lieu de renouveler ces vieilles discussions sur la valeur des peuples; je dois seulement demander à Votre Altesse s'il lui plaît que je paye ses dettes de la manière que je lui ai indiquée.

— Non, non; je ne consentirai jamais à m'acquitter aux dépens de milliers de familles malheureuses!

— Mais, monseigneur, c'est l'affaire du banquier Lévi. Cette maison gagnera tant dans cette opération, qu'elle peut se charger d'éteindre toutes vos dettes.

— Elle est bien bonne en vérité!

— Je puis donc espérer que Votre Altesse me rendra ses bonnes grâces, et...

— Écoutez-moi, M. le ministre : si les grains augmen-

tent le moins du monde, si vous accordez une seule licence à vos banquiers juifs, je me rends aussitôt chez le roi, à qui je découvre toutes vos menées, et je le supplie de vous chasser du royaume avec tous vos amis les Israélites. Je vous en donne ma parole royale; vous pouvez y compter!

Philippe tourna sur ses talons, et laissa le ministre des finances pétrifié d'étonnement.

CHAPITRE VII.

— Votre Altesse royale veut-elle que je fasse avancer la voiture? dit à Philippe un homme vêtu comme un marchand hollandais, avec une grande perruque à marteaux.

— Je ne vais pas en voiture.

— Mon prince, il est onze heures et demie passées. La belle cantatrice vous attend; elle aura de l'ennui.

— Que m'importe!

— Quoi! mon prince, auriez-vous déjà changé? Voudriez-vous abandonner la signora Rollina? — Votre billet que je lui ai remis ce matin avec le collier de diamants a fait merveilles. La fière donna se rend après trois mois de combats, et c'est dans ce moment que vous lui témoignez votre mépris? Je ne comprends pas ce changement subit, mon prince.

— Ah! il vous étonne?

— Vous m'aviez ordonné de me tenir prêt à vous accompagner avant minuit. Votre Altesse aurait-elle d'autres engagements?

— Peut-être.

— Peut-être un souper chez la comtesse Born? elle n'a pas paru dans le bal; du moins on n'a pas pu la découvrir parmi les masques. Je la reconnaîtrais entre mille à sa marche et à la manière gracieuse dont elle porte sa tête.

— Et quand cela serait, faudrait-il vous le confier?

— Je comprends et je me tais, mon prince; ne voulez-vous pas au moins faire savoir à la signora Rollina que vous ne viendrez pas?

— Puisqu'elle m'a fait soupirer et attendre si longtemps, elle peut attendre à son tour. Je n'irai pas.

— Vous voulez donc entièrement rompre avec elle, mon prince?

— Je n'ai jamais rien lié avec la signora.

— Eh bien! donc, mon prince, je parlerai sincèrement, et j'oserai dire la vérité, que vous savez peut-être déjà, je le soupçonne du moins à votre changement subit. Votre passion pour Rollina m'a toujours empêché de vous la découvrir plus tôt. Vous êtes trompé.

— Par qui?

— Par la rusée cantatrice. Vous eussiez partagé ses faveurs avec un juif.

— Avec un juif!

— Oui, avec le banquier Abraham Lévi.

— Le diable d'Israélite est donc partout!

— Ainsi Votre Altesse ne savait rien? Je vous dis l'entière vérité, mon prince. L'Italienne mérite une punition exemplaire.

— Je laisse à d'autres le soin de la punir.

— La clémence vous sied si bien, mon prince! mais il faut vous distraire de ce chagrin. — Si Votre Altesse daignait jeter les yeux sur une jeune fille dont parle toute la ville... Ah! monseigneur, qu'est Rollina auprès d'elle! Une jeune fille droite comme un roseau, rose comme l'aurore, blanche comme la neige... Bref, je n'ai jamais

rien vu de plus séduisant. Ce n'est, il est vrai, qu'une grisette, mais on en voit rarement de semblables.

— C'est une fille du peuple, dites-vous?

— Oui, monseigneur. Elle quitte rarement sa mère; et j'ai même déjà découvert qu'un jeune gars lui fait la cour. Mais il ne peut pas l'épouser, parce que, comme elle, il n'a rien. C'est une dot qu'il en coûterait par la suite; la mère est veuve d'un pauvre tisserand.

— Et elle se nomme?

— La veuve se nomme Buttner, et Rose est le nom de sa fille, une véritable rose.

A ce nom, le pauvre Philippe put à peine se soutenir; il éprouvait la plus violente envie d'assommer sur la place le narrateur. — Est-ce le diable qui vous conduit? s'écria-t-il.

— Oh! pour le moins, dit le Hollandais; j'ai déjà tout vu, tout appris.

— Mais, mon prince, auriez-vous déjà découvert vous-même cette perle? la connaîtriez-vous?

— Certes, je la connais.

— Tant mieux. L'ai-je trop vantée? Ne pensez-vous pas comme moi? Elle ne saurait vous échapper. — Vous apprenez par hasard la misère de la veuve : votre humanité est connue; vous ne pouvez voir souffrir les malheureux; vous vous informez avec intérêt de la situation de la pauvre femme, vous laissez un présent, vous renouvelez votre visite, et bientôt Rose se familiarise avec vous. Le reste s'arrangera tout seul. Quant à l'amant jardinier, avec une couple d'écus glissés à propos dans sa main on en aura bon marché, je pense.

La colère étouffait Philippe, il ne savait que répondre. — Par tous les diables, si je tenais le drôle qui ose...

— Oh! ne vous inquiétez pas, mon prince! Si Votre Altesse daigne m'accorder cette clef de chambellan qu'elle m'a promise, il n'est rien que je ne fasse pour elle. On enverra le jardinier à l'armée, il combattra pour la patrie. N'est-ce pas bien honorable? Pour sa belle, elle apprendra à mon école...

— Si je ne te romps pas le cou, pour ta récompense... murmura entre ses dents Philippe.

— Votre Altesse est trop bonne. Sa recommandation auprès du roi et la clef de chambellan...

— Je voudrais pouvoir vous donner sur l'heure...

— Oh! monseigneur, je m'en rapporte à votre bonté. Si j'avais pu deviner que cette jeune fille vous tînt au cœur, il y a longtemps...

— Ne prononcez pas une parole de plus, dit Philippe, étouffant sous son masque, et pouvant à peine se contenir. — Pas une parole de plus, ou...

— Non, des actions valent mieux! Dès demain j'ouvrirai la tranchée, vous me suivrez de près, mon prince. Vous êtes accoutumé à vaincre, et la place sera bientôt rendue.

La fureur de Philippe rompit enfin ses digues. Il prit avec rage le Hollandais par le bras, en s'écriant : Si vous vous risquez à approcher...

— Au nom du ciel, monseigneur, modérez-vous, de grâce. Calmez cet excès de joie, monseigneur, vous me démettez le bras!

— Si vous vous risquez à approcher de cette jeune

fille, continua Philippe, aussi vrai que j'existe, je vous briserai ainsi tous les os.

— J'entends, j'entends, monseigneur, s'écria le masque en faisant mille contorsions. De grâce, laissez mon bras.

— Si jamais je te rencontre seulement dans la rue qu'habitent Rose et sa mère, tu mourras de ma main. Ne l'oublie pas.

Le masque resta immobile devant Philippe. Monseigneur, dit-il en tremblant, je ne pouvais pas me douter que vous aimiez aussi sérieusement cette jeune fille.

— Je l'aime très sérieusement, entendez-vous. Il est bon que tout le monde le sache.

— Et vous en êtes aimé ?

— Que vous importe ? Je vous défends de songer à cette jeune fille, vos pensées seules souillent son innocence. — Maintenant, vous connaissez mes sentiments : allez.

Le marchand hollandais se retira fort tristement.

LA NUIT DE St-SYLVESTRE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE PRINCE.

CHAPITRE PREMIER.

Le substitut de Philippe parcourait de son côté les rues de la ville, en qualité de garde de nuit. Il est inutile de dire, et chacun le sait déjà, que ce personnage n'était autre chose que le prince Julien, à qui les vapeurs d'une orgie avaient suggéré l'idée de se faire initier dans les mystères de la police nocturne.

Dès qu'il eut quitté Philippe, oubliant à dessein les instructions que celui-ci lui avait laissées et les recommandations qu'il lui avait faites, il se fit un malin plaisir de troubler par les sons de son cornet le repos des citoyens, et de les tromper en leur annonçant des heures fort éloignées de celles que marquait le cadran.

Comme il remplissait aussi consciencieusement ses

fonctions, la porte d'une maison voisine s'ouvrit, et une jeune fille paraissant sur le seuil lui fit signe d'approcher.

Le prince interrompit son chant, et suivit cette agréable apparition. Il prit dans l'ombre une jolie main, et une douce voix fit entendre ces mots : Bonsoir, cher Philippe, parle doucement pour que personne ne nous entende. J'ai quitté adroitement la chambre où l'on s'est réuni, afin de te voir un instant. Es-tu bien satisfait?

— On ne peut plus, dit le prince; qui ne le serait auprès de toi?

— Philippe, j'ai quelque chose d'agréable à te dire : tu souperas demain soir avec nous, ma mère l'a permis; viendras-tu?

— Tous les soirs, tous les soirs! s'écria le prince, et autant que tu voudras. Je voudrais rester avec toi jusqu'à la fin du monde; nous ferions une joyeuse vie.

— Écoute, Philippe, dans une demi-heure je passerai devant l'église de Saint-Grégoire pour retourner à la maison. Je t'attendrai un instant; tu ne manqueras pas? Ne me fais pas attendre; tu me reconduiras. Maintenant va-t'en, pour que personne ne nous surprenne.

Elle voulut s'éloigner, mais le prince la retint dans ses bras. — Veux-tu donc me quitter si froidement? dit-il en imprimant un baiser sur ses lèvres.

Rose ne sut que dire de l'audace de Philippe; car Philippe avait toujours été si modeste et si tendre, qu'il n'avait jamais osé risquer qu'un baiser sur sa main, excepté le jour où la mère de Rose leur avait défendu de se revoir. Ce jour-là, au milieu de leur douleur, ils avaient échangé le premier baiser; mais jamais Philippe

n'avait récidivé. Rose se débattit; mais le faux Philippe était si opiniâtre, que, pour ne pas faire un bruit qui eût pu le trahir, la jeune fille se vit forcée de céder. Elle laissa prendre un second baiser en disant: Maintenant, Philippe, va-t'en.

Mais il ne s'en allait pas. — Je serais bien fou de préférer ma guérite à toi, ma belle. Je veux rester tant que je le pourrai.

— Ah! dit Rose en soupirant; mais cela n'est pas bien.

— Pourquoi donc pas, petite folle? Un baiser est-il donc chose défendue?

— Oui sans doute, répondit Rose; si nous étions une fois ensemble, ce serait autre chose.

— Ne pouvons-nous pas être ensemble tous les jours si nous le voulons?

— Ah! Philippe, comme tu parles singulièrement aujourd'hui! Tu sais bien que nous ne pouvons pas encore y penser.

— Mais vraiment, j'y pense, moi! ce sera lorsque tu voudras.

— Philippe, as-tu donc fêté le nouvel an avec tes camarades? Quand je voudrai! Va-t'en, tu m'as offensée. — Écoute, Philippe, j'ai rêvé de toi la nuit dernière.

— Qu'as-tu rêvé?

— Tu avais gagné le gros lot à la loterie. Oh! nous étions bien joyeux, Philippe. Tu avais acheté un superbe jardin, il n'y en avait pas de plus beau dans tout le reste de la ville; il y avait là dedans de tout en abondance, des fleurs comme au paradis, des couches entières de lé-

gumes de primeur, et des arbres chargés de fruits à casser les branches! — J'étais bien triste en me réveillant : tout cela avait disparu. Dis-moi, Philippe, aurais-tu donc mis à la loterie? C'était aujourd'hui le tirage.

— Si je gagne le gros lot auprès de toi, ma belle enfant, qui sait si je ne le gagnerai pas autre part? Combien faudrait-il donc que j'eusse gagné?

— Si tu étais seulement assez heureux pour gagner mille florins, tu pourrais déjà t'acheter un joli jardin.

— Mille florins! et si j'avais davantage?

— O Philippe, que dis-tu là? serait-il vrai? Non, ne me trompe pas comme mon rêve; tu as fait une mise, tu as gagné! avoue-le.

— Eh bien! oui, je l'avoue.

— O Dieu! s'écria Rose en se jetant dans ses bras ivre de joie. — Plus de mille florins! Mais te donnera-t-on bien tout cet argent?

Les baisers que Rose prodiguait au prince l'empêchèrent de répondre.

— Réponds donc! réponds donc! s'écria Rose avec impatience, te donnera-t-on tout cet argent-là?

— Je l'ai déjà, et si cela te fait plaisir, je vais te le donner.

— Quoi! Philippe, tu le portes sur toi?

Le prince tira sa bourse qu'il avait emportée remplie d'or pour se livrer au jeu : Pèse cette bourse, dit-il; et il la mit dans la petite main de Rose en lui donnant encore un baiser. — Voudras-tu bien de moi maintenant, ma petite?

— Non, Philippe, tu aurais beau avoir beaucoup d'ar-

gent, je n'en voudrais pas si tu n'étais pas déjà mon Philippe.

— Eh quoi! si je n'étais pas ton Philippe, et que je t'en donnasse encore une fois autant?

— Alors je le jetterais à tes pieds et je te ferais une belle révérence, dit Rose.

En ce moment une porte de l'étage supérieur s'ouvrit, et l'on entendit de joyeux éclats de rire. La clarté d'une lumière se projeta sur l'escalier. Rose fut effrayée. — Dans une demi-heure devant Saint-Grégoire, dit-elle; et elle s'échappa en repoussant le prince dans la rue, et refermant la porte.

CHAPITRE II.

Soit que l'ivresse du prince fût produite par les vapeurs de l'orgie, ou par l'entretien qu'il venait d'avoir avec Rose, son impétuosité redoubla encore en entrant dans la rue des Drapiers.

Il se jeta au milieu d'une bande de bourgeois qui retournaient à leur logis, et tira de son cor des sons si perçants, que les femmes en poussèrent des cris d'effroi. Puis, au lieu d'annoncer l'heure, le prince chanta de la sorte, en imitant le chant nasillard des gardes de nuit :

On dit, amis, que le négoce
A chaque jour s'en va baissant,
Que vos filles, pour faire noce,
Ne trouvent plus de prétendant;
Mais croyez-m'en, il faut d'usage
Faire changer à nos marchands :
Qu'ils aient bon drap, et fille sage,
Ils trouveront encore chalands.

— Voilà qui est imprudent ! s'écrièrent quelques voix.

— Nous comparer à de la marchandise ! Ce garde est un insolent ! ajoutèrent les femmes.

— Bravo ! garde ! dirent quelques joyeux compagnons qui revenaient de boire.

— Comment, drôle, oses-tu insulter les femmes de la

ville en pleine rue? dit un jeune lieutenant à qui une jolie fille donnait le bras.

— M. le lieutenant, le garde de nuit ne chante que la pure vérité, dit un jeune ouvrier, et la jeune fille qui est avec vous est là pour le prouver. Eh! Marie, me connais-tu? Sais-tu qui je suis? Convient-il à ma future de donner le bras à un autre? Demain ta mère saura tout; je ne veux plus rien avoir de commun avec toi.

La jeune fille se cacha le visage et chercha à s'enfuir; mais le lieutenant irrité l'arrêta d'une main, et se prépara de l'autre à frapper l'insolent citadin. Aussitôt vingt cannes se levèrent contre le jeune officier.

— Ne vous battez pas pour cette jeune fille, dit un brasseur aux larges épaules; je connais le prétendu, c'est un brave garçon; il a raison, et le garde de nuit aussi. Un honnête bourgeois ne sait plus où prendre femme. Toutes les filles veulent s'élever au-dessus de leur état; elles lisent des romans au lieu de veiller au ménage, et elles se promènent dans les rues, parées comme des princesses. Moi, je parle ainsi par expérience. Si nos filles n'étaient pas si gâtées, il y a longtemps que je serais marié.

Tous les assistants se mirent à rire. Le lieutenant s'écria : — Il ne nous manquait plus que d'entendre les sermons de ces lourdauds de bourgeois!

— Quoi! lourdauds! s'écria un forgeron en s'approchant de l'officier. Vous sied-il de nous injurier, vous autres, nobles fainéants que nous nourrissons et que nous payons pour vous promener un plumet sur l'oreille? C'est vous qui corrompez toute la ville. Il y aurait moins

de filles sans mari si on vous faisait travailler, comme le doivent faire tous les honnêtes gens.

Plusieurs officiers que le tumulte avait attirés prirent le parti de leur camarade. Bientôt la foule augmenta, et les commis marchands, sortant de leurs magasins, se mirent à charger leurs adversaires avec des balles de neige.

Le prince, qui n'avait écouté que le commencement de la dispute, s'était dirigé en riant vers un autre quartier, s'inquiétant fort peu des suites de sa chanson. Il ne tarda pas à arriver devant le somptueux palais du ministre des finances. Les portes en étaient ouvertes, et les cours brillamment éclairées.

Le prince n'était pas, comme Philippe l'avait déjà appris, fort bien avec le ministre. Julien vit de la lumière dans les appartements du comte. Son costume de garde lui permettait l'accès des cours intérieures. Il y pénétra, et après avoir crié l'heure, en modulant ses accents, selon l'usage, il ajouta :

Vous, pauvre hère au ventre creux,
Triste rentier à maigre échine,
A votre tour pour être heureux
Et faire aux gens crier famine,
Venez, venez dans cet hôtel
Vous établir à domicile :
Être fripon, dur et cruel,
Est-ce donc là si difficile ?

Une multitude de laquais, accompagnés de quelques secrétaires des finances, se précipitèrent hors du palais pour arrêter le coupable ; tout à coup quelques-uns d'entre eux s'écrièrent : Nous le tenons ! Les autres accouru-

rent à leurs cris. En effet, ils avaient rencontré le garde de nuit du quartier qui, dans son innocence, s'en allait fort tranquillement où l'appelait son devoir. Il fut environné, saisi, et, quelque résistance qu'il opposât, mené au corps de garde.

L'officier de service secoua la tête d'un air surpris, et dit : On m'a déjà amené un garde de nuit qui a occasionné une fâcheuse rixe entre des bourgeois et des officiers, pour une chanson injurieuse aux filles de cette ville.

Le prisonnier se refusa opiniâtrément à rien avouer, et lorsqu'un des secrétaires lui répéta les vers qui avaient été chantés dans la cour du palais, le pauvre garde se mit à fondre en larmes et protesta de son innocence.

Pendant que le garde cherchait à se disculper avec tant de naïveté, que ses accusateurs commençaient à le croire incapable d'avoir proféré des vers aussi audacieux, on entendit la sentinelle crier du dehors : Aux armes !

Les soldats sortirent tous à la fois, et les laquais du ministre restèrent pour garder le prisonnier. Quelques instants après, le maréchal entra dans la salle de garde, suivi de quelques officiers.

— Enfermez-moi ce drôle-là au cachot ! s'écria le maréchal en désignant un homme qui marchait derrière lui. Deux officiers entrèrent, conduisant entre eux un garde de nuit.

— Tous les gardes de nuit sont-ils donc devenus fous? dit le capitaine de service, hors de lui de surprise.

— Je paierai demain à ce scélérat ses vers infâmes! s'écria le maréchal,

— Excellence, dit le garde de nuit qu'on venait d'amener, Dieu sait que je n'ai pas fait un seul vers de ma vie !

— Silence, coquin ! s'écria le maréchal d'une voix terrible. Tu seras enfermé dans une forteresse ou pendu. Et si tu dis encore un seul mot, je te coupe par quartiers !

L'officier de service fit observer respectueusement au maréchal qu'il devait exister une conjuration de gardes de nuit dans la ville, car trois de ces individus avaient été déjà arrêtés dans l'espace d'un quart d'heure.

— Messieurs, dit le maréchal aux officiers qui l'accompagnaient, vous serez témoins dans cette affaire. — Nieras-tu, coquin, dit-il en s'adressant au second garde de nuit qui tremblait de tous ses membres, nieras-tu que tu m'as chanté, au moment où je montais en voiture, des vers par lesquels on fait entendre que j'ai gagné mon bâton au bal et à la messe ?

— Dieu sait que je ne sais rien de tout cela, M. le maréchal.

— Pourquoi donc as-tu pris la fuite en me voyant? reprit le maréchal.

— Je ne me suis pas enfui.

— Quoi ! s'écrièrent les deux officiers, tu n'étais pas hors d'haleine lorsque nous t'avons rattrapé sur le marché?

— C'était la peur qui m'empêchait de respirer lorsque je vous ai vus tirer votre épée. J'en tremble encore de tous mes membres.

— Enfermez-moi ce drôle-là, dit le maréchal. Il répondra demain, devant ces messieurs, de sa conduite.

A ces mots il sortit.

Les chansons des gardes de nuit et le tumulte qu'elles occasionnaient dans toute la ville avaient mis toute la police sur pied. En moins d'un quart d'heure on arrêta encore deux gardes accusés du même délit. L'un avait chanté, à la porte du ministre des affaires étrangères, une chanson dont le refrain était que le ministre n'était nulle part plus étranger que dans son département; l'autre avait annoncé sous les fenêtres du palais de l'évêque que les flambeaux de l'église répandaient plus de mauvaise odeur et de fumée que de lumière.

Le tumulte allait sans cesse croissant. On vint même avertir le ministre de la police, qui jouait avec le roi, de cette insurrection de fonctionnaires ordinairement si paisibles, et on lui rapporta pour preuve les vers dirigés contre lui. Le roi les écouta en riant, et ordonna qu'on lui amenât le poëte nocturne dans ses petits appartements; puis il quitta la table de jeu, d'où le ministre se leva de moins bonne humeur que lui.

CHAPITRE III.

—

En regardant une horloge dans la salle du bal, Philippe venait de s'apercevoir qu'il était temps d'aller à son rendez-vous auprès de l'église de Saint-Grégoire. Il était impatient de restituer à son substitut le chapeau à plumes et le manteau de pourpre, car il ne se sentait nullement à l'aise sous ce brillant costume.

Comme il cherchait la porte pour s'esquiver, le nègre accourut et lui dit à voix basse : — Altesse royale, le duc Hermann vous cherche partout. Philippe fit un mouvement d'impatience et sortit suivi du nègre. En passant dans une antichambre, le nègre s'écria : — Mon Dieu, voici le duc ! À ces mots le noir se sauva précipitamment dans la salle.

Un masque d'une haute stature s'avança vers Philippe, et lui barra le passage en disant : — Arrêtez-vous un moment, j'ai une explication à vous demander. Je vous cherche depuis longtemps.

— Parlez vite, répondit Philippe, je n'ai pas de temps à perdre.

— Je ne voudrais pas non plus que nous en perdissions. Vous me devez une satisfaction ; car vous m'avez fait une insulte sanglante.

— Non pas, que je sache !

— Ne me reconnaissez-vous pas ? dit le duc en ôtant

son masque; vous savez maintenant qui je suis, et votre mauvaise conscience doit vous dire le reste. J'exige une réparation, monseigneur; vous et le fugitif Salmoni m'avez joué d'une façon outrageante.

— J'ignore entièrement ce que vous voulez dire, répondit Philippe.

— Vous êtes l'auteur de la comédie qu'on m'a fait jouer chez la boulangère. C'est d'après vos ordres que le colonel Kalt a osé s'attaquer à ma personne.

— Rien de tout cela n'est vrai.

— Quoi! vous le niez? La maréchale vient de tout me découvrir il y a quelques instants. Elle a été témoin de la scène ridicule que vous m'avez fait jouer.

— La maréchale a fait un conte à Votre Excellence; je n'ai pris aucune part à cette affaire. Si vous aimez à jouer la comédie, cela vous regarde.

— Je demande, mon prince, si vous voulez m'accorder satisfaction? Sinon j'aurai l'honneur de vous suivre auprès du roi.

— Excellence... murmura Philippe embarrassé, je n'ai envie ni de me battre ni d'aller voir le roi.

C'était bien sincèrement que Philippe parlait ainsi; car il craignait de se voir obligé d'ôter son masque, et d'être puni pour avoir pénétré dans le palais à la faveur d'un déguisement. Aussi, tout en s'excusant auprès du duc, il gagnait insensiblement du côté de la porte, dans le dessein de s'échapper furtivement. Mais le duc, qui remarquait, non sans surprise, ce manége, le prit par le bras et le ramena dans la salle.

— Que voulez-vous donc faire de moi? s'écria Phi-

lippe au désespoir, en s'efforçant de se débarrasser de lui.

— Vous conduire auprès de Sa Majesté, mon prince. Il faut qu'elle sache de quelle manière on traite à la cour les princes étrangers qu'elle y reçoit.

— Eh bien ! dit Philippe en jouant l'assurance, venez, je suis prêt à vous suivre ; heureusement j'ai sur moi la lettre que vous écrivîtes à cette boulangère...

— Bah ! répondit le duc, c'est une plaisanterie, comme on en fait avec les filles des bourgeois. Je saurai me justifier.

Cependant le duc parut moins empressé de mener Philippe auprès du roi ; mais il n'insista que davantage pour le faire monter en voiture avec lui, et le forcer à venir terminer cette affaire d'honneur à la pointe de l'épée. Ce fut un nouvel embarras pour Philippe. Il représenta au duc les suites fâcheuses d'une telle affaire entre lui et l'héritier du trône ; mais son adversaire exaspéré n'écouta aucune représentation.

— Prince, dit-il enfin, si vous n'êtes pas l'homme le plus lâche de ce royaume, suivez-moi jusqu'à ma voiture !

— Je ne suis pas le prince ! dit Philippe, qui se voyait repoussé dans ses derniers retranchements.

— Vous l'êtes ; tout le monde vous a reconnu ; moi-même je reconnais cette aigrette. Vous ne m'échapperez pas !

Philippe ôta son masque : Eh bien ! dit-il au duc, suis-je le prince ?

Le duc Hermann resta pétrifié à la vue de ce visage inconnu. L'embarras qu'il éprouvait d'avoir dévoilé ses secrets à un étranger augmentait encore sa colère ; mais avant qu'il eût pu se remettre Philippe avait disparu.

CHAPITRE IV.

Dès que Philippe se trouva en plein air, il ôta vivement sa tunique et son chapeau ; et, ses vêtements sous le bras, il se rendit en courant sous le porche de l'église de Saint-Grégoire.

Rose s'y trouvait déjà, appuyée, dans un coin obscur, contre un des hauts pilastres, et l'attendant avec impatience.

— Ah ! Philippe, cher Philippe ! dit-elle dès qu'elle le reconnut, quelle joie tu m'as causée ! Oh ! que nous sommes heureux ! Vois, je n'ai pas pu rester un moment de plus avec mes amies. Dieu soit loué, que tu viennes ! Il y a déjà plus d'un quart d'heure que je suis là à me morfondre ; mais la joie me fait oublier le froid que j'endure.

— Et moi, ma chère Rose, je remercie aussi Dieu de ce que je me retrouve auprès de toi. Que l'enfer engloutisse toutes les tracasseries de la cour ! Je te raconterai plus tard tous les embarras que j'ai éprouvés. Mais toi, Rose, m'aimes-tu encore ?

— Tu es devenu un gros seigneur, Philippe, et c'est plutôt à moi de te demander si tu m'aimes encore ?

— Diable ! d'où sais-tu donc déjà que je suis devenu cette nuit grand seigneur ?

— Ne me l'as-tu pas dit toi-même ? Philippe, Philippe, pourvu que tu ne deviennes pas fier, maintenant que te

voilà si riche! Je suis une pauvre fille, je sais bien que je ne te vaux pas. Mais, Philippe, j'ai déjà pensé à part moi que si tu m'abandonnais j'aimerais autant que tu restasses simple garçon jardinier; j'en mourrais de chagrin!

— Rose, dis-moi un peu ce que signifie tout ce bavardage. J'ai été prince une demi-heure; mais ce n'était qu'un jeu, et, de ma vie, je ne veux recommencer un jeu pareil. Maintenant me voici redevenu garde de nuit, et aussi pauvre qu'auparavant. J'ai là, il est vrai, cinq mille florins que j'ai reçus d'un mameluck; ils pourraient bien nous tirer d'affaire; mais, hélas! ils ne nous appartiennent pas.

— Tu parles singulièrement, Philippe! dit Rose en lui tendant la bourse qu'elle avait reçue du prince. Tiens, reprends ton argent. Je serai plus tranquille si tu le gardes.

— Que veux-tu que je fasse de tout cet argent? D'où te vient-il, Rose?

— Mais tu l'as gagné à la loterie, Philippe!

— Quoi! j'ai gagné! On m'avait dit que mon numéro n'était pas sorti! Vois donc, j'avais espéré gagner un terne pour ta dot; mais hier Fritz, le jardinier, m'a dit : — Pauvre Philippe, il n'y a rien pour toi! Et j'ai gagné! Maintenant, j'aurai un grand jardin, et tu seras ma femme! Combien avons-nous?

— Philippe, je crois que tu as commencé l'année par un coup de trop : tu dois savoir mieux que moi ce qu'il y a. J'ai regardé à la dérobée dans la bourse pendant le souper, et j'ai été effrayée d'y voir briller un tas de pièces d'or. Alors je me suis dit : je ne m'étonne plus que Philippe ait été si effronté. Oh! oui tu as été bien effronté;

mais je ne puis pas t'en vouloir, je t'embrasserais plutôt pour la joie que tu m'as causée.

— Rose, il y a là un malentendu. Qui t'a donné cet argent? Qui t'a dit que je l'avais gagné à la loterie? Mon billet est encore à la maison, et personne ne l'a vu.

— Philippe, ne te moque pas de moi : ne m'as-tu pas dit tout cela toi-même, il y a une demi-heure, lorsque tu m'as donné cet argent?

— Rose, réfléchis bien, je t'ai rencontrée ce matin au sortir de la messe, et nous avons pris rendez-vous. Depuis ce moment-là je ne t'ai pas revue.

— Excepté ce soir, il y a une demi-heure, quand je t'ai entendu crier l'heure et que je t'ai fait entrer dans la maison. Mais que portes-tu là sous ton bras? Pourquoi sors-tu par cette nuit froide, sans chapeau? Est-ce que l'argent te trouble la cervelle? Tu as été à l'auberge, et tu as pris du bon temps, je le gage? Quel est donc ce paquet? Dieu! ce sont des habits de femme, des robes de soie! Philippe, Philippe, d'où viens-tu?

— Je ne viens pas du moins de la maison où tu m'as fait entrer il y a une demi-heure. Tu veux te moquer de moi, je le vois bien. Réponds-moi, d'où te vient cet argent?

— Réponds-moi d'abord, Philippe; d'où te viennent ces habits de femme? d'où viens-tu toi-même?

Comme ils étaient impatients d'entendre une réponse, et qu'aucun d'eux ne voulait en donner, ils commencèrent à concevoir réciproquement des soupçons et à se disputer avec aigreur.

CHAPITRE V.

Les choses se passèrent comme elles se passent d'ordinaire entre un couple amoureux qui se querelle. Dès que Rose prit son mouchoir pour essuyer ses yeux, et que les soupirs s'échappèrent du fond de sa poitrine, elle eut complétement raison, et Philippe complétement tort. Il avoua son injustice, et la consola en disant qu'il avait été au bal; que toutefois ce qu'il portait n'était pas une robe de femme, mais seulement une toque et un manteau.

Après cet aveu repentant, Philippe eut à subir un interrogatoire. Chaque jeune fille sait qu'un bal masqué est un lieu dangereux pour le cœur des amants. Il fallut que Philippe dît à Rose s'il avait dansé, et quelles aventures il avait eues. Ses réponses sincères lui parurent incroyables, et jamais elle ne consentit à croire qu'il avait joué, devant toute la cour, le rôle du prince Julien. Mais il dissipa tous ses doutes en lui disant que le prince allait certainement, selon leurs conventions, se présenter à elle dans quelques instants, et en lui montrant le magnifique costume qu'il se disposait à lui remettre.

Rose raconta tout ce qui s'était passé, feignant toutefois d'ignorer qu'elle avait eu affaire à un autre qu'à Philippe; mais lorsqu'elle parla du baiser pris et rendu, Philippe s'écria : Non, je n'ai pas reçu de baiser! on ne m'en a pas rendu!

— Mais il était à ton adresse, dit Rose d'une voix flatteuse. Philippe, dans sa douleur, s'arrachait les cheveux.

— Écoute, Philippe, si ce n'est pas toi, il faut que ce soit le prince qui avait tes habits!

— Le scélérat! s'écria Philippe. C'est pour cela qu'il voulait prendre ma place pour une demi-heure.

Il continua d'interroger Rose, mais ses réponses avaient une telle expression d'innocence et de naïveté, que le cœur de Philippe se trouva allégé. Un homme qui accourait en toute hâte s'arrêta en ce moment auprès d'eux, hors d'haleine. A son manteau, à son cor et à son bâton, Philippe reconnut aussi son voleur de baisers. Celui-ci cherchait également son remplaçant. — Monseigneur, lui dit Philippe, voici votre costume; nous ne changerons plus de rôle ensemble en ce monde, je m'en trouverais la dupe.

— Hâte-toi, hâte-toi, s'écria le prince en jetant son costume de garde de nuit sur la neige, et en endossant son brillant manteau. Philippe reprit ses vêtements et son cor.

— Je t'ai promis une récompense, camarade, dit le prince; mais, par ma foi, j'ai perdu ma bourse.

— La voici, répondit Philippe en la lui remettant. Vous l'aviez donnée à ma fiancée; mais Dieu la garde de semblables présents!

— Camarade, garde ce que tu tiens, et sauve-toi bien vite. Il ne fait pas bon ici pour toi! A ces mots, le prince voulut s'échapper, mais Philippe le retint par son manteau.

— Monseigneur, lui dit-il, nous avons encore quelques mots à nous dire.

— Fuis, te dis-je, camarade; on te poursuit.

— Je n'ai nul motif de fuir, monseigneur. Mais j'ai à vous remettre votre bourse...

— Prends-la et sauve-toi !

— Et ce mandat de cinq mille florins du maréchal Blankenschwerdt...

— Peste ! qu'avez-vous à démêler ensemble, le maréchal et toi, mon camarade ?

— C'est une dette de jeu qu'il avait à vous payer. Il est parti cette nuit avec sa femme pour la Pologne.

— Es-tu fou ! D'où sais-tu cela ? Qui t'a chargé de ce message ?

— Le ministre des finances m'a également chargé de vous dire, monseigneur, qu'il ferait payer toutes vos dettes par le juif Abraham si vous lui faisiez conserver son portefeuille.

— Camarade, tu es possédé du diable !

— Je l'ai refusé au nom de Votre Altesse.

— Le ministre ?

— Oui, monseigneur. C'est aussi en votre nom que j'ai réconcilié la comtesse de Boneau avec le chambellan de Votre Altesse.

— Dis-moi qui de nous deux a perdu l'esprit ?

— La signora Rollina m'a aussi paru indigne de vos bontés. Elle vous trompait : je l'ai congédiée.

— Rollina ? tu as vu Rollina ?

— Le duc Hermann était fort irrité contre vous, au sujet de la boulangère. Il voulait se plaindre au roi.

— Le duc ? Qui t'a appris ce secret ?

— Lui-même. Mais j'ai arrangé l'affaire : vous vous battrez demain.

— Dis-moi encore une chose : d'où le duc sait-il que je.....

— La maréchale lui a tout dit avant de partir avec son mari.

Le prince prit Philippe par le bras : — C'est assez, dit-il, tu n'es pas un garde de nuit.

A ces mots, il l'entraîna vers une lanterne voisine, et jeta un cri d'étonnement en voyant un homme qui lui était entièrement inconnu.

— Qui donc es-tu? demanda le prince, étourdi par la surprise.

— Je suis le jardinier Philippe Stark, fils du garde de nuit Gottlieb Stark, répondit tranquillement Philippe.

CHAPITRE VI.

— Bon ! c'est lui que nous cherchons ! arrêtez-le ! s'écrièrent plusieurs voix. Au même instant, le prince, Philippe et Rose se virent entourés par six estafiers de la police. Rose poussait de grands cris de frayeur. Le prince frappa sur l'épaule de Philippe, et lui dit : C'est une folie. Je te disais de te sauver à temps ; mais ne crains rien, il ne t'arrivera pas de mal.

— Cela ne s'arrangera pas comme vous le croyez, dit un des estafiers ; allons, suivez-nous.

— Où donc ? demanda Philippe. Je suis dans l'exercice de mes fonctions, je suis garde de nuit.

— C'est ce que nous avons entendu, et c'est pour cela que nous t'arrêtons.

— Laissez-le aller, dit le prince en cherchant de l'argent dans ses poches. N'en trouvant pas, il se baissa vers Philippe pour lui en demander ; mais les estafiers les séparèrent. Marchons, point de colloques, dirent-ils ; ce masque est suspect, il faut qu'il nous suive également.

— Cela ne sera pas, dit Philippe ; vous cherchez un garde de nuit, me voici ; mais pour ce seigneur, vous n'avez pas ordre de l'arrêter.

— Ce n'est pas ton affaire, dit un des officiers de po-

lice. Allons, marchons. Pour la jeune fille, elle peut se retirer, ajouta-t-il en repoussant assez rudement Rose qui gémissait à haute voix.

— Où me conduisez-vous? demanda le prince.

— Directement auprès de Son Excellence le ministre de la police.

— Écoutez, mes amis, dit sérieusement le prince, c'est uniquement par hasard que je me trouve dans la compagnie de ce garde de nuit. J'appartiens à la cour, et si vous me forcez à vous suivre, je pourrai bien vous faire repentir de votre erreur.

— Au nom du ciel, laissez aller ce seigneur! s'écria Philippe; c'est.....

— Silence! s'écria Julien. — Personne, ajouta-t-il à voix basse, personne ne doit savoir qui je suis.

— Mes amis, s'écria Philippe tandis qu'on les entraînait, soyez prudents, c'est un des personnages les plus importants de la cour.

— Et ce serait le roi lui-même, il faut que nous fassions notre devoir, répondit l'un des estafiers.

Pendant ce temps, une voiture attelée de huit chevaux, précédée de piqueurs portant des torches, s'avançait du côté de l'église.

— Arrêtez! s'écria une voix dans l'intérieur du carrosse, au moment où l'équipage passait devant le groupe des agents de police.

La voiture s'arrêta, la portière s'ouvrit, le marchepied s'abattit avec fracas, et un personnage décoré de plusieurs ordres descendit rapidement. Il repoussa les agents de police, regarda le prince de la tête aux pieds,

et dit : — C'est cela! je l'ai reconnu de loin à ses plumes. Masque, qui es-tu?

Le prince regardait autour de lui s'il pouvait fuir, car il venait de reconnaître le duc Hermann.

— Réponds-moi! s'écria le duc d'une voix tonnante. Julien secoua la tête, et fit signe au duc de s'éloigner. Mais celui-ci était trop jaloux de savoir avec qui il avait eu affaire au bal pour céder aux désirs du prince. Il interrogea les gens de police. Ceux-ci lui répondirent avec respect qu'ils avaient des ordres pour conduire tous les gardes de nuit qu'ils rencontreraient devant le ministre de la police, vu que plusieurs d'entr'eux s'étaient rendus coupables de grandes irrévérences envers l'autorité. Ils avaient trouvé un garde de nuit en conversation avec cet homme, qui se donnait pour un seigneur de la cour, et ils avaient rempli leur devoir en les arrêtant tous les deux.

— Cet homme n'appartient pas à la cour, dit le duc, je vous en donne ma parole; il s'est introduit furtivement dans le bal, où chacun a cru le reconnaître pour le prince Julien; mais je l'ai forcé de se démasquer, et sa figure m'est inconnue. C'est un aventurier. Conduisez-le auprès du grand-maître des cérémonies, à qui je l'ai dénoncé. Allez, mes amis, vous avez fait une bonne prise!

A ces mots, le duc remonta en voiture, cria encore une fois par la portière de ne pas le laisser échapper, et les huit chevaux partirent au grand trot.

CHAPITRE VII.

Philippe était tenté de croire qu'il rêvait, tant les événements de cette nuit se compliquaient merveilleusement. Le cœur lui battit bien fort en arrivant devant le palais. On lui prit en entrant son manteau, son cor et son bâton ferré. Le prince dit quelques mots à l'oreille d'un huissier; aussitôt les gens de police furent congédiés, et les deux nouveaux venus introduits dans les appartements.

— Ne crains rien, dit le prince à Philippe; et il le quitta pour entrer dans un salon. Philippe resta dans une petite antichambre où on le laissa longtemps seul.

Enfin un valet de pied à la livrée royale parut en disant : Venez, le roi veut vous voir.

Les jambes de Philippe se dérobaient sous lui. Il fut introduit dans un salon magnifique. Le vieux monarque était assis, l'air riant, auprès d'une petite table; le prince Julien, sans masque, était debout près de lui. Il ne se trouvait personne autre dans la salle.

Le roi parut contempler pendant quelque temps le jeune homme avec plaisir.

— Raconte-moi exactement tout ce que tu as fait cette nuit, dit-il à Philippe.

L'affabilité du roi rendit quelque courage à Philippe, et il confessa presque sans réticence tout ce qui s'était passé; il fut toutefois assez prudent pour taire ce qui

aurait pu nuire au prince dont il avait rempli la place. — Le roi rit plusieurs fois aux éclats durant ce récit; puis il fit quelques questions à Philippe sur son état et sa famille, et prenant quelques pièces d'or sur la table, il se leva et les lui remit en disant : — Va, mon fils, et sois tranquille, il ne t'arrivera pas de mal; mais ne parle à personne au monde de ce que tu as vu et fait. Va.

Philippe se jeta aux pieds du roi, en balbutiant quelques remercîments. Lorsqu'il se releva pour s'éloigner, le prince Julien prit la parole : — Je prie en grâce Votre Majesté, dit-il, de permettre que je m'acquitte envers ce jeune homme pour les services qu'il m'a rendus cette nuit.

— Prince, dit le roi, vous mériteriez vous-même une punition pour un semblable tour de page. Une autre fois je serai inexorable. Remerciez ce jeune jardinier; il a agi plus sensément sous votre masque, que vous sous le sien.

Écoute, Philippe, dit le prince, je suis content de toi. Mon père a raison. Ce que tu as dit en mon nom au chambellan, à la comtesse, au maréchal, au ministre des finances, au duc et au colonel, je le trouve fort raisonnable, et je le confirmerai par mes paroles. Tu as cependant mérité de perdre ta place de garde de nuit pour avoir quitté ton poste. Demain tu seras destitué; mais je te nomme premier jardinier de mon château, et je fais présent des cinq mille florins du maréchal à ta future. Adieu, sers-moi fidèlement et conduis-toi toujours aussi sagement.

CONCLUSION.

—

Qui fut plus heureux que Philippe ! Il vola à la demeure de Rose, se fit ouvrir, et jeta la bourse pleine d'or sur la table : — Voici ta dot, Rose, dit-il, et cinq mille florins encore. — Demain nous irons habiter le château du prince Julien, dont je suis le premier jardinier. Mon père et ma mère viendront avec nous. J'aurai soin de vous tous. Que Dieu donne à tous les braves gens un pareil commencement d'année !

La mère de Rose ne pouvait en croire ses yeux et ses oreilles. On lui conta toute l'aventure ; elle se jeta au cou de Philippe en pleurant de joie, et courut chercher le vieux garde de nuit avec sa femme. Ils passèrent joyeusement tous ensemble cette journée, et, quinze jours après, Rose devint la femme de Philippe.

On dit que le prince Julien ne se livra plus à de semblables folies. Le ministre des finances eut seul à se plaindre de la nuit de Saint-Sylvestre.

FIN DE LA NUIT DE SAINT-SYLVESTRE.

LE PACHA DE BUDE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Chevrier.

—

fond d'une vallée profonde et au milieu des ro- du canton de Vaud, se trouve une petite ville go- e et bien bâtie, avec un château seigneurial. Cette ville se nomme La Sarraz. Là vit un petit peuple bon ureux; ce pays, s'il n'est pas renommé par ses ri- es ou ses antiquités, par ses savants ou ses vignobles, emarquable par la loyauté et l'union qui règnent i ses habitants. Deux jolis enfants, Cugny et Olivier, it une preuve de cette union.

gny était le plus jeune fils d'un pauvre vieillard qui t fort heureux non loin de la ville, sous un toit de me. Le meilleur ordre, la plus grande simplicité, le il et la propreté régnaient dans la maison de Cugny. etit Cugny lui-même était obligé de contribuer, par ravail, au soutien de la famille.

is le vieux père obtenait peu de satisfaction de cet it; car c'était un garçon violent et emporté, qui t mille folies tant que durait le jour. Cugny était ue fois sévèrement puni; mais le châtiment de la

veille était toujours complétement oublié à son réveil. Au reste, cet enfant si vif n'était pas dépourvu de qualités aimables. Il eût été difficile de louer la beauté de son visage ; d'ailleurs le maître d'école faisait grand cas de lui, car aucun de ses écoliers n'écrivait et ne calculait aussi bien que celui-ci, et le vieux magister avait même dit un jour au vieux Cugny : « Votre garçon devrait aller au collége de Lausanne ; il en sait déjà presque autant que moi ! En vérité, il pourrait devenir prêtre ! » — Le vieillard haussa les épaules et répondit : « Nous autres paysans, nous avons aussi besoin de bonnes têtes, et même plus que les riches ; car ceux-là se tirent toujours d'affaire avec leur argent. C'est ce que nous ne pouvons pas faire, nous autres pauvres gens. »

Le petit Cugny, avec toute sa capacité et les éloges de son maître d'école, fut donc forcé de garder les chèvres. C'est ce qu'il fit en s'efforçant de rendre cette tâche le moins pénible qu'il le put. Ainsi, pour passer le temps, il se regardait comme un pasteur spirituel, et il faisait de son troupeau ses ouailles. Mais les sermons qu'il leur faisait ne les édifiaient guère ; car tandis que le prédicateur les exhortait aux vertus chrétiennes, ses paroissiens broutaient impitoyablement les champs et les haies d'autrui.

Vers ce temps, un cousin de Cugny revint de la guerre où il avait gagné le grade de caporal. Ce guerrier racontait chaque soir, à la famille assemblée autour du foyer, ses propres faits d'armes et ceux du maréchal de Guébriant, sous les drapeaux duquel il avait combattu. Il leur parlait tantôt de Gustave-Adolphe, ce vaillant roi de

Suède, et des fameux généraux Banner, Torstensohn et Wrangel; tantôt de Bernard de Weimar, de Tilly et de Wallenstein, ou bien il leur racontait les batailles de Lutzen ou de Wittstock ou le sac de Magdebourg. Le vieux soldat racontait avec tant d'action, qu'on voyait devant ses yeux le champ de bataille, les armées, les généraux, et qu'on entendait distinctement gronder le canon. Il dessinait sur la table la disposition des masses, et il jurait si affreusement, que tout le monde en tremblait de peur.

Personne, dans la cabane, n'écoutait ces récits avec plus d'attention que le cadet de la famille, à qui aucun nom, aucune escarmouche n'échappait de la mémoire. Dès que le printemps revint, et qu'il fallut retourner garder les chèvres, le petit Cugny se nomma général en chef, et éleva au grade d'adjudant-général son chien, dont il avait fait, l'année précédente, un sacristain. Il se mit alors à parcourir le canton, enlevant partout des positions à la tête de ses troupes; ses victoires devinrent bientôt si nombreuses, que l'ambition lui vint, comme à Wallenstein, et qu'il se sentit quelque velléité de se faire duc de La Sarraz.

CHAPITRE II.

La Petite Guerre.

Un jour comme Cugny se trouvait non loin de la ville, assis sur un bloc de marbre, méditant, tandis que son armée campait dans la plaine, l'assaut d'une roche voisine, que quelques chèvres gravissaient déjà par forme de reconnaissance, il entendit des cris d'enfants qui appelaient du secours du haut des rochers.

Il résolut aussitôt de livrer l'assaut et de délivrer ceux qui se plaignaient ainsi.

L'adjudant-général rassembla, en aboyant, toutes les troupes, et en quelques instants la roche fut emportée. C'étaient deux enfants de la ville; un garçon de quinze ans, nommé Olivier, et une petite fille, âgée de huit ans, du nom d'Hélène. Ils appartenaient tous deux à des familles considérées de La Sarraz. Peu accoutumés à grimper sur les rochers, ils s'étaient égarés en se promenant sur la montagne, et, pour en descendre, ils s'étaient laissés glisser le long d'un ravin qui les avait conduits sur le bord d'un précipice.

Le petit général aux pieds nus les fit habilement descendre, en leur indiquant des quartiers de rochers où ils pourraient poser leurs pieds, et ne tarda pas à les ramener heureusement dans la plaine. Les pauvres enfants ne

savaient comment remercier leur libérateur, et l'amitié ne tarda pas à régner entre eux trois. Cugny leur raconta ses batailles et leur développa ses plans de campagne. Le petit Olivier parut enchanté de cette vie guerrière. Il prit aussitôt du service dans l'armée, que Cugny divisa en deux corps. Il garda le commandement supérieur du premier, et confia l'autre à Olivier, à qui il déclara la guerre. Hélène fut attachée à l'un et à l'autre corps en qualité de vivandière. On se partagea le pays de La Sarraz; on fit des conventions qui devaient être observées, et l'on se promit de se revoir le lendemain.

Olivier, jeune garçon plein de vivacité, n'avait pas moins de penchant pour la vie de soldat que Cugny. Bien qu'ennemis actifs et toujours guerroyant l'un contre l'autre, ils ne tardèrent pas à s'aimer tendrement. Chaque fois qu'Olivier pouvait s'échapper de la maison paternelle ou de l'école, il accourait auprès de son cher Cugny, et leur amie commune, Hélène, apparaissait au moins deux fois par semaine, avec du pain, des châtaignes et une bouteille d'osier remplie d'eau pour approvisionner les deux camps. Elle se rendait toujours en arrivant auprès d'Olivier, qui était l'ancien compagnon de ses jeux; mais, après la première affaire, elle se trouvait toujours la prisonnière de Cugny, et il semblait qu'elle trouvât quelque plaisir à se laisser prendre. Cette circonstance donnait lieu quelquefois à des reproches; Cugny et Olivier ne se battaient pas pour leur Hélène; mais celui-ci se plaignait de la facilité avec laquelle elle se laissait enlever par son ami. Hélène aimait beaucoup son concitoyen Olivier, qui était un joli enfant, et qui avait sur

Cugny l'avantage de porter de beaux vêtements ; mais la jeune fille avait déjà remarqué que la nature avait mieux paré le petit pâtre avec ses cheveux noirs, que l'auraient pu faire les plus brillants habits.

L'été et l'automne se passèrent au milieu des plaisirs de l'amitié et de la guerre, des brouilleries, des réconciliations, et l'hiver vint mettre pour toujours un terme à tous ces jeux.

CHAPITRE III.

L'Avancement.

Avant que l'hiver n'arrivât, Olivier vint un jour s'asseoir auprès de Cugny, et lui dit avec une mine importante : En 1644 nous avons fait la guerre aux chèvres, mais en 1645 nous la ferons aux hommes. Pense donc, Cugny, mon père a reçu ce matin une lettre de mon oncle qui est colonel dans l'armée impériale ; il dit que si j'arrive à l'armée au printemps j'aurai une commission de sous-lieutenant. J'aurai alors seize ans, et mon père ne veut pas me laisser plus longtemps à La Sarraz. Il dit qu'en restant ici je finirais par devenir un chevrier. Ne t'en réjouis-tu pas?

— Me réjouir! et de quoi? dit Cugny.

— De ce que je vais être soldat, sous-lieutenant. Nous avons la guerre, je deviendrai bientôt capitaine et colonel. — Tu entendras conter des merveilles de moi, je te le dis.

— Eh bien! Olivier, je le crois sans peine et je m'en réjouis volontiers, bien que cela me donne plutôt envie de pleurer. Car te voilà parti et moi abandonné. Qui aurai-je maintenant dans le monde, maintenant que tu vas être loin de moi?

— Mais Cugny, cela me fait aussi de la peine de te

quitter. Cependant tu auras encore Hélène pour la campagne prochaine. Elle a bonne tête, tu pourras lui confier mon corps d'armée.

— Y penses-tu, Olivier? Je ferais la guerre avec une fille! D'ailleurs elle ne viendra pas quand tu seras parti; elle deviendra une demoiselle de la ville, et ne s'inquiétera plus de moi.

— Sois tranquille, Cugny, et ne pleure pas. Dans une couple d'années je reviendrai te voir à La Sarraz. Tu n'en croiras pas tes yeux quand tu me reverras. — Une moustache, un grand sabre, une cicatrice par-ci, une cicatrice par-là! Tu ne pourras pas me reconnaître.

— Je le crois, Olivier; mais toi tu me reconnaîtras encore moins. Un fier officier s'informera-t-il d'un pauvre chevrier? — Oh! non.

— Fi donc! Cugny; c'est mal parler cela. Vois-tu, je deviendrais maréchal et je viendrais à La Sarraz, que ma première visite serait pour toi, et que je t'embrasserais comme je t'embrasse maintenant. Je te le jure. Tiens, voilà ma main, et je te donne pour gage mon couteau de nacre de perle. Prends-le, prends-le en souvenir de moi.

— Sais-tu, Olivier, que des amis ne doivent pas se donner des couteaux? on dit que cela coupe l'amitié. Mais je n'en crois rien, je le prends; et si tu refuses un jour de me reconnaître, je te le mettrai devant les yeux, en te disant : Olivier, notre amitié est coupée.

— Alors je mériterais que tu me le plongeasses dans le cœur! Mais réjouis-toi avec moi, Cugny; j'ai fait aussi des projets pour toi.

— Dis-les donc.

— Quand je serai capitaine ou quelque chose de plus, et que je viendrai à La Sarraz, je t'emmènerai avec moi à l'armée.

— Non, j'aime mieux m'en aller au printemps avec toi, et devenir soldat, cavalier, ce qu'on voudra. Parce que tu es un monsieur, on te fait sous-lieutenant; mais moi, je veux être brave, et devenir lieutenant par mon courage. Repose-toi sur moi, je le veux.

— Cela ne se peut pas, Cugny. Tu n'as que quatorze ans; tu es beaucoup trop jeune. Tu ne pourrais pas porter un mousquet.

— Mais je puis porter un tambour. Et puis je sais mener un cheval; je peux être palefrenier.

— Mais alors tu n'irais pas à la bataille, et tu ne pourrais pas t'avancer. Attends plutôt que je revienne te chercher. Je te ferai aussitôt caporal. Tu sais écrire, calculer, je te présenterai au colonel. Sois sans inquiétude.

— Cugny se mit alors à pleurer amèrement, et Olivier eut beaucoup de peine à le consoler. Cugny jurait de ne pas garder plus longtemps les chèvres, et de s'en aller au printemps à la guerre.

CHAPITRE IV.

Le Loup.

Les choses se passèrent autrement que ne l'avaient pensé les deux amis. Cugny devenait de jour en jour plus triste et plus pensif. La société d'Olivier et les plaisanteries d'Hélène n'égayaient le pauvre enfant que d'une façon passagère.

Un jour il était assis sur le revers d'une colline, plongé dans ses rêveries; son troupeau paissait autour de lui; le vent d'automne sifflait dans les feuilles mortes, éparses au pied des arbres; tout à coup il entendit aboyer son chien. Cugny ne se retourna même pas. Le chien allait et venait en redoublant ses aboiements. Enfin le jeune pâtre devint plus attentif et se leva. Il aperçut à ses pieds, dans un enfoncement du bois, une de ses chèvres qu'emportait un loup qui ne tarda pas à la mettre en pièces et à la dévorer.

Cugny saisit vivement son bâton, et, suivi de son chien, se mit à la poursuite du voleur; mais le loup prit la fuite, laissant la chèvre sans vie. Le petit pâtre resta, à cette vue, immobile et plein d'effroi. Il couvrit sa chèvre de feuilles mortes, de branches et de pierres, et revenant auprès de son troupeau, il le ramena comme de coutume. Puis il se rendit à la maison paternelle dès

qu'il fut nuit, endossa ses habits de fête, fit un paquet de ce qu'il possédait de meilleur, et partit.

La nuit était déjà avancée lorsque le possesseur de la chèvre vint faire grand bruit dans la chaumière du vieux Cugny; on chercha partout le chevrier, et comme on ne le trouvait nulle part, son père se livra à la plus vive affliction.

Mais Olivier et Hélène se montrèrent plus inconsolables que le vieillard, à la nouvelle de la fuite de Cugny. On ne pouvait trop s'étonner des larmes que faisait verser à Hélène un misérable gardeur de chèvres, et les parents d'Olivier ne se lassaient pas de rire de sa douleur.

Après quelques jours, Olivier reçut par un paysan une lettre datée des environs de Romainmotier. Cugny lui écrivait l'histoire du loup, en lui annonçant que, moitié par crainte d'un châtiment, moitié par dégoût de la vie des champs, il s'était décidé à parcourir le monde pour tenter la fortune.

— « Ne crains pas pour moi, écrivait Cugny, je ne » manquerai de rien; j'ai appris à travailler. Dis seule- » ment à Hélène de ne pas s'inquiéter, et à mon père » que je soutiendrai sa vieillesse dès que je le pourrai. » J'emporte ton couteau avec moi, je le garderai tant » que je vivrai. Je ne puis le regarder sans pleurer. Peut- » être nous retrouverons-nous un jour à la guerre ou » autre part. »

Olivier sauta de joie et courut montrer partout la lettre de Cugny. Hélène pressa le papier contre ses lèvres et le mouilla de ses larmes.

Ce fut cependant pour Olivier un triste hiver que ce-

lui-ci ; car il était habitué à Cugny, et il lui manquait par
tout. Heureusement que les préparatifs de son départ l'oc
cupèrent quelque temps et lui causèrent des distractions
Puis il fallut faire des visites de congé à Romainmotier
à Vévay et à Nyon, chez ses parents et les amis de sa fa
mille. On fit enfin ses bagages, et à Pâques il alla rejoin
dre en Allemagne l'armée impériale.

La petite Hélène pleura aussi amèrement au dépar
d'Olivier qu'elle avait pleuré à l'automne au départ de
Cugny. Mais les jeunes filles se consolent bientôt; e
Olivier, lorsqu'une fois il eut traversé la Suisse, mis l
Rhin derrière lui, respiré l'air de l'Allemagne, vu de
soldats de toutes les nations, entendu le tumulte de
camps et le bruit de la guerre, oublia Cugny, La Sarraz
Hélène, ses parents, et tout enfin.

CHAPITRE V.

Le Pacha.

Le jeune Olivier trouva son oncle à Vienne, et celui-ci mmena au camp hongrois devant Presbourg. Là les ıpériaux combattaient sous le commandement du ma-chal Gœtz contre Ragoczy, prince de Transylvanie, qui ait insurgé une partie de la Hongrie, et s'était joint x Suédois guidés par l'illustre Torstensohn. Il y avait rudes journées, de sanglantes rencontres. Olivier se uvait à la véritable école de la guerre.

Il apprit à connaître la dure vie des camps; les incen-es, les meurtres, les pillages étaient l'entretien et l'oc-pation de chaque jour. Son oncle eut d'abord quelques énagements pour sa jeunesse; mais au bout de quelques ois il lui apprit, comme il le disait, à sentir l'odeur de poudre; et après la première campagne, Olivier, qui était réellement distingué, fut promu au grade de lieu-nant. Les soldats le chérissaient à cause de sa valeur, le nommaient le petit diable.

Je n'ai pas dessein de rapporter ici les hauts faits de ıerre du jeune Olivier, et de dire comme il se battit ur à tour en Bohême, en Silésie et en Bavière. On con-ıît l'indiscipline de toutes les armées de ce temps, les ébauches et les cruautés dont les généraux souillèrent

les lauriers qu'ils avaient cueillis dans la guerre de trente ans; je dois seulement ajouter que le jeune Suisse se comporta partout avec honneur, et qu'il fut aussi sévère envers lui-même qu'envers ses subordonnés.

Sa conduite lui valut de l'avancement. Il fut attaché à la personne du général en chef, et conserva de l'emploi dans l'armée impériale après la guerre de trente ans. Il fit alors la campagne de Pologne contre les Suédois, sous le comte de Hatzfeld, en qualité de capitaine de cavalerie. Tous ses camarades le recherchaient avec empressement et semblaient faire un grand cas de sa personne. Un seul officier semblait avoir conçu de la haine contre lui. C'était un de ses compatriotes, un Suisse, nommé le baron d'Asperlin de Raren, fils du bailli de Bavois.

Le baron n'avait d'autre mérite que sa naissance, et agissait comme les gens de cette sorte ont coutume de le faire. Il se vantait grandement, portait la tête haute, faisait peu de cas de tout ce qui l'entourait, et haïssait cordialement tous ceux qui ne lui accordaient pas la prééminence. Olivier était un de ceux-là. Aussi le baron d'Asperlin cherchait-il à lui susciter mille embarras, et à l'éloigner du régiment; mais Olivier accordait peu d'attention à ses manœuvres.

Olivier, se trouvant un jour de mauvaise humeur, se plaignait, parmi ses camarades, de la lenteur des opérations de l'armée impériale, du manque d'occasion de se distinguer, et des préférences que l'on accordait au rang et à la naissance sur la valeur et le mérite. Échauffé par la discussion, il s'aventura toujours davantage, et finit par prétendre qu'on agissait plus sensément chez les

Turcs. Enfin, il offrit de parier qu'avant trois ans il pourrait s'élever, au service de la Porte, à la dignité de pacha à trois queues.

Asperlin, instruit de cette sortie, coupa artificieusement les paroles d'Olivier, et, en dénaturant le sens, y trouva le sujet de quelques calomnies qu'il porta au général en chef. Olivier fut obligé de répondre de ses discours devant le général, et eut beaucoup de chagrin à essuyer au sujet de l'assurance qu'il avait de devenir pacha à trois queues. Depuis ce temps, on ne le désigna plus à l'armée que sous le nom du pacha.

CHAPITRE VI.

Le Duel.

Bientôt après cette tracasserie, le bruit se répandit dans le régiment qu'Olivier était d'une basse extraction, et que, dans sa ville natale, il avait passé son enfance à garder les chèvres.

Olivier ne tarda pas à parvenir à la source de ces propos. Ils ne pouvaient venir d'aucun autre que du baron d'Asperlin. Olivier résolut aussitôt de le châtier. Il se rendit dans son quartier, et apprit que le baron venait d'obtenir un congé, et qu'il était parti le matin même pour la Suisse. Olivier remonta aussitôt à cheval pour le rejoindre. Il n'épargna pas les éperons à sa monture.

Il arriva vers le milieu du jour dans une petite ville. Les gens et les chevaux du baron attendaient leur maître devant la principale auberge. Olivier y entra aussitôt.

Le baron était paisiblement assis à table avec un officier étranger. Tous deux parlaient français. Le baron tendait la main à son compagnon de table, pour prendre congé, au moment où Olivier entra.

Celui-ci, sans s'inquiéter de l'étranger, alla droit à Asperlin, et, le traitant de calomniateur, le frappa si violemment qu'il le renversa de son siége. La maison entière retentit de sa chute. Les valets et l'hôte accoururent au

bruit. Asperlin se débarrassa avec peine de la foule, et criant à Olivier : Scélerat, tu me payeras cette injure de ton sang! Il disparut. Quelques instants après, on l'entendit partir à cheval en plein galop.

Olivier, debout près d'une fenêtre, le regardait s'éloigner avec mépris, lorsque l'officier étranger lui frappa de la main sur l'épaule, en disant : — Monsieur, quelle que soit la cause de votre folle conduite, et quelle que soit la raison qui empêche mon ami de châtier sur-le-champ votre grossièreté, vous m'avez insulté en sa personne. C'est mon compatriote et mon ami. Je veux lui épargner de l'ouvrage, suivez-moi hors la ville.

— Pourquoi ne pas en finir ici même? s'écria Olivier en poussant l'hôte et en fermant la porte. Aussitôt il tira son sabre et se mit en garde. L'étranger était également en garde. Tandis qu'Olivier le regardait avec attention, tout à coup il abaissa son épée, et lui dit en l'examinant à son tour : — Monsieur, veuillez me faire connaître mon adversaire; comment vous nommez-vous?

— Olivier de La Sarraz.

— Diable! je le pensais, s'écria l'étranger; et moi je suis Cugny!

Tenant encore leur sabre nu à la main, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent avec effusion. Ils prononçaient mutuellement leurs noms, et ne se lassaient pas de se livrer à la joie de se revoir.

CHAPITRE VII.

L'Histoire de Cugny.

Ce ne fut que lorsqu'ils se trouvèrent à table qu'ils se regardèrent avec plus de calme; les questions se succédèrent rapidement entre les deux amis. Ils s'admiraient l'un l'autre, et ne se lassaient pas de s'étonner du changement qui s'était opéré en eux. Il y avait dix ans qu'ils s'étaient vus pour la dernière fois à la roche de La Sarraz. Olivier avait alors vingt-six ans, et Cugny vingt-quatre. Olivier fut obligé de raconter toutes ses aventures depuis son départ du canton de Vaud, et il fut beaucoup question, comme on le pense, de la petite vivandière; mais aucun d'eux n'avait reçu de ses nouvelles, et ils ignoraient entièrement son sort.

Cugny, qui voulait toujours faire des questions et écouter, consentit enfin à prendre la parole :

« Tu sais, Olivier, dit-il, comme je m'enfuis de chez » mon père. Je ne savais où aller, et cependant je n'étais » nullement inquiet de l'avenir; j'étais plein de forces, » jeune, accoutumé à vivre sobrement; je ne songeais » qu'à me battre, et je ne trouvais rien impossible.

» Mais lorsque je m'assis au clair de la lune, — car » j'avais marché toute la nuit, — lorsque je m'assis pour » manger mon pain et que je tirai ton couteau pour le » couper, je me mis à pleurer amèrement, car alors je

» pensais à toi, et je sentis tout ce que j'avais perdu et
» délaissé. »

A ces mots, Cugny tira de sa poche le petit couteau de nacre de perle, et le montra à son ami : Vois-tu, Olivier, je l'ai encore ! — Olivier ne put s'empêcher de se jeter au cou de son ami.

Cugny reprit son récit : « Comme j'étais assis à pleu-
» rer, je pensais que tu allais aller à l'armée en brillant
» gentilhomme, et que tu serais aussitôt lieutenant, tan-
» dis que moi, pauvre rustre, je ne pouvais servir que
» comme palefrenier ou simple soldat; cela m'affligea
» beaucoup. Je formai vingt projets pour m'enrichir et
» venir me présenter ensuite, bien vêtu, au général, et
» me donner pour un enfant de famille. Je me mis à rê-
» ver à tout cela; et de tous ces rêves il advint quelque
» chose.

» J'arrivai à Pontarlier. Là un homme riche me prit à
» son service; il ne tarda pas à me remarquer, et de son
» écurie où je servais je passai dans l'intérieur de sa
» maison, où, ayant appris que j'écrivais et que je comp-
» tais bien, il me fit son secrétaire, non sans cause,
» comme tu le verras bien. J'avais d'assez bons appoin-
» tements; sa femme et ses enfants semblaient m'aimer
» beaucoup, et j'aurais pu être heureux; mais il n'en
» était rien. Les hauts faits du grand Condé ne me lais-
» saient pas de sommeil : on ne parlait à Pontarlier que
» de ses victoires sur le Rhin. Je lisais avidement les ga-
» zettes, les brochures et les livres d'histoire anciens
» et nouveaux, que mon maître possédait en quantité.

» Le destin m'envoya à l'armée plus tôt que je ne

» l'espérais. Une attaque d'apoplexie me ravit mon bon » maître en 1645, et sa veuye me congédia en me faisant un présent considérable. J'écrivis alors à mon » père; je lui fis part de ma situation pour le tranquilliser; je lui demandai mon pardon de ma fuite, et lui » annonçai que j'allais tenter fortune à l'armée.

» Je quittai Pontarlier et me dirigeai par Bâle et le » Rhin vers l'armée de Condé. Arrivé aux avant-postes » français, je demandai à être conduit à l'officier qui » commandait. On me mena vers lui, c'était le marquis » de Bellefonds.

» — Que voulez-vous, jeune homme ? me demanda-t-il » d'une voix sévère. Je lui dis tout naturellement que » j'étais un Suisse de bonne famille, que je n'avais rien » hérité de mon père, et que je désirais servir sous les » glorieux étendards du prince de Condé, espérant obtenir de l'avancement par ma conduite.

» Soit que ma jeunesse, la manière dont je répondis » aux questions du marquis, ou mon vif désir de me » faire soldat, le touchassent, il me promit d'avoir soin » de moi. On me donna un uniforme et une épée, et je » fus enrôlé en qualité de volontaire.

» On se battait journellement; je ne manquai aucune » affaire. Le marquis de Bellefonds prit de l'affection pour » moi; je le suivais partout. Bientôt eut lieu la sanglante » bataille de Allersheim, où le général bavarois Mercy » succomba. En cette circonstance, il me fut permis de » me distinguer aux yeux de mon protecteur; je ralliai » deux fois nos soldats prêts à se débander, et, à la tête » d'une compagnie, je perçai un bataillon ennemi.

» — Tu es un brave garçon? me dit le soir le mar-
» quis en m'embrassant devant toute l'armée. Il parla de
» moi au prince, qui me fit appeler le lendemain; le
» marquis et plusieurs généraux étaient présents. — Ah!
» dit le prince en me voyant, voilà le volontaire de Bel-
» lefonds! Il me donna quelques éloges et me fit officier.
» Le nom de volontaire de Bellefonds me resta dans l'ar-
» mée: je fis mes efforts pour honorer ce nom qui flat-
» tait ma vanité.

» Après la guerre d'Allemagne, mon régiment servit
» en Flandre, sous les ordres de Turenne, contre les Es-
» pagnols. J'eus l'honneur d'être distingué par le maré-
» chal, et je fus chargé d'une mission de sa part auprès
» du comte de Hatzfeld. Maintenant tu sais mon histoire.»

CHAPITRE VIII.

Le Retour.

—

Olivier et Cugny se rendirent ensemble au camp: Cugny fût assez heureux pour obtenir du comte de Hatzfeld un congé de six mois en faveur de son ami, afin qu'il allât visiter sa famille à La Sarraz après une absence de dix ans.

— Je me rends auprès du maréchal, dit Cugny, et je lui demanderai également une permission pour aller quelque temps en Suisse. Nous y passerons encore ensemble des jours heureux. Nous ferons élever trois chaumières sur le rocher, une pour toi, une pour moi et une pour la petite vivandière. C'est là que se réuniront tous les souvenirs de notre enfance!

Ils se séparèrent avec l'espoir de se revoir bientôt, et Olivier, suivi de ses gens, traversa l'Allemagne et se rendit en Suisse. Comme le cœur lui battit en voyant les clochers de sa ville natale apparaître derrière la montagne! Il lui semblait qu'il ne l'avait quittée que la veille. Mais plus il approchait, plus il trouvait tout changé; ce n'était que dans les petites choses, et cependant chaque buisson qu'on avait arraché, chaque jardin qui avait disparu, excitaient son attention et son étonnement. Ce qui lui avait semblé immense dans ses jeunes ans lui parais-

sait alors petit; la tour était plus basse, la grand'rue plus étroite, la maison paternelle plus mesquine qu'avant son départ.

Je n'essayerai pas de dépeindre la joie que causa l'apparition d'Olivier dans la maison de ses parents et la sensation qu'il produisit dans la ville. Chacun voulait voir le petit Olivier qui était devenu capitaine de l'empereur.

Dès le lendemain de son arrivée il alla visiter ses parents et ses amis. La petite vivandière ne fut pas oubliée. Mais quel fut son étonnement lorsqu'il entra dans la chambre où elle se trouvait avec sa famille! Le cœur lui battit avec violence. La jeune fille s'approcha de lui en rougissant. Olivier lui baisa la main en tremblant, et ne sachant que lui dire. Hélène, moins embarrassée, regardait des pieds à la tête le compagnon de son enfance, et lui donna bientôt le courage de lui parler avec la même confiance qu'autrefois.

Dès ce moment une passion violente s'empara du cœur d'Olivier. Il rendait chaque jour visite aux parents d'Hélène, uniquement pour la voir et jouir du bonheur de l'entendre. Mais ce bonheur était souvent mêlé de peine; car la jeune fille semblait ignorer entièrement l'amour. Elle se montrait toujours aussi confiante et aussi ingénue qu'elle l'était six ans auparavant au milieu du troupeau de chèvres; mais elle ne semblait pas non plus en savoir plus qu'elle n'en savait alors.

Ainsi s'écoulèrent quelques semaines, quelques mois. Plus d'une jolie fille de La Sarraz, de Vevay et de Lausanne, souriait avec intelligence au jeune guerrier, et celui-ci, désespéré de l'indifférence d'Hélène, essaya de

lui donner un peu de jalousie. Mais la naïve enfant restait toujours la même, et ne comprenait rien au dépit d'Olivier.

Vers ce temps il apprit ce qu'on lui avait caché jusqu'alors dans la maison d'Hélène. Le baron d'Asperlin, las de la guerre, après avoir recueilli plusieurs héritages, avait résolu de demeurer dans son pays, et avait demandé la main d'Hélène, qu'il avait vue à Lausanne. La famille d'Hélène se trouva fort honorée de cette demande ; mais celle-ci riait du baron d'Asperlin et de sa richesse, et disait fermement qu'elle ne voulait pas devenir madame la baillive de Bavois.

Olivier connaissait les prétentions d'Asperlin, mais non pas les refus d'Hélène. Il jura de faire périr son rival; mais, en y songeant, il pensa que la mort d'Asperlin n'avancerait pas beaucoup ses affaires. Ces inquiétudes le rendaient triste et abattu.

Hélène remarqua sa tristesse et s'efforça de rendre la sérénité à son ami.

— Comment pourrais-je me montrer satisfait, lorsque je suis malheureux ? dit Olivier. Je vous aime, je prétends à votre main, et vous êtes promise à un autre; vous êtes la fiancée du baron d'Asperlin.

Hélène se mit à rire, et répondit : — Je ne suis la fiancée de personne. M. d'Asperlin me semble insupportable depuis qu'il pense à moi. Restez, mon ami, mais ne prétendez pas à ma main ; j'ai un cœur pour l'amitié, mais je regarde l'amour comme une folie. J'espère, mon cher Olivier, que vous êtes un homme raisonnable et que vous resterez tel. Voulez-vous absolument vous marier?

Bien ; je vous aiderai à chercher une femme ; mais pour moi, j'ai encore peu de goût pour le mariage. Il est bon que nous nous expliquions là-dessus pour n'en pas parler davantage. Maintenant la chose est arrangée.

Il en fut ainsi. Ce fut véritablement une chose arrangée pour Hélène, mais non pour Olivier. Cependant il fallut bien qu'il se résignât ; heureusement il lui vint encore des distractions.

CHAPITRE IX.

Hélène.

—

Un jour Cugny entra inopinément dans la chambre de son ami Olivier.

— Ce n'est qu'en passant que je viens te voir, lui dit-il, je ne puis rester longtemps avec toi. Je suis en mission pour Milan, et je n'ai obtenu la permission que de séjourner huit jours à La Sarraz.

Olivier était ivre de joie. Tous ses chagrins se dissipèrent. Il présenta son ami à ses parents, et ils habitèrent ensemble. Toute la ville parlait de la fortune qu'avait faite le petit gardeur de chèvres, et quand il passait dans la rue, on se disait : Qui aurait jamais pu le croire? On ne se souvenait pas d'avoir vu un plus bel homme à La Sarraz; et si les femmes et les filles du canton de Vaud eussent été plus familiarisées avec le langage des poètes, elles n'auraient pas manqué de le comparer à Apollon sous le costume de Mars.

Cugny n'eut pas autant de visites à faire qu'Olivier.— Son père était mort. — Il alla trouver son ancienne amie Hélène.

— Elle est devenue une charmante fille, dit Olivier en se rendant avec lui à la maison d'Hélène, mais elle est

insensible et froide comme la glace. Garde bien ton cœur.

Hélène avait déjà appris, par le bruit public, l'arrivée de Cugny. Elle se souvenait assez bien du jeune chevrier; mais lorsqu'il entra dans sa chambre elle parut comme frappée d'un doux effroi. Elle put à peine répondre aux premières politesses d'usage. — Les regards de Cugny se reposaient avec charme sur cette séduisante figure. Ses yeux brillaient d'une clarté plus vive, et les joues d'Hélène, en lui parlant, se couvraient d'un incarnat plus foncé. Cugny promit de lui rendre souvent visite durant son séjour à La Sarraz.

Il était difficile de faire autrement dans une aussi petite ville, où l'on se rencontrait à chaque pas. On s'invitait aux mêmes repas, on se promenait ensemble, et l'on faisait souvent des petites parties aux environs. Le pays où avait eu lieu la guerre des chèvres ne fut naturellement pas oublié. Hélène fit aussi ce pèlerinage avec joie, mais accompagnée de sa famille.

Il est à remarquer que dans ces promenades une circonstance qui avait lieu jadis dans leurs jeux se reproduisait sans cesse. Lorsque Olivier sortait en donnant le bras à Hélène, il arrivait toujours, par une suite d'accidents, qu'elle finissait par se trouver au bras de Cugny. Alors ils oubliaient Olivier, les parents, la route, et il semblait qu'ils se promenassent seuls sur la terre.

A la première visite qu'ils rendirent aux champs de bataille de leur enfance, Cugny, qui s'était perdu avec Hélène dans un taillis, lui dit en lui pressant la main : — Ah! pourquoi ne sommes-nous plus enfants! Savez-vous, mademoiselle, combien nous avons été heureux à

cette place! alors je vous faisais toujours ma prisonnière. Tout a bien changé!

— Si je pouvais vous faire prisonnier à mon tour, Cugny, dit Hélène, vous ne seriez pas venu ici pour disparaître aussitôt.

— Peut-être vaudrait-il mieux que je ne fusse pas venu, Hélène!

— Peut-être, cher Cugny. Non; il vaut mieux que vous soyez venu. On ne respire pas si longtemps sur la terre; c'est payer trop cher ses amis que de songer d'avance aux regrets.

— Vous avez raison. Pour un moment comme celui-ci, je donnerais le reste de ma vie. Je voudrais qu'elle finît au moment où je vous quitterai!

— Vous avez tort, Cugny. C'est une folie que de désirer dormir plutôt que rester éveillé.

— Vous êtes plus facile à contenter que moi. Il peut vous être indifférent de vivre à plusieurs centaines de lieues de moi. Je ne suis pas ainsi.

Hélène ne répondit pas; mais une larme coula de sa paupière, et une vive rougeur couvrit ses joues. Cugny la pressa contre son cœur. Ils venaient de se comprendre.

Ils restèrent encore longtemps à parler ensemble, et se firent mille promesses, sans savoir s'ils pourraient les tenir. Hélène était dévorée d'une passion d'autant plus violente, que la fermeté de son caractère qui lui avait fait repousser jusque alors l'idée de l'amour la rendait capable de prendre les résolutions les plus désespérées.

Huit jours sont bientôt écoulés. Cugny se disposa à partir. Hélène exigea qu'il demeurât huit jours encore;

elle attachait son bonheur à l'accomplissement de ce désir. Cugny obéit sans résistance; mais il en fut bien récompensé. Hélène lui jura un amour éternel; et lui, il promit de revenir dans deux ans réclamer sa fiancée ou l'enlever de vive force, si on la lui refusait.

La seconde semaine s'écoula encore plus rapidement que la première. Bientôt Cugny repassa les Alpes et vola en Italie.

CHAPITRE X.

Le Mystère.

Personne ne se doutait à La Sarraz qu'une aussi étroite intelligence s'était établie entre Cugny et Hélène, tant ils avaient su s'observer aux yeux des étrangers; Olivier lui-même n'en avait pas le moindre soupçon. Hélène lui sembla même plus favorable après le départ de Cugny. En effet elle recherchait plus volontiers sa société qu'autrefois, soit que les liens qui l'attachaient à Cugny la rapprochassent de son ami, soit qu'elle cherchât à cacher ce qui se passait en son cœur.

Les parents d'Hélène remarquèrent ce redoublement d'amitié avec inquiétude; ils auraient désiré de tout leur cœur qu'Olivier fût aussi à quelques milliers de lieues de La Sarraz; car les négociations avec le baron d'Asperlin étaient déjà fort avancées, et ils attachaient la plus grande importance à voir leur fille devenir madame la baillive. Ils prièrent donc le baron de se rendre promptement à La Sarraz, et de venir s'installer dans leur maison.

La première entrevue qui eut lieu entre Olivier et Asperlin fut telle qu'on le peut penser. La plus grande froideur régna entr'eux, et ils agirent comme s'ils ne se fussent jamais rencontrés auparavant. Hélène traita de la manière la plus glaciale celui qui lui était destiné, et fit

tous ses efforts pour lui faire connaître l'aversion qu'elle éprouvait pour lui. Elle redoutait peu la colère de ses parents; mais Asperlin s'inquiétait également fort peu des répugnances de sa future. La famille d'Hélène, de son côté, était résolue à conclure ce mariage; et chacun était aussi opiniâtre que l'était la maîtresse de Cugny.

Hélène fut forcée de recevoir les félicitations de toute la ville. Personne ne souffrait plus de ces compliments que le pauvre Olivier. Dans son désespoir, il lui offrait même de la délivrer par la force des poursuites d'Asperlin, avec qui il avait une ancienne querelle à vider. Elle lui répondait paisiblement qu'elle ne craignait nullement que cette union s'accomplît, et Olivier ne pouvait se lasser d'admirer le calme de la jeune fille.

Il avait de justes motifs de s'étonner; car depuis le jour des fiançailles un changement subit, qui avait été remarqué par tout le monde, s'était opéré dans la personne d'Hélène. Elle ne se montrait pas, il est vrai, plus gracieuse envers son futur époux qu'elle ne l'avait été auparavant, mais elle témoignait envers lui plus d'égards et de douceur. Elle acceptait ses présents, et ne s'irritait plus lorsqu'il s'aventurait à déposer un tendre baiser sur sa main. Elle entendait aussi parler du mariage prochain sans laisser voir de répugnance, et se contentait de demander un délai de semaine en semaine, ce que le prétendu accordait d'autant plus volontiers, qu'il n'avait pas encore terminé tous ses préparatifs pour la réception de sa femme dans son château.

Olivier maudissait en son cœur toutes les femmes. Il n'avait jamais pu croire qu'une fille d'une âme fière et

résolue comme l'était Hélène pût changer aussi proı
ment et se soumettre à un joug qu'elle semblait na
abhorrer. La Sarraz n'avait plus d'attraits pour lui,
se disposait à rejoindre l'armée. Il visitait rareme
maison d'Hélène, où on ne le voyait pas d'un bon œ
où il ne trouvait que des sujets de tristesse et d'afflic

CHAPITRE XI.

L'Enlèvement.

A la grande surprise d'Olivier, Hélène le prit un jour à part et lui dit : — A neuf heures ce soir venez dans le jardin derrière la maison. Soyez exact et discret.

Quelque amertume qu'il ressentît de la conduite d'Hélène, il ne manqua pas de se trouver au rendez-vous à l'heure indiquée. A neuf heures, par une nuit sombre, il franchit une haie et pénétra dans le jardin. La fiancée d'Asperlin arriva quelques moments après lui. Elle le conduisit sous une feuillée, et prenant sa main dans les siennes, elle lui dit : — Cher Olivier, ne m'avez-vous pas juré plusieurs fois de tout sacrifier à mon bonheur?

— Et je tiendrai parole.

— Vous le voulez?

— Oui; mettez-moi à l'épreuve, je suis prêt à donner ma vie pour vous!

— Eh bien! je vous déclare que je ne serai jamais la femme d'Asperlin.

— Pourquoi donc avoir consenti à vos fiançailles?

— Écoutez-moi : ma famille me sacrifiait sans pitié aux richesses du bailli de Bavois. Je n'ai donc plus de famille dans le monde; désormais je suis seule. Demain je quitte pour toujours cette maison et La Sarraz. J'ai quelques parents en France. Voulez-vous m'accompagner?

Olivier, effrayé de tant de résolution, répondit, sans hésiter, qu'il la suivrait.

Hélène se jeta aussitôt dans ses bras en le nommant son libérateur. Il se sentit enivré; tout le feu de sa passion se réveilla de nouveau; il la pressa avec force contre son cœur, mais elle le repoussa doucement : — Envoyez vos gens cette nuit même nous attendre sur la route de Jougne. Demain à dix heures du soir je serai à la croix, près de la haute porte. Ayez soin de me procurer un cheval d'une marche sûre.

Il voulut lui faire quelques objections; mais elle avait déjà disparu. Olivier s'en revint perdu dans les rêves les plus doux, et accomplit en tout point les ordres de sa belle Hélène. Il écrivit ensuite une lettre à ses parents pour leur annoncer qu'il avait voulu s'épargner la douleur des adieux, et le lendemain il monta à cheval dans le milieu du jour, en disant qu'il allait visiter un de ses amis à Lausanne.

A dix heures, Olivier se trouva devant la porte de La Sarraz. Bientôt parut Hélène; elle était vêtue comme un jeune écuyer et enveloppée d'un manteau. Olivier la plaça sur son cheval, et ils partirent au grand galop. Vers le matin on trouva les relais au lieu qu'Hélène avait indiqué. Ils montèrent de nouveaux chevaux, et continuèrent rapidement leur route; ce ne fut que vers le soir qu'on fit halte dans une petite vallée. Olivier voulait pousser jusqu'à la ville prochaine; mais Hélène était accablée de fatigue, elle pouvait à peine se soutenir sur son cheval, et refusa d'aller plus loin.

Elle se fit porter plutôt que conduire dans l'auberge la

plus proche, et demanda aussitôt une chambre pour se reposer. Elle convint avec Olivier de partir au lever du jour, serra avec effusion son libérateur dans ses bras, et se rendit dans la chambre qu'on lui avait réservée.

Olivier, non moins fatigué par deux nuits sans sommeil et une longue traite forcée, se jeta tout habillé sur un lit, et plaça, à tout évéuement, son épée et ses pistolets à son chevet. Il ordonna à ses gens de le réveiller au lever du jour, et s'abandonna à un profond sommeil.

Dès que le jour commença de paraître, il se jeta à bas de son lit, ordonna de préparer les chevaux, et se rendit lui-même à l'appartement d'Hélène pour l'avertir qu'il était temps de s'éloigner. La porte était fermée; il frappa doucement, puis avec plus de force; il appela, et n'obtint pas de réponse. Les gens de l'auberge craignaient qu'il ne fût arrivé quelque accident au jeune écuyer. Olivier craignait aussi qu'Hélène, trop émue par les événements de la veille, n'eût perdu l'usage de ses sens. Dans son effroi, il brisa la porte, et vit avec une surprise sans égale que la chambre était vide. La fenêtre était ouverte. On ne pouvait douter que la pauvre fille n'eût été enlevée. Asperlin avait sans doute découvert la trace des fugitifs.

Cependant l'hôte, sa femme et ses valets juraient que le plus grand silence avait régné dans la maison durant toute la nuit; que nul étranger ne s'était présenté, et qu'on n'avait vu arriver ni chevaux ni voitures. On visita toute la maison pour découvrir les traces d'Hélène, mais on ne put rien découvrir.

Olivier était près d'en perdre la raison. Hélène avait

été enlevée, et nul autre qu'Asperlin n'avait pu la lui ravir. Il remonta aussitôt à cheval, et reprit le chemin de La Sarraz, jurant de délivrer Hélène ou de périr.

Il interrogea tous ceux qu'il trouva sur sa route; mais ce fut en vain. Le jour était à son déclin, et il n'avait encore pu découvrir aucune trace du ravisseur d'Hélène.

CHAPITRE XII.

Le Ravisseur.

—

'ier, résolu à gagner La Sarraz, se remit en route lemain au point du jour. A peine avait-il fait quel-ıeures de marche, qu'il entendit non loin de lui ıit de chevaux; au même instant des cavaliers sor-d'un sentier voisin. Celui qui s'avançait le premier gea, un sabre à la main, sur Olivier, en lui criant 'rêter. C'était le baron d'Asperlin.

Ravisseur! suborneur de jeunes filles! je te rejoins ›nfin! lui criait Asperlin. Je te demande raison de e que tu m'as faite; tu me paieras de ton sang eur de ma fiancée, maudit pacha!

›s mots Asperlin s'élança à bas de son cheval, et ns, également bien armés, entourèrent Olivier et ırèrent de lui. Olivier, sans daigner répondre un ›é précipita, l'épée à la main, sur son adversaire. nbat fut de courte durée. Asperlin tomba blessé llement, et ses gens le relevèrent presque sans vie. : s'approcha du mourant, et lui dit : — Malheu-le pacha t'a donné la récompense que tu mérites longtemps. Pourquoi m'as-tu donc toujours pour-Avoue-moi ce que tu as fait d'Hélène, et ne quitte vie sans avoir réparé tes fautes!

— Scélérat! s'écria Asperlin, que mon sang retombe sur toi! Tu as enlevé Hélène. Rends cette fille à ses parents, ou tu ne mourras que de la main du bourreau!

— Ne mens pas à ta dernière heure! répondit Olivier; dis-moi où est Hélène?

— Ne le sais-tu pas mieux que moi? Et vous, dit-il à ses gens, venez à mon aide!

Olivier interrogea tous les serviteurs d'Asperlin l'un après l'autre. Chacun d'eux répondit qu'il était parti avec son maître pour se mettre à la recherche d'Hélène, et que tout le monde la croyait avec Olivier.

Olivier vit bien qu'Asperlin était innocent de l'enlèvement d'Hélène. Il remonta à cheval avec fureur, et reprit avec ses gens la route par laquelle il était venu. Il arriva vers le soir à l'auberge où il avait perdu sa bien-aimée. Personne ne savait encore ce qu'était devenue la jeune fille, et toutes les informations qu'on avait prises dans le pays avaient été vaines.

Le pauvre Olivier renonça à l'espoir de la retrouver. Il était dangereux pour lui de rester plus longtemps dans le pays. Il se vit forcé de quitter la Suisse en toute hâte, car la nouvelle de l'enlèvement d'Hélène et du combat qu'il avait soutenu contre le seigneur de Bavois devaient naturellement exciter l'attention des magistrats. Après s'être reposé quelques heures, il reprit la route de l'Allemagne, et passa le Rhin pour aller rejoindre son régiment.

CHAPITRE XIII.

L'Oubli.

Tout ce qui était arrivé à Olivier pendant son absence de l'armée lui sembla bientôt un songe. Ces événements lui parurent tenir d'autant moins de la réalité, que des jours, des mois et des années s'écoulèrent sans qu'il reçût aucune nouvelle de son ami d'enfance et sans qu'il apprît rien sur le sort d'Hélène. Il l'aimait encore, et ne songeait jamais à elle sans éprouver une vive émotion. Cependant les années de sa jeunesse faisaient insensiblement place à celles de la maturité, où l'on voit avec d'autres yeux les rêves du bel âge; et Hélène, qui était toujours pour lui la plus belle des filles, n'occupait plus toutes ses pensées.

Les parents d'Olivier étaient morts depuis quelques années, et il songeait moins que jamais à retourner à La Sarraz, où il n'eût pas été à l'abri de la vengeance de la famille d'Asperlin et de celle d'Hélène. Le métier de la guerre devint sa principale occupation, et la gloire son plus ardent désir.

Ainsi s'écoulèrent dix années, durant lesquelles Olivier, toujours au milieu des camps, resta fidèle à ses résolutions. Quelquefois, il est vrai, la beauté attirait ses regards; mais toujours le souvenir d'Hélène le défendait

d'un engagement sérieux. La guerre le détournait toujours de ses pensées d'amour, et il désirait avec ardeur l'ouverture d'une nouvelle campagne.

Les troubles de la Transylvanie et les projets d'agrandissement des Turcs ne tardèrent pas à servir ses vœux. L'empereur Léopold avait sans cesse quelque lutte à soutenir contre les mahométans. En l'année 1663, le vaillant et sage visir Achmet Kiuperli entra en Hongrie à la tête de cent quarante mille hommes. Les états de Hongrie, mécontents du gouvernement autrichien, opposèrent une faible résistance. Leur levée montait à peine à quarante mille hommes, et l'armée que l'empereur envoya, sous les ordres du brave général Montecuculli, ne s'élevait pas à un nombre plus considérable. Les Turcs et les Tartares n'eurent donc pas de peine à s'avancer jusqu'en Moravie, où ils réduisirent quarante mille chrétiens en esclavage. L'empereur, grandement embarrassé, appela l'Allemagne, la France et le pape à son secours. On le secourut, mais faiblement. La France lui envoya six mille hommes, et toute l'Allemagne en rassembla à peine cinquante mille.

Olivier s'était distingué maintes fois au commencement de cette sanglante guerre. Dans une escarmouche il se vit sur le point d'être fait prisonnier par les Turcs; mais deux de ses soldats le délivrèrent. Il rentra au camp grièvement blessé, et se retira à Vienne pour se faire guérir de sa blessure.

CHAPITRE XIV.

La Vivandière.

La guérison d'Olivier devint complète en quelques mois, et il se préparait déjà à retourner à son poste, lorsqu'un événement inattendu le retint à Vienne. Un jour qu'il était étendu sur un sopha dans sa chambre, il entendit le son de la trompette retentir dans la rue. Il se leva pour s'approcher de la fenêtre. Un régiment français traversait la ville; et le cœur lui battit violemment en voyant à cheval auprès du général étranger un jeune officier qui ne pouvait être un autre que son ami.

— Cugny! Cugny! s'écria-t-il en étendant ses bras vers la rue.

L'officier leva les yeux, parut surpris, se mit à sourire, le salua de son épée, et continua de faire avancer son cheval. Il se retourna plusieurs fois pour lui faire signe.

Olivier prit son manteau et suivit le régiment. Il ne tarda pas à atteindre l'officier.

C'était en effet Cugny. Les deux amis se rendirent ensemble au lieu où le régiment devait prendre ses quartiers, et Cugny se sépara quelques moments d'Olivier pour vaquer à quelques détails du service. Olivier revint dans sa demeure et y fit préparer un repas.

Le soir on frappa doucement à sa porte, et Hélène entra dans la chambre, suivie de Cugny. Olivier resta immobile et sans voix. Hélène et Cugny l'embrassaient tour à tour avec effusion.

— Comment vous trouvez-vous à Vienne? demanda-t-il enfin à Hélène.

— J'y suis venue avec mon mari, répondit-elle; pouvais-je l'abandonner?

— Quoi! vous êtes mariée! s'écria Olivier hors de lui.

— Depuis dix ans; ne le savez-vous pas? N'avez-vous reçu aucune de mes lettres? demanda Hélène.

— Nullement! — Vous mariée! Est-il possible? N'est-ce pas un songe?

— Non, dit Hélène. Nous avons cru que vous refusiez de nous répondre, et que vous conserviez une colère profonde, surtout contre moi. Ainsi, cher Olivier, vous ne savez rien? Alors il faut que je vous dise ce que je vous écrivais en versant d'abondantes larmes, et que j'implore de nouveau mon pardon auprès de vous. — Dites que vous me pardonnez! — A ces mots, la charmante Hélène le pressa dans ses bras en souriant

Qui eût osé lui refuser son pardon? Seulement Olivier ne savait pas ce qu'il avait à lui pardonner. Mais après les premières questions, les embrassements et les protestations de tendresse mutuelle, tout s'expliqua complétement.

« Vous vous souvenez encore, cher Olivier, dit Hélène, de ma situation dans la maison paternelle à La Sarraz. Je conviens que je vous aimais alors comme je vous aime encore aujourd'hui; mais je ne croyais pas à

l'amour. J'en fus bientôt punie. Quand Cugny parut, j'appris ce que c'était qu'aimer. Il connut bientôt mes sentiments, il les partageait, et me proposa de quitter La Sarraz avec lui. Dans mon désespoir, je consentis à tout, car je sentais que je ne pouvais vivre sans lui. Notre fuite fut concertée entre nous deux. Il se rendit à Milan, et nous nous écrivîmes secrètement. Je tournai tous mes soins à donner de la sécurité à ma famille et à mon futur, et j'attendis Cugny, qui m'annonçait son prochain retour. Le jour, l'heure et le lieu où nous devions nous rejoindre furent indiqués d'avance. Vous savez comment le désespoir me décida à partir avec vous.

» J'insistai, comme vous vous en souvenez sans doute, pour passer la nuit dans cette misérable auberge. C'était un lieu proche de celui où Cugny devait me rejoindre. Quand je crus que tout dormait, j'attachai mes draps à la fenêtre, et je me rendis dans le vallon où Cugny devait m'attendre. — Je ne tardai pas en effet à le rejoindre. Une légère voiture nous attendait à quelque distance. Nous partîmes sans que rien nous trahît. Nous gagnâmes Bruxelles, où je devins sa femme. Les premiers moments de mon arrivée furent employés à vous écrire, et à vous demander pardon d'avoir abusé si cruellement de votre générosité; mais jamais nous ne reçûmes de réponse. »

C'est à peu près ainsi que parla Hélène. Cugny ajouta : « Pendant les dix années que nous avons passées ensemble tu as été chaque jour l'objet de nos entretiens. Vois, c'est dans l'espoir de te retrouver ou d'avoir au moins quelques nouvelles de toi, que j'ai désiré servir dans le corps auxiliaire que le roi de France envoie à l'empe-

*

reur. J'ai obtenu, à force de protections, de servir dans le corps de Coligny. J'ai été plus heureux que je ne l'espérais, nous t'avons retrouvé! Oh! tu nous pardonneras. — Regarde, continua Cugny en tirant le couteau de nacre qu'Olivier lui avait donné jadis, regarde, Olivier, ton couteau existe encore. Il ne coupera pas notre amitié! »

Olivier pressa avec tendresse son ami contre son cœur, et lui dit en souriant : — J'aurais dû penser que les choses adviendraient ainsi. — Quand nous étions enfants, ne m'as-tu pas toujours enlevé mon Hélène? Qu'elle reste encore ta prisonnière, elle ne me sera pas moins chère, ainsi que toi.

CHAPITRE XV.

La Veuve.

—

Les heureux amis passèrent ensemble trois semaines à Vienne; chaque jour était une fête pour eux. Le feu que ressentait Olivier pour Hélène se ranimait quelquefois de sa cendre; mais il triomphait en homme de lui-même; l'amour se changea en une tendre amitié. Hélène était sans faiblesse, et Cugny sans jalousie.

Le corps où servait Cugny se mit en marche pour la Hongrie; il laissa sa femme en sûreté dans la capitale de l'Autriche, emportant l'espoir de la rappeler auprès de lui après la campagne, lorsqu'il aurait pris ses quartiers d'hiver. Peu de jours après, Olivier partit pour rejoindre son régiment; il ne partit de Vienne qu'après avoir veillé au repos et à la sécurité de la femme de son ami.

Je n'ai dessein de décrire ni la douleur qu'éprouvèrent les trois amis en se séparant, ni les événements de la campagne de Hongrie. On sait que le grand-visir Achmet Kiuperli s'avança le long du Raab, que le général impérial Montecuculli prit position à Saint-Gothard, et que le 1er août 1667 eut lieu une grande bataille dans laquelle les chrétiens remportèrent une victoire décisive sur les mahométans.

Olivier combattit en cette circonstance avec sa valeur

accoutumée ; les Turcs firent une résistance héroïque. Les rangs s'éclaircissaient affreusement autour d'Olivier, qui ne cessa de courir tous les dangers et de supporter toutes les fatigues de cette journée; il eut le bonheur d'être remarqué par son général, qui le nomma major sur le champ de bataille.

Mais la joie que lui causa son avancement fut cruellement troublée au bout de quelques jours. Inquiet du sort de son ami qui avait aussi combattu à la bataille de Saint-Gothard, il s'informa des pertes éprouvées par les régiments français, et ne tarda pas à recevoir la nouvelle de la mort du capitaine Cugny. Il lut, les yeux baignés de larmes, ce nom chéri sur la liste de ceux qui avaient succombé. Cugny, entraîné par son impétuosité, s'étant trop avancé à la tête de son escadron, avait été environné par des forces supérieures; se voyant coupé, il avait ordonné à ses soldats de se frayer un chemin le sabre à la main, et s'était mis à leur tête. Une horrible mêlée n'avait pas tardé à avoir lieu, et dix hommes seulement s'étaient échappés, couverts de blessures. Tous les autres, et Cugny avec eux, avaient été taillés en pièces. On trouva plus tard, sous un monceau de janissaires égorgés, son cadavre criblé de coups et tout mutilé.

C'est ainsi que le brave Cugny avait terminé sa carrière. Olivier se livra à une douleur inexprimable. Il tomba dans un véritable désespoir. Il se jeta dans tous les dangers, impatient de terminer une vie qui lui était à charge; mais la mort refusa de l'atteindre.

La campagne se termina trop tôt pour lui; malgré l'éclatante victoire de Saint-Gothard, l'empereur renou-

vela avec la Porte un armistice de vingt années. Les troupes revinrent dans leurs quartiers, et Olivier retourna avec elles.

Longtemps il n'eut pas le courage d'annoncer à Hélène la mort de Cugny; il le fit enfin lorsque l'armistice fut annoncé. La réponse d'Hélène renouvela sa douleur; elle avait déjà appris par une lettre du général Coligny la mort de son époux; et après avoir été longtemps malade, elle revenait lentement à la vie. Elle désirait beaucoup de voir Olivier, car elle se trouvait seule, sans parents et sans amis, dans un pays étranger.

CHAPITRE XVI.

Apti Pacha.

—

Dès qu'Olivier eut obtenu une permission, il se rendit à Vienne. La belle veuve reçut l'ami de son mari avec une nouvelle effusion de douleur. Il fut résolu que madame de Cugny irait recueillir à Bruxelles l'héritage de son époux, et qu'elle viendrait s'établir dans les États autrichiens.

Elle partit, et il s'écoula plus d'un an avant qu'elle eût terminé ses affaires dans les Pays-Bas. Durant tout ce temps elle entretint avec Olivier un commerce de lettres fort animé. Olivier était toujours ce qu'il avait été autrefois; son cœur ne pouvait changer. — La jolie petite vivandière, — la ravissante fille qui ne voulait le nommer que son ami, — la séduisante veuve sous ses voiles funèbres, étaient pour lui la même personne, celle qu'il n'avait jamais cessé d'aimer. Il jurait, il est vrai dans ses lettres, qu'il ne l'aimait plus, qu'il était revenu de toutes les passions et de l'enthousiasme de la jeunesse ; mais ses lettres étaient brûlantes, et le langage de l'amitié y ressemblait beaucoup à celui de l'amour.

Madame de Cugny revint enfin des Pays-Bas. Son ami n'était plus en Hongrie, il se trouvait placé à Vienne, et vint au-devant d'elle jusqu'à Linz.

Ils s'abandonnèrent dans une entrevue à plus d'effu-

sion et de tendresse qu'ils ne s'étaient promis séparément d'en témoigner. Hélène fondit en larmes sur le sein d'Olivier : Je suis seule maintenant dans ce vaste monde, dit-elle, et tout abandonnée; je n'ai plus personne que vous, Olivier; vous seul êtes mon soutien sur la terre.

— Et moi, répondit-il, je suis sans parents, sans amis; c'est le ciel lui-même qui me ramène la compagne de mon enfance.

Olivier avait choisi dans Vienne la demeure la plus élégante et la plus commode pour la belle veuve. Il logeait non loin de là. Hélène ne savait comment le remercier de toutes ses attentions; tous deux ils se trouvèrent plus heureux qu'ils ne l'avaient été depuis longtemps. Ils étaient devenus un besoin l'un pour l'autre; mais ils avaient conservé tous deux les mêmes sentiments que jadis. — Si ton cœur m'appartient, disait-il à Hélène, — et à qui appartiendrait-il? — accorde-moi aussi le don de ta main. Pourquoi cette barrière entre deux personnes qui ne vivent dans le monde que l'une pour l'autre?

— Je voudrais que vous ne l'exigiez pas de moi, Olivier, disait Hélène; mais si ma main peut vous rendre heureux, c'est mon devoir de ne pas vous la refuser.

Le consentement aurait pu être accordé sans doute d'une manière plus flatteuse; mais Olivier fut ravi du bonheur qu'il se promettait pour l'avenir.

C'est ainsi qu'Hélène devint la femme d'Olivier. Ils jouirent d'une félicité pure et tranquille, au milieu d'un petit cercle d'amis choisis, loin du bruit et des tracas du monde.

Après une union de dix-neuf années, Hélène mourut

dans les bras d'Olivier. L'effroi qu'elle éprouva durant le siége de Vienne par les Turcs, en 1683, aggrava une maladie qu'elle avait contractée, et hâta la fin de ses jours. Olivier crut ne pouvoir survivre à Hélène; il chercha encore la mort dans les rangs des Turcs sans pouvoir la rencontrer. Les soldats avaient fini par croire qu'il s'entendait en magie, et qu'il était à l'épreuve des balles. A leur tête, Olivier pénétrait au milieu des ennemis, et il était toujours sûr de vaincre toute résistance.

Vienne fut enfin délivrée des Osmanlis par l'héroïque roi de Pologne Jean Sobieski. Les Turcs traversèrent en fuyant la Hongrie; mais les places fortes de ce royaume étaient restées en leur pouvoir, et l'ancienne capitale de la Pannonie, Ofen ou Bude, comme la nomment les Hongrois, était tombée en leurs mains. Les Turcs regardaient cette ville comme le boulevard de l'Orient contre les chrétiens; aussi y avaient-ils jeté l'élite de leurs troupes, qu'ils avaient laissées sous le commandement d'Apti Pacha, le plus brave, le plus expérimenté et le plus heureux des généraux ottomans.

Cet Apti avait déjà contribué, lorsqu'il n'était encore qu'aga, à la conquête de l'île de Candie par les Turcs, en 1669. C'était ce même Apti qui, en qualité de séraskier, avait conquis en 1672 le fort de Kaminieck, en Pologne. Le sultan l'avait nommé en cette occasion pacha de Bender. Lorsque le grand vizir Kara Mustafa fut battu en 1683 sous les murs de Vienne, Apti rassembla les débris de son armée, et les forma devant Bude. Il fut aussitôt nommé au commandement de cette place, dont le gouverneur venait de perdre la vie dans un combat.

CHAPITRE XVII.

Le Siége de Bude.

—

On se battit deux ans en Hongrie. Bude semblait imprenable. Dans l'été de 1686 le duc de Lorraine s'avança avec des troupes fraîches contre la place; il avait sous ses ordres l'électeur Maximilien-Emmanuel de Bavière et le prince Louis de Bade. Ainsi trois généraux renommés se réunissaient pour détruire la ville de Bude. Les travaux furent poussés avec une activité sans égale; on livra assaut sur assaut; mais on se retira toujours battu par le courage et la sagesse d'Apti pacha.

Cependant on avançait, par les fossés et les ouvrages couverts, toujours plus près de la place. Le duc de Lorraine envoya le comte de Kœnigseg au pacha, avec sommation de se rendre. Le pacha répondit : « Je rendrai des cadavres et des ruines. » Sa lettre était liée d'une soie rouge pour en indiquer le contenu.

Cette réponse spartiate excita davantage la fureur des assiégeants; ils redoublèrent d'efforts. Le pacha comptait sans doute sur le secours du grand vizir, qui approchait avec une armée d'observation; mais celui-ci fut battu par le duc de Lorraine, et une brèche fut faite aux murs de Bude.

Lorsque la brèche parut assez avancée, on résolut de

livrer l'assaut; mais la valeur désespérée du pacha opposait encore de grands obstacles. On espérait encore le séduire par des propositions flatteuses, et l'on songea à lui députer un officier distingué. Le prince Louis, sous les ordres de qui Olivier servait en qualité de major, le proposa comme un homme sûr et habile.

Olivier reçut donc la commission de se présenter aux portes de Bude pour déterminer le pacha à se rendre : on lui annonçait que, s'il tardait plus longtemps, un assaut général serait livré, et qu'on n'accorderait aucun quartier à la garnison. Le major Olivier, accompagné d'un officier, d'un truchement et d'un trompette, se dirigea à cheval vers la forteresse. Il fut admis sur l'heure dans la place, et conduit au palais du pacha.

CHAPITRE XVIII.

L'Entrevue.

Apti pacha, homme fort et vigoureux, d'environ soixante ans, reçut l'envoyé de l'armée chrétienne avec cette fierté tranquille particulière aux Ottomans, et qui leur sied si bien. Il y avait dans ce Turc quelque chose de gigantesque et de majestueux, qui était encore relevé par la richesse et l'ampleur du costume oriental. Il fit un signe de la main, et Olivier remplit la mission dont il était chargé avec dignité, fermeté et courtoisie. Le pacha l'écouta avec le calme d'un vainqueur, et ne détourna pas ses regards de l'orateur jusqu'à ce que l'interprète eût expliqué en langue turque les paroles d'Olivier. En cet instant un singulier sourire dérida les traits du pacha.

Olivier remarqua ce mouvement, et attendit la réponse de l'orgueilleux musulman. Mais celui-ci resta longtemps sans parler, et parut indécis sur la résolution qu'il allait prendre. Enfin il demanda, par l'interprète, au major, comment il se nommait, quelle était sa patrie, depuis quel temps il faisait la guerre, et dans quel régiment il servait. Olivier répondit brièvement à toutes ces questions, et pria le pacha de vouloir bien répondre au sujet de la reddition de Bude. Mais le pacha, se levant, traversa lentement la magnifique salle d'audience, passa

dans un cabinet voisin, reparut quelques instants après, et s'approchant du major, il lui dit vivement : — « *Fa reteri té geins, y fari reteri lé min.* »

Olivier regarda le truchement; et celui-ci, qui ne comprenait pas ce que disait le pacha, regarda alternativement le turc et le chrétien.

Le pacha, qui craignait de n'avoir pas été compris parce qu'il avait parlé trop vite, répéta lentement et d'une voix sonore ces paroles à Olivier : « *Te dio, fa reteri té geins, y fari reteri lé min* (1). »

Olivier se crut tombé des nues en entendant à Bude, dans la bouche du pacha, le langage du pays de Vaud, le patois français de la Sarraz; mais quelle fut sa surprise lorsqu'il vit Apti pacha élever entre ses doigts le couteau de nacre de perle qu'il connaissait si bien! Olivier regarda avec stupéfaction celui qui venait de lui parler ainsi, et, malgré l'âge, le temps et le costume, il reconnut le visage, la démarche et les traits de Cugny. Apti pacha ordonna aux officiers turcs de sa suite de s'éloigner et de le laisser seul avec le chrétien. De son côté, Olivier congédia son compagnon et l'interprète. A peine les portes de la salle se furent-elles refermées, qu'Olivier et Cugny volèrent dans les bras l'un de l'autre, et s'embrassèrent avec une douloureuse tendresse.

— Faut-il donc qu'avec des têtes grises nous nous retrouvions en ennemis, comme jadis lorsque nous étions enfants, et que nous nous battions avec les chèvres! s'écria Cugny. Dis-moi, où est Hélène?

(1) Je te dis, fais retirer tes gens, je ferai retirer les miens.

Olivier fut profondément affecté, et se mit à gémir. Puis, lorsqu'il se fut remis, il raconta à son ami ce qui s'était passé depuis la bataille de Saint-Gothard, vingt ans auparavant, lorsqu'on avait appris la mort de Cugny. Il lui dit tout, son mariage avec Hélène, et la fin de celle qu'il chérissait.

— Que sa cendre repose en paix! dit le pacha d'une voix émue en s'essuyant les yeux; son âme immortelle nous attend tous les deux là-haut. Ne faisons pas de plaintes inutiles; ce rôle n'est pas digne de nous. Le palais de notre père le Tout-Puissant nous est ouvert; nous nous y retrouverons ensemble.

— Mais tu vis encore sur la terre! s'écria le major en reculant de quelques pas, et contemplant Cugny. — Toi, musulman! ajouta-t-il; toi, le redoutable Apti pacha! Est-il possible? J'aurais juré que mes yeux et mes oreilles me trompaient.

— Viens, Olivier! dit Cugny; et il le conduisit dans un somptueux cabinet, où on leur servit un repas.

CHAPITRE XIX.

Le Renégat.

—

Dès que les deux amis se trouvèrent seuls, Cugny expliqua au major cette énigme.

— « Je pouvais bien imaginer, dit Cugny, qu'on me compterait parmi les morts de la bataille de Saint-Gothard, puisqu'aucun de mes gens n'en était revenu vivant. Pour moi, l'un des derniers, je tombai avec mon cheval, et je fus aussitôt entouré et entraîné par les janissaires, sans être dépouillé par eux. Plus tard j'appris que j'avais dû ce bonheur aux ordres du grand vizir Achmet Kiuperli, qui m'avait vu combattre et exterminer les Turcs autour de moi. Il m'avait aussi désigné pour un de ses esclaves, et me réservait pour lui. Je fus emmené à Constantinople, et mis sous la surveillance d'un renégat provençal, nommé Ali-Muhamed. Je fus bientôt dans la confidence de ce renégat. C'était un homme droit, qui s'attacha beaucoup à moi. Ce fut lui qui appela l'attention du grand vizir, revenu à Constantinople, sur mes connaissances dans l'artillerie et l'art des fortifications. On me chargea de lever plusieurs plans; et le vizir, m'ayant fait appeler auprès de lui, s'entretint plusieurs fois avec moi sur les opérations de la dernière guerre.

» J'espérais qu'on m'échangerait et qu'on me remettrait en liberté après la signature du traité. — N'y songe pas, me dit le vizir ; tu as été compté parmi les morts, je te garde. Il dépend de toi de prendre du service auprès de la Porte et de devenir libre. Prends le turban, et je te nomme aussitôt aga. En peu d'années tes talents t'élèveront aux plus hautes dignités de l'empire turc. Tu sers les Francs déjà depuis vingt années, et avec tout ton courage, avec toute ton habileté et tes connaissances, tu n'as pu t'élever plus haut que le rang de capitaine. Tu avanceras difficilement davantage. Cela vient de l'absurde organisation des chrétiens, qui ne jugent du mérite d'un homme que sur ses parents et ses aïeux, et qui accordent les places qui exigent du courage et des vues élevées non pas au plus courageux et au plus éclairé, mais à celui qui s'y croit des droits en vertu de quelques titres bizarres que lui ont laissés ses ancêtres. — Prends le turban, et je te fais aga.

» Je trouvai d'abord cette proposition choquante, bien que je ne pusse me défendre de reconnaître la justesse des paroles du vizir. Ali-Muhamed employa toute son éloquence pour me décider à me rendre au désir du ministre. Tu ne saurais croire les moyens qu'on employa pour m'y résoudre : le grand vizir me fit appeler plusieurs fois, mais toujours il me renvoya avec colère : Fou que tu es, si le roi de France nous accordait des troupes auxiliaires, hésiterais-tu à combattre à mes côtés et sous mes ordres? — Non, lui répondis-je. — Eh bien! tu es mon esclave, et tu n'es plus sujet de ton roi. Pourquoi refuses-tu de combattre et de servir sous moi? Te croiras-

tu déshonoré auprès de moi? Je te récompenserais plus généreusement que les Francs ne pourraient le faire. Qui te retient? Nul serment ne t'attache plus aux chrétiens; ta captivité a brisé tous les liens qui te retenaient; tu m'appartiens par le droit de la guerre, et ton intérêt te dit de consentir à devenir un des premiers officiers de la Sublime Porte.

» — Mais si je trahis ma foi et mon Dieu, lui répondis-je, qui pourra m'accorder quelque confiance?

» Le grand vizir leva les épaules d'un air de pitié, et dit : Insensé, as-tu donc un autre Dieu que nous? Ou bien existe-t-il un Dieu turc et un Dieu chrétien? Ton Dieu est aussi le mien, et il n'en est pas d'autre. Qui exige que tu oublies ton Dieu? — Et pour ta croyance, si tu en trouvais une meilleure, ne quitterais-tu pas la tienne sans qu'on l'exigeât de toi? Et connais-tu donc déjà la croyance de Mahomet, le grand prophète?

» Lorsque je lui eus répondu qu'elle m'était inconnue, il ajouta : Va, et apprends d'abord à la connaître.

» Depuis ce jour je reçus journellement les visites de plusieurs savants mahométans. Durant les premières années de mon esclavage et dans nos longues guerres je m'étais familiarisé avec la langue turque. Nous disputâmes beaucoup sur les choses religieuses, bien que dans ma jeunesse je ne me sois pas beaucoup occupé, comme tu sais, de théologie. Un de mes convertisseurs était un esprit fin, et je prenais un plaisir tout particulier à m'entretenir avec lui. Comme il vit qu'il perdait aussi sa peine à m'inspirer le goût de la circoncision, des ablutions et des mosquées, il me quitta, comme les autres l'avaient

déjà fait, et me dit avant de s'éloigner : — Écoute, ami, tu ne disputes plus sur ta religion, sur ton Dieu et sur l'éternité, mais sur les pierres et le ciment des églises, sur le vin, l'opium et de semblables choses. Je te croyais plus sage, plus religieux et plus intelligent que tu n'es. Sache donc que l'Être supérieur, le créateur et le père de l'univers, ne regarde pas à la personne, au croissant ou à la croix. Il s'adresse au cœur de toutes les créatures; et dans quelque langue et sous quelque forme qu'elles s'humilient de cœur et d'esprit, soit qu'elles portent un turban ou un chapeau, qu'elles s'agenouillent dans une mosquée ou dans une église, elles trouvent toujours grâce à ses yeux.

» Ces belles paroles se gravèrent d'une manière ineffaçable dans mon cœur et dans ma mémoire. Mais quand je songeais à Hélène, quand je songeais à toi, à mes anciens amis bienfaiteurs, au maréchal de Bellefonds, mon ancienne amitié pour vous me faisait toujours repousser le turban. Deux ans s'écoulèrent dans ces combats. Je pouvais croire alors que vous ne me comptiez plus parmi les vivants. Oui, plus d'une fois j'eus le pressentiment qu'Hélène pouvait bien être devenue ton épouse. Avec quelque violence que bouillonnât mon sang à cette pensée, j'avais fini par le désirer, car je vous aimais tous les deux, et je voyais bien que j'étais entièrement perdu pour vous.

» Ali-Muhamed m'annonça un jour, les larmes aux yeux, que j'étais destiné à faire partie d'une troupe d'esclaves qu'on allait envoyer dans l'intérieur de l'Asie : — Jamais homme digne de plus de bonheur ne s'est livré,

par son opiniâtreté, à un plus triste sort que toi! me dit-il.

» Le grand vizir me fit encore appeler le même jour. — C'est la dernière fois, dit-il, que je parle avec toi, et la dernière fois que je te donne le choix entre la liberté et l'esclavage. As-tu fait de meilleures réflexions? Ta saine raison a-t-elle enfin remporté la victoire? Vois, il dépend encore de toi d'être un homme libre dans une carrière où t'appellent tes talents, ou de passer en esclave le reste de tes jours dans le fond de l'Asie, sous le fouet d'un maître, et plongé dans une avilissante obscurité.

» Lorsque je me vis prêt à être jeté dans un coin de l'Asie, perdu pour Hélène, pour toi, le monde s'offrit à mes yeux comme à ceux d'un mourant. Je me voyais citoyen d'un nouvel univers. Je pris le turban. Je l'aurais pris plus tôt si j'avais su que ma femme était devenue la tienne. On me donna le nom d'Apti, et l'on m'assigna une magnifique demeure dans une des propriétés du grand vizir. Achmet Kiuperli m'envoya un précieux turban, une riche pelisse, un sabre étincelant de diamants, et deux bourses d'un prix infini. L'une d'elles était remplie de pièces d'or, et l'autre renfermait ma nomination à la dignité d'aga ou colonel. »

CHAPITRE XX.

Les Adieux.

« Dès ce moment ma vie fut riche en événements, continua Cugny. Depuis plus de vingt ans les Turcs assiégeaient la forte ville de Candie, capitale de l'île de ce nom. Les Vénitiens combattaient en désespérés derrière leurs fossés et leurs remparts. Achmet Kiuperli mettait son orgueil à s'emparer de cette place qui semblait imprenable. En 1666 il s'avança contre elle avec des forces imposantes. D'après mes conseils, et sous ma direction, on fondit une grande quantité de pièces d'artillerie; je fus chargé des travaux du siége et de l'attaque. J'eus le bonheur de voir nos entreprises couronnées de succès. Trois ans après mon arrivée Candie tomba en notre pouvoir. J'avais déjà été investi pendant le siége de la dignité de séraskier, qui équivaut au titre de général en Europe. Le grand vizir me présenta lui-même au sultan Mohamed IV.

» Deux ans après nos troupes entrèrent en Pologne. On me confia le siége de Kaminieck, que j'emportai en 1672. Le Grand Seigneur, pour me récompenser, me nomma pacha de Bender. Je ne me rendis qu'après la paix dans mon gouvernement. Là s'ouvrait pour moi, avec toutes les jouissances du luxe oriental que je réu-

nissais dans mon palais, un grand cercle d'activité. J'essayai de mettre la justice à la place de la violence et de l'arbitraire, d'inspirer des pensées élevées à des barbares, de donner le goût de l'humanité à de sauvages Tartares; je n'avais plus d'esclaves, mais des serviteurs et des amis. Toutes les fois que je pouvais acheter un chrétien, je lui rendais la liberté, sous la condition de se rendre à Vienne et de s'informer de toi et d'Hélène. Je promis à celui qui me rapporterait de vos nouvelles une récompense royale : aucun d'eux ne revint. Parmi les esclaves que je trouvai à Bender un seul parlait français. C'était un des trois cents gentilshommes que le duc de la Feuillade avait amenés avec lui pour défendre Candie. Il se nommait du Mont, et avait été pris dans l'affaire qui coûta la vie au duc de Beaufort. Je le chargeai aussi d'un message pour toi et pour le maréchal de Bellefonds, sans lui découvrir mon origine, et je lui rendis sa liberté. Je comptais sur sa parole; jamais il ne remplit ses promesses.

» Je vivais à Bender honoré, aimé, et occupé du bonheur du peuple. J'étais content de mon sort. Te revoir ainsi qu'Hélène, c'était le rêve de ma vie; mais ce ne fut qu'un rêve. Je conservais toujours ton couteau comme le plus précieux de mes joyaux. Vois, je l'ai fait enchâsser dans l'or avec ton nom. C'était pour moi le dernier et le plus cher souvenir du paradis de mon enfance qui est si loin de moi!

» La guerre de Hongrie me tira de mon long repos. Je reçus un commandement supérieur sous le grand vizir Kara Mustapha; et, après la défaite de Vienne, on me confia la défense de Bude. J'ai interrogé ici comme à

Bender plus d'un prisonnier sur ton compte; il est singulier que je n'aie trouvé que des gens qui ne te connaissaient pas; je te croyais déjà mort. Que je remercie le ciel, mon cher Olivier, qui te conduit si miraculeusement dans mes bras! »

La matinée se passa en récits et en ressouvenirs du passé; les deux amis ne se lassaient pas de s'écouter mutuellement et de se conter réciproquement leurs aventures. Enfin, Olivier parla à Cugny du dernier combat qui avait eu lieu entre l'armée chrétienne et le grand vizir, où celui-ci avait été défait. Le pacha ignorait cette circonstance, et ne put retenir sa fureur à ce récit: Je l'avais fait prévenir, s'écria-t-il hors de lui, le moment n'était pas encore venu!

— Ainsi tu n'as plus de secours à attendre, dit le major Olivier. Tu as fait tout ce que tu devais faire pour ta gloire et l'honneur de la Porte; tu ne saurais sauver Bude, mais tu peux sauver une vaillante garnison et la conduire à l'armée affaiblie du grand vizir. La brèche est ouverte, nous sommes en bataille devant le dernier mur; tout est prêt pour livrer demain un assaut général; et, avec quelque héroïsme que tu te défendes, la place sera prise, et les habitants livrés au plus affreux destin. Pourquoi ce vain orgueil qui causera la ruine d'une armée si nécessaire au sultan? Tends-moi la main, épargnons le sang des hommes! Le duc de Lorraine t'honore et te respecte; il m'a chargé de te dire que si tu écoutais la voix de l'humanité, sa reconnaissance envers toi serait sans bornes. Allons, Cugny, donne-moi la main! Pour sauver la vie de milliers de nos semblables, concluons

une capitulation honorable. Peux-tu vouloir que nous nous trouvions demain en armes l'un contre l'autre! — Si tu meurs, que m'importe la vie? — Et si je succombe, ami, n'aurais-tu pas ma mort à te reprocher?

Pendant le discours du major, le pacha gardait le plus profond silence. Lorsqu'Olivier eut achevé de parler, le pacha jeta sur lui un regard sombre, et répondit : Major, tu as parlé de la reconnaissance qu'on aurait pour moi, si je rendais ma forteresse; j'espère que tu ne me crois pas capable d'une pareille bassesse? S'il en était ainsi, Olivier, notre amitié serait rompue; je te quitterais à l'instant, et je plaindrais ta faiblesse. — Mais non, je te connais; tu avais un message à remplir auprès du pacha de Bude : tu as fait ton devoir, je ferai le mien. Ton exemple est un motif d'émulation pour moi; il m'avertit de vivre et de mourir en homme d'honneur. Écoute donc ce que je vais te dire, et rapporte-le à ton général. En ce moment, je ne connais d'autre loi que celle du devoir : Bude n'est pas ma propriété, mais celle du Grand Seigneur; je ne puis la remettre à ses ennemis que par ses ordres; je défendrai la forteresse jusqu'à ce qu'elle m'ensevelisse sous ses ruines. C'est là ma résolution; elle est irrévocable.

L'amitié reprit ensuite ses droits. Cugny embrassa Olivier avec tendresse, et lui dit : Ami, je veux aussi te faire une prière; retourne au camp avec ma réponse, remplis ton devoir, mais épargne ta vie, elle m'est plus chère que la mienne; et si, comme je l'espère, je sauve mes jours et ma forteresse, viens auprès de moi, et passons nos vieux jours ensemble; tu auras le repos et l'a-

bondance; et, pour ta religion, n'avons-nous pas un même Dieu et une même croyance? Que nous fait le bavardage des derviches, des moines et des prêtres?

Olivier garda quelques instants le silence. Demain, dit-il, le ciel décidera de notre sort; Cugny, s'il nous conserve la vie, j'irai la passer avec toi. Je veux être encore une fois heureux en ce monde, et je ne puis l'être qu'avec mon ami.

Cugny embrassa mille fois Olivier, et ils se séparèrent.

CONCLUSION.

L'Assaut.

—

Olivier avait été si frappé de cet événement inattendu, qu'en sortant du fort ses idées se confondaient, et qu'il éprouvait les sentiments les plus contradictoires. Il fut longtemps sans entendre l'officier qui l'accompagnait, et qui l'interrogeait sur le résultat de sa conférence. De temps en temps il riait à haute voix en songeant à cette incroyable aventure, et au même instant il fondait en larmes. Ses deux compagnons crurent enfin que le brave major avait perdu l'esprit, ou qu'Apti pacha l'avait enivré d'opium.

Lorsqu'ils approchèrent des avant-postes impériaux, le major se remit un peu, essuya ses yeux humides de larmes, et dit à l'officier qui l'accompagnait, en lui serrant la main : — Pardonnez-moi ma conduite. Je n'ai pu me défendre de mes émotions; mais elles étaient bien légitimes. Pensez-vous que dans Apti pacha j'ai retrouvé le plus ancien et le plus cher des amis de mon enfance?

Il raconta en peu de mots sa conversation avec le pacha, et ajouta : — Venez ce soir dans ma tente, je vous conterai toute l'histoire de mon amitié avec Cugny. Il faut que je la confie à quelqu'un, ou mon cœur comprimé se brisera de joie et de douleur!

A son arrivée le major se rendit au quartier général, et communiqua aux princes et aux généraux assemblés le résultat de sa mission. Il ne leur cacha pas que le pacha qui repoussait leurs propositions avec tant de hauteur était son compatriote et l'ami de son enfance, qu'on avait cru tué à Saint-Gothard. Il parla de lui avec la plus vive émotion et l'admiration la plus profonde.

Les princes écoutèrent le récit du major avec un sourire de surprise, trouvèrent l'histoire fort romanesque, dirent un mot piquant, et ne songèrent qu'à ce qui pouvait leur être avantageux dans l'histoire du pacha de Bude. Quelques officiers qui n'étaient pas fort portés pour Olivier trouvèrent les louanges qu'il avait faites du pacha très inconvenantes, et laissèrent même à penser qu'il pouvait bien, dans sa mission, avoir rendu de mauvais services à l'armée impériale. Olivier apprit cette circonstance du capitaine qui l'avait accompagné à Bude, et qu'il avait invité à venir le soir dans sa tente. Il se rendit aussitôt auprès du prince de Bade, et demanda que, pour le justifier, on le fît monter le lendemain l'un des premiers à l'assaut.

Dès le lever du jour suivant la place fut attaquée de tous les côtés. C'était le second jour de septembre de l'année 1686. Rarement, dans cette guerre, on avait commencé une attaque dans un aussi bel ordre; rarement le mépris de la mort et la fureur des combattants s'étaient montrés à un tel point. Dans cette mémorable journée on déploya des deux parts toutes les ressources qu'offraient le courage et le talent de la guerre.

Apti pacha commandait en personne au lieu le plus

dangereux, sur la brèche. Plusieurs fois des dispositions habiles et la vaillance des soldats qu'il avait disciplinés déjouèrent les attaques des assiégeants, qui se retirèrent avec des pertes immenses.

On fit alors avancer un nouveau corps de troupes impériales dont faisait partie le régiment du prince Louis, où servait Olivier. Le major s'avança avec ses gens à travers le feu de la place jusqu'à la brèche, où l'on combattait avec le plus de fureur. Chacun pouvait apercevoir, au milieu du feu et de la fumée, le hardi pacha à la tête de ses musulmans. Les Impériaux fondirent à la baïonnette sur les Turcs, et bientôt on vit tomber le pacha au milieu des siens. Olivier, l'épée à la main, s'élança vers le lieu où venait de succomber Cugny. Mais lui-même, atteint de plusieurs coups, périt non loin de son ami. Les Turcs vengèrent dans des flots de sang la mort de leur général; mais leurs efforts furent inutiles; la ville de Bude fut emportée par l'armée chrétienne après trois mois d'un siége meurtrier et terrible.

« Ainsi, dit le vieux recueil où j'ai lu jadis cette histoire, ainsi périrent par les armes l'un de l'autre ces amis vertueux et magnanimes, respectables par leur mérite personnel, sans le secours de la naissance. »

FIN DU PACHA DE BUDE.

LA FÈVE.

CHAPITRE PREMIER.

La Recherche.

J'étais au désespoir, racontait un soir le jeune banquier Walter; — neuf mois durant j'avais parcouru Vienne; j'avais décrit dans toutes les sociétés, dans tous les lieux publics, mademoiselle de Tarnau, sa tante et sa femme de chambre; personne ne pouvait me dire ce qu'elles étaient devenues. Les bons conseils ne me manquaient pas; on en trouve partout. On me dirigeait vers tous les points de la boussole pour trouver celle que je cherchais.

Mais elle n'était plus à Vienne. Bien que cela m'eût été dit mille fois dans l'hôtel qu'elles avaient habité, bien que j'habitasse la chambre où elle avait demeuré, je continuais de la chercher partout. J'allais dans toutes les églises; j'assistais à toutes les messes, à tous les bals, à tous les spectacles; bref, toutes les peines de l'amour furent vaines, ma bien-aimée avait disparu.

Je quittai, désolé, la ville impériale, et je retournai chez moi par le plus rude temps d'hiver. — Pour vous faire connaître toute la singularité de ma destinée, je vais vous apprendre comment j'avais connu mademoiselle de Tarnau. En amour tout est roman.

CHAPITRE II.

Le Signe.

—

Il y a trois ans je fis un voyage pour mes affaires à Vienne. Notre maison était alors menacée d'une grande perte; je parvins à l'éviter, et je résolus de saisir cette occasion pour voir Vienne dans toute sa beauté. Il se pouvait que je n'y revinsse jamais.

Mes connaissances m'attirèrent dans toutes les sociétés; je fus admis dans tous les cercles; les mères me reçurent avec bonté, les belles Viennoises me traitèrent avec indulgence. On savait que je n'étais pas marié, et le nom de ma maison jouissait de quelque crédit; je passais pour un riche banquier, et l'on me nommait partout M. de Walter.

La singulière humeur de mon vieux père m'empêchait de songer au mariage; mais j'aimais toutes les femmes, bien que je n'en voulusse aucune.

— Mademoiselle de Tarnau est attendue ce soir, entendis-je un soir dire par une vieille dame à une jeune personne placée auprès d'elle.

— C'est une charmante demoiselle, répondit sa voisine; elle passerait pour jolie, si elle n'avait un vilain défaut.

— Ah! dit la vieille dame, vous voulez parler du

signe qu'elle porte juste sur le cou. On dit qu'il ressemble à une souris.

— Une souris? Pardon, madame; si ce n'était que cela, elle n'aurait pas besoin de se couvrir jusqu'au menton comme une nonne. Non; on dit que cela ressemble à un chameau avec deux bosses et un long cou.

— Ne le croyez pas, dit une troisième, qui se mêla de la conversation; je sais la chose au juste : c'est un signe de naissance d'une grandeur étonnante; tout le sein est brun comme du café, et couvert jusqu'au cou; pensez donc, jusqu'au cou, de longs poils blancs!

— Ah! cela est horrible! s'écria la vieille dame.

— Si un malheur pareil m'était arrivé, je crois que j'en serais morte, dit une des deux jeunes dames en abaissant modestement ses regards sur son sein découvert, autour duquel une gaze légère se jouait comme un nuage.

Plusieurs personnes se mêlèrent à la conversation; chacune confirma cette histoire, et toutes plaignaient la pauvre mademoiselle de Tarnau de cette fâcheuse disgrâce.

La porte s'ouvrit. On annonça Mlle de Tarnau et sa tante.

La jeune demoiselle me surprit par sa grâce et sa beauté; c'était un idéal de douceur et de simplicité comme on en admire quelquefois dans les tableaux d'Angélica Kaufmann. — Non, ne souriez pas : je n'étais pas encore amoureux alors, et maintenant je suis marié; dans ma bouche, c'est donc une vérité.

En un moment la belle Tarnau attira les regards de tous les hommes; tous s'approchèrent d'elle avec un in-

térêt mêlé d'une tendre compassion; mais son sein était couvert d'un triple voile impénétrable, et cette circonstance rappelait aux uns la souris, aux autres le chameau et toutes les difformités qu'on leur avait décrites. — Ah! pensai-je, pourquoi le ciel a-t-il traité si cruellement une créature aussi charmante!

Je ne suis pas curieux de nature, mais dans cette soirée je fus singulièrement atteint de ce défaut. Mes regards erraient constamment autour des plis de l'épais voile, et toujours je trouvais l'occasion d'approcher de plus près cette charmante infortunée, mais tout cela en vain.

On dansa. Déjà plusieurs couples étaient placés; la belle Tarnau restait oubliée. Je me hâtai de l'engager, elle accepta ma main; je fus son danseur durant toute la soirée.

Elle voltigeait légèrement autour de moi comme les fées de Titania; et dans tous ses mouvements, dans son sourire, dans son regard et ses paroles, il régnait un charme qui faisait plus déplorer encore le défaut qui déparait un des plus beaux ouvrages de la nature.

On se sépara fort tard. La belle Tarnau s'était emparée de mon cœur, et je croyais ne ressentir pour elle que de la compassion; je me plaisais du moins à le croire. Je me flattais de pouvoir bientôt l'oublier; mais le sort en disposa autrement.

Le lendemain, comme je rentrais dans l'hôtel que j'habitais, la tante et la nièce se présentèrent inopinément devant moi sur les marches de l'escalier. On s'arrêta naturellement pour se parler de la soirée de la veille.

Nous nous étonnâmes d'avoir demeuré quelque temps sous le même toit sans le savoir. J'exprimai le plaisir que j'en ressentais, et je demandai la faveur de présenter mes hommages aux deux dames dans leur appartement. Ma curiosité s'exerçait déjà de nouveau sur la jeune personne; mais un châle immense, soigneusement ramené sous le menton, couvrait les épaules de Mlle de Tarnau.

Elles descendirent les degrés, et moi je volai dans ma chambre pour contempler de ma fenêtre cette taille svelte et légère. Elles montèrent en voiture. Je soupirai en songeant à la difformité qui déparait cette jeune beauté.

Je ne laissai pas que de profiter de la permission qui m'avait été accordée : j'allai de temps en temps rendre une visite aux deux dames. Elles étaient étrangères comme moi à Vienne, et n'avaient été recommandées aux amis chez lesquels je les avais rencontrées que par une maison d'Augsbourg qui leur avait fourni des lettres de crédit.

Je conduisis mes deux voisines au Prater et à la comédie; la belle Joséphine me laissait découvrir en elle chaque jour quelques qualités. Plus je la connaissais, plus je la trouvais charmante et spirituelle; mais il ne m'échappa pas non plus que plus notre connaissance devenait intime, plus elle enveloppait soigneusement son sein à mon approche.

En les voyant chaque jour, j'avais fini par me regarder comme un membre de leur famille. La tante me traitait avec cette familiarité que l'on prend si facilement en voyage, et Joséphine me montrait une tendre amitié. Lorsque les affaires m'empêchaient quelquefois de me

rendre auprès d'elles, il me fallait entendre des petits reproches, et Joséphine me contemplait longtemps en silence, comme pour s'assurer de la cause qui m'avait retenu loin d'elle.

Rien ne manquait à mon bonheur dans cette douce liaison; mais la félicité n'est pas de longue durée sur terre. Je reçus une lettre de ma maison qui m'apportait de tristes nouvelles. Mon vieux père avait été frappé d'apoplexie; il demandait instamment à me voir. Je devais me presser, m'écrivait-on, si je voulais l'embrasser encore une fois.

La lettre arriva un matin; une demi-heure après les chevaux de poste étaient devant la porte de l'hôtel. L'effroi, la douleur, s'emparaient de toutes mes facultés. Mon domestique m'annonça que tout était prêt pour le départ. Je descendis comme un homme ivre, sans songer à prendre congé de ma voisine, et mon valet me soutenait pour monter en voiture, lorsqu'une voix sonore me dit : Où allez-vous donc ainsi?

C'était la douce voix de Joséphine. Je levai les yeux; elle était à une fenêtre basse, et renouvela sa question. La raison me revint; je rentrai dans la maison pour faire au moins ce qu'ordonnaient la politesse et l'amitié.

Je frappai, la porte s'ouvrit aussitôt, et Joséphine, en simple négligé du matin, vint au devant de moi; mais elle se recula aussitôt avec effroi.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'avez-vous donc? Que vous est-il arrivé? Que vous êtes pâle et défait!

Au moment où elle disait ces paroles, en étendant les bras vers moi, son châle, qu'elle avait jeté négligemment

sur son sein, tomba à ses pieds, et, — que les mânes de mon père me le pardonnent! — j'en oubliai le voyage, ma voiture et ma douleur; je n'avais plus d'yeux que pour le mystère que recélait le sein de Joséphine.

Figurez-vous ma surprise! — Je vis un sein blanc et pur comme l'ivoire, et, à deux lignes de la fossette d'un cou d'albâtre, le fameux signe maternel. Ce n'était ni une souris, ni un chameau, mais une tache brune de la grosseur et de la forme d'une fève. On aurait juré qu'on apercevait une fève printanière tombée sur un champ de neige.

Joséphine releva, il est vrai, aussitôt son châle en rougissant; mais j'avais perdu l'usage de la parole; j'étais debout devant elle, immobile comme une statue.

— Au nom du ciel! s'écria la tante, dites-nous donc ce qui vous est arrivé? Avez-vous éprouvé un malheur?

— La vie de mon père est en danger; il lutte avec la mort : je vais vous quitter.

Ce fut là tout ce que je pus dire : je baisai la main de ces dames, et je pris congé d'elles. En me quittant, la main de Joséphine pressa imperceptiblement la mienne; elle pâlit, et ses yeux se troublèrent : mais peut-être n'en fut-il pas ainsi; j'étais hors d'état moi-même de voir et d'entendre.

Dans la voiture tout fut oublié; je ne songeai plus qu'à mon père. Je voyageai jour et nuit; la fièvre qui m'agitait me donnait seule la force de supporter la fatigue de la route. Les jours qui s'écoulèrent dans ce voyage furent les plus terribles de ma vie. Ce n'est qu'au milieu des rêves les plus effrayants que je trouvais quelquefois un moment de calme et de sommeil; et souvent Morphée

ou la fièvre m'offrait l'image d'une fève brune dans la neige.

Lorsque la voiture s'arrêta enfin devant la maison de mon père, plusieurs de mes parents s'avancèrent au devant de moi en habits de deuil. C'en était fait, mon père avait quitté le monde; sa dépouille reposait déjà dans le tombeau!

Je ne dirai pas quelle fut ma douleur; j'aimais mon père, même en dépit de ses humeurs, avec la tendresse la plus vive, et je lui portais le respect le plus profond. L'effroi, le chagrin, les tourments du voyage atteignirent ma santé. Je tombai dans un profond délire qui me sauva, car j'oubliai tout le passé. Je restai trois mois entiers sur mon lit de douleurs; et lorsque je revins à la santé, lorsque le monde et ma vie passée se remontrèrent à moi, dégagés des voiles qui les couvraient à mes yeux, j'avais recouvré le calme et le repos.

La mort de mon père avait jeté le plus grand désordre dans les affaires de notre maison. Je me livrai entièrement aux travaux du cabinet, qui achevèrent de me distraire. En moins d'un an j'eus rétabli l'ordre le plus complet. J'étais chef d'une importante maison; et, lorsque je déposai les crêpes et les pleureuses, mes cousins, mes tantes et tous mes parents vinrent m'assiéger de projets de mariage. Je laissai ces braves gens faire des projets, et je ne donnai nulle attention à leurs propositions. Une jolie fille que l'on rencontre au moment favorable décide plutôt de notre sort que tous les parents; il ne manquait pas de jolies filles dans notre ville, mais je n'avais pas d'yeux pour elles.

Cependant je ne tardai pas à m'apercevoir que j'étais seul, et qu'il me manquait quelque chose. Depuis la mort de mon père, ma maison était devenue une véritable solitude; et toutefois je ne voyais autour de moi personne avec qui j'eusse voulu la partager.

Je pensai alors à mon séjour à Vienne et à la belle Tarnau. Heureusement pour moi qu'en cet instant j'étais seul dans ma chambre, car je crois que je rougis extrêmement; du moins je m'élançai du sopha sur lequel j'étais assis, et je m'écriai, en poussant un soupir de douleur et d'amour : Joséphine, es-tu perdue pour moi?

Pour augmenter mon désordre, je rêvai la nuit suivante de cette fève que j'avais vue dans un champ de neige. Ne vous riez pas de moi; cette pensée avait encore accru mes désirs, et je me levai embrasé de mille feux. Ma maison me sembla plus triste que jamais. Partout je cherchais Joséphine; je la voyais partout. Je me la représentais comme ma femme, assise près de la fenêtre, son ouvrage à la main, tantôt au piano, ou assise près de moi à la petite table où je déjeunais. Sa grâce, sa voix douce, son regard, son sourire, ajoutaient encore à cet enchantement. Je n'étais plus maître de moi, je ressemblais à un insensé, et chacun s'apercevait du changement qui s'opérait en moi.

Cette situation était insupportable. Je terminai quelques affaires, fis demander des chevaux de poste, et volai en toute hâte à Vienne.

Sans doute une multitude de réflexions désespérantes vinrent m'assaillir dans le trajet. En six mois, que les choses pouvaient avoir changé! Peut-être en aimait-elle

un autre? Peut-être était-elle mariée? Elle ne dépend pas d'elle, me disais-je, elle a des parents qui ont leurs vues à part que j'ignore, et elle est noble!

Je me plaisais alors à me rappeler notre ancienne liaison; je me consolais au souvenir de sa pâleur, de ses yeux humides le jour de notre séparation; je me rappelais avec quelle expression elle m'avait serré la main en me quittant. De toutes ces choses je concluais que Joséphine ne me voyait pas d'un œil indifférent, qu'elle consentirait à me rendre le bonheur.

C'est au milieu de toutes ces espérances et de ces conjectures que j'arrivai à Vienne. Ce n'est qu'en apercevant de loin les tours de la ville qu'il me vint à l'idée que j'avais prévu toutes les possibilités, hormis une seule : Joséphine était étrangère comme moi à Vienne, et il était peu probable qu'elle y serait encore.

CHAPITRE III.

La Fève.

—

La dernière de mes craintes se réalisa : mademoiselle de Tarnau avait disparu. L'hôtellerie avait passé dans les mains d'un nouveau maître, et personne ne pouvait répondre à mes questions. Toutes mes connaissances ignoraient le lieu où se trouvait Joséphine. A ma demande, on écrivit à Augsbourg, d'où elle avait apporté des lettres de crédit; mais le correspondant d'Augsbourg était mort depuis ce temps, et ses héritiers ne pouvaient me donner aucun renseignement sur mademoiselle de Tarnau.

Le désespoir s'empara de moi. J'étais surtout irrité contre moi-même; car c'était uniquement pour avoir négligé pendant mon premier séjour à Vienne de lui demander où résidait sa famille, que je perdais tout l'espoir de ma vie.

Mais ce qui augmentait surtout ma douleur, ce qui nourrissait sans cesse ma passion, c'était le lieu où je me trouvais. J'habitais l'appartement que Joséphine avait habité. J'y avais retrouvé les mêmes meubles, le fauteuil où je l'avais vue si souvent assise, la table sur laquelle elle écrivait. Le passé se ranimait autour de moi si vivement, que je me levais quelquefois avec effroi de ma

chaise, lorsque j'entendais un léger bruit dans la chambre voisine, et je m'attendais à la voir entrer avec sa tante.

Je visitai exactement tous les coins de sa chambre, car j'espérais toujours trouver quelques traces d'elle. Vingt fois j'examinai les murs depuis le plafond jusqu'au parquet, pour découvrir parmi les noms qu'avaient inscrits les voyageurs quelque nom qui rappelât le sien. Tout fut inutile !

Cependant, en furetant partout, je trouvai dans un petit tiroir de sa table, — vous allez rire encore de ma folie ! — je trouvai une belle fève d'un brun éclatant. On sait quel symbole était pour moi cet objet ; et le trouver dans la chambre de Joséphine ! — Je ramassai la fève avec soin, et lorsque j'eus perdu l'espoir de retrouver ma bien-aimée, je pris ma fève, je la portai chez un bijoutier, qui l'enchâssa dans un étui d'or, et je la gardai sans cesse à mon cou, suspendue à un cordon de soie, en souvenir de celle qui remplissait mon cœur.

C'est ainsi que je quittai Vienne, malheureux et désolé. Je jurai de ne jamais me marier, comme on jure de s'abstenir de ce qu'on désire le plus lorsqu'on ne peut l'obtenir.

CHAPITRE IV.

L'Ennui.

Je revins dans ma ville natale comme un homme veuf; toutes les femmes me semblaient fades et journalières; je m'ensevelis dans les affaires, et je cherchai à me distraire par des entreprises hasardées, ne fréquentant jamais aucune société et évitant tout le monde. L'image de Joséphine était sans cesse présente à ma pensée, et la fève que je portais sur mon cœur me semblait aussi précieuse que si je l'avais reçue de sa main. Qu'on pardonne aux infortunés leurs rêves! je me figurais souvent que la belle Tarnau avait laissé à dessein ce souvenir dans le tiroir de sa toilette, dans l'espoir que je reviendrais un jour pour la revoir.

Mon extérieur devait avoir beaucoup souffert de la disposition de mon âme, car j'inspirais la compassion à tous mes amis. On m'assiégea de prières et d'invitations; on m'envoya les meilleurs médecins : je refusai tout.

Toutefois, pour me délivrer de toutes ces tracasseries, et montrer que je pouvais encore agir comme tout le monde, je consentais quelquefois à aller passer la soirée chez mes amis.

C'est ainsi que j'acceptai un jour une invitation de ce genre chez le conseiller de justice Hildebrand.

CHAPITRE V.

Le Bijou.

J'arrivai un peu tard chez le conseiller de justice. Le salon était déjà rempli de monde, et je connaissais presque tous ceux qui s'y trouvaient, à l'exception d'un lieutenant-colonel au service de Russie, qui venait d'acheter une propriété à quelques heures de chemin de la ville. J'écoutai avec distraction ce qu'on me dit à ce sujet, et pris place dans une partie retirée de la salle. On parla beaucoup, à ma grande satisfaction, car j'avais grande envie de n'être pas remarqué et de me taire.

Le lieutenant-colonel russe, homme de soixante ans environ, grand et robuste, d'un extérieur imposant, attira surtout mon attention. Il portait plusieurs ordres à sa boutonnière, et deux cicatrices sur son visage. Sa voix était forte et annonçait l'habitude du commandement. On parla tour à tour de la Perse et de la Moldavie. Le colonel avait fait ces deux campagnes; on l'écoutait volontiers raconter, et il racontait bien.

La soirée étant plus avancée, on servit du punch, et la conversation s'anima davantage. Le vieil officier parla d'une bataille dans laquelle une blessure l'avait fait tomber de cheval, et où les Turcs l'avaient fait prisonnier. Dans la chaleur de son récit, il ouvrit son gilet pour

montrer sa poitrine, et l'on remarqua qu'il portait sur son sein une capsule d'or suspendue à un cordon de soie. Lui-même il prit le cordon, et s'écria : — Les janissaires me prirent tout, et je ne sauvai que ce bijou, qui est ce que je possède de plus précieux !

Chacun crut que c'était quelque conquête de l'Orient, une perle ou un diamant d'une grande valeur.

— Vous vous trompez, dit le colonel à ceux qui l'entouraient, ce n'est qu'une fève.

— Une fève! s'écria tout le monde.

— Je pâlis et je rougis tour à tour; je ne savais quelle contenance tenir. Comment se fait-il, pensais-je, que cet homme porte à son cou le même signe que moi? Qu'on se représente la singularité de ma situation, et que l'on juge de mon embarras. J'aurais voulu savoir pourquoi il portait cette fève; mais j'étais hors d'état de parler. Enfin je pris courage, et je m'avançai; mais on m'avait prévenu, et la question se trouvait déjà faite.

— Je vais vous expliquer cela, dit le vieil officier en vidant son verre; mais je crains que cette histoire ne soit pas intéressante; n'importe, écoutez toujours.

Chacun reprit sa place, et moi je rapprochai ma chaise, l'oreille tendue, et dans l'attente la plus extrême.

CHAPITRE VI.

La Constance.

« Messieurs, à quinze ans j'étais cadet, et à vingt ans lieutenant, dit le vieil officier. Mais à vingt ans on est quelque chose de plus que lieutenant, on est un dieu! *nota benè,* quand on est amoureux; et je l'étais.

Notre colonel avait une fille, la plus belle, la plus aimable de toutes les filles du pays; et mes yeux étaient aussi clairvoyants alors que mon cœur était ardent. La jeune comtesse d'Oberndorf (moi, je la nommais de préférence Sophie, son nom de baptême; car, *nota benè,* je n'étais pas comte); Sophie donc était âgée de seize ans, et moi, comme je l'ai dit, j'en avais vingt. Vous comprenez tout ce qui devait résulter d'inconvénients de ces deux âges. Cela était inévitable, vous n'en pouvez douter; mais le colonel, qui avait un regard d'aigle pour ce qui concernait les affaires du régiment, ne s'aperçut de rien; car, *nota benè,* mon amour n'était pas une affaire de régiment.

Au reste je jouissais d'un grand crédit auprès de lui; il avait connu mes parents qui étaient morts, et il m'aimait tendrement. Il me tenait lieu de père, et j'aurais voulu pour tout au monde lui tenir lieu de fils; mais il n'y fallait pas songer. Il était colonel, moi lieutenant; il

était comte, et je n'étais rien; il était riche, et moi la pauvreté même. La distance entre nous était trop grande.

La comtesse Sophie ne regardait pas moitié autant que le vieux colonel à ma misère et à mon rang; mais aussi, en beaucoup de choses, elle était infiniment plus sage que lui.

Je remarquais, il est vrai, qu'elle se montrait plus aimable avec moi qu'avec les autres officiers; qu'elle se plaisait à danser et à s'entretenir avec le pauvre lieutenant. L'été, c'était avec lui qu'elle se promenait dans le jardin; l'hiver, c'était lui qui guidait son traîneau; mais je ne pouvais conclure de tout cela qu'elle m'aimait. Pour moi, je savais bien que je l'adorais éperdument, et je n'en savais que trop à ce sujet.

Mille fois je voulus tout lui avouer, je fus sur le point de tomber à ses pieds; mais, Dieu le sait, que de fois j'ai depuis marché d'un cœur plus léger à l'assaut devant dix batteries que je ne le faisais alors en avançant d'un pas vers Sophie!

Un soir j'avais un rapport à remettre au colonel. Je me rendis chez lui : il n'était pas au logis. Ce n'était pas un grand malheur, car la comtesse Sophie se trouvait seule, et elle me permit d'attendre son père auprès d'elle.

Il nous arrivait de singulières choses à nous deux. Si nous nous trouvions ensemble dans une nombreuse compagnie, nous ne nous lassions pas de parler ensemble; mais, quand nous nous retrouvions seuls entre quatre yeux, comme on dit, nous ne savions que faire. Ah! nous le savions bien, mais, *nota benè*, nous ne l'osions

pas! Je ne sais pas, messieurs, si vos jeunes années vous ont été aussi fatales.

Devant la jeune comtesse, sur une table, entre deux bougies allumées, se trouvait un casier qu'on nommait le jeu du moulin; il s'y trouvait autant de fèves brunes et blanches qu'il y avait de cases dans le damier.

Après un long silence, qui ne me semblait nullement ennuyeux, la comtesse m'invita à jouer avec elle. Elle me donna les fèves brunes et garda les blanches. Nous jouâmes. Son côté se remplissait sans cesse. Il ne pouvait manquer d'en résulter une querelle; et je querellais volontiers avec elle, car alors je lui disais des choses que je n'aurais osé lui dire de sang-froid.

Il semblait alors que nous fussions en grande compagnie, car nous parlions à l'envi l'un de l'autre. La comtesse Sophie avait de l'esprit et de l'enjouement; elle riait et me taquinait avec tant de finesse, que je ne savais que lui répondre. Dans mon dépit, je pris une de mes fèves brunes, et pour punir la jolie railleuse qui me répondait en riant d'un air de triomphe, je la lui lançai. La fève décrivit une courbe, menaça la tête charmante de mon adversaire; mais celle-ci s'étant rejetée précipitamment en arrière pour éviter la légère bombe, mon projectile alla tomber, à travers les plis de son fichu, dans son sein. Heureusement ce n'était pas une flèche.

Et cependant je fus effrayé, et l'inquiétude me fit changer de visage. Sophie rougit et baissa les yeux. Cette circonstance mit fin au jeu et aux plaisanteries. Je ne pouvais parler; elle était muette. Je craignais d'avoir mérité sa colère par une irrévérence, et j'osais à peine lever

vers elle un regard timide. Je vis qu'elle me regardait d'un air sévère ; ne pouvant le supporter, je courus me mettre à ses genoux, et lui baisant la main, j'implorai mon pardon. Elle ne me répondit pas ; mais sa main restait dans les miennes.

— Oh ! Sophie, ne vous fâchez pas ! m'écriai-je. Je mourrais de douleur si je vous avais offensée, car je ne vis que pour vous ; sans vous la vie ne m'est rien !

Bref, un mot en amena un autre ; je lui parlai longtemps les larmes aux yeux, et elle m'écouta longtemps attendrie. Je la suppliais de me répondre, et je ne lui donnais pas le temps de le faire ; et, *nota benè,* M. le colonel était dans la chambre, à trois pas de nous, sans que Sophie ni moi l'eussions vu entrer. Je crois que le diable l'amenait. Dieu ait son âme ! il est en paradis.

Sa voix tonnante, qui prononçait contre nous, pauvres amants, les jurements militaires les plus énergiques, vint nous surprendre comme la foudre. Je me levai et m'avançai vers lui. Sophie en fit autant, sans savoir ce qu'elle faisait. Nous cherchâmes à nous justifier, mais il ne nous laissa pas parler.

— Silence ! s'écria-t-il avec autant de force que s'il eût eu à parler non pas à deux amants, mais à deux régiments de cavalerie.

— Toi, Sophie, tu partiras demain ; vous, M. le lieutenant, donnez votre démission, et quittez la province, ou vous êtes mort.

A ces mots il se détourna et quitta la chambre. Je conviens que sa prudence méritait des éloges ; car nous avions beaucoup de choses à nous dire Sophie et moi.

La jeune comtesse se tenait la tête baissée sur son sein, les bras pendants, et immobile comme une statue.

— Oh ! Sophie, m'écriai-je, la pressant dans mes bras et la serrant contre mon cœur, Sophie, vous perdrai-je pour toujours !

— Non, répondit-elle avec fermeté; tant que je respirerai, ce cœur vous appartiendra.

Elle prononça ces paroles avec une expression qui me fit tressaillir. Je la pressai de nouveau dans mes bras. Le monde n'était plus rien pour moi, j'oubliais tout; ses larmes me rappelèrent que le colonel n'était pas loin de là.

— Oh ! Sophie, dis-je à mon tour en m'agenouillant devant elle, je te jure que je n'appartiendrai jamais à une autre qu'à toi, et je ne vivrai que pour toi, en quelque lieu que me jette le sort !

Un silence profond succéda à ce serment; nos âmes se confondaient secrètement. Tout à coup quelque chose tomba sur le plancher; c'était la malheureuse fève qui avait été la cause de toutes nos peines. Je la pris, la ramassai, et la présentant à Sophie, je lui dis : C'est l'ancre de la Providence; je garde cette fève en souvenir de cette soirée !

La comtesse se jeta de nouveau dans mes bras. — Oui, dit-elle les yeux animés, il est une Providence ! A ces mots elle me pressa de nouveau contre son cœur et s'échappa.

Le lendemain, ou plutôt la nuit même, elle partit. Le colonel me traita à la parade avec une froideur méprisante. Je donnai ma démission, et je partis. Où allais-je? peu m'importait. Des amis me donnèrent quelques recom-

mandations pour Saint-Pétersbourg, et me procurèrent les moyens de faire le voyage.

— Il est une Providence, pensais-je, et je partis pour les confins du Nord. Sophie était à jamais perdue pour moi; il ne me restait rien d'elle qu'un douloureux souvenir et la mystérieuse fève. Je la fis enchâsser dans l'or, et depuis quarante-deux ans je la porte constamment sur mon cœur.

Les recommandations que j'avais me valurent le grade de lieutenant. La vie m'était passablement indifférente; je montrai de la bravoure; je me battis tour à tour en Asie et en Europe; j'obtins des honneurs et des rubans et tout ce qui fait l'ambition d'un soldat. Après quelque vingt ans je parvins au grade de lieutenant-colonel. J'étais devenu vieux; mes aventures de jeunesse étaient oubliées depuis longtemps; mais, *nota benè*, je portais toujours ma chère fève.

Vers l'année 88 je fus pris à la bataille de Kinburn : ce fut une chaude journée, où le prince de Nassau fit bien son service ! Les janissaires me dépouillèrent, mais ils ne trouvèrent pas ma fève; elle était baignée par le sang qui s'échappait d'une blessure que j'avais reçue à la poitrine. Je faillis en mourir. Deux jours durant je fus entraîné par ces mécréants; mais, toujours poursuivis par notre cavalerie, ils finirent par m'abandonner dans la campagne. Nos gens me trouvèrent étendu dans un champ; ils eurent pitié de moi et me portèrent à l'ambulance. On ne tarda pas à me ramener par un transport à Moscou, où je me rétablis.

Le repos me plut. J'avais une fortune suffisante pour

mes besoins, et je commençais à aimer la vie. Après quarante-quatre années de service, et avec sept blessures, je pouvais me retirer honorablement. J'obtins ma retraite avec une pension. Moscou était une belle ville; mais je n'étais pas marchand, et je m'y ennuyai; et Pétersbourg avec tout son luxe n'avait pas autant d'attraits pour moi que la petite ville où j'avais été en garnison vingt-quatre ans auparavant avec le colonel d'Oberndorf, et, *nota benè*, avec sa fille.

Je voulais revoir cette ville et la bien-aimée de ma jeunesse, qui était peut-être morte ou aïeule. Je partis, mais sans impatience, et m'arrêtant dans toutes les villes; mais enfin j'arrivai.

Grand Dieu! que le cœur me battit lorsque je vis s'élever du milieu des arbres le grand clocher noirci, avec son coq doré! Mais, *nota benè,* ce n'était pas à cause du clocher, mais de Sophie, dont la tombe était peut-être à quelques pas de là dans le cimetière.

Personne dans la ville ne me connaissait plus. Il est donc vrai qu'un quart de siècle est une longue période! Le régiment dans lequel j'avais servi n'existait plus; il était remplacé par des dragons. Le comte d'Oberndorf était mort depuis longues années, et sa fille s'était retirée dans ses terres en Moravie, non loin de Brunn; personne ne put me dire si elle vivait encore.

Je courus à Brunn. Là j'appris avec un joyeux effroi qu'elle existait encore, qu'elle habitait un joli château à cinq heures de chemin de la ville, et qu'elle se nommait toujours la comtesse d'Oberndorf.

Je repartis en toute hâte. On me montra une char-

mante habitation environnée de jardins dessinés avec goût. C'est là qu'elle habitait. Je tremblais comme jadis lorsque j'étais lieutenant, moi qui n'avais jamais tremblé devant les Turcs, et dont les cheveux grisonnaient.

Je m'élançai de ma voiture. Je croyais déjà la voir dans le désordre que lui causerait ma vue. Mais les femmes! pensais-je. M'aimera-t-elle encore? Et je traversai les jardins d'un pas indécis.

Sous un bosquet d'acacias chargés de longues grappes jaunes, à quelques pas de la maison, étaient assises deux dames âgées et deux jeunes personnes. Elles lisaient. Mais je ne vis pas Sophie,

Elles semblèrent surprises de me voir, et se levèrent toutes ensemble.

— Qui demandez-vous, monsieur? me dit une des vieilles dames.

— Puis-je avoir l'honneur de présenter mes respects à mademoiselle la comtesse Sophie d'Oberndorf? répondis-je.

— C'est moi-même, répliqua-t-elle, à mon grand étonnement.

Il me sembla que j'allais avoir une attaque d'apoplexie.

— Permettez-moi de m'asseoir, madame, dis-je en soupirant; j'éprouve quelque malaise. Et je pris place sans attendre sa réponse. Grand Dieu, quel changement! Où s'étaient enfuies toutes ses grâces? Je revenais de toutes mes illusions. C'était Sophie; mais Sophie flétrie par un quart de siècle.

— Qui ai-je l'honneur de recevoir? dit-elle. Hélas! elle ne me reconnaissait plus!

Je voulus éviter une reconnaissance publique, et je la

priai de m'accorder un moment d'entretien. La comtesse me conduisit dans le salon, où le premier objet qui frappa mes yeux fut le portrait en pied de son père. A cette vue mon cœur se resserra.

— Inflexible vieillard, m'écriai-je, vois ta Sophie! As-tu fait son bonheur?

La comtesse parut embarrassée et inquiète de mes façons singulières. Je voulais la délivrer de cette situation pénible, et je ne trouvais pas une parole; la douleur me ravissait toutes mes facultés.

— Ne me connaissez-vous pas? lui dis-je enfin.

Elle me regarda fixement et secoua la tête. Alors j'arrachai le cordon auquel la fève était suspendue sur mon sein, et je la lui présentai en m'agenouillant. Ah! Sophie, m'écriai-je, connaissez-vous encore cette fève qui nous sépara il y a vingt ans? Sophie, alors vous disiez : Il y a une Providence. Vous le voyez, elle nous réunit.

— Mon Dieu! dit-elle d'une voix faible; et elle se laissa tomber sans forces sur un sopha. Elle m'avait reconnu; elle m'aimait encore. J'appelai à son secours les femmes, qui furent épouvantées de voir leur amie évanouie et un officier en larmes à ses genoux. Leurs soins la rendirent à elle-même. Elle ouvrit les yeux, et versa un torrent de larmes; puis elle prononça mon nom et me tendit les bras.

C'en est assez, messieurs, cette scène eût fait pleurer les anges. La comtesse me retint chez elle. Que de choses nous avions à nous raconter! Il n'existait plus d'obstacles entre nous. Sophie devint ma femme; un peu tard, il est vrai, mais pas encore trop tard pourtant.

Mon histoire, ou plutôt l'histoire de cette fève, tire à sa fin. *Nota benè*, il me reste un mot à dire : c'est que la fille que Sophie m'a donnée porte sur son sein un signe de la forme d'une fève. Singulier jeu de la nature! mais ma fille ne m'en est que plus chère. »

CHAPITRE VII.

Les Fèves.

Ainsi parla l'officier; mais je n'entendais plus rien. Un murmure confus, semblable au bruit des flots, retentissait à mes oreilles, et les objets tournaient autour de moi.

Cependant j'entendis annoncer au colonel que sa voiture l'attendait.

— Je ne vous laisserai pas partir cette nuit, lui dit le conseiller.

— Bah! répondit le colonel, la nuit est charmante, et le clair de lune me guidera.

On m'annonça à mon tour l'arrivée de ma voiture. Je me levai, m'approchai de l'officier, et lui prenant la main, je lui dis : — Vous vous nommez de Tarnau?

Il s'inclina en répondant affirmativement.

— Je vous prie en grâce de passer la nuit chez moi, repris-je; il m'importe beaucoup de causer avec vous. Je lui dis ces paroles d'un ton si grave et dans une telle agitation, que le vieil officier ne sut que penser de moi. Il insista toutefois pour partir; son opiniâtreté me mettait hors de moi.

— Venez, dis-je en le prenant par la main et le tirant à part. Puis, découvrant ma poitrine, je tirai la fève que je portais, et que je lui montrai en disant : Voyez, ce

n'est pas un jeu de la nature, c'est un coup du destin, et moi aussi je porte la fève !

Le vieillard ouvrit de grands yeux, examina mon bijou, et me dit enfin en branlant la tête : — Avec un tel talisman on pourrait rappeler encore mon esprit après ma mort. J'irai avec vous où vous voudrez.

Il alla prendre congé du conseiller; et comme mon agitation lui semblait peu naturelle, il s'informa de moi. Son ami lui parla sans doute de ma personne avec avantage, car il revint auprès de moi d'un air le plus bienveillant. Il remplit un verre, et me le présenta en s'écriant : Vivent les fèves! *nota benè,* et ce qu'elles signifient.

— Ainsi vous vous nommez M. de Walter? me dit-il quelques moments après.

— Walter tout court.

— Et vous étiez il y a un an à Vienne?

— J'y étais, lui répondis-je embarrassé de ses questions.

— Ah! ah! dit-il, ma belle-sœur m'a beaucoup parlé de vous. Vous demeuriez dans le même hôtel, et vous avez eu beaucoup d'attention pour la bonne dame. Elle se fera un plaisir de vous remercier.

La conversation redevint alors générale jusqu'au moment du départ. Dès que nous fûmes arrivés dans ma maison, je le conduisis dans l'appartement que je lui destinais.

— Eh bien! me dit-il, je vous ai obéi en tout point; qu'avez-vous d'important à me dire?

Je lui fis le récit de mon séjour à Vienne; je lui parlai de sa belle-sœur, de Joséphine.

— Je sais tout cela! s'écria-t-il; mais que diable cela a-t-il de commun avec la fève que vous m'avez montrée?

Je lui fis alors ma confession générale.

— Mais la fève! la fève! me disait-il à chaque moment avec impatience. Lorsque j'en vins à mon voyage de Vienne, il se mit à rire aux éclats et me pressa dans ses bras. — C'est assez pour aujourd'hui, dit-il; demain nous en reparlerons. Vous comprenez que je n'ai rien à dire là-dessus. Demain nous nous rendrons au château; vous verrez Joséphine; vous apprendrez à connaître ma Sophie, et nous verrons.

Il alla se coucher, et moi je ne pus dormir, une fièvre brûlante me dévorait.

CHAPITRE VIII.

Joséphine.

— M. Walter, maintenant dites-moi rondement la vérité, me dit M. de Tarnau le jour suivant pendant le déjeuner. Je sais que vous êtes un homme riche; je vois que vous êtes un jeune homme devant qui les filles ne s'enfuient pas d'effroi dans un couvent; j'ai appris que vous êtes un honnête homme que tout le monde estime, j'apprends de vous que vous êtes amoureux; mais tout cela ensemble, monsieur, n'est pas d'un assez grand poids pour.....

— Il me manque la noblesse, je le sais! répondis-je.

— Non, monsieur; quand Dieu nous a accordé la noblesse du cœur et de l'âme, la noblesse des parchemins est superflue. Je n'étais qu'un simple gentilhomme, et cependant la comtesse Sophie ne rougissait pas de m'aimer.

— Que me manque-t-il donc? demandai-je.

— Je vous le dis maintenant, *nota benè*, parce que c'est le matin. Le soir, quand l'homme est accablé des fatigues et des ennuis de la journée, lorsque l'homme fort est devenu faible, que le grand homme s'est fait petit, il ne faut charger personne, même d'un chalumeau

de paille. Ainsi ce matin, je vous le dirai franchement, il en est tout autrement de votre fève que de la mienne. La mienne est l'ouvrage de la Providence; d'abord une pierre d'angoisses, puis la base d'un amour fidèle, enfin un phare dont la lueur nous a réunis. Votre amour n'est qu'un jeu de votre imagination. Je vécus pour Sophie dès le moment où je la vis; mais vous, c'est après une année d'oubli que l'idée vous est venue d'aimer Joséphine. Vous comprenez qu'il n'y a rien à répondre à cela. Vous vous réveillerez de vos rêves quand vous verrez ma fille, et que votre idéal céleste se changera en une fille ordinaire. Enfin, et, *nota benè,* pour attaquer la chose de front, Joséphine ne vous aime pas!

— Cela est cruel! dis-je en soupirant. Mais en êtes-vous certain?

— Nous partirons aujourd'hui, et vous vous en convaincrez vous-même. Ce que je sais de votre séjour à Vienne, je l'ai appris de ma belle-sœur et non de ma fille, qui se souvient à peine de votre nom. — Il y a plus, nous avons un voisin fort dangereux, le jeune comte de Holten. Il nous rend souvent visite, et Joséphine le voit avec plaisir. Je l'ai souvent surprise le regardant avec complaisance, et alors elle se sauvait en rougissant et en riant.

— S'il en est ainsi, monsieur le colonel, dis-je en cherchant à me remettre, je ne partirai pas avec vous. Il vaut mieux pour moi que je ne revoie pas votre fille.

— Vous vous trompez. Votre repos m'est cher; il est temps que vous soyez complétement guéri.

Je consentis enfin à prendre place dans sa voiture.

C'était une belle matinée de juin. La voiture s'arrêta devant une simple *villa*. Les domestiques se précipitèrent au-devant de nous, et le colonel me conduisit dans une salle fort simple, où deux dames se levèrent à notre arrivée.

Il leur dit mon nom; puis prenant par le bras la plus âgée des deux, il me dit : Voici ma Sophie !

Je m'inclinai avec respect devant la matrone de soixante ans, que le récit de la veille avait rendue si intéressante à mes yeux. Ah ! me disais-je en soupirant, que sont la jeunesse et la beauté !

Je suis tenté de croire que le vétéran expérimenté lut ma pensée dans mes yeux. Il pressa la main de sa femme, et, la portant à ses lèvres, dit en souriant : — N'est-ce pas, amie, quand on voit les vieilles gens, on ne peut se figurer qu'ils ont été jeunes aussi; et quand on voit les jeunes filles dans l'éclat de leur fraîcheur, on jurerait qu'elles ne connaîtront jamais les cheveux gris ni les rides !

La tante de Joséphine me reconnut et me fit l'accueil le plus aimable. Nous prîmes place à table auprès des deux dames pour leur tenir compagnie.

— Mais où reste donc Joséphine? demanda le vieillard; elle se réjouira de voir sa connaissauce de Vienne.

— Elle est dans le jardin avec le comte de Holten ; il y a encore des renoncules à arroser avant que le soleil ne devienne trop ardent, dit la tante. J'éprouvai un léger frisson. Mes illusions se dissipaient; mais je me calmai bientôt, et je commençai même à avoir honte de ma folie. J'affectai de la gaîté, et prenant le ton enjoué

de la société, je racontai à la tante le désappointement que j'avais éprouvé en ne la retrouvant pas à Vienne.

Tandis que je parlais, un jeune homme d'un extérieur fort élégant entra dans la salle. Sa figure était pâle, son œil morne; il semblait vivement affecté.

— Noble dame, dit-il d'un ton forcé, permettez que je prenne congé de vous; je pars aujourd'hui pour la résidence; — j'ai, — je suis, — je serai peut-être longtemps absent.

Le colonel avait tourné la tête vers le nouveau venu, et le regardait fixement.

— Qu'avez-vous donc, comte de Holten? dit-il; vous avez l'air d'un homme qui a commis un meurtre.

— Non, répondit le jeune homme en s'efforçant de sourire, je suis un homme sur qui l'on vient d'en commettre un.

A ces mots il s'échappa sans ajouter une parole. Le colonel vola après lui. Les deux dames étaient dans la plus vive inquiétude.

— Que lui est-il arrivé? demandèrent les dames au colonel lorsqu'il rentra dans la chambre.

Le vieil officier revint sérieux, hocha la tête, et finit par sourire en disant : Demandez à Joséphine.

— L'a-t-elle offensé? s'écria la tante avec vivacité.

— C'est comme on voudra le prendre, dit-il; c'est une longue, longue histoire; mais le comte me l'a dite en trois mots ; j'aime et l'on ne m'aime pas.

En ce moment la porte s'ouvrit, et mademoiselle de Tarnau s'offrit à mes yeux. C'était elle! et plus belle, plus ravissante qu'elle ne l'était à Vienne lorsque je l'a-

vais vue jadis. Je me levai pour aller au-devant d'elle; mais mes jambes se dérobèrent sous moi, ma langue se refusa à me prêter la parole; — j'étais le plus fortuné et le plus misérable des mortels.

Joséphine s'arrêta auprès de la porte en rougissant, me regarda avec surprise, et s'approcha de la table le sourire sur les lèvres. Je lui dis que j'avais appris la veille qu'elle habitait ce pays, et que son père avait vendu ses terres en Moravie pour venir s'établir dans notre voisinage.

— Ah! ma tante, ma chère tante, s'écria-t-elle en pressant les mains de la bonne dame dans les siennes, et jetant sur moi un regard dérobé, ne vous l'avais-je pas dit? n'avais-je pas raison?

La tante jeta sur elle un coup d'œil qui commandait le silence, et la mère baissa les yeux pour cacher un léger trouble. Le vieux père les examinait toutes l'une après l'autre; enfin il s'écria : M. Walter, il me semble que vous avez trouvé la fève à la bonne place! — Mais toi, Joséphine, qu'as-tu donc eu avec le comte? car, *nota benè*, il s'est retiré terriblement fâché.

Joséphine répondit d'une manière évasive. Tout le monde se leva, et l'on se rendit dans le jardin. Le colonel me montra ses bâtiments, ses prés, ses champs, ses écuries et ses étables, tandis que les dames s'entretenaient avec chaleur dans un pavillon. Après une mortelle heure d'ennui nous revînmes de ce voyage économique. On prit alors à part le vieux colonel, et je restai avec Joséphine.

Je me promis d'être extrêmement réservé envers elle;

je craignais le sort du comte de Holten. Nous parlâmes de notre connaissance à Vienne, de nos anciennes conversations, de nos promenades : Ah! s'écria Joséphine, si vous saviez combien j'ai souffert pour vous lorsque vous partîtes pour votre triste voyage.... Ah! nous avons souvent parlé de vous.

Je ne pus me défendre de tout lui raconter, mon second voyage, mon séjour dans sa chambre, l'histoire de la fève, et ma rencontre de la veille avec son père. Puis je gardai le silence; je n'osais la regarder, mes pieds creusaient le sable avec embarras; j'étais dans la perplexité la plus grande.

Enfin j'entendis un soupir; je levai les yeux, ceux de Joséphine étaient baignés de larmes. — Au nom du ciel! mademoiselle, lui dis-je d'une voix tremblante, ma franchise vous aurait-elle déplu?

Elle laissa tomber son mouchoir qu'elle avait porté devant ses yeux, et me regarda en souriant.

— Tout cela est-il vrai? me dit-elle.

Je pris avec vivacité la fève qui pendait à mon cou, je m'écriai en la lui présentant : Voici qui témoigne pour moi!

Elle prit le cordon comme par curiosité, et examina le petit étui d'or; mais elle ne put retenir ses larmes, et se penchant sur mon bras : Je crois à une Providence, Walter, s'écria-t-elle.

Je la serrai contre mon cœur, et, dans l'ivresse de ma joie, je couvris ses mains de baisers brûlants.

Les voix de sa mère et du colonel nous tirèrent de notre ravissement. Joséphine tenait encore à la main le

cordon de soie auquel était suspendue la fève. Le colonel s'en aperçut et se mit à rire. Joséphine cacha son joli visage contre le sein de sa mère. — Que vous dirai-je? vous savez que Joséphine est ma femme. Voilà tout le roman de mon amour.

FIN DE LA FÈVE.

C'EST POSSIBLE!

CHAPITRE PREMIER.

La Circonspection.

Le conseiller d'Etat Stryk, mort récemment, avait coutume de dire presque à chaque occasion ces deux mots, devenus une sorte de proverbe dans sa bouche : C'est possible! — Souvent même il arrivait qu'il le prononçât dans les rapports qu'il avait à faire au ministre en plein conseil. On voyait alors un sourire se placer sur la bouche de tous ses collègues, comme lorsqu'on a pitié de la faiblesse de son voisin.

Cependant le conseiller d'Etat Stryk était un homme estimable et honoré. Les différents gouverneurs du pays l'apprécièrent tour à tour, et l'employèrent toujours, parce que ses connaissances variées et ses talents en affaires le rendaient capable de leur rendre de grands services. Chacun convenait qu'il était un homme instruit, un homme de tact; on le croyait même plus fin et plus instruit qu'il ne l'était : on le redoutait même comme un habile; et cependant M. Stryk était droit, ouvert, consciencieux, et jamais on ne lui avait attribué la moindre action nuisible. Mais sa finesse était généralement

reconnue; et cette croyance allait si loin, qu'on le regardait comme un profond politique, comme un véritable prophète. Et toute cette réputation, il la devait à ces seuls mots : c'est possible!

Nous avons recueilli quelques notions sur cet homme remarquable dans l'histoire de son pays; il ne sera pas indifférent de les connaître. Nous les devons à un de ses parents, qui les puisa dans un journal que le conseiller tenait régulièrement depuis sa jeunesse. Ce qu'on y trouva de plus important, c'est toujours cette phrase, qu'il reproduisait partout : c'est possible!

CHAPITRE II.

L'Amour et l'Amitié.

Bien qu'il lui arrivât souvent de prononcer involontairement sa phrase ordinaire, il y attachait cependant toujours une pensée ; mais, lorsqu'elle lui avait échappé, il se croyait obligé d'en suivre les conséquences et de les soutenir. Ainsi ce dicton exerçait la plus grande influence sur ses opinions, ses habitudes, et sur tous les événements de sa vie. Qui l'eût cru d'un homme aussi docte et éclairé? et cependant cela était fort possible.

Lui-même il ne méconnaissait pas cette influence ; et cependant non-seulement il demeura fidèle à ses deux mots, mais il voulut même sérieusement que son fils unique s'accoutumât à reconnaître leur toute-puissance. Le jeune homme, qui se figurait, comme tous les jeunes gens, mieux voir en beaucoup de choses que son vieux père, trouvait cette manie fort singulière.

— On vous pardonne volontiers cette petite originalité, mon cher père, dit-il ; mais en moi on la trouverait fort ridicule, car ce ne serait plus qu'une imitation affectée, une façon de parler adoptée à dessein et copiée sans goût.

— C'est possible, mon cher Frédéric, répondit le conseiller d'Etat ; mais qu'importe qu'on en rie, si ces

pour moi dans un duel, et je savais qu'on pouvait compter sur lui. — De toutes les femmes, une seule occupait ma pensée. C'était la fille du général Van Tyten; elle se nommait Philippine. Je l'aimai durant plusieurs années en silence. C'était presque de l'idolâtrie; mais ma vie entière était sanctifiée par cet amour. Personne ne savait l'état de mon cœur; je n'osais me confier à personne.

— Quoi! pas même à votre ami?

— Non, pas même à lui; car d'abord la médiocrité de ma fortune, ma naissance obscure, ma situation précaire, m'empêchaient d'aspirer sérieusement à la main de la fille du noble général. D'ailleurs ce fut par Schneemuller que j'appris que le bruit courait que j'étais l'adorateur préféré de Philippine; elle m'aimait, me dit-il, avec une exaltation romanesque, et plusieurs scènes avaient eu lieu à cause de moi entre elle et sa mère. Je fus bientôt convaincu de la vérité des paroles de mon ami; car, lorsque les circonstances m'eurent rapproché de Philippine, nous nous découvrîmes mutuellement notre secret; nous nous jurâmes un éternel amour, et, comme cela se pratique, nous nous promîmes que la mort seule pourrait nous séparer. — Dans ce temps la fortune sembla vouloir m'accabler de ses faveurs; je devins chambellan de la duchesse douairière, et j'obtins un traitement considérable. L'espace qui me séparait de Philippine n'était plus aussi difficile à franchir. Le général avait besoin de moi; il me donna sa confiance, et sa femme n'eut plus autant de remontrances à opposer à la passion de sa fille. Quelques mois plus tard un cousin mort à Batavia me légua un riche héritage. Sa fortune

était déposée à Amsterdam, et se trouvait à ma disposition dès que j'aurais légitimé mes droits. J'étais devenu presque millionnaire, et heureux au delà de toute expression, non pas à cause de ma fortune, mais de ma Philippine. Un jeune comte, favori du souverain qui nous gouvernait alors, cherchait à obtenir son amour. Elle me pria elle-même de demander sa main à ses parents. Ce fut sans doute pour moi un effort pénible. Je m'apprêtai à le faire; mais il fallait que je partisse pour Amsterdam, et ce voyage me contrariait singulièrement; d'abord parce que je ne pouvais me faire à l'idée de quitter Philippine, et parce qu'elle éprouvait elle-même un vif chagrin de mon départ, puis parce que la présence du comte, jeune, riche et puissant, ne laissait pas que de me tourmenter. Enfin nous prîmes une résolution, et mon ami Schneemuller partit pour Amsterdam avec les certificats et tous les pouvoirs nécessaires.

— Mais vous ne m'avez jamais parlé de cet ami? dit Frédéric.

— C'est possible, répondit le conseiller; cela s'expliquera tout à l'heure. Des semaines, des mois s'écoulèrent; mon ami et mandataire ne m'écrivait jamais. Je l'accablais de lettres. L'idée me vint qu'il pouvait être malade; l'amitié triompha de l'amour : je partis pour Amsterdam. Mon départ plongea Philippine dans la plus affreuse douleur; en me quittant elle tomba sans mouvement dans les bras de sa mère. — Durant tout le voyage je m'informai de Schneemuller; je trouvai son nom inscrit sur les registres de toutes les auberges. J'arrivai à Amsterdam; il y avait longtemps séjourné. Il avait re-

cueilli toutes les sommes d'argent qui m'étaient léguées, et les avait converties en lettres de change; mais je ne le rencontrai nulle part. Enfin j'appris, à ma grande surprise, qu'un homme à peu près semblable à mon ami s'était embarqué sur un navire américain depuis environ deux mois, c'est-à-dire à l'époque où Schneemuller venait de terminer l'affaire de la succession. Je m'écriai : c'est impossible! Enfin j'acquis la certitude de mon malheur. C'était en effet très possible; mon ami, mon meilleur ami, m'avait trompé.

— C'est abominable! s'écria Frédéric.

— Je revins le cœur déchiré. J'aurais pu oublier la perte de mon argent, mais non pas la trahison de mon ami. Il m'avait ravi toute confiance dans les hommes. En arrivant j'aurais voulu courir aussitôt chez le général Van Tyten pour voir Philippine et lui conter mon malheur, que je lui avais déjà annoncé par une lettre; mais la soirée était trop avancée.

Mon hôte me reçut avec joie. — Qu'y a-t-il de nouveau? lui demandai-je. — Pas grand'chose. Vous savez que mademoiselle Van Tyten s'est mariée il y a un mois? dit-il. — C'est impossible! impossible! Mariée? La fille du général Van Tyten? Avec qui? Avec le comte? — Sans doute! répondit-il. Et il me raconta tout ce qui s'était passé. Ma Philippine n'avait pas hésité à accepter la main du comte, jeune, riche et influent à la cour, et son mariage avait eu lieu peu de temps après la lettre que j'avais écrite d'Amsterdam au général pour lui annoncer la coquinerie de Schneemuller. Je ne pouvais croire aux paroles de mon hôte, et je m'écriais toujours : C'est im-

possible! Mais le lendemain tout le monde me confirma ce qu'il m'avait appris la veille.

— C'est affreux! abominable! s'écria Frédéric en pressant son cœur de ses deux mains, comme pour l'empêcher de s'élancer hors de sa poitrine.

Le vieux conseiller d'État lui répondit : Eh bien! voilà justement comme je m'écriai.

— Je ne crus plus à rien sur la terre, à l'amour d'aucune fille, à l'amitié d'aucun homme, à la durée d'aucun bonheur; ce qui m'avait semblé impossible était arrivé. Dès lors je crus que tout pouvait arriver, hors le bien; et quand on me disait la chose la plus invraisemblable, je répondais : C'est possible! — Dans ces deux mots se trouvait tout mon système de philosophie pratique. Je me proposai de les répéter à chaque occasion; je trouvais à cela quelque consolation dans ma douleur profonde; ces mots me défendaient contre le désespoir. J'appris qu'il ne fallait compter sur rien que sur moi-même. — Pourras-tu jamais, me disais-je quelquefois, pourras-tu jamais être heureux sur la terre? — C'est possible! ce fut mon refrain, et l'événement le justifia. Je l'adoptai pour jamais. Les chances de bonheur dont je profitai ne m'enivrèrent plus; je songeais à l'instabilité de la fortune et aux disgrâces du sort, et je disais toujours : C'est possible! — Je n'éprouvai jamais une plus grande joie qu'au jour de ta naissance, cher Frédéric; mais je modérai mes transports à l'idée que la mort pouvait te ravir à mon affection, ou que tu pourrais devenir un mauvais sujet. — Je me disais : C'est possible! Et je m'attendais à tous les maux.

— Dieu soit loué ! mon père, il n'est rien arrivé de tout cela !

— Heureusement, mon fils, mais c'était possible. Depuis que j'ai mon axiome, je prends chaque moment agréable comme un présent du ciel, sans m'attendre à ce qu'il se prolonge, et aucun malheur ne me surprend, car je suis préparé à tout. Tout est possible : c'est pourquoi je te conseille de t'approprier cette idée; mais il faut que par un usage constant elle se fonde dans ton organisation, qu'elle soit pour toi une seconde nature, autrement elle ne te servira pas, et tu resteras un homme sans caractère.

Nous autres hommes, continua le conseiller, nous sommes toujours dirigés, dans les circonstances ordinaires et dans les circonstances importantes de notre vie, par une idée soudaine qui s'empare de nous à notre insu et si rapidement, que nous ne pouvons souvent nous rendre compte du motif qui nous fait agir dans un instant décisif. Des ignorants appellent cela des inspirations divines ou diaboliques. C'est aussi pourquoi il se trouve fort peu d'hommes qui puissent dire comment ils agiraient dans telle ou telle occasion. Ils ne le sauraient; car au premier choc des événements la plupart d'entre eux sont comme ensorcelés, comme étourdis; il leur manque une règle fixe, un sentiment profond qui soit la règle de leur conduite. Qu'on se fasse donc une maxime habituelle, dût-elle ne servir qu'à nous donner de l'assurance et du calme. La mienne est toute trouvée. Adopte-la; suis mon conseil; cela t'est fort possible !

CHAPITRE III.

Le Prophète.

La phrase favorite du conseiller lui attirait aussi parfois quelque disgrâce; mais il ne se laissait pas facilement abattre. Par exemple, il se trouvait un jour au conseil d'État que présidait l'électeur; c'était au moment de l'explosion de la révolution française. On parla, après la séance levée, des nouveaux événements de Paris, de Lyon, de Strasbourg; des changements prodigieux qui s'étaient opérés dans la nation française, jadis si idolâtre de ses rois, et qui montrait alors tant d'ivresse à la chute du trône.

—C'est le peuple le plus abominable de la terre! s'écria l'électeur; nul autre n'eût agi de la sorte. Quand je songe à mes sujets, croyez-vous qu'ils soient jamais saisis d'un semblable vertige? qu'ils renoncent à leur fidélité pour leur prince. Qu'en pensez-vous, monsieur le conseiller?

Le conseiller, préoccupé en ce moment, n'avait entendu qu'à demi les paroles du prince. Il leva les épaules, et répondit par habitude : C'est possible, monseigneur.

L'électeur pâlit. — Comment l'entendez-vous? s'écria-t-il. Croyez-vous qu'il arrive jamais un jour où mes sujets se réjouiront de ma perte?

— C'est possible! répondit cette fois le conseiller avec

réflexion ; on ne peut rien prévoir. Rien n'est plus incertain que l'opinion d'un peuple ; car il se compose d'hommes qui ont chacun un intérêt à part qu'ils préfèrent à celui du prince. Un nouvel ordre de choses ramène de nouvelles espérances. Quelque amour que porte le peuple à Votre Altesse électorale, qui le mérite assurément, je ne voudrais pas jurer que dans de nouvelles circonstances ce peuple n'oubliât les bienfaits de son prince, et qu'on ne vît les armes électorales brisées et remplacées par l'arbre de la liberté.

L'électeur s'éloigna hors de lui, et Stryk tomba en disgrâce. Chacun se disait : Le conseiller Stryk est un fou.

Quelques années après, les Français victorieux passèrent le Rhin ; l'électeur prit la fuite avec toute sa cour ; on planta à son départ l'arbre de la liberté, et les armes électorales furent publiquement brisées par le peuple.

Stryk, en qualité d'homme habile et expérimenté, trouva de l'emploi dans le nouvel ordre de choses, surtout parce qu'on se rappela ce qui avait causé sa disgrâce : on le regardait en quelque sorte comme une victime du despotisme qui venait de déchoir ; le nouveau système s'établit, et l'activité du conseiller ne contribua pas peu à le soutenir.

Cependant, en dépit de sa chaleur naturelle, il ne se laissait jamais entraîner jusqu'à l'enthousiasme politique. Il ne s'attachait non plus à aucun parti, et se rendait ainsi suspect à tous. Les jacobins le traitaient de royaliste caché, et les royalistes le tenaient pour un jacobin déguisé. Il se moquait de ces deux noms, et s'en tenait à son devoir.

Un jour il arriva dans le nouveau département un commissaire de la république, à qui l'on rendit les plus grands honneurs. Chacun s'empressait auprès de lui; chacun cherchait à se donner de l'importance à ses yeux. Il ne manquait pas non plus de gens qui lui glissaient un petit mot équivoque au sujet de Stryk et de la tiédeur de ses opinions républicaines. Le commissaire, se trouvant un jour dans une grande réunion où l'on portait plus d'un toast à la liberté du monde, aux droits des nations, et aux victoires de la république, se tourna vers Stryk et lui dit : Je m'étonne que les rois osent encore nous résister; car ils ne font ainsi qu'accélérer leur chute. La révolution fera le tour du monde. Qu'espèrent-ils donc? Pensent-ils courber de nouveau la grande nation sous le joug et remener les Bourbons? Les insensés! l'Europe entière périrait auparavant. Qu'en pensez-vous, citoyen? Un homme raisonnable peut-il admettre que le trône se rétablira jamais en France?

— Cela n'est pas probable, dit Stryk, mais c'est possible.

— Comment possible? s'écria le commissaire d'une voix de tonnerre. Celui qui doute de la liberté ne l'a jamais aimée. Je suis affligé de voir un fonctionnaire public professer de telles opinions. Pourrez-vous les justifier, citoyen?

— C'est fort possible, dit Stryk avec calme. Athènes libre s'accoutuma d'abord à Périclès, puis à un roi de Macédoine. Rome eut d'abord des triumvirs, puis un César, et enfin un Néron. L'Angleterre qui tua son roi supporta Cromwel, et rentra sous l'empire des rois.

— Que voulez-vous dire avec vos Romains, vos Athéniens et vos Anglais? Vous ne vous permettrez pas de les comparer aux Français, j'espère? Mais je vous pardonne vos vues fausses; vous n'avez pas l'honneur d'être né Français!

Le pardon du commissaire ne fut pas entier, car Stryk perdit sa place. Il eut même à subir quelques persécutions pour ses discours suspects.

Quelques années après, Bonaparte devint premier consul, puis consul pour dix ans, consul à vie, et enfin empereur et roi. Stryk fut aussitôt rétabli dans ses emplois, parce qu'il avait appartenu notoirement au parti des modérés. Il jouit de plus de crédit et de considération que jamais; ses prédictions s'étaient accomplies de nouveau, et il passa pour un politique consommé.

CHAPITRE IV.

Les Immobiles.

—

Napoléon changea le monde et donna des couronnes. Stryk devint aussi le serviteur d'une de ces couronnes, et obtint des honneurs. Il n'existait plus un républicain; chacun rampait devant le nouveau maître. Personne ne voulait même avoir donné dans les idées de la république, et chacun prétendait avoir seul résisté au courant. On regardait comme une tache de n'avoir pas toujours appartenu aux partisans de la royauté.

— Je ne trouve pas de honte à cela, disait Stryk : l'épidémie régnait, et l'on s'en est trouvé atteint; qu'elle reparaisse, et vous en ressentirez encore les atteintes. C'est possible.

— Quoi! nous prenez-vous pour des hommes faibles prêts à varier sans cesse? lui répondait-on.

— Je me souviens toujours, répondait Stryk, du sultan d'Égypte dont parle Addisson. Ce sultan tenait beaucoup à passer pour une forte tête. Rien ne lui semblait plus ridicule dans le Coran que l'histoire du voyage aérien du prophète. D'après le Coran, Mahomet, se trouvant un matin dans son lit, avait été transporté par l'ange Gabriel à travers le paradis, les sept cieux et l'enfer; il avait vu et observé toutes les merveilles; il avait eu avec Dieu

quatre-vingt-dix mille entretiens, et cela dans un si court espace de temps, que, lorsque l'ange l'avait déposé de nouveau dans son lit, le prophète trouva sa couche encore chaude, et l'eau d'une aiguière qu'il avait renversée involontairement en partant n'avait pas encore entièrement cessé de couler. — Le sultan se riait un jour de cette histoire en présence d'un derviche qui était en réputation de faire des miracles. Celui-ci promit au sultan de le guérir de son incrédulité, s'il consentait à faire ce qu'il lui commanderait. Le sultan prit le moine au mot, et celui-ci conduisit le commandeur des croyants auprès d'une cuve qui était remplie d'eau jusqu'aux bords. Toute la cour était présente, et environnait la cuve avec curiosité. Le moine ordonna au prince de plonger sa tête dans l'eau, et de la retirer aussitôt. Mais à peine le prince eut-il mis sa tête sous l'onde, qu'il se trouva au pied d'une montagne solitaire, près du rivage de la mer. Qu'on se peigne sa surprise! Il maudit le derviche, et jura de ne lui pardonner de sa vie; mais il fallut bien qu'il se conformât à son destin. Heureusement il trouva quelques hommes dans un bois; c'étaient des bûcherons. Leurs indications le conduisirent à la ville prochaine. Il se trouvait loin de l'Égypte, sur les bords de la mer Caspienne. Personne ne le connaissait, et il n'osa pas dire qui il était. Après mainte aventure, il plut à un homme riche, et épousa sa fille. Il en eut quatorze enfants. Sa femme mourut enfin; et après plusieurs années de malheurs il tomba dans une profonde misère. Elle devint telle, qu'il se vit forcé de mendier son pain dans les rues. Souvent il versait des larmes amères en comparant

son état misérable à la vie somptueuse qu'il menait jadis dans son palais, et il regardait son sort comme une punition de son incrédulité. Enfin il résolut de faire pénitence et de se rendre en mendiant jusqu'à la Mecque. Il accomplit heureusement ce pèlerinage; mais avant que d'approcher de la sainte mosquée il voulut se purifier par une ablution générale. Il se rendit au fleuve, se dépouilla de ses vêtements, et se plongea dans l'onde. Mais, ô miracle! comme il en sortait, il se trouva non pas au bord du fleuve, mais devant la cuve dans laquelle le moine lui avait commandé de plonger la tête. Elle était encore entourée du derviche et des courtisans. Il ne put se défendre d'une vive colère contre le moine qui lui avait occasionné tant de douleurs et tant de maux; mais l'étonnement du sultan s'accrut au plus haut point, lorsqu'il apprit de toute sa cour qu'il n'avait pas quitté le bord de la cuve, et que tous ces événements s'étaient accomplis dans l'espace de temps nécessaire pour plonger sa tête et la retirer aussitôt. — Messieurs, continuait le vieux conseiller d'État, vous êtes dans le cas du sultan d'Égypte. Si on vous avait dit avant la révolution ce que vous feriez pendant son cours, vous ne l'auriez jamais cru. Et maintenant que vous avez retiré votre tête de la cuve, vous ne pouvez pas vous souvenir de ce que vous avez pensé, fait et éprouvé au jemps des miracles. Si les Bourbons et les émigrés rentraient jamais en France, ils regarderaient l'histoire depuis 1789 comme non avenue, et se retrouveraient comme le sultan d'Égypte au bord de la cuve, regardant leurs années de souffrance comme un rêve trompeur.

On riait. — Allons, allons, disaient quelques-uns, le conseiller n'a pas tout à fait tort. Mais peut-on imaginer que les pauvres Bourbons reviennent jamais? Cela appartient aussi à l'histoire des miracles.

— Hem! c'est possible! disait Stryk. Et en effet il ne tarda pas à voir l'événement s'accomplir, et l'ancien ordre politique reprendre son assiette.

CHAPITRE V.

C'est Possible!

—

Ce changement ne pouvait devenir dangereux pour un homme qui professait les opinions du conseiller, lui surtout qui était tombé en disgrâce vers la fin du régime impérial. On disait que Napoléon avait entendu parler de sa prévision politique, et que peu de temps avant la campagne de Russie il avait envoyé auprès de lui un des généraux de son état-major pour lui demander ce qu'il augurait de cette expédition. — Le conseiller s'était fort étonné de cette question, et avait refusé de répondre. Le général trouva cette réserve singulière : Je pense, moi, dit-il, que nous célébrerons le nouvel an à Saint-Pétersbourg; mais il semble que vous craigniez que cette guerre n'ait des résultats fâcheux pour nous? — Le conseiller haussa les épaules selon son habitude, et répondit : C'est possible. Cette réponse ne fut pas oubliée, et son nom disparut de la liste des conseillers d'État. Lorsque les puissances alliées pénétrèrent en France, et que les créations de Napoléon s'écroulèrent de toutes parts, chacun se dit : Stryk est un prophète ; il a eu le sort de tous les sages.

Sa disgrâce sous le gouvernement de l'intrus, comme on appela dès lors l'empereur déchu, lui valut la faveur

du nouveau souverain légitime. Mais son axiome ne tarda pas à appeler un nouvel orage sur sa tête. Le prince lui faisait sentir un jour, dans le conseil, que son dévoûment à tous les gouvernements qui s'étaient succédé rendait ses paroles quelquefois suspectes. — J'ai toujours été un fidèle sujet, dit le vieux conseiller, car j'ai toujours servi le pays, quel qu'en fût le maître. L'État a toujours besoin des secours des citoyens, et c'est remplir son devoir que de le servir dans toutes les circonstances.

— L'État, dit le prince, est le souverain. Comment osez-vous séparer sa personne de l'État?

A ces mots il jeta un sombre regard sur le conseiller, et lui fit signe de s'éloigner. Ce fut sa dernière disgrâce; et lorsqu'on lui demandait s'il arriverait encore des changements politiques, il répondait : C'est possible. On s'attaque à la vérité, aux lumières, à la liberté, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe. On veut en revenir à l'inquisition, aux guerres de religion, aux ruses diplomatiques, aux titres de noblesse, aux rubans, aux saintes alliances, à la censure et à de semblables moyens pour assurer la paix éternelle. Il en fut ainsi du temps où parurent Franklin et Washington, du temps de la Bastille, du temps des Fouché et des Rovigo : les mêmes causes reproduisent les mêmes effets. C'EST POSSIBLE !

FIN DE C'EST POSSIBLE !

JONATHAN FROCK.

CHAPITRE PREMIER.

Le faux Bonheur.

Dans toute la capitale du royaume, et peut-être dans tout le royaume, il ne s'était pas trouvé depuis un long espace de temps un homme plus estimé que le conseiller de justice criminelle de Schwarz, qui s'était aussi fait connaître dans les pays étrangers par quelques écrits remarquables. La prospérité semblait vouloir épuiser sur lui toutes ses faveurs. C'était le fils d'un pauvre tisserand, et à l'aide de quelques secours qui lui avaient été accordés en considération de ses talents naissants, il avait étudié la jurisprudence dans l'université. Il était arrivé dans la capitale sans amis et sans argent, dans le dessein de gagner sa vie par quelques travaux journaliers. Il trouva presque aussitôt à se charger d'un procès qu'on regardait déjà comme perdu, triompha de sa partie adverse devant les cours de justice, acquit de la renommée, et en moins d'une année devint un des praticiens les plus recherchés. Il parvint en effet, par un travail assidu, à mériter sa réputation : les honneurs, les présents, les récompenses plurent de toutes parts sur sa tête, et chacun fut jaloux

de le recevoir dans sa maison. Il épousa une des plus jolies filles de la ville, avec une dot considérable; porté d'emploi en emploi, il obtint des lettres de noblesse, des cordons, des gratifications considérables, et il se voyait à la veille de devenir ministre. Bref, le conseiller de Schwarz était l'homme le plus heureux de la terre; il avait les plus belles espérances, une grande fortune, une femme aimable, des enfants charmants; il avait plus que tout cela encore : chacun convenait qu'il méritait son bonheur. Époux et père tendre, travailleur infatigable, ami sûr, homme d'esprit et de goût, les voix étaient unanimes sur son compte.

Mais il ne faut pas se laisser éblouir par l'apparence. M. de Schwarz était au fond un homme très malheureux, et, ce qui est plus, il ne méritait pas le bonheur. Son adresse, son activité, le talent avec lequel il savait se rendre aimable, ne pouvaient lui être contestés, mais bien les qualités de son cœur. Il était de ces gens qui ne sont absolument rien que prudents et fins, et qui croient ainsi parvenir à l'accomplissement de tous leurs vœux. L'argent, les plaisirs et les honneurs, telle était la trinité à laquelle il sacrifiait tout au monde. Il était infiniment trop éclairé pour avoir un sentiment religieux, et il connaissait trop bien les hommes pour ouvrir son cœur aux effusions de l'amitié. Il ne se fiait à personne, parce qu'il se connaissait lui-même, et qu'il regardait comme des têtes faibles ceux qui n'agissaient pas ainsi que lui. Il s'aimait par un sentiment naturel d'égoïsme; mais il eût redouté quiconque lui eût ressemblé. La vie qu'il menait dans son ménage était pleine d'amertume : sans cesse

tourmenté par l'orgueil, l'envie et l'ambition, et sans cesse forcé de cacher ses tourments sous une figure riante, il s'abandonnait chez lui à tous les emportements de son humeur. Là il était un despote : souvent il traitait sa femme avec plus de mépris qu'il n'en eût témoigné à la dernière de ses servantes. Ses fils, deux enfants pleins d'espérances, tremblaient devant lui comme des esclaves. Cependant quelquefois il se montrait plein de bonté pour eux; mais pour leur éducation, il ne s'en inquiétait guère ; il avait des affaires plus importantes. Personne ne pouvait connaître ses misères intérieures que ceux qui en étaient les témoins journaliers; et quant aux propos de ses gens, personne n'y ajoutait foi, ou du moins on trouvait pardonnable pour un homme qui avait tant d'affaires de montrer quelque aigreur passagère. D'autres accusaient sa femme de ces désordres. Bref, M. de Schwarz avait toujours raison, et tout le monde avait tort auprès de lui; aussi chacun ne se lassait-il pas de l'admirer et d'envier son sort.

CHAPITRE II.

L'Expérience.

Parmi les commensaux de M. de Schwarz se trouvait un jeune homme nommé Jonathan Frock. Ce jeune homme jouait le rôle d'instituteur ou de précepteur auprès des enfants; mais il était aussi bien esclave que tous ceux qui habitaient la maison du conseiller. M. de Schwarz, qui avait le don de tourmenter chacun d'une façon toute particulière, le traitait souvent devant ses enfants comme un véritable écolier, et lui faisait subir mille humiliations. Le conseiller, qui faisait sentir à sa femme qu'elle ne savait pas garder son rang et qu'elle manquait d'esprit et de raison, savait aussi dire au précepteur qu'il était un homme gauche et ignorant, n'ayant aucune idée du monde, et qui ne parviendrait jamais à rien.

Frock, trop bon ou trop timide, observait un profond silence. Il est vrai que chaque fois qu'il ouvrait la bouche pour se justifier, le conseiller haussait les épaules et lui tournait le dos avec dédain.

On ne pouvait nier toutefois que, depuis que Frock était dans la maison, les fils du conseiller, qui étaient les garçons les plus turbulents et les plus désœuvrés, avaient singulièrement gagné en qualités et en bonnes manières. Ils avaient appris à se conduire avec respect envers leur

mère, ce que leur père ne leur avait pas enseigné, et ils se montraient curieux d'apprendre, appliqués, et plus raisonnables dans leurs jeux; ils portaient surtout à Frock le plus vif attachement, et celui-ci leur rendait cette amitié en soins et en affection.

Un jour que le conseiller avait emmené ses enfants en voyage, et qu'il s'était retiré avec eux dans une même chambre d'auberge, il les vit s'agenouiller sur le plancher et se mettre en prière avant que de se livrer au sommeil.

— Que faites-vous donc là? leur dit-il.

Ils ne répondirent rien, joignirent les mains, levèrent les yeux au ciel, et reprirent leurs prières. Le plus âgé des deux commença d'abord à demi-voix, et le second répétait avec lui. Ce qu'ils disaient ils ne l'avaient pas appris par cœur, car leurs prières avaient rapport à ce qui s'était passé le jour précédent. Leur père, leur mère, leur précepteur et leurs jeunes camarades s'y trouvaient recommandés.

M. de Schwarz les écouta avec attention, et la chose lui parut fort ridicule.

— Je crois, sur mon honneur, dit-il à Frock en revenant chez lui, qu'après tout vous êtes un hernute. Que signifient ces génuflexions que vous faites faire tous les soirs à mes enfants? A quoi servent ces prières? Ces enfants n'entendent encore rien à la religion, et je désire qu'on ne leur en parle que lorsque leur entendement sera plus mûr; alors ils jugeront de semblables choses avec plus de calme et de justesse. Je ne fais aucun cas d'une religion apprise : la religion doit toujours découler

du sentiment intime; ce que l'on apprend aux enfants en ce genre se change par la suite en préjugés et en faiblesses. Seriez-vous un hernute, par hasard?

— Non, je ne le suis pas, répondit Frock.

— Quelle est donc votre religion? Êtes-vous catholique, luthérien ou réformé?

Frock rougit extrêmement, et se tut avec embarras.

— Parlez donc; car il faut que je le sache, et je veux le savoir. Il ne saurait m'être indifférent d'apprendre de quelles sortes de préjugés on berce mes enfants; car chaque église a ses préjugés. Pour moi, je voudrais qu'on ne leur apprît encore qu'à danser et à se présenter avec grâce; cela leur serait plus utile que toute votre morale religieuse : mes enfants n'éprouvent encore aucun besoin de ce genre-là, et ils ne sauraient vous comprendre.

— Permettez-moi de vous dire ce que je pense, monsieur le conseiller, dit Frock : vos enfants éprouvent peut-être plus ce besoin que vous ne le croyez vous-même. Les premières idées de l'enfance se tournent toujours vers les choses surnaturelles; ses pensées se portent sans cesse au-delà de la vie, et cette curiosité enfantine est un besoin véritable qui, bien dirigé, peut donner l'amour de la vertu et la force de la pratiquer.

— Très bien, monsieur Frock; vous jugez, selon votre habitude, d'après des principes entièrement faux. Qui diable vous a persuadé que les enfants s'occupent de l'autre monde et des choses qu'ils ne peuvent connaître? Vous avez sans doute lu des livres que vous avez mal compris, et vous vous êtes bâti là-dessus un faux système; votre imagination vous tient lieu de jugement, et

c'est sous ce prisme trompeur que vous voyez le monde.
— Jeune homme, vous parlez de la vie comme si vous l'aviez déjà traversée en tous sens. Mais, soit que vous répétiez ce que vous avez appris dans les livres, soit que vous parliez d'après votre propre expérience, je dois vous prier de ne pas tourmenter mes enfants par tout ce verbiage, comme je dois aussi vous renouveler ma question : à quelle religion appartenez-vous?

Frock rougit, et ne répondit rien.

— Je suis habitué à recevoir une réponse lorsque j'interroge! s'écria M. de Schwarz d'un ton impérieux.

— Monsieur le conseiller, dit enfin Frock, je ne puis me taire plus longtemps. Vous vous entendez mieux que personne à ravir aux hommes leur propre estime, en réduisant à rien leurs croyances. Il y a longtemps que j'aurais quitté votre maison, si l'amitié que j'éprouve pour vos enfants ne me faisait supporter toutes les humiliations dont vous m'accablez. Je veux croire que j'ai peu de valeur à vos yeux, mais soyez assez généreux pour ne pas chercher à me ravir la confiance que j'ai en moi-même.

A ces mots Frock salua le conseiller, et se rendit tristement auprès de ses élèves.

CHAPITRE III.

Jonathan.

De semblables entretiens avaient souvent lieu entre ces deux personnages; et cependant Frock n'abandonnait pas la maison du conseiller, car la tendresse la plus vive l'attachait à ses élèves. Souvent, en revenant de l'appartement de leur père, il les pressait, les larmes aux yeux, contre son cœur, et il oubliait alors tout ce qui s'était passé.

D'ailleurs Frock, en quittant le conseiller, n'aurait trouvé aucune ressource; et M. de Schwarz le savait sans doute très pertinemment. Frock était arrivé chez lui dans un fort mince équipage, et le conseiller, qui avait alors besoin d'un précepteur pour ses enfants, l'avait accueilli sous son toit, sans lui parler de récompense ni d'honoraires. Ce que le conseiller lui donnait quelquefois suffisait à peine à son entretien, et ces libéralités de M. de Schwarz n'avaient lieu qu'à titre de présents. Ainsi le pauvre Frock dépendait entièrement de son maître.

Jonathan vivait donc fort retiré et d'une façon modeste. Jamais il ne se montrait plus joyeux, plus cordial, plus ouvert qu'auprès de ses petits amis; partout autre part il était timide et réservé. Seulement, lorsque quelqu'un lui témoignait quelque confiance, sa vivacité et sa

franchise se ranimaient, ses regards brillaient d'un feu singulier, et une certaine expression de bonté se répandait dans toute sa personne; mais tout cela s'éteignait et disparaissait aussi rapidement, dès qu'on lui laissait soupçonner qu'il était étranger à ceux qui se trouvaient avec lui, ou qu'il s'abandonnait trop facilement à ses épanchements. Dans la maison du conseiller un air de défiance lui était devenu naturel. Madame de Schwarz lui montrait aussi peu de bienveillance que son mari. C'était une femme orgueilleuse qui évitait tout contact avec sa domesticité, dans laquelle elle comptait le précepteur de ses enfants.

Frock n'était pas au reste un homme de mauvaise apparence. Il n'avait pas de beauté; mais sa taille était bien prise, et son visage ouvert et agréable, bien que pâle, et qu'une noire chevelure frisée faisait paraître plus blême encore, manquait rarement de plaire. Sa main blanche et potelée eût excité la jalousie de plus d'une fille, et sa voix douce et pleine d'expression rendait avec grâce ses pensées, qu'il appuyait de gestes animés lorsqu'il parlait avec quelque chaleur. Il pouvait avoir environ vingt-huit ans. Ses vêtements propres et simples annonçaient la rigidité de son caractère, et il respirait dans tous ses discours un sentiment religieux. Cependant il entrait rarement dans une église, ou peut-être n'y allait-il jamais. Souvent, lorsqu'il paraissait tout joyeux, lorsque ses yeux étaient pleins de sérénité, et qu'il semblait entièrement abandonné au plaisir, il gardait tout à coup le silence, et l'on remarquait qu'il se passait en lui quelque chose de funeste. D'autres fois, dans les entretiens les plus simples,

il se montrait tout à coup embarrassé, et rougissait sans motif. M. de Schwarz, de son coup d'œil de juge criminel, attribuait de semblables impressions aux causes les plus fâcheuses. Souvent même il avait pris des renseignements sur son compte; mais il n'avait rien appris, sinon que Frock était né en Alsace de pauvres parents; qu'il avait servi quelque temps comme soldat sous les drapeaux de la France; qu'il avait été avec les Français en Suisse, en Italie et en Égypte; qu'il avait été blessé au genou par une balle, et que, las du métier de la guerre, il s'était retiré sans doute sans congé.

Au reste, comme Frock se conduisait d'une façon exemplaire, le conseiller en resta là de ses recherches; il le regardait du reste pour un homme trop insignifiant pour s'occuper de lui.

CHAPITRE IV.

Le Major.

Quelques mois après l'entretien que j'ai rapporté, il advint une circonstance qui éloigna Jonathan de la maison du conseiller.

Il était un jour occupé à enseigner l'histoire aux enfants de M. de Schwarz, et il leur parlait avec quelque chaleur de la religion mahométane, de ce que le Coran renferme d'excellent, et des vertus que l'on rencontre plus souvent parmi les sectateurs du prophète de Médine que parmi les chrétiens. M. de Schwarz arriva pendant la leçon, et écouta le professeur en souriant, mais d'une façon amère, car il se trouvait d'humeur assez chagrine. Il venait d'apprendre par hasard qu'on s'était égayé sur son compte à la cour au sujet d'un écrit qu'il avait publié sur les réformes judiciaires; et son humeur s'exhala sans contrainte contre le pâle et patient panégyriste du prophète de l'Arabie. Les deux enfants n'écoutaient pas les paroles de leur père; mais ils regardaient avec compassion leur maître, et cherchaient ses regards comme pour le consoler. L'aîné des deux avait appuyé ses deux mains sur l'épaule de Jonathan, et semblait lui dire : C'est sur toi seul que nous voulons nous reposer.

L'apparition du major de Tulpen, ancien officier retiré

du service du roi, et qui venait de temps en temps dans la maison, interrompit cette scène. C'était un parent éloigné de madame de Schwarz, et il se croyait grand ami du conseiller, à qui il avait rendu jadis quelques services, alors que celui-ci n'était encore qu'un avocat obscur et que le major était revêtu d'un commandement. Schwarz avait à cette époque vécu chez le major comme commensal de sa maison, et les recommandations du vieil officier n'avaient pas peu contribué à l'avancer dans le monde. Le major était un brave et digne homme, mais un peu vif, et trop enclin, comme le sont tous les vieux soldats, à conter ses campagnes, bien que sa mémoire le servît assez mal.

— Je suis dans une mauvaise situation, mon cher conseiller! s'écria-t-il. Il faut que vous me rendiez un service.

— De tout mon cœur, mon cher ami, répondit M. de Schwarz. J'étais là à écouter l'éloge de la religion turque. Nous ne nous laisserons pas surpasser par les mahométans en amitié et en dévoûment, quelques vertus que leur prête M. l'instituteur.

— Tant mieux! j'arrive bien, s'écria le major, il faut que je trouve de l'argent, dussé-je le voler! Venez, j'ai deux mots à vous dire.

M. de Schwarz n'était pas accoutumé à voir le major lui demander des services, encore moins de l'argent. Il espéra pouvoir étouffer plus facilement une demande de ce genre, si elle avait lieu devant témoins.

— Parlez librement, dit-il, je n'ai pas de secrets pour mes enfants et leur précepteur. Voyons, dites-moi votre affaire.

— Je le veux bien, dit le major avec embarras; mais je ne me soucie pas de découvrir ma position à tout le monde.

C'était justement ce que voulait le conseiller, et il insista pour qu'il s'expliquât à l'heure même, en dépit de tous ses scrupules et de ses jurements. Le major traversa plusieurs fois la chambre, s'arrêtant à chaque instant, et tournant dans ses mains son chapeau à plumet; enfin il lui dit :

— Voyez-vous, c'est le diable qui m'abuse toujours et me fait faire des sottises; je suis une fois pour toutes comme cela. Je me suis laissé persuader par le marchand..... le marchand Chose, celui qui a fait banqueroute et qui s'est enfui.... Bref, j'ai répondu pour lui de mille florins, moi qui n'ai pas au monde cinquante florins vaillant.... et maintenant il faut que je paye, que je paye mille florins, et je n'ai pas un groat au logis.

— Cela est sans doute très fâcheux, répondit froidement M. de Schwarz. Êtes-vous seul sa caution?

— Seul. Et me voilà engagé avec tout ce que je possède. J'ai dit bien clairement devant le tribunal que je n'ai pas mille sous à donner, je l'ai dit aussi au conseiller des finances Chose, qui me réclame ces mille florins. On s'est mis à hausser les épaules, et moi aussi. C'est comme cela que nous nous sommes séparés. Et voilà que j'attends depuis trois, quatre semaines, le payement de ma pension : rien ne vient. Je n'ai pas d'argent à la maison, et j'ai deux filles à nourrir. Ce matin je suis allé à la chancellerie de la guerre, car je pensais qu'ils m'avaient oublié; mais nullement : le commis m'a dit en

haussant les épaules que ma pension était saisie jusqu'au payement des mille florins, et que le tribunal m'avait condamné à vivre avec le titre de major, sans demi-paye, tant que le conseiller Chose ne serait pas satisfait. J'ai couru alors chez le conseiller des finances, qui s'est mis aussi à hausser les épaules en me disant qu'il n'y pouvait rien. Et maintenant je viens à vous en maudissant tous les hausseurs d'épaules.

M. de Schwarz se garda bien de lever les épaules. — Vous avez eu tort de vous faire caution si légèrement, dit-il; il n'y a rien à changer à la décision du tribunal.

— Je n'y veux rien changer non plus; mais, mon cher conseiller, je veux que vous changiez ma position. Je n'ai personne et je ne connais personne que vous aujourd'hui. Avancez-moi donc ces mille florins. Je vous en rendrai chaque année cinquante. Dans tant et tant d'années votre prêt sera remboursé.

— Ce tant et tant d'années s'appelle vingt ans, dit le conseiller en penchant la tête d'un air réfléchi.

— Eh bien! oui, vingt ans.

— Bon! mais, mon ami, dit le conseiller en faisant trois petits pas en arrière, il faudrait se trouver en fonds. Par exemple, aujourd'hui ma caisse est vide.

— Chacun vous prêtera.

— J'ai mes dettes. Vous ne savez pas cela. Je suis hors d'état cette fois de vous servir.

— Hors d'état! répéta le major d'une voix éteinte, et sans pouvoir ajouter une parole.

— La bonne volonté ne me manque pas, mon cher major, mais seulement le pouvoir.

— Alors il faut que j'achète de mon dernier écu une once de poudre pour me brûler la cervelle! Vous serez obligé de recueillir ma petite Lénore; vous êtes son parrain!

Le conseiller, pour toute réponse, haussa les épaules. Ce geste mit le major hors de lui; il s'emporta, supplia, mais vainement. M. de Schwarz refusa avec toute la politesse imaginable. Enfin un domestique annonça un étranger. Le conseiller salua le major, et sortit.

— Ainsi vous ne voulez pas? s'écria celui-ci.

— Je ne puis pas! dit M. de Schwarz en se retournant, et il disparut.

Le major semblait près de défaillir. Il s'assit, ou plutôt il tomba sur la chaise la plus proche, et resta longtemps immobile; enfin il froissa son vieux chapeau avec rage, et, les yeux tournés vers le ciel, il s'écria d'une voix altérée : Faut-il donc que je meure de faim avec mes pauvres enfants!

CHAPITRE V.

La Rupture.

Frock se fût volontiers éloigné avec ses élèves; il s'était levé, et n'avait cessé de contempler le major avec intérêt. Il s'approcha de lui timidement, et lui dit avec respect et à voix basse : Attendez encore un moment.

— Que le diable vous emporte! s'écria le major d'une voix tonnante et le visage enflammé.

— Attendez un seul moment! reprit Frock d'un ton suppliant; et il s'échappa précipitamment. Après quelques minutes il reparut, s'approcha sur la pointe des pieds, et tendit au major une tabatière. Le vieil officier ne faisait aucune attention à lui, et restait plongé dans ses réflexions.

— Prenez! dit Frock.

— Allons donc! s'écria le major en frappant sa canne contre terre. Vous moquez-vous de moi? je ne prends pas de tabac.

— Cette tabatière vaut plus de mille florins. Je vous la donne; acceptez-la, monsieur le major.

Le major regarda de côté d'un air chagrin; mais ses yeux s'ouvrirent aussitôt grandement en la voyant étinceler. C'était une riche boîte d'or couverte d'un large cercle de diamants.

Le major regardait tantôt la boîte, tantôt celui qui l'offrait. — Que signifie cela ? demanda-t-il.

— Prenez cette boîte, monsieur le major ; elle pourra acquitter votre dette. Je me rendrai avec vous chez un bijoutier ; il en fixera la valeur. Venez !

— Monsieur, dit le major d'une voix radoucie, en se levant, qui êtes-vous ?

— Je me nomme Jonathan Frock.

— Jonathan Frock ? Et cette chose-là vaut mille florins, dites-vous ?

— Davantage, répondit Frock. Venez !

— Et vous voulez payer ma dette ?

— Sans doute, et avec joie.

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Je vous l'ai dit, Jonathan Frock, instituteur de ces enfants.

Le vieillard se tut. Il regarda longtemps le jeune homme, et ses yeux se remplirent de larmes ; puis il le serra dans ses bras, et dit d'une voix émue : Eh bien ! Jonathan, sauvez-moi donc la vie !

Frock le tranquillisa, et l'emmena chez un joaillier. Celui-ci évalua la boîte douze cents florins ; et lorsqu'on lui offrit de l'acheter il se décida enfin à la prendre, affirmant vingt fois qu'il s'était trop hâté dans son appréciation.

Le major et son nouvel ami se rendirent chez l'impitoyable créancier. La dette fut payée, et le major alla tout joyeux à la chancellerie toucher son traitement.

Cependant le conseiller criminel avait appris par ses enfants tout ce qui s'était passé. — Une boîte d'or garnie

de diamants ! se dit-il plusieurs fois avec surprise. Comment se trouve-t-elle en sa possession? La réponse lui vint aussi facilement que la demande. — Elle est volée ! s'écria-t-il. Il fit appeler un serrurier, et lui ordonna d'ouvrir devant lui la malle du précepteur. Il la visita lui-même pour s'assurer qu'elle ne renfermait pas d'autres joyaux; mais il n'y trouva, avec quelques hardes, que des écrits sales et déchirés.

Il venait d'achever ce travail, lorsque Frock rentra dans sa chambre avec sa réserve ordinaire, et en le saluant avec respect. Mais, dès que ses regards furent tombés sur le coffre ouvert, ses traits s'altérèrent subitement; il s'élança sur le conseiller, le saisit à la poitrine, le secoua trois fois avec force, et le lança contre la muraille.

— Quel droit vous êtes-vous arrogé? s'écria Frock dans sa fureur. Me prenez-vous pour un voleur? Qui vous a donné la hardiesse de briser ce coffre qui est ma propriété, et d'examiner ce qu'il contient? Si je suis suspect, n'existe-t-il pas des tribunaux? Ignorez-vous les lois?

Le conseiller, surpris de cette action et de cette apostrophe vigoureuse, perdit son assurance et sa présence d'esprit habituelles. Il osait à peine lever les yeux sur Frock, dont l'attitude et la voix avaient quelque chose d'extraordinaire et de terrible. Cet homme si soumis et si timide le faisait trembler par son seul regard, et sa voix ne lui inspirait pas moins de terreur que la force de son bras.

Frock montra d'un air impérieux la porte au conseiller; et celui-ci, pâle et sans haleine, s'éloigna en balbutiant une excuse. Mais à peine eut-il mis le pied hors du

territoire ennemi, qu'il reprit toute sa majesté de juge criminel et de maître. M. Frock, s'écria-t-il, quittez à l'heure même cette maison !

Frock était sans nul doute de cet avis; car il se disposait déjà à faire emporter son coffre, qu'il s'occupait à refermer avec soin. Il se rendit auprès de ses deux élèves, les pressa contre son cœur en pleurant, et quitta pour toujours la maison du conseiller.

CHAPITRE VI.

La Recherche.

Le major arriva le lendemain de grand matin chez le conseiller. Il trouva madame de Schwarz seule au logis; elle lui dit que son mari était déjà sorti.

— Tant mieux! madame, dit le major; car je ne le cherche pas, et il n'est pas probable que je le chercherai jamais en ce monde. Mais où est mon Jonathan?

— Votre Jonathan, monsieur le major? Je ne le connais pas.

— Quoi! vous ne connaissez pas mon Jonathan? Il se nomme aussi... comment donc... Jonathan Drog... ou Brog... Eh! Chose; vous le connaissez bien, c'est votre précepteur.

— Ah! Frock. Il n'est plus ici; mon mari l'a chassé hier de sa maison.

— De sa maison? Quoi! parce qu'il a été plus généreux que votre mari? Chassé! lui? Je suis un pauvre soldat pensionné, je n'ai plus qu'une misérable demi-solde; mais je veux prendre Jonathan Chose avec moi, et le garder toute ma vie.

— Prenez-y garde; c'est un assez mauvais sujet. Il n'a pas une bonne conscience; nous l'avons remarqué depuis

longtemps. Vous pourriez introduire un méchant homme dans votre maison.

— Un méchant homme! s'écria le major; et ses yeux étincelèrent de colère. Que le diable vous... non, prenez que je n'ai rien dit. Mais dites-moi brièvement où est ce Jonathan Kropf.

— Je vous l'ai dit; il est parti depuis hier.

— Mais où?

— C'est ce que nous ignorons, et ce qui ne nous intéresse guère.

— Mais cela m'intéresse, moi. Adieu. — Mais écrivez-moi donc ce diable de nom. N'est-ce pas Broc qu'il se nomme? Je veux le chercher de rue en rue dans toute la ville; il faudra bien que je le trouve.

— Dans le cas où il ne se serait pas enfui, je doute fort qu'il ose rester dans la ville, dit madame de Schwarz en remettant au major le nom qu'il lui demandait.

Le vieux major le prit en riant. Votre mari est-il donc le roi ou le gouverneur! s'écria-t-il; et frappant sur son épée en inclinant la tête, il s'éloigna.

Il parcourut, comme il en avait annoncé le projet, toutes les rues de la ville, rentra accablé de fatigue, se mit à table avec ses filles, se remit en route, et recommença ce voyage tous les jours suivants, jusqu'à ce qu'il eût perdu l'espoir de retrouver son sauveur.

CHAPITRE VII.

Le Télescope.

—

Cependant Frock ne s'était pas éloigné de la ville. Il avait loué une chambre chez une veuve âgée, et fait mettre sur la feuille d'affiches, dans le style obligé, que sur le marché, au premier étage de la maison rouge, se trouvait une personne habile à copier les écrits en français et en allemand, à traduire ces deux langues, à rédiger les lettres, mémoires et placets, et que cette personne offrait au public bon marché, célérité et discrétion.

Frock s'était ainsi créé un métier qui le mettait à l'abri du besoin. Il ne laissait pas toutefois de s'informer où il pouvait trouver une place de précepteur. Il fut assez malheureux dans cette recherche; ses nouvelles occupations lui réussirent davantage, surtout lorsqu'il eut écrit en grosses lettres sur une feuille de grand papier royal suspendue à la porte de la rue les mots : ÉCRIVAIN PUBLIC. Des savants lui apportèrent des manuscrits illisibles pour les transcrire. Il fut assiégé par des ouvriers qui lui demandaient des lettres pour des parents durs et insensibles, et par des servantes qui venaient lui dicter des reproches adressés à leurs amants infidèles. Enfin ces travaux diversifiés se multiplièrent tellement, que bientôt ils suffirent abondamment à tous ses besoins qui

étaient fort modestes. Sa mémoire le servait merveilleusement et ne contribua pas peu à lui procurer une sorte de vogue; elle suppléait aux oublis de tous ceux qui le chargeaient de leur correspondance, et jamais il n'était nécessaire de lui rappeler la date ou le contenu d'une lettre qu'il avait écrite. Un ordre merveilleux le servait dans ses recherches, et chaque jour il écrivait sur un livre particulier le nom des personnes auxquelles il avait eu affaire, et le genre de travail qu'elles lui avaient confié. Il apprit en même temps le secret de plus d'un cœur sensible, les peines de plus d'une famille enviée, et il ne tarda pas à acquérir plus de connaissance des hommes et des choses.

Frock se complut dans son indépendance. Il lui semblait qu'en sortant de la maison du conseiller il eût quitté une prison pour vivre en liberté. La perte de ses chers élèves l'affligeait seulement encore; mais il surmonta ce chagrin, et le chagrin plus vif encore de n'avoir personne qui l'aimât, personne qui partageât son sort. Sa vie s'écoulait bien paisiblement, lorsqu'un jour un étranger entra dans sa chambre, et lui demanda de transcrire à l'heure même plusieurs feuilles d'un long traité politique. Frock reconnut, en copiant ce mémoire, l'écriture du conseiller criminel de Schwarz. Il termina son travail avec dégoût; il lui semblait, à chaque regard qu'il jetait sur cet écrit, qu'il apercevait le visage odieux de son ancien maître. L'étranger revint chercher les papiers, et Frock ne songea plus à cette aventure.

Il vivait presque seul, soit que le temps ou l'argent, deux choses si nécessaires pour fréquenter le monde, lui

manquassent. Quelquefois il faisait de longues promenades pour se distraire de sa vie sédentaire; mais plus souvent il passait les soirées à sa fenêtre, à méditer et à examiner ce qui se passait autour de lui. Il possédait un excellent télescope anglais, et il le braquait sur les jardins et les petites maisons en amphithéâtre du faubourg, auprès duquel se trouvait sa demeure.

Cet innocent plaisir était devenu un véritable besoin pour le jeune solitaire. Il n'est pas d'astronome occupé à découvrir une comète invisible à l'œil, ou les montuosités de la brillante Vénus, qui applique l'œil contre le verre avec plus d'ardeur et de constance que ne le faisait Frock lorsqu'il parcourait l'étendue de terrain qui se déployait au-devant de lui. Il en vint enfin à s'approcher de son télescope à certaines heures régulières, quelque pressants et nombreux que fussent ses travaux. C'était sa distraction, son plaisir; il ne souffrait pas qu'on le troublât dans ces moments-là.

On pense bien que Frock avait quelques motifs d'agir de la sorte. Il n'avait pas découvert une nouvelle planète, mais la constellation qu'il avait aperçue l'attirait invinciblement à sa fenêtre. C'était une des maisons les plus éloignées du faubourg qui était l'objet des observations de Jonathan; habitation petite et mesquine, dont on n'apercevait que la partie postérieure, terminée par une cour où se trouvait une fontaine. A six heures du matin dans l'été, et à huit heures en hiver, venait d'ordinaire à cette fontaine une jeune fille svelte; elle puisait de l'eau, la portait dans la maison, et répétait plusieurs fois ce travail; souvent aussi elle se lavait les mains et

le visage dans l'onde limpide, et tout ce qu'elle faisait avait un caractère de grâce et de simplicité qui eût prévenu l'observateur en faveur de la jeune fille, alors même que ses traits eussent été moins charmants. Sa chevelure blonde, qui s'échappait ordinairement d'une petite coiffe d'un blanc de neige, ses joues vermeilles, sa petite bouche toujours prête à sourire, enchantaient le jeune astronome. Il croyait déjà lire dans ses grands yeux bleus, transparents et humides, ce qui se passait dans son âme; son imagination l'aidait singulièrement dans cette circonstance, et c'était certes la première fois qu'on avait fait des découvertes dans le cœur d'une jeune fille à l'aide d'un télescope.

D'après les conjectures astronomiques de Frock, la jeune fille devait appartenir à des bourgeois honnêtes, et n'être pas une servante vulgaire; il la jugeait innocente, ingénue et réfléchie. Une seule fois entre plus de deux cents observations consécutives, il crut voir qu'elle chantait; il lui sembla même qu'il entendait ses chants, tant sa pensée franchissait rapidement l'espace.

D'abord il la prit pour une lavandière; car il la voyait chaque semaine occupée à étendre du linge devant la maison, et souvent il faisait un mouvement pour l'aider lorsqu'une des pièces de linge tombait de la corde sur laquelle elle était étendue. Mais il renonça à cette hypothèse, en observant le temps qui s'écoulait entre chacune de ses opérations. Le linge devait appartenir à une seule famille, le cycle ou le retour périodique des mouchoirs, des chemises, des fichus et des bas, ne s'accomplissant que tous les mois; et Frock remarqua, à leurs formes et

à leur nombre, que la famille se composait de deux femmes, d'un homme et d'un enfant. Ces conjectures s'élevèrent jusqu'à la certitude morale, lorsque Frock vit un jour la jeune fille sourire à un enfant qui s'approchait d'elle en lui montrant une femme qui l'attendait sur le seuil de la porte. Il se réjouit tout le jour d'avoir si bien observé, et sa tâche se ressentit de la bonne disposition de son esprit. — Qu'il faut donc peu de chose pour rendre l'homme heureux!

CHAPITRE VIII.

Le Pamphlet.

Ainsi s'écoulaient les moments du pauvre Frock. Chaque jour ramenait les mêmes travaux, les mêmes joies paisibles. Il était heureux; il aimait; il avait trouvé dans le monde une créature à laquelle il avait attaché son existence. — Une seule chose lui manquait encore, et dans son singulier entêtement il ne s'était pas donné la peine de se la procurer : il n'avait jamais essayé de voir de plus près sa bien-aimée et d'attirer son attention; car elle ne pouvait deviner qu'elle était adorée journellement à travers un télescope; et il lui devait encore moins venir à l'idée de chercher un mari, de son côté, l'œil armé d'une lunette. — Il resta donc inconnu, et il n'est pas douteux qu'il le voulût ainsi. Jonathan Frock était un homme à part : peut-être avait-il fait l'expérience que certaines beautés ne doivent être vues qu'à certaines distances pour paraître aimables; et que mainte chose qui paraît désirable dans l'éloignement cesse de nous enchanter quand elle est près de nous.

Mais le bonheur modéré dont il jouissait alors ne lui dura pas longtemps.

Un soir, assez tard, on frappa à sa porte; il se leva, s'habilla, et ouvrit à la requête d'une voix polie, mais

*

pressante. Un homme vêtu d'une redingote grise, l'épée au côté, entra dans sa chambre. Derrière lui se tenaient des soldats sous les armes.

— Êtes-vous M. Jonathan Frock? lui demanda l'étranger.

— Sans doute, répondit celui-ci fort étonné.

— C'est avec peine que je me vois forcé de vous prier de me suivre par ordre de la police secrète de Sa Majesté. Frock crut n'avoir pas bien entendu. Dans sa solitude il n'avait commis, à sa connaissance, d'autre péché que d'avoir suivi avec trop d'ardeur avec sa lunette les pas de la jolie lavandière. Mais il était impossible de résister. Deux agents de police entrèrent et mirent tout sous les scellés. Frock, convaincu que l'on commettait une méprise, s'habilla plus convenablement, et se munit de quelque argent et de sa lunette. A quoi devait lui servir cet instrument? C'est ce qu'on devinerait difficilement. Peut-être espérait-il être enfermé au haut d'une tour, et découvrir à l'aide de sa lunette sa compagne aux cheveux blonds.

On le conduisit dans un grand édifice où s'ouvrit devant lui une porte chargée de verrous. Il se trouvait dans une petite chambre que remplissaient un lit, une table et un escabeau. On lui souhaita une nuit agréable, et la porte se referma sur le pauvre Frock plongé dans une obscurité complète. Il s'endormit vers le matin, après de longues et pénibles réflexions, et on ne le réveilla que tard pour lui apporter une soupe épaisse. Frock s'était habitué à déjeuner avec du pain et de l'eau, il trouva son repas excellent; sa chambre lui plut aussi beaucoup à cause de sa propreté; mais les barreaux de la fenêtre,

masquée par un mur immense, le chagrinèrent un peu. Plus de faubourg, de petite maison, ni de jeune fille à la chevelure blonde. Il en pleura presque de dépit; mais sa bonne conscience le tranquillisa. On lui apporta un dîner copieux, de l'eau en abondance; et, à l'ennui et à la vue près, il trouva qu'il vivait mieux dans sa prison qu'il ne le faisait dans son cabinet d'écrivain.

Dans la soirée on vint le chercher pour lui faire subir un interrogatoire devant quelques magistrats de police. Après lui avoir demandé son nom, son âge, le lieu de sa naissance, sa demeure, son état et de semblables choses, on lui présenta une brochure imprimée, et on lui demanda s'il en était l'auteur. — Il la lut. Ce qu'elle contenait ne lui semblait pas inconnu; mais il put répondre avec assurance qu'il n'en était pas l'auteur, car il n'avait jamais rien fait imprimer de sa vie. On le somma d'une manière pressante de dire la vérité; il persista dans sa déposition.

Le président tira alors d'un portefeuille quelques papiers manuscrits, les présenta à Jonathan, et lui dit : Connaissez-vous cette écriture? Frock la reconnut aussitôt. C'était la sienne; le même écrit qu'il avait copié autrefois d'après un original tracé par la main du conseiller criminel de Schwarz, et que lui avait apporté un inconnu. — Sans y réfléchir il convint que c'était son écriture, mais qu'il n'avait pas composé ce pamphlet, dont il avait seulement fait une copie, comme l'exigeait son état. On lui demanda qui lui avait commandé ce travail. Il ne put le dire, car il ne connaissait pas le nom de celui qui s'était présenté autrefois chez lui.

Les magistrats secouèrent la tête d'un air de doute. Frock était déjà sur le point de dire qu'il attribuait ce travail à M. de Schwarz ; peut-être cet aveu lui eût-il épargné tout embarras, et il n'avait au reste nulle raison de ménager son persécuteur : mais il pensa en ce moment à ses élèves qui lui étaient toujours chers, et il eut assez de noblesse d'âme pour ne pas vouloir les rendre malheureux en trahissant leur coupable père. Il garda le silence, et fut reconduit dans sa prison.

Il fut interrogé plusieurs fois, et chaque fois la police semblait acquérir de nouvelles preuves contre lui ; enfin on le tira de sa prison, mais pour le jeter dans un cachot. Là il n'eut pour nourriture que de l'eau et du pain noir, pour coucher que de la paille ; et les jours se passaient pour lui dans une obscurité perpétuelle. Cependant il jurait en son cœur de ne pas causer la perte du conseiller : Car, se disait-il, si je m'en tiens à mes premières dépositions, qu'arrivera-t-il ? Espère-t-on me forcer à un aveu à force de mauvais traitements ? On se trompe ; je les supporterai. Et après tout il faudra me remettre un jour en liberté ; alors j'aurai la satisfaction d'avoir épargné à mes chers élèves des tourments et des larmes amères !

CHAPITRE IX.

Le Coupable.

Le lendemain du jour où il avait fait ces réflexions, on le conduisit dans une chambre propre et agréable. Les barreaux de fer des croisées, les verrous de l'épaisse porte, les pas de la sentinelle placée au dehors, lui rappelaient seuls qu'il était encore dans la captivité. Les mets qu'on lui servit furent moins grossiers, et il lui fut permis de faire venir des livres et d'écrire pour se distraire. On lui dit que toutes ces choses avaient lieu par la médiation d'un haut personnage qui prenait intérêt à son sort. Le pauvre Frock se réjouit fort d'avoir obtenu cette protection; mais il ne pouvait deviner comment il avait mérité tant d'honneur.

Il fut plus surpris encore lorsque, comparaissant devant une commission du tribunal criminel, il aperçut M. de Schwarz parmi ses juges. Le conseiller, qui avait appris la conduite de Frock devant la police, imaginait que celui-ci n'avait pas soupçon de la part qu'il avait prise au pamphlet, et il se plut, par ses questions, à augmenter encore la perplexité de Frock.

Jonathan remarqua avec indignation l'audace de cet homme. Longtemps il lutta contre sa colère; mais enfin, comme M. de Schwarz mentionnait d'un air soupçon-

neux l'affaire de la boîte d'or, Frock ne put se contenir plus longtemps. — Jusqu'ici, dit-il au conseiller, j'ai gardé le silence par compassion pour vos deux fils et non pour vous-même, mais votre conduite me force à déclarer hautement ce que je sais. Rien n'est plus vrai, je ne suis pas auteur du pamphlet qui renferme des attaques contre la cour, et qui divulgue des secrets d'administration ; il est également vrai que je n'en connais pas l'auteur ; mais je connaissais et je connais la main qui a écrit l'original qu'on m'a donné à copier. Il était écrit par le conseiller criminel de Schwarz.

Le conseiller sourit avec dédain, mais il ne put dissimuler entièrement son trouble, qui n'échappa pas à ses confrères. Toutefois le président fit observer à l'accusé qu'il osait avancer une chose qui serait difficile à prouver.

— Il est possible, dit Frock, que l'original ait été anéanti dès qu'on s'est trouvé en possession de ma copie ; mais mon registre, qui se trouve avec tous mes papiers, prouve que j'avais parfaitement reconnu l'écriture de M. de Schwarz. Je me ressouviens que j'écrivis dans les notes de ce jour que j'avais copié un traité politique sans titre, et que j'ajoutai au bas : écrit du C. C. de S. ; ce qui signifiait : écrit du conseiller criminel de Schwarz.

Sur un signe du président, on apporta le registre de Frock. Le juge l'ouvrit, chercha la date indiquée, trouva la note qui avait échappé aux yeux de la police, et la mit sous les yeux de ses assesseurs. La chose était telle que l'accusé l'avait annoncée. Frock fut aussitôt reconduit dans sa prison.

Dès le jour suivant on lui annonça sa délivrance et

l'arrestation du conseiller; car, par les soins de la police secrète, on avait découvert l'homme que le conseiller avait envoyé chez Frock; ses aveux avaient été d'accord avec les paroles du prisonnier, et à la première confrontation, Jonathan et lui se reconnurent.

Ce jour-là Frock éprouva une nouvelle surprise : il reçut la visite du major de Tulpen. Le vieux major était plein de joie de le revoir; il le pressa avec effusion contre son cœur.

— Toute chose a donc son bon côté! dit le major. Si l'on ne vous avait pas jeté en prison, jamais je ne vous aurais retrouvé. Mais votre procès a fait du bruit, et c'est ainsi que nous avons appris le lieu de votre séjour.

— Ne me reconnaissez-vous plus? demanda la personne qui accompagnait le major.

Frock la regarda longtemps, puis s'inclinant avec respect, il répondit : Votre Altesse me fait un honneur que je n'ai pas mérité.

— Vous méritez davantage. Si, dans l'escarmouche où vous me fîtes prisonnier en Belgique, vous ne m'aviez pas généreusement défendu contre vos camarades, il y a longtemps que je serais mort. Vous m'avez sauvé la vie, et vous avez reçu cette cicatrice qui partage votre front, en me défendant contre un chasseur furieux qui voulait me massacrer.

— Mais comment Votre Altesse a-t-elle appris mon nom, que je ne lui ai jamais dit?

— Par le major; et j'ai connu le major par le bijoutier à qui vous avez vendu la boîte que je vous donnai sur le champ de bataille en souvenir de votre belle action. Je

voulais, pendant mon séjour ici, faire d'autres emplettes chez ce bijoutier, et mon étonnement fut sans égal en reconnaissant ma boîte. Vous vous en étiez défait dans un si noble but, que je me vois obligé de vous la remettre comme un nouveau témoignage de votre vertu. A ces mots le prince mit la boîte d'or sur sa table.

— Maintenant, ami Jonathan Schock, s'écria le major, il faut nous revoir plus souvent! Voici mon adresse; il faut que vous veniez me rendre visite dès que vous serez libre. Je vous tenais bien pour perdu. Que le diable emporte le conseiller Chose! il est maintenant en prison à votre place. Il voulait jouer un mauvais tour au ministre, et il se l'est joué à lui-même. Il n'a que ce qu'il mérite.

Cette visite releva l'âme abattue de Frock. Il reprit quelque confiance dans les hommes, et regarda toutes les peines de sa captivité comme rachetées par la joie de ce jour. Les portes de la prison ne tardèrent pas à s'ouvrir pour lui, et il rentra dans sa demeure plus riche qu'il n'en était sorti; car le prince, qui venait de partir de la résidence, lui avait laissé sa boîte remplie de pièces d'or.

CHAPITRE X.

Le Point de Vue.

Lorsque Frock rentra dans sa petite chambre chez la vieille veuve, il fut tenté de pleurer de joie en revoyant les choses telles qu'il les avait laissées. Mais son premier pas fut de se diriger vers la fenêtre avec son télescope. Il salua les trois arbres qui soutenaient les cordes auxquelles étaient encore suspendues de longues rangées de linges, qui flottaient comme une bannière blanche; mais, à son grand chagrin, la jeune fille aux cheveux blonds ne se montra pas à ses yeux.

Frock n'avait rien perdu de sa singularité; il possédait une âme vertueuse et tendre, capable de ressentir toutes les douceurs de l'amitié, et cependant il vivait loin des hommes, et préférait les voir de loin, comme un spectateur isolé. Il pouvait avoir des raisons qu'il faudrait respecter en silence. La reconnaissance que le prince lui avait témoignée l'avait vivement touché; et cependant il ne lui vint pas à l'idée de profiter de sa protection. Le prince l'avait même engagé à se rendre auprès de lui, et lui avait promis une place dans l'université de sa principauté; et Frock, qui était sans ressources, s'était borné à le remercier de ses offres par un salut muet. Le vieux

major l'avait bien cordialement engagé à venir le voir; mais Frock ne venait pas. Et cependant il n'était rien moins que misanthrope; de grandes affaires n'occupaient pas ses loisirs; il n'avait rien à se reprocher, et ne fuyait pas la lumière. Quoi qu'il en fût, Jonathan menait la vie d'un ermite.

Enfin un soir le major parut chez lui. Je pourrais bien, dit-il, t'attendre jusqu'au jugement dernier, Jonathan Roc ou Tarrock, avant que tu vinsses chez moi! Ainsi, en avant! viens que je t'apprenne à trouver ma maison. C'est aujourd'hui mon jour de naissance et celui de bien d'autres. J'ai plein ma cave de vin de Champagne, de Bourgogne et de Pontac, dont le prince de Chose m'a fait cadeau, uniquement à cause de l'histoire de la boîte que je lui avais contée, et que je lui aurais bien contée pour rien.

Frock ne résista pas. Ils montèrent dans une voiture de louage, car il faisait déjà nuit, et ils partirent. Le major était, comme d'ordinaire, fort éveillé et communicatif; mais, lorsqu'ils furent à peu de distance de sa maison, il se mit à pester et à jurer avec une singulière énergie : Quelle sottise! s'écria-t-il; passer devant la maison de l'archiviste Chose, et l'oublier! Je lui avais cependant promis de venir le prendre ce soir. C'est un brave et digne jeune homme; tu te réjouiras de le connaître, Jonathan. Je vais te déposer à ma porte, et j'irai le chercher pour le ramener tout de suite.

La voiture s'arrêta; le major fit descendre Frock, et ouvrit la porte de la maison. La chambre à droite, lui cria-t-il, et il repartit.

Frock s'avança à tâtons dans l'obscurité, trouva la porte et frappa. Une voix lui cria d'entrer. Il vit la table couverte, les bougies allumées; — mais au même moment sa vue se troubla, car il aperçut devant lui la jeune fille aux cheveux blonds.

— Je me suis sans doute trompé, dit-il en balbutiant. Je me rendais chez le major de Tulpen, qui m'a dit de l'attendre.

— Vous êtes chez lui. Mon père ne saurait tarder longtemps. Veuillez prendre place, dit-elle; et elle lui désigna une chaise.

Une jeune fille de dix ans s'avança, regarda quelques moments l'étranger, et lui dit en souriant d'un air timide : N'est-ce pas, vous êtes le monsieur qui a donné une boîte d'or pour notre père?

— Je ne l'ai pas donnée : elle m'a été rendue, dit Frock, dont le trouble augmentait. Mais son embarras augmenta encore lorsque la jeune fille aux cheveux blonds s'approcha de lui, et lui dit en lui tendant la main : Ah! que ne vous devons-nous pas tous! Cette boîte doit vous être bien chère, puisqu'elle vous rappelle que vous avez sauvé la vie de deux personnes!

— Vous êtes devenu bien pâle en prison, dit la petite fille en le regardant d'un air de compassion. J'ai bien prié pour vous, et je suis sûre que mes prières ont aidé à vous en faire sortir.

Frock vit bien qu'il était plus connu en ce lieu qu'il ne le pensait; et, pour éviter les paroles de reconnaissance, il parla de la vie paisible qu'il menait dans sa prison. Les deux sœurs trouvèrent fort singulier qu'il eût

supporté si tranquillement la perte de sa liberté, et qu'il eût même trouvé quelque charme à son esclavage.

— Je pleurerais à mourir, dit la petite, s'il me fallait rester seule, loin de Delphine et de mon père !

— Je le crois, mademoiselle, dit Frock ; mais, quand on n'a ni une Delphine ni un père à pleurer, on est bien partout. Pour un homme qui a trouvé peu de joie dans la vie, la plus petite chambre est une vaste sphère, et le monde entier est souvent bien vide et bien étroit.

— Mais être ainsi seul tout le long du jour ! dit la petite en soupirant, tandis que sa sœur, appuyée sur le dossier d'une chaise, contemplait Frock avec attention.

Sur ces entrefaites entra le major, suivi d'un jeune homme de bonne mine. Celui-ci paraissait fort lié avec la famille, et se mit à parler avec intimité aux jeunes filles. Frock était en bon chemin de faire connaissance ; mais plus Burkhardt se montrait à son aise, plus Jonathan se sentait étranger. On prit place à table. L'archiviste se plaça auprès de Delphine, et Frock vis-à-vis d'eux, à côté de la petite Lénore. Le jeune Burkhardt eut mille attentions pour sa voisine, et Frock éprouva constamment le plus grand embarras, que n'augmenta pas peu la vue de Delphine. En effet elle lui semblait plus belle que jamais à l'éclat des bougies derrière lesquelles elle était assise. Heureusement pour lui, personne ne s'aperçut de son trouble, et le major fut tout occupé à faire circuler le généreux bourgogne, et le bouillant champagne qui vint ensuite. Quelques libations mirent bientôt le pâle philosophe au niveau des autres convives ; il parla plus librement, et devint même aimable. La petite Lénore s'occupait sur-

tout de lui. Elle l'écoutait avec attention ; et comme elle lui demandait souvent l'explication de ce qu'il racontait, elle vint à le prier d'être son maître. Elle lui promit de remplacer ses deux élèves dont il avait parlé avec chaleur, et d'avoir pour lui toute la reconnaissance qu'il devait attendre d'eux. Frock consentit à lui accorder chaque semaine plusieurs soirées, et le major vint lui serrer la main avec attendrissement.

Frock quitta la famille à regret, et promit de revenir le dimanche suivant.

CHAPITRE XI.

Douleur muette.

—

Le dimanche matin le bruit des cloches de toutes les églises, qui appelaient les fidèles au service divin, réveilla Frock du sommeil où il était plongé. Il se ressouvint de la journée de la veille, et s'approcha aussitôt, avec son télescope, de la fenêtre. Mais dès qu'il eut levé l'instrument à la hauteur de ses yeux, il l'abaissa précipitamment, ferma la fenêtre, dont il ne s'approcha plus de la matinée, et se mit à se promener dans sa chambre. Vers midi il écrivit un petit billet au major, pour lui annoncer qu'il était indisposé et qu'il ne pourrait venir. Il le cacheta, mit l'adresse, et pensa alors qu'il n'avait aucun messager pour l'envoyer, et qu'il serait forcé de le lui porter lui-même. D'ailleurs il était tard, et la politesse voulait qu'il ne se fît pas attendre. Il déchira la lettre, et s'achemina vers la maison du major, en se reprochant à chaque pas qu'il faisait ceux qu'il venait de faire.

Il fut accueilli avec la même cordialité que le jour précédent, et il se sentit plus à son aise au milieu de cette aimable famille qu'il ne l'avait été la veille. Les deux jeunes filles revenaient de l'église, et elles en avaient rapporté une douce gravité qui se répandait dans leurs paroles.

— Êtes-vous aussi allé à l'église? lui demanda Lénore.

— Non, pas aujourd'hui, répondit gravement Frock.

— Quand je ne vais pas à l'église le dimanche, continua l'enfant, il me semble que toute ma semaine se trouve gâtée. Le dimanche est un si beau jour! Je comprends que les gens qui n'ont point de dimanche en viennent à commettre de grands crimes!

— Croyez-vous donc aussi, chère Lénore, qu'il n'y ait pas d'honnêtes gens sans dimanche ?

— Oh! il peut s'en trouver; mais ils ont bien plus de peine à faire le bien. Je suis si bonne, moi, quand j'entends la voix du prédicateur et les sons de l'orgue, et que je vois prier Dieu dans l'église; il me semble que là tout le monde doit apprendre à s'aimer.

Frock ne put s'empêcher de sourire; il contempla avec attention la jeune fille qui s'abandonnait à son enthousiasme enfantin; puis il se baissa vers elle, tandis qu'elle le regardait comme pour attendre une réponse, et il déposa un baiser sur son front sans prononcer une syllabe.

Après le repas on proposa une promenade, et l'on se rendit dans un petit bois situé aux portes de la ville. Frock donnait le bras aux deux sœurs, et le major marchait auprès d'eux en causant. Delphine s'abandonnait avec délices aux plaisirs de cette belle journée. On rencontra des amis du major, des connaissances de Delphine et de Lénore, qui se joignirent à eux. Frock, étranger dans cette société, se tenait à quelque distance. Il s'occupa à chercher des plantes, entra dans les taillis, et ne reparut pas.

Ce ne fut qu'une heure après que le major s'aperçut de son absence. On l'attendit, et on continua de causer pour lui donner le temps d'arriver; mais lorsque le moment vint de songer au retour, Lénore, voyant que Frock ne reparaissait pas, entra dans le bois pour le chercher. Le major prit en jurant une autre direction, dans le même dessein. Delphine se souvint de l'endroit où Frock était resté, et suivit son père. Elle ne tarda pas à le trouver étendu sur le gazon au pied d'un chêne. Elle crut qu'il était endormi, et l'appela doucement. Il se releva subitement, pâle et l'air abattu, s'efforça de sourire, demanda pardon d'avoir abandonné la société, et parut surpris d'apprendre qu'il était temps de partir. Il suivit Delphine, mais en silence et d'un air embarrassé.

— Vous paraissez accablé; peut-être êtes-vous indisposé? lui dit-elle.

— Je l'étais, répondit-il, mais je suis remis.

Les autres personnes revinrent, et furent effrayées à la vue de Frock. — Que s'est-il passé, ami Jonathan? dit le major; tu as l'air d'avoir pleuré, tes paupières sont encore humides.

Frock répondit en souriant et en passant la main sur ses yeux : J'ai quelquefois de singulières idées! Personne ne le pressa pas davantage.

Les jours suivants personne ne parut non plus s'apercevoir qu'il gardait tout à coup le silence au milieu d'une conversation, qu'il prenait subitement un air sombre au milieu de la gaîté générale, ou qu'il rougissait à des paroles indifférentes.

Frock venait régulièrement donner des leçons à Lénore,

et Delphine s'arrangeait toujours de manière à avoir fini ses travaux domestiques lorsqu'il arrivait. Alors elle prenait place dans une embrasure de fenêtre, et écoutait attentivement le professeur. Frock, qui s'était d'abord montré à ses yeux comme un homme estimable par la générosité avec laquelle il avait secouru son père, lui fit bientôt oublier par le charme de son entretien et la noblesse de ses sentiments les petites singularités qui la choquaient, et sa pâleur ainsi que ses cheveux noirs et frisés qui lui avaient jadis déplu. Elle ressentait véritablement pour lui l'amitié la plus vive, et elle le plaignait tendrement lorsqu'il se montrait abattu et silencieux.

CHAPITRE XII.

Les Présents.

Le major et ses filles menaient une vie modeste et retirée dans leur petite maison du faubourg. Le major leur père avait peu de besoins ; mais il ne connaissait aucunement l'emploi de l'argent, et il abandonnait à Delphine toute la direction du ménage. L'abondance ne régnait pas dans la maison, mais on n'y connaissait pas le besoin. Delphine et sa sœur s'habillaient avec une simplicité extrême ; mais la couleur, la coupe et l'étoffe de leurs vêtements étaient élégantes et pleines de goût. Aussi croyait-on le major plus riche qu'il ne l'était en effet. Delphine avait beaucoup d'admirateurs dans la ville, et d'adorateurs parmi la noblesse. C'était une jeune fleur brillante de fraîcheur ; à l'âge de dix-huit ans, elle unissait aux vertus d'une jeune mère de famille la finesse d'une femme du monde, et cette innocence qui n'appartient dans toute sa pureté qu'à la première jeunesse. La nécessité où elle s'était trouvée de bonne heure de gouverner la maison paternelle lui donnait une certaine assurance qui s'accordait toutefois avec une modestie parfaite, et qui inspirait un respect involontaire à tous ceux qui l'approchaient. L'archiviste Burkhardt, l'ami du major, aimait Delphine

avec passion ; mais il se gardait bien de le lui laisser soupçonner, car elle le traitait avec une liberté qui lui faisait connaître qu'elle l'estimait sans lui permettre de prétendre à autre chose qu'à la simple amitié.

Burkhardt et Frock se voyaient souvent dans cette maison. Le premier supportait patiemment, et non peut-être sans vanité, — car il était un cavalier accompli, — la présence du modeste et timide Jonathan, qui, après plus de six mois de visites journalières, était resté aussi étranger dans la famille qu'il l'était le premier jour. Cependant il ne semblait pas que la vue du beau Burkhardt nuisît au pauvre Frock. Delphine le traitait toujours avec bonté ; on eût même pu croire qu'elle lui témoignait une certaine tendresse, comme par compassion pour un être souffrant. La petite Lénore disait aussi quelquefois à sa sœur : « Vois, Delphine, Burkhardt est bien beau, et Frock, avec son visage de clair de lune, ne l'est guère ; mais lorsque Frock se met à parler, je le trouve plus beau que Burkhardt. Il y a dans ses yeux, dans son sourire et jusque dans son air sévère, quelque chose de bon que je ne puis pas te définir. Enfin je l'aime de tout mon cœur, et je ne peux pas deviner pourquoi. »

Burkhardt ne tarda pas à être nommé conseiller de chancellerie, avec un traitement considérable. La joie que sa nouvelle fortune fit naître dans la famille Tulpen fut extrême ; elle fut plus grande encore lorsqu'on apprit qu'il était parvenu, par ses recommandations et son crédit, à obtenir pour l'honnête Frock la place d'archiviste. Désormais Frock pouvait vivre sans inquiétude pour l'avenir, et se livrer au bonheur. Le vieux major était tou

ché jusqu'aux larmes de voir enfin son Jonathan honoré, et pourvu d'un bon emploi. Il sauta au cou de Burkhardt, et l'embrassa avec effusion. Les deux jeunes filles n'imitèrent pas leur père; mais elles partageaient vivement sa joie et sa reconnaissance envers le jeune conseiller.

C'était justement un des jours de la semaine où Frock avait coutume de se rendre chez le major. On se consultait encore sur la manière dont on le surprendrait le plus agréablement par cette nouvelle, lorsqu'il se présenta pour donner sa leçon à Lénore. On l'environna avec empressement, et chacun à l'envi lui communiqua l'heureuse nouvelle en le félicitant. Ses traits exprimèrent la joie et la surprise. Il remercia le conseiller avec sensibilité, témoigna à ses amis combien il était touché de l'intérêt qu'ils lui portaient; mais un air de gravité et une expression douloureuse se mêlaient à sa sérénité. Il dit enfin qu'il ne pouvait accepter la place qui lui était offerte, faute de connaissances nécessaires pour la remplir; et lorsqu'on lui eut démontré qu'il les possédait à un degré suffisant, il dit simplement qu'il ne se sentait point de disposition pour cet emploi. Enfin, lorsqu'on l'eut poussé à bout en lui remontrant qu'il se privait d'un moyen d'existence bien précieux pour lui dans sa situation, il leva les épaules, et se borna à dire qu'il ne pouvait accepter cette place, et que de hautes considérations l'obligeaient d'agir ainsi.

Un morne silence suivit cette réponse; personne n'insista plus. Frock se mit à donner la leçon de Lénore comme s'il n'eût été question de rien. Burkhardt prit congé du major, et s'éloigna. Le major jeta avec humeur

sa pipe sur la table, et Delphine prit sa place ordinaire dans l'embrasure de la fenêtre, travaillant et prêtant l'oreille.

Dans la suite personne ne parla plus de cette circonstance; mais depuis ce jour ils se rapprochaient tous plus étroitement du patient et mystérieux jeune homme qui, sans fortune et sans état, repoussait un emploi lucratif et honorable, pour se livrer à des travaux dont il disait lui-même qu'il éprouverait moins d'ennui et de peine en fendant du bois tout le jour. On s'efforça, par l'intérêt qu'on lui témoignait, d'adoucir les tourments secrets qui le dévoraient. Delphine elle-même, d'ordinaire si réservée, lui parlait avec l'affection d'une sœur. Mais pour lui, il restait toujours le même, aussi étranger avec elle qu'avec sa sœur et le major.

Il n'en fut pas ainsi de Burkhardt. Celui-ci eut occasion de voir, par mille bagatelles, qu'on recherchait le silencieux Jonathan plus que lui; mais son rang et sa fortune lui permettant de concevoir de plus justes espérances, et connaissant d'ailleurs la situation médiocre du major, il se décida à lui demander la main de Delphine. Celui-ci l'écouta avec plaisir : Très bien, dit-il; si la jeune fille veut bien de vous, sur mon honneur, vous l'aurez. Mais prenez-vous-y adroitement avec Delphine; elle a ses manies. Tâchez de gagner son cœur, et vous aurez le reste. Je ne lui dirai pas un mot de la demande que vous m'avez faite; cela gâterait toute l'affaire.

Burkhardt s'appliqua dès cet instant à trouver l'occasion favorable; mais depuis quelque temps Delphine semblait l'éviter, sans que Burkhardt pût en deviner le

motif. Il s'en plaignait au major. Celui-ci fut un moment embarrassé, le prit par la main, et le conduisit dans la chambre de sa fille : « Écoute, Delphine, dit-il, je n'ai pas dit un mot au conseiller, mais parle-lui. S'il a fait ce que tu penses, c'est dans une bonne intention ; et il ne faut pas lui garder rancune. Ouvre-lui ta commode, et que la chose finisse ! »

La jeune fille rougit, se leva, ouvrit sa commode, et montrant quelques pièces d'étoffes qui s'y trouvaient, elle dit : Burkhardt, je dois vous prier de reprendre ces présents que vous avez envoyés tantôt à moi, tantôt à Lénore. J'honore le sentiment qui vous a porté à cette générosité, et l'amitié dont vous avez voulu nous donner des preuves, mais nous ne saurions accepter les dons d'une personne à qui nous ne pourrions en faire.

Burkhardt regarda ces présents d'un air étonné : « Je vous jure, mademoiselle, dit-il, que je ne comprends rien à tout cela. Je ne vous ai jamais envoyé rien de semblable ; vos soupçons sont mal fondés. » Et il nia avec tant de chaleur qu'il eût pris part à cet envoi, que Delphine dut ajouter foi à ses paroles. Delphine n'avait pas songé à Frock ; ses soupçons se dirigèrent alors vers lui. Elle l'observa très attentivement tandis qu'il donnait une leçon à Lénore ; et lorsqu'elle fut achevée, elle le pria de la suivre dans la chambre voisine.

— M. Frock, dit-elle en ouvrant le tiroir de la commode, depuis plusieurs mois il nous arrive sans cesse des présents, et nous ne pouvons savoir d'où ils viennent. Les voici tels qu'ils nous sont parvenus. Je pensais qu'ils pouvaient venir du conseiller ; il le nie. Aidez-nous donc

à deviner quel est ce bienfaiteur anonyme, afin que nous puissions les lui rendre.

Frock baissa les yeux : « Vous parlez sévèrement, mademoiselle, dit-il. Savez-vous si celui qui vous a envoyé ces présents n'est pas un débiteur qui acquitte une dette? S'il en est ainsi, je ne vois pas pourquoi vous ne les accepteriez pas. Ce n'est que les bienfaits et les aumônes qu'on a le droit de repousser. »

— Mon cher Frock, répondit Delphine en jetant sur lui un regard pénétrant, c'est vous-même! Convenez-en sincèrement.

— Ne me condamnez pas, mademoiselle. Oui, c'est moi. J'ai commis une faute en vous causant des embarras pour m'en épargner. Voulez-vous encore tout me rendre? ajouta-t-il d'une voix émue et suppliante.

— Non, je garderai tout, tout! dit Delphine; et une larme s'échappa de ses yeux tandis qu'elle lui tendait la main en souriant. Vous, vous ne pouvez songer à devenir notre bienfaiteur! vous êtes notre ami. Mais, n'est-ce pas, vous me promettez de ne plus nous envoyer des présents?

Lorsqu'ils entrèrent dans le salon, Lénore vit avec effroi que sa sœur avait pleuré. Le major entra dans le même moment. Delphine courut l'embrasser : Remercions notre ami Frock, dit-elle; c'est lui qui nous a envoyé les présents. Nous nous en parerons en l'honneur de lui.

— O mon bon ami Frock! dit la petite Lénore en l'embrassant. — Mais, en vérité, les robes que vous m'avez données sont trop belles.

CHAPITRE XIII.

Nathan le Sage.

—

Cette explication avait rétabli l'ancienne intimité entre Burkhardt et Delphine. Elle se plaisait même à le dédommager de l'injustice qu'elle lui avait fait involontairement subir. Mais le conseiller avait à cœur la petite scène qu'elle lui avait faite, et il lui dit un jour : Vous avez accepté les présents de Frock; vous les eussiez repoussés, s'ils fussent venus de moi. J'ose à peine vous offrir quelque chose, de crainte de vous offenser.

— Vous avez tort, monsieur le conseiller; je vous estime autant que le bon Frock. Offrez-moi quelque chose, vous verrez que je ne le refuserai pas; mais il ne faut pas que ce soit une chose trop précieuse : par exemple, donnez-moi cette hyacinthe que vous portez à votre boutonnière.

— Ne puis-je rien vous offrir de mieux, mademoiselle?

— Pourvu que ce ne soit pas trop!

Il s'inclina vers elle, et lui dit à voix basse : Je vous offre ma personne et tout ce que je possède.

Delphine se recula en rougissant, et dit : Monsieur le conseiller, c'est trop!

Il parla plus ouvertement, d'une façon plus pressante.

Le major arriva comme à point, et parla pour lui. Delphine, pressée vivement, répondit : « Monsieur le conseiller, je me trouve honorée de votre amitié, mais je vous prie de vous en tenir à ce seul sentiment; toute autre pensée troublerait notre satisfaction. Agissons comme si vous ne m'aviez jamais parlé d'autre chose. »

Delphine pouvait facilement agir ainsi, mais non pas le triste conseiller. Il cessa de venir dans cette maison, où il venait de perdre ses plus douces espérances. Trois mois après on apprit qu'il s'était marié. Le major dit, en jetant un regard mécontent sur Delphine : « Le pauvre garçon, c'est par désespoir !

Bien que Frock restât le seul ami de la maison, il ne vint pas plus fréquemment qu'autrefois, et ses manières ne changèrent nullement. Avec Lénore seule il se montrait plus familier; mais aussi Lénore s'abandonnait à son amitié pour lui avec toute la pétulance et la tendresse d'un enfant de douze ans. Il élevait des fleurs pour elle; il lui ménageait des petites surprises; et elle, de son côté, elle l'attendait avec impatience, lorsqu'il tardait un quart d'heure. Les jours où il venait étaient pour elle des jours de fête.

— Voyez-vous, mon bon Frock, lui dit-elle une fois, vous êtes bien bon; mais Delphine dit que vous n'êtes pas heureux. Dites-moi donc ce qui vous manque?

— Je suis plus heureux que je ne mérite de l'être !

— Cela est-il bien vrai?

— Sans doute, mademoiselle.

— Regardez-moi bien dans les yeux, M. Frock ! — Ah! voilà pourtant quelque chose de chagrin ! Eh bien ! vous

ne dites rien. Je veux vous faire une question bien sérieuse : Pourquoi n'allez-vous jamais à l'église ?

— Quel rapport cela a-t-il avec le bonheur, ma chère Lénore ?

— Vous le demandez? Ne m'avez-vous pas dit vous-même plus d'une fois : « Sans la religion il n'est pas de bonheur. »

— Mais, mademoiselle, l'église n'est pas la religion, et Dieu est partout.

Lénore réfléchit un moment, secoua la tête, et répondit : Vous savez toujours quelque chose qui m'embarrasse; et cependant cette fois je vois bien que vous avez tort. Vous pourriez être un homme accompli, si vous alliez à l'église.

— Le Christ n'était-il pas plus accompli que nous, mademoiselle? mais, dites-moi, allait-il dans des églises catholiques, luthériennes ou réformées? Si vous pouvez me dire positivement où il allait, je suis tout disposé à l'y suivre.

Lénore ne sut que répondre. — Il n'était ni catholique, ni réformé, ni luthérien, dit-elle. — Mais qu'êtes-vous donc? — Quoi! vous n'êtes pas catholique comme nous? — Êtes-vous peut-être, ajouta-t-elle timidement, êtes-vous peut-être luthérien? Oh! non, vous ne l'êtes pas. Dites que vous ne l'êtes pas!

— Perdrais-je quelque chose à vos yeux, si je n'allais pas à l'église? répondit Frock.

— Ah! cela est bien triste! dit Lénore en soupirant et en s'agitant sur une chaise. Frock eut grand'peine à l'apaiser.

Lorsqu'il revint il trouva Lénore plus sérieuse que de coutume. Il remarqua en elle une singulière inquiétude et comme une sorte de compassion pour lui; il tira un livre de sa poche, et le lui remit en disant : Ceci vous instruira et vous tranquillisera mieux que je ne le pourrais faire peut-être.

— Oh! si c'était possible! dit Lénore avec chaleur.

Elle prit le livre. C'était *Nathan le Sage,* de Lessing.

CHAPITRE XIV.

L'Héritage.

Soit que cet admirable livre ou la légèreté enfantine de Lénore eussent apaisé ses scrupules, elle se réconcilia avec l'idée que Frock pouvait être un hérétique. Mais elle faisait secrètement des projets pour le convertir; elle espérait y parvenir, surtout en le persuadant de venir avec elle à la messe le dimanche.

Cependant il arriva un événement inattendu qui dérangea tous ces plans de conversion. Le major entra un matin hors d'haleine dans la chambre de Frock, et l'embrassa en s'écriant : Eh bien! Jonathan! maintenant ton ami peut te rendre tout ce que tu as fait pour lui. Vois cette lettre; elle me vient du ministère. — Mon cousin Chose, le lieutenant général, celui qui a été blessé près de Chose..., je t'ai conté cela..., eh bien! il est mort! et je suis seul héritier de tous ses biens! Que Dieu lui fasse grâce et le protége! Nous avions toujours été bons amis; et, après tout, je le regrette. Mais lis cette lettre. Il faut que je parte ou que j'envoie quelqu'un à ma place, quelqu'un qui entende mieux les affaires de justice que moi. Il y a là-dedans des avocats qui feront mille chicanes. Pourvu que les choses ne tournent pas mal, et que ma joie ne tombe pas dans l'eau! Je n'entends rien aux pro-

cès ; et puis je suis vieux, et dans cette saison il ne fait pas bon voyager pour moi.

Frock lut la lettre. La chose était telle que le major l'avait dit, et l'héritage considérable ; mais le testament du défunt était attaqué par une ligne collatérale qui portait même son nom. Frock promit au major de partir lui-même, et de se charger de cette affaire : « Elle durera sans doute jusqu'au printemps, lui dit-il, et aux beaux jours vous pourrez aller prendre possession de vos domaines. »

Quelques semaines se passèrent dans les préparatifs du départ et à prendre les informations nécessaires. Pendant tout ce temps Frock, qui avait renoncé momentanément à ses occupations, était presque tous les jours dans la maison du major. Quels projets ne fit-on pas? A quels rêves ne se livrèrent pas les deux jeunes filles? — Lénore et Delphine se peignirent l'avenir sous les couleurs les plus brillantes, et Frock était pour quelque chose dans tous leurs projets, dans tous leurs arrangements. Lui seul il ignorait qu'il fût indispensable pour le bonheur des autres.

Enfin le major lui dit un jour, comme il entrait : « Ami Frock, la vie de la ville ne te convient nullement ; tu viendras dans nos terres, et tu resteras avec nous jusqu'à la fin de tes jours. »

Frock s'inclina en silence ; il pâlit, et l'on vit qu'il éprouvait un sentiment douloureux. Delphine l'observait attentivement ; elle tremblait et pouvait à peine se soutenir ; de temps en temps elle levait les yeux vers lui d'un air suppliant.

— Parlez donc! dit Lénore. N'est-ce pas que vous ne nous quitterez jamais?

Frock plaça ses deux mains sur son cœur, et, les regardant comme pour les prier de lui pardonner, il répondit d'une voix étouffée : Je ne puis pas!

— Quoi! s'écria le major effrayé, tu veux nous abandonner, Jonathan? Ne suis-je pas ton ami pour la vie? Ne te plais pas à nous tourmenter ainsi. Donne-moi la main; tu passeras tes jours avec nous?

— Je ne puis pas, répondit Frock à demi-voix, mais d'un ton décisif.

— Tu ne peux pas, Jonathan! Qui t'empêche donc? N'es-tu pas libre? Folie que tout cela! Qui te retient dans la ville? Ne sommes-nous pas tes seuls amis?

— Les seuls.

— Ou bien, dis-moi, ton cœur est-il pris quelque part? Alors nous emmènerons ta belle avec toi, et nous irons à ta noce. Allons, parle : as-tu une maîtresse?

— Non.

— Mais qui te retient donc ici?

— Rien.

— Et tu ne veux pas venir demeurer avec nous, lorsque nous sommes heureux, toi qui as été notre bon ange dans l'infortune!

— Je ne puis pas.

— Mais pourquoi? Il faut qu'il y ait un obstacle, et les obstacles peuvent se lever. Là-bas, du côté de Chose, ils disaient tous qu'il y avait de l'obstacle à prendre une redoute. J'y menai mes grenadiers, et nous l'avons prise.

Il en coûta vingt hommes superbes, mais enfin nous l'avions. Voyons tes obstacles.

— Je ferais tout au monde pour votre bonheur; je mourrais pour vous; mais faites aussi quelque chose pour moi. Laissez-moi aller librement où je voudrai dès que j'aurai arrangé l'affaire de votre héritage, et... ne parlons plus de tout cela. Vous ne savez pas combien vous me déchirez le cœur! Si ma vie, si mon repos vous sont chers, ne m'en reparlez jamais.

— Adieu donc, terre promise! dit Lénore en pleurant. Mon père, je t'en prie, restons dans la ville.

— Peu m'importe maintenant! dit le major d'un air sombre.

— Mais... mais, dit Frock en balbutiant, je serai bientôt obligé de quitter cette ville... Des devoirs sacrés m'appellent autre part.

Il était si ému, qu'il put à peine prononcer ces dernières paroles. Il prit son chapeau, et promit de revenir après une petite promenade, car il éprouvait le besoin de se distraire.

Lorsqu'il revint, il les trouva tous à la même place où il les avait laissés : le major assis d'un air sombre dans son grand fauteuil; Lénore pleurant dans un coin de la chambre, et Delphine sans larmes, mais les yeux fixes. Lénore et son père vinrent au-devant de lui, et lui prirent la main. — Eh bien! Jonathan, tu es devenu plus raisonnable, n'est-ce pas? dit le major. Mais Delphine resta immobile.

— Parlons de choses moins tristes, dit Frock. Mais toutes les tentatives pour nouer un entretien furent

vaines. Frock s'occupa des papiers de la succession, et écrivit jusqu'à la nuit. Les autres restèrent assis en silence. Lénore pleurait tout en causant; et Delphine, sa jolie tête appuyée sur sa main, regardait à travers la fenêtre sans rien apercevoir de ce qui se trouvait au dehors.

CHAPITRE XV.

Le Mystère.

— Finissons tous ces enfantillages! dit le major en entrant le lendemain dans la chambre de Frock, après l'avoir vainement attendu toute la matinée. Il le trouva défait et accablé.

— Quelle heure est-il? demanda vivement Jonathan en voyant le major.

— Trois heures passées, dit le major. Il faut que tu aies perdu la tête. Camarade, parle-moi franchement; dis-moi ce qui te harcèle. Je serai discret comme un mort, mais parle! Pourquoi n'es-tu pas comme tout le monde? Pourquoi as-tu refusé les offres du prince de Chose, qui voulait te donner un bel emploi dans son pays? Pourquoi as-tu refusé la place d'archiviste que t'offrait Buckhardt? Pourquoi nous aimes-tu, et te montres-tu si froid et comme un étranger avec nous? Pourquoi te refuses-tu à tous les plaisirs de l'amitié, toi qui sais si bien te faire des amis? Enfin, pourquoi fuis-tu des braves gens qui te cherchent, et qui donneraient leur vie pour toi? Pourquoi es-tu changeant comme le soleil d'avril qui se couvre de nuages au moment où il brille le plus? — Ne cherche pas à m'éviter! Vois-tu, Jonathan, les choses

iront mal entre toi et moi, si tu ne parles pas. Pourquoi ne veux-tu ni aller dans nos terres, ni rester avec nous? Nous avons besoin de toi; nous te supplions de rester avec nous. Toi si bon, comment peux-tu te montrer si impitoyable!

Frock baissa la tête, et ne répondit rien.

— Jonathan, parle! nous sommes seuls. As-tu commis un crime? Parle, car je jurerais que tu l'as commis involontairement et que tu en as bien fait pénitence. Tu ne perdras rien de mon amitié. Et quand tu aurais tué ton père et ta mère, je crois que je te le pardonnerais.

— Je ne suis pas un criminel! dit Frock en relevant fièrement la tête.

— Eh bien, que le diable t'emporte! tu es un fou! Ne peux-tu pas me découvrir ce mystère?

— En deux mots, monsieur le major, si je le voulais. J'ai résolu que vous le connaîtriez.

— Quand?

— Aujourd'hui même, avant mon départ.

— Et quand je saurai tes deux mots, je te répondrai : Jonathan, ce sont des folies.

— Vous ne le ferez pas.

— Par tous les diables, je le ferai! Et si je mets fin à toutes tes inquiétudes?

— Vous ne le pourrez pas.

— Mais je te dis... écoute, ne me mets pas en colère! — je te dis que je veux le pouvoir. Et si je le puis, tu resteras avec nous?

— Oui!

— Oui! — Donne-moi ta main!

Frock lui donna sa main. Le major le serra dans ses bras comme si tout eût été arrangé.

— Ainsi songe à tenir parole! Aujourd'hui même tu me diras le fatal secret qui te tourmente?

— Ce soir, avant de monter en voiture, monsieur le major; mais ne croyez pas que nous nous séparions plus tristement. Laissez-nous nous étourdir et oublier ce soir nos chagrins. N'est-ce pas en m'étourdissant sur moi-même que j'ai trouvé d'heureux jours auprès de vous?

— Nous nous séparerons plus joyeusement que tu ne penses! dit le major; et il sortit.

CHAPITRE XVI.

Le Départ.

—

Frock fit ses bagages. Lorsque tout fut empaqueté, il vit le télescope qui était resté sur une table. Les larmes lui vinrent aux yeux. — Eh bien donc! dit-il en soupirant, puisque je te retrouve, procure-moi une dernière fois le bonheur! — Il s'approcha de la fenêtre, et vit en effet Delphine. Elle était adossée contre un des trois arbres, la figure couverte de son mouchoir. Il vit à ses mouvements qu'elle pleurait. Après un instant elle retira son mouchoir, et s'essuya les yeux avec vivacité. Puis elle leva les yeux au ciel, et rentra dans la maison.

— Adieu, Delphine, adieu pour toujours! s'écria Frock en se laissant tomber sur une chaise. Il ne tarda pas à se lever, sortit pour demander des chevaux de poste, fit porter sa malle dans la voiture, et se rendit à la maison du major. A la vue de Delphine, qu'il trouva seule, une pâleur extrême couvrit ses joues. Il s'informa de son père et de sa sœur. Le major était sorti depuis une heure avec Lénore. Frock jeta son manteau, et fit à Delphine plusieurs questions indifférentes auxquelles elle répondit d'une voix altérée. Elle était assise auprès de la fenêtre, s'occupant d'un travail d'aiguille sur lequel elle fixait ses regards. Frock était debout devant le foyer, occupé à la

contempler. Jamais elle ne lui avait paru plus belle que dans ce moment.

Après un silence de quelques minutes, elle se leva, le regarda, et s'avança lentement vers lui : Frock! dit-elle avec son calme habituel, et le regardant fixement, vous partez donc aujourd'hui, comme me l'a dit mon père? — J'ai une question à vous faire; répondez-moi ouvertement. Vous avez déclaré que vous ne reviendriez pas avec nous. Je ne veux pas connaître le motif de cette résolution, si ce n'est pas celui que j'ai quelque raison de supposer. Mais répondez-moi sincèrement si je le devine, et... si je détruis votre erreur. Je le sais, je suis la cause de votre départ; et je m'en repens.

Le visage de Frock se couvrit d'une rougeur extrême; son cœur battait si vivement qu'il pouvait à peine parler. Quoi! mademoiselle, dit-il, pouvez-vous penser!....

— Tant mieux si je me suis trompée, dit-elle; cette idée contribuera à ma satisfaction. Répondez-moi; nous sommes seuls, mais Dieu nous entend : voulez-vous nous quitter pour toujours?

Frock tremblait d'agitation. Pour toujours! répondit-il; mais il eut à peine le courage de regarder la jeune fille, qui se tenait devant lui dans une attitude solennelle.

— Avouez-le donc : vous voulez causer le chagrin de mon père et de ma sœur; vous voulez vous séparer de ceux qui vous aiment et que vous aimez tendrement; vous voulez nous quitter pour jamais; et cela à cause de moi!

Il se tut, vaincu par la vérité, abattu sous le poids de sa conscience.

— Votre silence est un aveu ! dit Delphine. Je le craignais, et Lénore l'a deviné. Mais, je vous l'assure, cher Frock, et le ciel le sait, ce n'a jamais été mon envie de vous humilier ou de vous offenser. Ma conduite envers vous peut être blâmable. Je ne vous ai pas montré la même tendresse que mon père et ma sœur; mais, croyez-moi, vous m'êtes cher. J'étais autrement avec vous qu'avec tous les autres. Pardonnez-moi, et n'attribuez pas à des causes injustes ma réserve envers vous. Vous vous tromperiez si vous pensiez que j'aie jamais eu quelque chose contre vous; je vous aime autant que vous aiment mon père et ma sœur. N'est-ce pas, vous n'êtes plus irrité contre moi ?

Stupéfait et hors de lui, Frock prit la main de Delphine : Vous, m'offenser, mademoiselle ! s'écria-t-il. Moi, irrité contre vous ! — Oh ! non, non, mademoiselle ! Respirer auprès de vous était mon seul, mon plus grand bonheur. Oui, Delphine, votre souvenir est tout ce qui me soutiendra sur la terre !

— Frock, demanda-t-elle lentement en l'examinant avec attention, vous suis-je aussi chère que mon père et ma sœur ?

Il tomba à ses pieds, porta sa main à ses lèvres, et s'écria : Plus qu'eux tous !

— Que faites-vous ! dit Delphine, ne sachant plus dans son trouble ce qu'elle faisait elle-même. Ses mains étaient dans celles de Frock, et elle ne songeait pas à les retirer.

— Nous nous entendons maintenant, dit-elle en balbutiant. Je vais donc dire à mon père que nous ne nous séparerons pas.

— Mademoiselle! s'écria Frock, vous seule dans ce monde, vous seule pourriez m'ordonner ce que je dois faire. Je vous obéirais sans murmurer; mais n'exigez pas que je reste, ce serait vouloir que je meure!

Delphine ne put retenir ses larmes qui coulèrent le long de ses joues; mais elle reprit son air calme, et dit avec froideur : En nous quittant, vous troublerez le bonheur de mon père et de ma sœur; et moi, — vous me tuerez! — A ces derniers mots, qu'elle eut quelque peine à prononcer, elle retomba sur son siége et se livra à une douleur immodérée.

Frock, la voyant défaillir, ne fut plus maître de lui; il la soutint avec tendresse, et la pressa contre son cœur. Oubliant le monde entier, il osa presser ses lèvres contre celles de Delphine; et lorsqu'elle se releva avec pudeur et fierté, en lui disant : Vous m'aimez donc, et je m'étais trompée, il s'écria avec enthousiasmé : Avant que vous me vissiez, je vous aimais déjà plus que ma vie!

CHAPITRE XVII.

L'Aveu.

Au moment où Frock parlait ainsi, le major entra avec Lénore. Delphine court à eux, et leur dit en les embrassant : Tout est fini ! tout est réparé !

— Dieu soit loué ! dit le major en secouant cordialement la main de son ami.

Lénore sautait de joie ; elle s'approcha de Frock : Vous voilà donc réconciliés ! Delphine a été bien singulière avec vous ; mais elle vous aime, je sais qu'elle vous aime. Oh ! je suis heureuse !

On se mit à table. La joie régna durant le repas ; quelquefois seulement Frock retombait dans ses rêveries et son air sombre ; mais chaque fois Lénore, levant le doigt d'un air de menace, lui disait en riant : Déjà, encore ! Alors il passait sa main sur ses yeux, en répondant : Vous avez raison ; il faut tout oublier. Le malheur viendra assez tôt !

Lorsque le simple repas fut achevé, le major regarda sa montre. Frock remarqua ce mouvement, parut saisi d'effroi, et reprit son air morne. Delphine secoua la tête, mit doucement sa main sur la sienne, et lui dit : Toujours le même !

Cette sensation rappela le sang dans ses veines, il se ranima : Je pensais au départ, dit-il.

— Le départ! ne pourrait-il se retarder de quelques semaines? répondit Delphine.

— Oui, oui, de quelques semaines! s'écria Lénore en battant des mains.

— Mes enfants, dit le major, Jonathan n'a plus de logement dans la ville. Il a fait ses bagages; laissez-le partir. Il sera aussi bien dans une chaise de poste que dans une auberge. Maintenant qu'il nous reviendra, je le vois sans peine se mettre en route. Dans quelques semaines il sera ici, et nous mènera dans la terre promise!

Ces paroles ramenèrent tous les anciens projets des jeunes filles. Le major parla avec ravissement de ses vieux jours qu'il allait passer au sein du bonheur. Il ne vivait que pour ses filles, et jusque-là il avait eu sans cesse des inquiétudes pour elles.

— Je puis maintenant fermer les yeux, dit-il; elles n'auront pas du moins à lutter avec le besoin. Mais une chose me manque encore, et je ne vous quitterai pas, mes enfants, avant d'y avoir pourvu. Il me faut deux gendres qui me plaisent, deux bons et honnêtes garçons.

— Ne soyez pas inquiet de moi, mon petit père, dit Lénore en riant. Mais pour Delphine, je sais bien ce qu'il lui faut. Faites de Jonathan votre fils; je serai bien contente de le nommer mon frère!

— En vérité, Lénore, dit Delphine troublée, je crois que tu perds la raison!

— Jonathan! Jonathan! s'écria le major, viens ici, approche! Je remarque quelque chose.

Frock se leva, et s'avança vers le major. — Sois franc, Jonathan, lui dit celui-ci; sois plus franc que tu n'as été jusqu'ici avec moi : tu aimes Delphine? — Frock prit la main du major, et la pressa en silence contre son cœur. Delphine, dans le plus aimable désordre, jetait ses regards de côté et d'autre, et se disposait à s'enfuir.

— Halte, jeune fille! reste ici, dit le major; il faut que tout s'éclaircisse; alors tu sauras où tu en es. Je n'aime pas ce qui traîne et ne se décide pas. Et toi, Jonathan, ouvre la bouche et parle. Maudite soit cette timidité qui a manqué de nous séparer! Tu aimes Delphine! n'est-ce pas là ce malheur qui te chassait loin de nous?

— C'est mon malheur! dit Frock les yeux baissés. Je l'aime. Pouvais-je faire autrement? C'est là mon tourment!

— Que le diable t'emporte, Jonathan! parle enfin un autre langage! Tu as cru, parce que tu es pauvre, que je ne te la donnerais pas? Tu as cru, parce que tu es roturier, que tu ne devais pas élever tes regards jusqu'à mademoiselle de Tulpen? Ai-je donc agi aussi noblement que tu l'as fait avec moi? Tu as cru que je te méprisais! Vous vous êtes trompé, jeune homme. Ce matin j'ai appris avec joie qu'on t'aimait ici. Je t'ai mis à portée ce matin de t'expliquer et de me la demander. Je ne pouvais pas aller t'offrir mon enfant! — Eh! dis-moi, est-ce donc là encore un malheur?

Frock baissait toujours les yeux d'un air sombre. On entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte.

— Ils peuvent attendre là dehors! s'écria le major se

levant et prenant la main de Jonathan et celle de Delphine. Il faut que tout soit arrangé avant que tu partes; Dieu vous bénira. Prends-la, Jonathan; elle est ta fiancée; tu es mon fils.

Frock se recula comme frappé d'épouvante.

— Quoi! s'écria le major, que signifie cela?

Delphine regarda Frock avec stupeur.

— Ne l'aimes-tu pas? demanda le major avec violence.

— Je ne puis! répondit Frock.

— Tu ne peux, quand je te l'accorde!

—Vous ne pouvez, vous ne devez pas m'accorder Delphine; Delphine ne peut m'aimer. — Je ne suis pas un criminel, mais — je suis.... A ces mots Frock tira un papier cacheté de sa poche, et le jeta sur la table. Delphine devint d'une pâleur mortelle. Lénore poussait des cris d'effroi, sans comprendre ce qui se passait.

— Silence donc! s'écria le major; le diable s'est donc déchaîné! Jonathan, pourquoi refuses-tu de devenir mon fils?

— M. le major, dit Frock devenu tout à coup ferme et rassuré, j'adore Delphine; jamais je n'ai aimé qu'elle. Ce n'est pas ma faute si je ne puis jouir du bonheur que me réservait votre générosité; ce n'est pas non plus celle du sort.

— Au diable les préambules! s'écria le major. A qui donc la faute?

— A vos préjugés, monsieur la major!

— Comment diable! à mes préjugés?

— Je ne suis pas chrétien.

— Jesus Maria! s'écria Lénore.

— Je suis né dans une religion étrangère; je suis, en deux mots, un juif.

— Un juif! répéta le major confondu, en laissant retomber ses bras. Lénore s'élança, en poussant un cri, vers Delphine, qui venait de tomber sans mouvement.

— Lisez ce papier! s'écria Frock. Adieu, ô mes amis! adieu, ô mon bonheur!

Il prit son manteau et son chapeau, et s'élança hors de la maison. Un instant après on entendit retentir le cor du postillon, et la voiture partit comme un trait.

CHAPITRE XVIII.

Profession de foi.

Le papier cacheté contenait ce qui suit :

« Je suis un juif, et dans cet aveu, ô vous que j'aime! voyez l'explication de ma conduite. Quelle est la fille, parmi les chrétiens, qui voudrait faire mon bonheur? Quelle autorité, dans votre pays, me souffrirait dans les emplois, ou me permettrait d'enseigner publiquement dans les écoles? — Je suis un juif, cela veut dire proscrit en secret sans avoir commis de crime, et seulement parce que je descends d'un peuple qui est méprisé, depuis des siècles, par d'antiques préjugés, et qui, accablé sous ce mépris éternel, en est, hélas! souvent devenu digne.

» Je suis né en Alsace, de pauvres parents qui, comme des milliers de leurs coreligionnaires, étaient réduits, par les préjugés du monde, à vivre d'usure, de trafic, et en trompant les chrétiens. Mes premières années se passèrent à l'époque du commencement de la révolution française, où les israélites reçurent pour la première fois le droit d'être hommes parmi les hommes, et purent devenir citoyens d'un vaste État.

» On m'enrôla. Entraîné dès mon enfance loin de la

maison paternelle, j'étais déjà timbalier à l'âge où les autres enfants cessent à peine de balbutier. Je ne revis jamais mes parents, qui étaient fort âgés lorsque je les quittai; mais ma jeunesse, la vivacité de mon cœur, mon intelligence précoce, m'acquirent des amis. Je devins domestique d'un colonel qui s'acquit bientôt, dans ces temps de gloire, un nom fameux parmi les généraux français. Sa tendresse pour moi devint telle, qu'il me plaignit de vivre si jeune dans les désordres des armées. Il me laissa à Metz, et pourvut à ce que je pusse satisfaire dans les écoles à mon désir d'apprendre. Là, dans le collége de cette ville, je reçus une éducation qui se trouvait entièrement disproportionnée à la chétive situation qui m'attendait dans le monde.

» Cependant mon instruction resta inachevée. S'il m'eût été permis de me livrer aux études médicales, peut-être eussé-je vécu honorablement dans quelque grande ville; mais le général qui me protégeait me rappela auprès de lui, et me confia l'emploi de secrétaire. Je ne le quittai que lorsqu'un boulet ennemi eut terminé sa carrière. Sans vocation, sans vues, sans famille, je pris le métier de soldat, et je passai plusieurs années sur les champs de bataille de différentes contrées, au milieu des grandeurs et des plus affreuses misères. Partout j'agis comme je le devais, pour sauver au moins ma dignité intérieure, et vivre en homme vertueux. La vie de Jésus-Christ avait frappé mon imagination; elle contribua beaucoup à élever mon âme. Jamais il n'a paru entre le ciel et la terre un être qui l'égale en sagesse, en vertu et en courage. Chaque grand homme se montre grand, eu égard

à son siècle et aux circonstances où il vécut. Mais la grandeur de Jésus ne tient à rien de ce qui l'environne, elle ne se limite à aucun siècle : il apparaîtrait aujourd'hui parmi les chrétiens, qu'ils l'attacheraient à la croix comme le firent jadis les juifs.

» L'exemple de Jésus dirigea mes actions et mes pensées. Je résolus de sacrifier comme lui l'extérieur pour les qualités intérieures, la vie présente pour l'éternité; les plaisirs, l'aisance et les joies du monde, pour la paix de l'âme et les jouissances spirituelles. Que je suis resté loin de lui en force et en courage !

» La vie de soldat me dégoûta. Une balle avait frappé à mes côtés mon seul ami, un jeune homme de Nancy avec lequel j'avais partagé mille périls. J'avais eu beaucoup de querelles avec mes autres camarades, dont la grossièreté me repoussait. Mes officiers étaient injustes envers moi. J'obtins mon congé, et je cherchai à vivre en prenant des élèves dans quelques petites villes où je séjournais.

» Nulle part je ne restai longtemps. Je ne manquais pas d'amis, mais c'étaient des chrétiens. S'ils avaient appris qui j'étais, ils auraient eu peine à résister à un éloignement secret que je leur aurais inspiré. Aussi je me gardais toujours de former des liaisons trop étroites. Je craignais l'amitié, car elle ne devait m'apporter que des douleurs.

» Il me fallait renoncer à tout établissement dans une ville chrétienne. En beaucoup de lieux on ne m'eût pas souffert un seul jour, en qualité d'israélite; en d'autres, si on m'eût accordé un droit d'asile, on m'eût certaine-

ment refusé celui de citoyen. Pour obtenir le moindre emploi, on m'eût demandé un acte de baptême. Je n'avais jamais été baptisé.

» Cette tache que m'imprimait ma religion se répandait jusque dans les moindres actions de ma vie. Si les cloches sonnaient, si les chrétiens se rendaient ensemble, comme une seule famille, dans leurs églises pour prier en commun, il me fallait aller m'agenouiller seul dans ma chambre : je n'appartenais pas à la grande communauté. Beaucoup de gens s'éloignaient de moi, parce que je refusais de les accompagner à l'église; d'autres me tenaient pour un esprit fort qui méprisait toutes les religions. Partout j'étais opprimé, et mes sentiments les plus purs choquaient sans cesse les arrangements de la vie sociale.

» Longtemps j'eus la pensée de revenir aux miens, de rentrer au sein d'une communauté juive, d'éclairer mes frères par les lumières que j'avais acquises, et de les tirer de l'esclavage moral où ils languissent encore. Mais je songeai ensuite que je manquais de tous les moyens nécessaires pour exécuter ce projet; j'avais oublié l'idiome que parlent les juifs, et je ne savais plus rien des usages que leur prescrivent le Talmud et leurs autres livres. Je vis l'impossibilité d'enlever le levain des préjugés de plusieurs siècles par de simples raisonnements, et de triompher de l'opiniâtre persévérance d'un pauvre peuple étranger aux idées du monde, et qui n'est devenu tel que par les ordonnances barbares des législateurs chrétiens. Les rabbins m'eussent maudit, leurs ouailles m'eussent repoussé ou lapidé. Il s'est élevé et il s'élèvera encore

des partis religieux parmi les mahométans et les chrétiens, mais on ne verra pas de nouvelles sectes parmi les juifs.

» Éloigné de mes coreligionnaires, et poussé par un désir impérieux à jouir de mes droits comme homme, j'aurais pu, dans ma vénération pour Jésus, devenir un chrétien et me faire baptiser; mais, outre que je n'ai jamais pu vaincre mon aversion pour un rôle dans une solennité, je n'aurais jamais passé pour un chrétien véritable, mais seulement pour un juif converti et baptisé. Je ne sais quoi s'élève en moi contre un tel nom. Plutôt vivre et mourir israélite! Et pourquoi rougirais-je de ce nom? Moïse était un plus grand homme que ne le furent tous les papes, que ne le furent Luther, Zwingle et Calvin. Rarement un juif s'est laissé baptiser par une conviction sincère, mais plutôt pour échapper aux atteintes des préjugés des chrétiens. Un courageux sectaire est plus estimable qu'un renégat.

» Une circonstance plus forte que toutes ces considérations m'empêchait d'entrer au sein d'une église chrétienne; c'était le doute où j'étais si j'appartenais entièrement ou en partie à l'une d'elles par mes croyances. Si le Christ revenait sur terre, serait-il catholique grec ou romain, luthérien ou calviniste? Chaque secte chrétienne en blâme une autre; chacune défend sa croyance avec âpreté.

» Si je me fusse fait luthérien, les réformés ou les catholiques eussent voulu me convertir; devenu catholique, les luthériens et les calvinistes m'eussent regardé comme un homme plongé dans l'erreur. Chaque église

prouve la vérité de ses doctrines par le même livre et par les mêmes passages, dans lesquels elle trouve à l'évidence la preuve des erreurs des autres. Jésus-Christ a répandu l'esprit divin sur les hommes; il ne leur a pas légué des lettres mortes. Que m'importe la lettre? Que m'importe l'observation de telles ou telles cérémonies qui sont volontaires, et qui dépendent des degrés de civilisation où se trouvait le peuple pour qui elles furent faites, ou qui se modifient nécessairement selon le climat et les lois?

» Le Christ est un maître dans les choses divines; ni Moïse, ni aucun prophète, ni aucun rabbin, ni aucun pape, n'approchent de lui. Je crois ce qu'il a cru, je veux vivre comme lui; je suis son descendant, je suis son disciple. Dans ce sens, je suis chrétien et je resterai tel; mais je ne suis ni catholique, ni luthérien, ni swinglien, ni calviniste, ni mennonite, ni grec, ni hernute, ni schwenkfeldien, ni socinien ou anabaptiste, ni frère morave, ni rien de tout ce que vous êtes ou de tout ce qu'on vous fait à votre baptême, vous autres chrétiens. Mais Jésus-Christ n'était non plus rien de tout cela; il était, d'après sa propre confession, un juif. Je le suis aussi. Le Christ est au-dessus de Moïse, et ses leçons m'ont également placé au-dessus du législateur hébreu. Aussi la loi mosaïque a perdu sa valeur pour moi, comme elle l'a déjà perdue par elle-même dans l'état actuel de la société, sous ce climat et dans ces temps avec lesquels elle se trouve en contradiction.

» Ceci, mes amis, est ma profession de foi. Je ne puis entrer dans votre église et devenir un juif baptisé, encore

moins un juif converti. Aucun de vos moines ou de vos prêtres, de vos prédicateurs ou de vos évêques, ne saurait me convaincre. Je n'appartiens ni à l'église réformée, ni à l'église catholique ou à la communion générale. Je ne suis rien qu'un disciple de celui dont vous êtes tous disciples, soit que vous ayez appris par cœur la confession d'Augsbourg ou celle d'Anastase.

» Maintenant jugez-moi, ô mes amis! vous ne pouvez me condamner sans vous condamner vous-mêmes.

» Repoussé par le peuple dont je descends, repoussé par les chrétiens à cause de mon origine, je suis étranger et parmi les chrétiens et parmi les juifs. Je suis religieux; mais les religions des hommes me persécutent partout où je m'arrête. Je tremble de m'abandonner aux sentiments de l'amitié et de l'amour; car je prévois que chacun de mes amis aura honte de s'être lié avec un juif. Et puis-je aimer? Quelle jeune fille voudra devenir l'épouse d'un juif! Je ne conserve de rapports avec les hommes qu'en leur cachant qui je suis; et je dois éviter leurs épanchements, car je ne veux pas les tromper. Je reste sans asile, sans pain, sans amis, sans amour, parce que les préjugés me ferment toutes les portes et tous les cœurs.

» J'aimerai Delphine, et je la plaindrai jusqu'à mon dernier soupir. Je la plaindrai, car je suis innocent de ses peines. J'évitai toujours de lui témoigner le moindre penchant, le moindre intérêt. Si j'ai commis une faute, c'est envers moi-même, en ne pouvant surmonter ma faiblesse, en n'évitant pas son approche, en ne pouvant

me décider à vous fuir, mes amis. Mais qui serait assez fort pour résister à son cœur auprès de Delphine? Je la paye assez cher, cette faute; j'ai été heureux un moment, et le reste de ma vie je serai malheureux. Je fuis, mais le cœur saignant et déchiré. Adieu!

» JONATHAN FROCK. »

CHAPITRE XIX.

Un Sage.

Jonathan partit au milieu d'une nuit d'hiver, dévoré par une fièvre brûlante, et voyagea sans relâche pour arriver au lieu où l'appelaient les affaires du major. Il semblait avoir pris la résolution de se tuer à force de travaux et de fatigues; mais les occupations pénibles auxquelles il se livra sans mesure eurent, au contraire, pour résultat de le distraire de ses pensées. Les premiers accès de sa douleur s'épuisèrent ainsi, et se changèrent en un sentiment mélancolique et calme.

Il put se livrer aux affaires du major avec plus de calme, de suite et de dignité. Il visita les collatéraux, les magistrats, les personnages influents. Les droits du major étaient trop bien fondés pour qu'il n'eût pas gain de cause; mais ils n'étaient pas assez prouvés pour ne pas fournir matière à un long et coûteux procès, que les juges, les procureurs, les greffiers et les avocats ne désiraient pas avec moins d'ardeur que les compétiteurs à l'héritage.

Jonathan, dont la bonté et l'éloquence gagnaient tous les cœurs, parvint à obtenir de ces derniers qu'ils renonceraient à leurs prétentions, moyennant la cession d'une métairie située non loin de la ville qu'ils habitaient; mais

il lui fallait pour conclure cet arrangement le consentement écrit du major.

Il attendait de jour en jour cet écrit qui lui était nécessaire. Cinq jours suffisaient pour qu'une lettre parvînt d'une ville à l'autre ; mais cinq ou six s'écoulèrent sans que Jonathan reçût de réponse du major. Ce retard lui causait une inquiétude mortelle ; mille craintes l'agitaient au sujet de l'aimable famille qu'il avait laissée dans la douleur. Il ne put résister plus longtemps, et résolut, s'il ne recevait pas de réponse dans peu de jours, de partir, quelque chose qui pût en résulter.

Il se disposait déjà à s'éloigner lorsqu'une lettre du major lui parvint enfin. Il brisa le cachet en tremblant, et, les yeux pleins de larmes, il lut ce qui suit :

« Cher Jonathan, nous sommes, Dieu merci, tous bien portants ; ma Delphine est aussi rétablie. Je te remercie de toutes les peines que tu te donnes, et t'envoie mon consentement au sujet de la métairie. Maintenant l'affaire de la succession se trouve terminée. Écris au régisseur des domaines de tout mettre en ordre. Je m'y rendrai à la fin de ce mois ou au commencement du mois prochain avec ma fille Lénore. Delphine veut entrer dans un cloître ; elle a cette idée, rien ne peut l'en détourner ; elle insiste pour que moi et sa sœur nous l'y conduisions. Elle veut aussi que tu l'accompagnes. Ainsi le 25 de ce mois nous t'attendrons dans l'auberge d'Arxfeld. N'y manque pas ; tu donnerais la mort à Delphine. Sa volonté expresse est que tu t'y trouves ; et quand nous sortirons du cloître, je te donne ma parole d'honneur de ne pas chercher à te retenir, si tu veux toujours nous quitter ;

mais si tu te sens le courage de rester avec moi, Jonathan, tu seras toujours l'ami de ma vieillesse. Ainsi le 25 de ce mois à Arxfeld; n'y manque pas. J'ai d'ailleurs quelque chose à te confier au sujet de l'héritage. Ton ami,

» LE MAJOR DE TULPEN. »

Au bas de cette lettre Lénore avait ajouté les lignes suivantes :

« Ah ! mon cher monsieur Frock, vous nous avez causé une bien terrible nuit ! Je ne voudrais jamais en passer une semblable ; mais Delphine se trouve bien maintenant. Puisse votre religion vous donner les consolations que la nôtre donne à ma sœur ! Delphine n'a plus qu'un seul désir : celui de vous voir et de vous parler encore une fois. Au nom du ciel ! ne manquez donc pas de venir, si vous tenez le moins du monde à notre amitié et à notre estime. J'aurais encore tant de choses, tant de choses à vous dire ! mais je n'ose pas. Vous saurez tout cela à Arxfeld. Votre amie,

» LÉNORE DE TULPEN. »

Cette lettre arriva si tard, qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour se trouver à Arxfeld. Frock se hâta de terminer l'acte de cession, et partit en toute hâte pour le lieu désigné.

Ce voyage fut pour lui encore plus triste que celui qu'il avait fait en quittant l'aimable famille. Il connaissait en partie les peines de Delphine, et les motifs qui la portaient à quitter le monde, et il prévoyait une séparation encore plus douloureuse que la première. Mais cette

pensée ne l'empêcha pas de se rendre aux désirs de Delphine.

Le crépuscule s'avançait déjà lorsqu'il arriva devant l'auberge d'Arxfeld. Il apprit que le major était arrivé depuis le matin avec sa famille, et qu'il s'était rendu au monastère de Sainte-Marie avec ses filles. C'est là qu'il attendait Jonathan. Il avait donné l'ordre qu'on le prévînt de son arrivée avant qu'il se rendît auprès d'eux. Frock attendit près d'une heure, avec le frisson de la fièvre, le retour de son messager. Il revint enfin, et lui annonça qu'il était chargé de le conduire au cloître.

Frock le suivit. Son cœur battit vivement en apercevant, à la clarté incertaine de la lune, les hautes murailles, les tours et les bâtiments du cloître, et lorsqu'après lui avoir fait traverser une longue et sombre allée d'ormes et de tilleuls, son guide s'arrêta devant la porte du monastère. En ce moment, la cloche de l'église se fit entendre ; elle rendait un son lent et lugubre. Le major sortit de la maison ; une tourière le suivait, et un valet portait une lanterne devant lui. Le major embrassa Jonathan avec attendrissement. L'affliction de Jonathan l'empêcha de prononcer une parole.

— N'est-ce pas, Jonathan, tu aimes toujours ma Delphine? dit le major.

Frock pressa en silence la main du vieillard.

— Précède-nous, dit le major au valet. — Donne-moi le bras, Jonathan; sois l'appui de ma vieillesse; nous allons la voir.

Ils traversèrent ensemble la cour déserte du cloître et les corridors glacés et silencieux. Le valet ouvrit la porte

de l'église. Le prêtre se tenait incliné, priant devant l'autel, faiblement éclairé par la clarté d'une lampe et de plusieurs cierges. Quelques paysans priaient à genoux. Comme le major traversait l'église, appuyé sur le bras de Jonathan, Delphine s'avança vers eux la tête baissée, conduite par Lénore. Elle tendit à Frock une main tremblante. Ils se trouvèrent près de l'autel, s'agenouillèrent auprès du prêtre, et celui-ci, se tournant vers eux, prononça à voix haute les paroles de la liturgie qui consacrent une union. Frock ne savait plus ce qui se passait; il avait presque perdu ses sens.

Après la cérémonie, le major ramena sa fille et Jonathan, qui se laissa machinalement conduire, sans savoir où il allait; mais, à la porte de l'église, il tomba aux genoux de Delphine, en gémissant hautement et les mains étendues vers elle. Le major et Lénore pleuraient de joie. De semblables larmes n'avaient jamais coulé dans ce lieu de réclusion éternelle.

Delphine releva Jonathan, et le pressa contre son cœur : Je suis à toi, dit-elle. En même temps Frock se sentit serré dans les bras du major et de Lénore. Le vieux prêtre les contemplait avec attendrissement : c'était un ancien ami du major, qui s'était prêté à ses désirs. Il se rendit avec eux à l'auberge, où les attendait le repas de noce que le major avait fait préparer.

— Et toi, demi-chrétien, dit-il à son gendre ravi, as-tu pensé que nous agirions moins chrétiennement que toi? Ne savons-nous pas que Dieu ne regarde pas à la personne, mais au cœur de celui qui le craint et agit

droitement. — « Ce ne sont pas ceux-là qui crient : Seigneur ! Seigneur ! mais ceux qui font la volonté de mon père céleste, qui sont les enfants de Jésus, » dit l'Évangile. Il dit aussi : « Vous les reconnaîtrez à leurs œuvres. » Sais-tu? c'est à cela que nous t'avons reconnu.

FIN DE JONATHAN FROCK.

LA VIEILLE FILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Un mariage à crédit.

—

Le jeune docteur Falk regardait tendrement la jeune Suzette, et Suzette regardait le docteur, comme cela se pratique depuis longues années entre jeunes gens. Le docteur était un homme bien élevé; il avait étudié dans deux universités, dans les hôpitaux de Vienne, de Milan et de Pavie, et tant appris, qu'il était aussi bien en état que quiconque de la faculté de tuer ses malades selon les principes du nouveau système médical. Mais une telle habileté coûte cher à acquérir. Le docteur y avait employé presque tout son patrimoine; aussi songeait-il à épouser une riche dot qui lui payât tous les frais de son doctorat.

Mais la tête propose et le cœur dispose. La jolie Suzette avait la plus belle vocation pour devenir la femme d'un docteur; seulement l'argent lui manquait.

— Cela se trouvera, ma chère Suzette! lui disait le docteur en la serrant d'un de ses bras. Vois-tu, il faut qu'un médecin se marie, sinon personne n'a confiance en lui. Tu m'apporteras donc du crédit, le crédit m'apportera des malades, et les malades de l'argent. D'ailleurs

Mlle Sara Waldhorn est ta tante. Elle a déjà passé la quarantaine, et elle est assez riche pour que le quart de sa fortune assure la nôtre. Il faut bien risquer quelque chose.

Que ne risquerait pas une jeune fille pour un jeune homme qu'elle aime? La mère de Suzette n'eut rien à opposer à ce mariage, et son père encore moins, car ils étaient morts tous les deux depuis longtemps. Pour le tuteur, il se réjouit fort de se voir débarrassé de sa pupille. La tante Sara se réjouit également; Suzette lui coûtait toujours quelque chose, et Mlle Sara Waldhorn était fort avare, ou, comme elle avait coutume de le dire, elle n'avait rien de trop.

C'est assez. Suzette devint madame Falk, et le docteur attendit patiemment que le nombre de ses malades s'augmentât; mais il attendait vainement. Pendant ce temps sa famille s'augmentait d'autant plus; tous les ans il lui arrivait un garçon ou une fille, et Suzette ne se lassait pas d'ajouter à la considération que lui valait l'honneur de la paternité. Quelquefois le docteur se grattait l'oreille d'un air de réflexion; mais ses enfants étaient si jolis! Ils étaient déjà au nombre de quatre qui prospéraient singulièrement. Leur gentillesse ne contribuait pas peu à égayer le ménage, et chacun disait que le docteur Falk était le plus heureux des époux.

Il y avait cependant pour lui de tristes moments, surtout quand la semaine se passait sans qu'il eût à faire une seule visite. On se consolait alors en pensant que la tante Sara était riche, vieille et malade; et, disait Suzette: « Plus le mal est grand, plus le bien est proche. » Proverbe aussi ingénieux que véridique.

CHAPITRE II.

Les Héritiers.

Mais le docteur et Suzette comptaient trop légèrement sur l'héritage de la tante Sara, car elle vivait encore ; puis il n'était pas certain que Mlle Waldhorn sa nièce et son époux fussent institués ses légataires universels. Il est vrai que cet aimable couple avait le plus grand besoin d'un héritage ; mais il restait encore une autre nièce et son époux, M. l'avocat Zange, et, en outre, deux neveux, le ministre de l'Évangile Waldhorn et le *professor philosophiæ* du même nom. Tous avaient autant de prétentions à la succession de leur tante que Suzette et son époux ; tous espéraient avec la même ardeur la prochaine béatification de la vieille demoiselle.

De tous ces héritiers, le philosophe Waldhorn était celui qui avait le moindre sujet de perdre patience. Il possédait une belle fortune, et il philosophait chaque jour fort agréablement devant une table bien servie. Un monument impérissable de son spiritualisme, c'est l'immortel ouvrage en cinq tomes, intitulé : *Le Sage au milieu des peines de la vie.* Il y prouve que tous les maux n'existent que dans notre imagination, et que la sagesse consiste à contempler les choses sous leur aspect agréable.

Il contemplait en effet sa tante sous son aspect agréable, à savoir sous celui de sa succession. Il lui rendait des visites assidues, l'invitait souvent à ses repas, et lui envoyait des morceaux choisis de sa cuisine; aussi le nommait-elle son très cher neveu. — Je n'ai rien de trop, disait-elle quelquefois; mais s'il fallait songer à mourir, je penserais à vous, mon neveu. — Le philosophe entendait ces paroles avec plaisir; il comptait recueillir seul l'héritage, et éclipser tous ses rivaux.

Sa philosophie l'eût sans doute emporté, si son cousin le ministre Waldhorn n'eût pas exercé une grande influence sur sa tante, en vertu de sa théologie. Mlle Sara était extrêmement pieuse, et craignait Dieu par-dessus tout. Elle visitait régulièrement les réunions des fidèles où le pasteur Waldhorn débitait ses sermons. Quand elle entrait en conférence avec lui, elle lui disait en soupirant qu'il était le sauveur de son âme, et qu'elle lui en témoignerait sa reconnaissance à sa dernière heure. Le théologien écoutait avec joie les promesses de sa tante. La succession ne saurait m'échapper, disait-il; ma tante est trop pieuse pour la laisser en d'autres mains !

Sa confiance eût peut-être été justifiée, si la science jurisprudentielle de son cousin l'avocat Zange ne lui eût donné une grande importance auprès de sa tante. Mlle Sara méprisait, il est vrai, le monde et ses richesses, et plaignait fort ceux qui s'y attachaient; mais elle prêtait néanmoins à gros intérêts et sur de bons gages, le tout pour dégoûter ses clients des affaires temporelles et leur inspirer le détachement des biens terrestres. Son zèle allait si loin, que la bonne demoiselle se trouvait souvent en-

gagée dans de fâcheux procès; et elle eût souvent perdu intérêts et capital sans son neveu l'avocat, qui était connu pour le premier chicaneur de la ville. Il eût enlevé à une pauvre famille ses dernières ressources, plutôt que de mettre en danger un écu prêté au denier vingt. — Je ne serais qu'une pauvre fille abandonnée, si vous ne vous intéressiez pas à moi, mon neveu, disait la tante Sara; ce que je possède je vous le dois; un temps viendra où je pourrai vous le rendre. — Le jurisconsulte ne perdait pas un mot de ce que lui disait sa tante. Il espérait recueillir seul la succession, et comptait bien ne pas s'oublier lorsqu'il rédigerait le testament.

CHAPITRE III.

Les Soucis.

La tante Sara n'avait pas la moindre envie de mourir, et elle laissait sans inquiétude les quatre facultés se disputer son héritage. Elle gagnait à cette rivalité : les morceaux friands du philosophe, les consolations de la théologie, la protection et le secours de la jurisprudence, et les soins de la médecine. Le docteur Falk n'était pas moins bien venu que les autres, mais il n'obtenait nulle préférence; seulement, lorsque la mort frappait en passant à la porte de la vieille fille, le médecin devenait tout à coup le plus cher de ses neveux.

— Vite, monsieur le docteur! accourez! mademoiselle Sara est dangereusement malade! s'écria un matin la gouvernante de la bonne demoiselle en entrant dans la maison de Falk. En ce moment il se trouvait assis dans un fauteuil, et tenait dans ses bras sa Suzette qui pleurait. Falk savait trop bien que les maladies de sa tante n'étaient jamais dangereuses. Il promit à la gouvernante d'y courir promptement, mais il resta auprès de sa femme pour la consoler.

Cependant ses consolations ne produisaient pas d'effet; Suzette pleurait toujours, et le pauvre docteur ne savait pas pourquoi.

— Mais qu'as-tu donc, ma chère Suzette? disait-il. Tu me tues par tes pleurs et ton silence!

— Eh bien, écoute-moi donc! dit-elle. Ah!

— Bon, Suzette, j'ai entendu; mais après?

— Nous avons quatre enfants.

— Qui sont les plus jolis de la ville, doux, bien élevés.....

— Ah! de vrais anges!.... Et elle se mit de nouveau à gémir.

— Tu as raison; de vrais anges..... Mais est-ce donc une raison pour pleurer?

— Non, mon ami; mais que deviendront-ils par la suite? Ah!

— Suzette, console-toi, Dieu y pourvoira.

— Mais plus ils grandissent, plus ils nous embarrassent. Comment ferons-nous pour les élever convenablement? Ah! mon ami, si maintenant.....

— Quoi donc?

— Ah! dit-elle en gémissant avec plus de force.

— Mais quoi donc? s'écria le docteur dans une inquiétude mortelle.

Elle cacha son visage contre le sein de son mari et l'embrassa avec tendresse. Puis elle lui dit à voix basse : Je vais être mère pour la cinquième fois.

A la nouvelle de cette paternité inespérée, le docteur fut à son tour tenté de gémir; mais il cacha sa stupeur le mieux qu'il put : Ce n'est rien que cela, Suzette! dit-il. Bon, il ne faut pas se désoler!

— Mais, mon ami, nous sommes déjà si pauvres!

— Tranquillise-toi; le ciel ne nous abandonnera pas!

Suzette avait suffisamment pleuré; elle se tranquillisa d'elle-même. Mais le docteur, qui n'avait pu donner cours à ses larmes, était moins tranquille. Il allait et venait dans la chambre, regardait par la fenêtre; rien ne pouvait le distraire. — Tous les ans plus d'enfants, et moins de pain! se disait-il en soupirant. Il en eût oublié la maladie de la tante Sara, si Suzette ne lui eût rappelé qu'il était temps de courir auprès d'elle.

CHAPITRE IV.

La Consultation.

Il prit son chapeau, mais il ne courut pas. La confidence conjugale l'oppressait encore. Il songeait à ses minces ressources, à sa misérable clientèle. Il enfonça son chapeau sur ses yeux, et marcha à grands pas en heurtant tous les passants; il renversa même dans sa course un chanoine qui était cependant une des lumières de l'Église.

En arrivant chez la tante Sara il ne la trouva pas, comme il s'y attendait, sur un lit de douleurs, mais assise, et parcourant, ses lunettes sur le nez, un livre ascétique renfermant des considérations pieuses sur la mort.

— Qu'avez-vous? lui demande le docteur en déposant sa canne et son chapeau sur un siége.

— Dieu le sait! dit la vieille fille en soupirant. Je souffre beaucoup; il me semble que je sens approcher ma dernière heure. Cela serait bien affreux.

Le docteur lui tâta le pouls avec distraction, et dit en pensant à autre chose : Il y a de l'agitation. — Encore un! ajouta-t-il, car l'honnête docteur était toujours, en esprit, au logis avec Suzette.

— Me trouvez-vous mal, mon cher Falk? demanda la malade pleine d'inquiétude.

— Pas mal pour votre âge, répondit le docteur toujours distrait.

— Vous trouvez? dit-elle d'un air plus satisfait. Mais, au fait, je suis dans mes plus belles années..... Si je me portais mieux..... Que Dieu ait pitié de moi! Mon cher Falk, je ne me sens pas bien. Elle se mit à lui décrire tout ce qu'elle éprouvait. Le docteur battait des doigts sur la table, et ne songeait qu'à l'accroissement inattendu de sa famille, aux embarras qui se préparaient pour lui, aux dépenses que lui causerait le petit ange que le ciel lui envoyait. Mon Dieu, elle est grosse! s'écria-t-il tout à coup.

— Juste ciel! s'écria d'une voix perçante Mlle Sara Waldhorn; juste ciel! le pensez-vous, docteur?

Lorsque le docteur entendit les paroles retentissantes de la vieille demoiselle, une sueur froide découla de son front. Il pensa que, dans sa distraction, il avait commis involontairement une offense que ne pardonne jamais une fille qui atteint à la cinquantaine, une vierge surannée, bref une personne telle que Mlle Sara Waldhorn.

Et, ne sachant comment sortir d'embarras et réparer sa sottise, il chercha son salut dans la fuite.

CHAPITRE V.

Les Bons Parents.

Cette fois le docteur eût renversé dans la rue son propre beau-frère l'avocat Zange, si celui-ci n'eût été aussi corpulent et d'une stature assez gigantesque pour résister à ce choc terrible.

— Eh! mon frère! s'écria l'avocat d'un air piteux, si vous ne m'étiez aussi proche, je vous intenterais un procès pour attaque sur la voie publique. Si vous m'avez rompu une côte, vous serez tenu de la remettre gratuitement, et je ne vous demanderai qu'une indemnité.

— Je vous demande pardon, dit le médecin; et il voulut s'éloigner. L'avocat le retint par le bras. — Où courez-vous donc avec tant de hâte, docteur? d'où venez-vous ainsi?

— De chez la tante Sara; elle est mortellement malade, répondit le médecin.

— Mortellement malade, mon frère? mortellement malade! La volonté de Dieu soit faite. Au revoir, mon frère! Et il se dirigea à grands pas vers la maison de la tante.

— Si le docteur convient lui-même qu'elle est mortellement malade, il faut que cela soit, murmura l'avocat tout en marchant. Pourvu qu'elle ne se refuse pas à faire

un testament! Il est fâcheux que j'apprenne sa maladie si tard. Qui sait si le philosophe ne s'est déjà pas fait payer ses volailles et ses pâtés, ou si le ministre ne lui a pas fait marchander le salut de son âme?

Il entra hors d'haleine dans la chambre de la vieille demoiselle. Une servante était occupée en ce moment à lui faire respirer des sels; et Sara ressemblait en effet à une personne mourante, car elle venait à peine de sortir de l'état d'évanouissement où l'avait jetée le départ du docteur. L'avocat prit aussitôt un air de circonstance; mais son cœur était plein de joie, car il trouvait la tante dans une excellente situation pour faire un testament. — C'est maintenant qu'il faut frapper le fer, se dit-il. Nous verrons si le professeur et le ministre trouveront quelque chose à glaner après moi!

Dès que Sara fut en état de l'entendre, l'avocat lui parla de la douleur qu'il éprouvait en la voyant si faible; puis il lui conseilla de prendre un autre médecin que le docteur Falk.

— Pourquoi cela? demanda Sara.

— Voyez-vous, c'est un pauvre diable. Il espère peut-être hériter, et il ne se donnera pas autant de peine pour sauver une personne qui nous est si chère. Les hommes sont faibles. Il vaut mieux en prendre un qui soit neutre que partie dans une semblable affaire. Et vous comprenez cela : un médecin qui est en même temps légataire est juge dans sa propre cause.

La vieille tante hocha la tête.

— Au reste, continua l'avocat, à qui le branlement de tête de la tante donna de l'espoir, parce qu'il en cou-

cluait que le docteur n'était pas juge dans sa propre cause, c'est-à-dire héritier; au reste, je ne veux rien dire contre lui, c'est un assez brave garçon; mais les autres me sont suspects : le ministre et le professeur... fi donc! ce sont des gens qui se réjouiraient de la mort de leur prochain, s'il leur en revenait la moindre chose.

— Mais comment! serait-il vrai?... s'écria la vieille demoiselle; mes deux neveux se réjouiraient de ma mort!...

— Je ne puis vous le cacher plus longtemps, ma chère tante, le ministre disait dernièrement qu'il avait déjà composé depuis longtemps votre oraison funèbre; mais que votre opiniâtreté à vivre était telle, que les vers mangeaient déjà son sermon.

— Juste ciel! je ne me serais jamais attendue à cela de la part du pasteur.

— Et le professeur ajoutait qu'il viderait une bouteille de champagne le jour où l'on ferait l'ouverture de votre testament.

— Ah! ah! mes neveux, s'écria la tante; attendez, je ne suis pas encore morte! Je vous ferai pleurer réellement!

Ces derniers mots effrayèrent quelque peu l'avocat; il n'osa pas parler de testament, et s'éloigna inconsolable.

Bientôt après lui arriva hors d'haleine le ministre Waldhorn. Sara, à qui la colère avait véritablement donné la fièvre, s'était mise au lit. Lorsqu'elle vit le ministre, elle détourna la tête et dédaigna de lui répondre. L'ecclésiastique n'en fut que plus convaincu que la tante approchait de sa dernière heure, et commença,

sans plus de cérémonie, une prière des morts : Prépare ton âme, dit-il enfin en terminant sa litanie, prépare ton âme, car il faut mourir!

— La chose n'est pas aussi avancée! s'écria enfin la tante Sara d'une voix claire.

— Que me disait donc le cousin Zange? dit le ministre un peu décontenancé; mais ne vous laissez pas effrayer par ce vain avocat, ma chère tante; il a juré qu'il ferait lui-même votre testament, et à sa guise; mais j'espère que vous ne vous laisserez pas dépouiller par lui.

— Et comment cela?

— Sans doute il prétend que votre bien est sa propriété, attendu que vous ne l'avez conservé que par le procès qu'il a gagné. Sans moi, m'a-t-il souvent répété, elle n'aurait pas un florin aujourd'hui.

— Laissez-moi, laissez-moi, mon neveu, dit la tante hors d'elle-même. Je n'ai besoin ni de ses plaidoyers, ni de vos prières des morts!

A peine le ministre se fut-il éloigné, que le professeur se présenta; il venait offrir à sa tante les consolations de sa philosophie, et quelques réconfortatifs qu'il avait fait préparer dans sa cuisine, d'après les recettes des meilleurs maîtres. — Mais la tante, que la rage empêchait presque de parler, lui cria dès qu'elle l'aperçut : Allez, mon neveu, épargnez-vous vos coulis et vos consommés, et allez faire rafraîchir le flacon de champagne que vous devez sabler le jour de ma mort!

CHAPITRE VI.

La Providence.

C'est ainsi que les quatre facultés s'étaient mutuellement ruinées de fond en comble. Le docteur Falk riait de ce qui faisait le désespoir de ses trois cousins, mais non pas Suzette; elle lui fit de violents reproches au sujet de la gaucherie qui l'avait fait expulser des bonnes grâces de la vieille tante. — Tu as raison, lui dit-il en l'entraînant sur ses genoux, je n'aurais pas dû dire une semblable chose, mais je ne pensais pas à elle; ce n'est pas ma faute, en vérité; je ne sais où j'avais la tête hier, lorsque je te quittai.

— Je ne te ferais pas ces reproches, si je n'étais persuadée que ma tante nous en voudra jusqu'à sa mort, répondit Suzette; car une vieille fille ne pardonne pas de telles offenses; et cela est plus fâcheux pour nous que jamais. L'hiver est rude, et, tu le sais, notre bourse est presque vide. Ah! mon ami, qu'as-tu fait?

On frappa à la porte. La vieille servante de Sara se présenta; elle apportait un billet cacheté, et elle pria le docteur de se rendre au plus tôt chez sa tante qui voulait lui parler. Elle était encore au lit, mais elle se trouvait mieux que la veille.

— Bien, je viens! dit le docteur; et il congédia la ser-

vante. Le billet était assez lourd ; il l'ouvrit avec empressement, et il en tomba dix ducats. — Vois donc, Suzette! s'écria-t-il avec surprise. Il examina l'adresse. La suscription portait réellement le nom du docteur Falk. — Voilà un véritable miracle! s'écria le docteur. Vois, la Providence a veillé sur nous et sur nos enfants! Nous voilà pourvus pour l'hiver. Pourquoi donc pleurer encore, ma Suzette?

— Ah! s'écria Suzette en se jetant au cou de son mari, je pleure de joie! Mais j'ai tant prié toute la nuit, qu'il devait nous arriver quelque bonheur.

Falk serra sa Suzette dans ses bras ; mais il ne lui répondit pas, car il ne lui laissait pas voir volontiers ses émotions.

CHAPITRE VII.

Le Secret.

Quelques moments après le docteur se présenta devant le lit de la tante Sara. Il lui prit la main avec reconnaissance, en disant : Ma chère tante, Suzette et moi nous vous devons beaucoup pour ce nouveau bienfait!

— Mon neveu, dit gracieusement Sara, il y a longtemps que j'avais une dette à acquitter envers vous.

— Me pardonnez-vous mes paroles étourdies? dit le docteur.

La tante se couvrit le visage de son mouchoir. Après un instant de silence, elle répondit sans le regarder : Mon neveu, j'ai mis toute ma confiance en vous... ma vie en dépend. Pourrez-vous, voudrez-vous me garder le secret?

Le docteur promit tout; mais elle ne se calma pas. Elle lui jura qu'il aurait un jour toute sa fortune, s'il savait se taire. Il fit alors un serment solennel. — Je sais que votre jeune ménage est souvent embarrassé, lui dit-elle. Je veux venir loger chez vous, car ma vieille servante devient trop cassée; et d'ailleurs il faut bien que je quitte cette maison, ajouta-t-elle en gémissant. Tant que vous me garderez le secret, je vous donnerai chaque année mille florins, et à ma mort tout vous reviendra.

Le docteur passait de surprise en surprise.

— Mais il faut que vous alliez demeurer avec moi hors de la ville. Je vous céderai en toute propriété ma grande maison devant le rempart, avec toutes ses dépendances. — Vous connaissez bien ma maison, auprès de l'auberge de la *Bataille d'Aboukir,* celle dont j'ai hérité de mon frère?

Le docteur promit d'aller habiter cette maison dès le lendemain, en dépit de la rigueur de la saison.

— D'abord, pour les premiers frais que vous aurez à faire, vous trouverez sur cette table quatre rouleaux d'écus neufs. Prenez-les, mon neveu.

Le docteur étendit la main sur la table, et promit de garder un silence éternel sur le secret qu'elle allait lui confier.

Mais, après tous ces préambules, Sara ne pouvait encore se décider à révéler ce grand secret. Chaque fois qu'elle se disposait à parler, la parole expirait sur ses lèvres, et elle se cachait le visage en gémissant. Ses hésitations et ses pleurs durèrent assez longtemps. Les deux mains appuyées sur sa canne, le docteur attendait avec patience.

CHAPITRE VIII.

Les Suites de l'Invasion.

—

Lorsque Sara eut assez gémi, elle dit d'une voix tremblante : Mon neveu, lorsque vous me quittâtes hier en prononçant ces affreuses paroles.....

Le docteur voulut de nouveau lui demander pardon.

— Non, mon neveu, vous aviez sans doute vos raisons.

— C'est une distraction, ma tante. Ce n'est pas de vous que.....

— Mon neveu, vous êtes un habile docteur; je reconnais votre expérience, elle ne vous trompe pas.

— Mais vraiment, ma tante, c'est trop de sarcasmes pour une simple parole échappée.....

— Nullement, mon neveu, vous pourriez avoir observé.....

— C'est impossible. Je sais, ma tante, que votre vertu doit vous mettre à l'abri.....

— Vous avez raison. Vous pensez qu'à mon âge j'aurais dû être plus raisonnable. Vous avez raison, mon neveu... mais maintenant vous le savez. Le malheur que je craignais est arrivé. J'étais mariée, — mais secrètement, bien secrètement. — Qui voudra le croire aujour-

d'hui qu'il a été tué par un boulet dans le Tyrol! Voici ses lettres... Il est mort, et...

— Qui donc, ma tante? s'écria Falk, frappé de stupeur.

— Ah! le trompette de hussards français qui était logé chez moi l'été dernier... Ce n'était pas un trompette ordinaire, mon neveu...; mais, juste ciel! je ne pouvais me dire la femme d'un trompette de hussards! Et maintenant me voilà veuve. Pas une âme ne voudra le croire; et je mourrai de chagrin si l'on vient à connaître mon état. Je serai la fable de toute la ville!

Le docteur secoua la tête; il pouvait à peine revenir de sa surprise. Il avait vu souvent, il est vrai, le trompette dans la chambre de sa tante; mais Falk, qui ne partageait pas les idées de Goëthe sur les affinités humaines, n'avait jamais soupçonné qu'il existât une affinité entre la dévote Sara et un hussard. Il s'expliquait alors clairement la libéralité soudaine de la vieille fille, qui redoutait tant de voir la ville apprendre que le miroir de vertu du pays se fût si complétement terni.

Il donna encore sa parole de garder le silence, et il fut résolu que la vieille tante viendrait habiter avec le docteur la maison des champs dont elle lui fit donation en règle. Suzette fut seule admise dans le secret.

CHAPITRE IX.

La Veuve du Trompette.

Cela s'appelle, disait souvent Sara à Suzette, cela s'appelle vraiment vivre pour voir des miracles. Aurais-je jamais pu le penser! Je comptais trop sur mon indifférence, et j'en ai été punie. O le trompette! le trompette!

Cette circonstance exerça au reste une heureuse influence sur la tante Sara. La crainte de s'exposer aux regards curieux de sa société ordinaire l'éloigna des vieilles filles qu'elle fréquentait, et elle trouva plus de goût à vivre dans l'intérieur de la famille du docteur. Elle écoutait encore avec plaisir les propos de la ville, mais elle condamnait moins rigoureusement qu'autrefois; et souvent, lorsqu'elle entendait parler des fautes d'autrui, elle baissait la tête en soupirant. Elle se montrait plus généreuse, plus modeste, plus humble même qu'on ne l'avait jamais vue. Ses rapports avec des gens simples et bons, la résolution héroïque qu'elle avait prise de donner une partie de ses biens au docteur, tout cela avait opéré en elle un changement total. Elle renonça même aux affaires d'usure, que son éloignement du monde l'empêchait d'ailleurs de suivre.

Cependant les trois facultés souffrantes jetaient feu et flamme. L'avocat Zange, le ministre et le théologien s'ac-

cusaient à l'envi. La tante Sara leur avait défendu une fois pour toutes l'entrée de sa demeure, et fait dire à chacun en particulier qu'il devait cette disgrâce aux propos des deux autres. Le philosophe écrivit un ouvrage admirable sur les passions humaines, et le ministre prononça les sermons les plus touchants sur l'ingratitude, la calomnie, l'avidité et l'envie; pour l'avocat, il voyait dans cette affaire la matière d'un interminable procès.

CHAPITRE X.

Pieuse Ruse.

—

Le printemps avait succédé à un long hiver. Les chaudes journées approchaient. Le docteur Falk avait déjà remarqué que la tante Sara avait conçu des inquiétudes sans motif; il le lui avait même annoncé, mais en vain : la vieille fille ne voulait pas renoncer à son illusion. Suzette et le docteur furent forcés de se taire pour ne pas la fâcher, et de lui laisser sa croyance ridicule.

— Elle m'inquiète, en vérité! dit un jour Suzette à son mari. Elle se tourmente sans cesse, et souvent elle me semble folle.

— C'est ce qu'elle est dans toute l'étendue du mot! dit le docteur; c'est chez elle une idée fixe, une monomanie! Toutes les médecines du monde ne la détruiraient pas. Ce qui me reste à faire, c'est d'essayer de chasser son erreur par une autre. Quand il en sera temps, je lui donnerai notre enfant comme le sien.

— Mais le croira-t-elle?

— Si elle ne le croit pas, elle sera guérie.

Quelques semaines plus tard Suzette ne parut plus chez sa tante. Le docteur annonça à Sara que sa femme avait éprouvé un accident.

— Quoi! l'enfant qu'elle portait serait-il mort? demanda-t-elle.

— Oui, répondit le docteur en soupirant.

— Hélas! pauvres femmes que nous sommes! dit la tante en soupirant à son tour.

— Soyez sans inquiétude, ma tante.

Un matin, au point du jour, la tante Sara fut réveillée d'une singulière manière : on lui jetait de l'eau au visage, et on lui tenait sous le nez des flacons d'alcali et d'éther.

Elle ouvrit les yeux, et vit le docteur auprès d'elle. — Juste ciel! je me meurs. Que faites-vous donc, mon neveu?

Silence, ma tante; ne parlez pas, dit le docteur avec ménagement. — Faites-moi seulement signe que vous vous trouvez mieux.

— Comment! mieux?...

— Sans doute. Vous êtes restée quatre heures évanouie! J'ai craint pour votre vie; maintenant tout va bien. Nous sommes sauvés. Un enfant charmant!

— Quoi! s'écria Sara extrêmement surprise.

— Un joli petit garçon. Voulez-vous le voir? C'est la première consolation d'une mère, celle qui la dédommage de toutes ses souffrances...

— Mais, mon neveu...

— J'ai dit à tout le monde que c'est l'enfant de ma femme; il passera pour cela dans la maison.

— Ah! mon neveu, votre prudence, vos secours, vos conseils... Vous êtes un ange!

Le docteur sortit. La tante tremblait de joie et de

frayeur. Elle se retourna. La table était couverte de fioles et d'instruments de chirurgie. Une nourrice apporta l'enfant; il dormait doucement. Sara ne prononça pas une parole; elle le contempla longtemps, pleura amèrement, couvrit de baisers la petite créature, et dit au docteur, tandis qu'on l'emportait : « C'est le trompette tout vivant! Il me semble le voir. Dieu veuille avoir son âme! »

Après quelques semaines d'un strict régime, Sara, encore un peu affaiblie, sortit enfin de sa chambre. Elle se plaisait à bercer l'enfant et à le porter sur ses bras. Sa première sortie fut pour aller à l'église remercier Dieu de son heureuse délivrance, et de là chez son notaire pour faire donation entière de ses biens au docteur, avec la seule clause de réserver une pension considérable à l'enfant du trompette.

C'est ainsi que le pauvre docteur Falk devint tout à coup, grâce à sa tante, un homme riche, et que la faculté de médecine l'emporta sur les trois autres.

FIN DE LA VIEILLE FILLE.

LA CRUCHE CASSÉE.

CHAPITRE PREMIER.

Mariette.

—

La Napoule n'est, il est vrai, qu'un petit endroit sur les bords du golfe de Cannes; mais on le connaît dans toute la Provence. Il repose à l'ombre d'un épais bois d'orangers; c'est là, dit-on, que l'on trouve les vins les plus généreux, les roses les plus suaves et les filles les plus belles. Je l'ignore, mais je le crois volontiers. C'est dommage que la Napoule soit si petite, et qu'elle ne produise pas plus de vins, de roses et de filles.

Il faut que la petite Mariette ait été un miracle de beauté parmi les belles filles de la Napoule, car la chronique a conservé son nom; et la chronique avait de bonnes raisons pour parler d'elle, car la petite Mariette, qui avait été élevée à Avignon, tourna toutes les têtes du lieu dès son arrivée.

Manon, sa mère, eût peut-être mieux fait de rester à Avignon; mais elle eut un petit héritage à recueillir à la Napoule, et se trouva propriétaire d'un petit domaine avec quelques vignes, et d'une jolie maison située au pied d'un rocher, entre des oliviers et des acacias d'Afri-

que. C'était une pauvre veuve, et, dans ses idées, elle se trouvait plus riche et plus heureuse que si elle eût été comtesse de Provence.

Les Napoulois n'en furent que plus malheureux. Ils n'avaient pas lu Homère, et ils ignoraient qu'une jolie femme avait mis jadis toute la Grèce et l'Asie en émoi.

CHAPITRE II.

Un Malheur.

Il y avait à peine quinze jours que Mariette habitait sa jolie maison au milieu des oliviers et des acacias d'Afrique, que tous les jeunes gens de Napoule savaient qu'il n'y avait pas dans la province une aussi jolie fille que dans cette maison.

Traversait-elle la Napoule en jupe courte avec des basquines d'un vert pâle, la tête couverte d'un petit chapeau gris orné d'une fleur d'oranger, on voyait partout s'ouvrir les portes et les fenêtres sur son passage. — Bonjour, disait l'un ; vous voilà, Mariette, disait l'autre ; et elle saluait tout le monde en souriant.

Quand Mariette entrait dans l'église, les yeux des garçons se détournaient de l'autel ou de la chaire, et leurs doigts s'embrouillaient dans les grains de leurs chapelets ; ce qui devait assurément causer un grand scandale, surtout parmi les dévotes.

Dans ce temps les jeunes filles de la Napoule étaient sans doute fort dévotes, car elles se montraient les plus scandalisées. Il est vrai que plus d'un futur s'était montré refroidi, que plus d'un amant s'était éloigné de sa maîtresse, depuis l'arrivée de Mariette. Cela causa partout beaucoup de disputes et de reproches, de larmes et de

colères. On ne parlait plus de noces, mais de séparations. On se renvoyait les gages de fidélité, les anneaux et les rubans. Les parents se mêlaient des querelles de leurs enfants. La zizanie se répandait de maison en maison. C'était une plainte universelle.

— Mariette est cause de tout cela ! disaient les jeunes filles ; les mères le répétaient, et les jeunes gens les imitaient pour s'excuser. Mais Mariette, dans sa simplicité et son innocence, ne soupçonnait rien de ce qui se passait, et se montrait la même pour tout le monde. Aussi ne pouvait-on la voir sans l'aimer, et avant qu'une année se fût écoulée elle avait acquis tous les cœurs. Pour elle, elle ne pensait pas qu'elle fût autant aimée, comme elle n'avait pas soupçonné qu'on eût pu la haïr.

C'était à qui réparerait l'injustice qu'on avait commise envers Mariette ; et la compassion amenait insensiblement la tendresse. Partout on la recevait plus amicalement que jamais, et il n'y avait pas de fête ni de danse sans elle.

CHAPITRE III.

Colin.

—

Mais tous les hommes n'ont pas reçu le don de la douce pitié. Le jeune Colin, le plus riche des fermiers de la Napoule, Colin qui n'aurait pas pu parcourir en un jour toutes ses vignes et ses plants d'oliviers, ses bois de citronniers et d'orangers, était un exemple de cette dureté d'âme. Ce qui démontre déjà la méchanceté de son caractère, c'est qu'il était arrivé à l'âge de vingt-sept ans sans avoir demandé à quoi bon est une fille.

Beaucoup de gens, surtout les femmes d'une certaine jeunesse, tenaient, il est vrai, Colin pour le meilleur garçon de la terre. Sa tournure, ses manières simples et aisées, son regard, son sourire surtout, avaient le bonheur de plaire à ces gens-là; mais il ne faut pas se fier aux décisions de semblables juges.

Toute la Napoule s'était réconciliée avec l'innocente Mariette, et Colin était le seul qui n'eût pas montré de pitié pour la pauvre enfant. Si la conversation se tournait sur Mariette, Colin restait muet; s'il la rencontrait dans la rue, il devenait tour à tour rouge et pâle de colère, et il lui lançait des regards meurtriers quand elle s'éloignait.

Lorsque le soir les jeunes gens se rassemblaient au

bord de la mer, près des ruines d'un vieux château, pour se livrer à mille jeux, danser sur la verdure ou chanter les airs de la Provence, Colin n'y manquait pas; mais, dès que Mariette arrivait, il cessait de chanter ou de rire. Toutes les filles voyaient Colin avec plaisir, et il se montrait aimable avec toutes; ce n'était que pour Mariette qu'il n'avait jamais un compliment.

La vengeance est douce; mais la fille de Manon ne connaissait pas ce plaisir-là. Elle eût pu répondre au fier Colin par ses dédains; mais loin de là, quand il devenait triste, le sourire disparaissait des lèvres de Mariette; lorsqu'il s'éloignait de la danse, elle n'y restait pas longtemps, et, rentrée au logis, elle versait des larmes aussi abondantes que celles de sainte Madeleine, bien qu'elle n'eût pas péché moitié autant qu'elle.

CHAPITRE IV.

La Cruche.

Le curé de la Napoule se nommait le père Jérôme; c'était un vieillard de soixante-dix ans. Il avait toutes les vertus d'un saint, et un seul défaut, celui d'être sourd. Mais en revanche il prêchait de manière à se faire entendre des oreilles les plus endurcies, et chacun l'écoutait avec plaisir. Il est vrai que ses sermons ne roulaient jamais que sur deux points; c'était : « Enfants, aimez-vous les uns les autres! » ou : « Les voies de Dieu sont merveilleuses! » Il y avait dans ces deux maximes assez de foi, d'amour et d'espérance pour faire son salut et son bonheur. Aussi les jeunes gens s'aimaient-ils entre eux, et attendaient-ils avec espoir le moment d'entrer dans les voies du Seigneur. — Colin seul ne faisait nulle attention aux sermons du pasteur; son air tranquille cachait de mauvaises pensées.

Les Napoulois vont annuellement à la foire de Vence. C'est là qu'on mène joyeuse vie, et qu'on trouve, à défaut d'argent, beaucoup de marchandises. Mariette et sa mère Manon vinrent à la foire, et Colin aussi. Il acheta mille bagatelles pour ses connaissances, — mais rien pour Mariette. Et cependant il était sans cesse sur ses pas; mais il ne lui parlait pas. Il avait évidemment de méchants desseins.

La mère Manon s'arrêta enfin devant une boutique : O Mariette, vois la belle cruche! dit-elle; une reine n'en aurait pas une plus belle. Vois comme elle est dorée, et les belles fleurs qu'on y a peintes!

Mariette ne pouvait se lasser de regarder ce chef-d'œuvre; elle appela toutes ses amies pour l'admirer, et bientôt presque tous les Napoulois se trouvèrent en contemplation devant la cruche. Manon en demanda timidement le prix. — Elle vaut cent livres entre frères, dit le marchand. Tout le monde garda le silence, et l'on s'éloigna peu à peu.

Lorsqu'il ne se trouva plus un seul Napoulois arrêté devant la boutique, Colin se glissa jusqu'au marchand, mit cent livres sur la table, fit soigneusement emballer la cruche, et l'emporta. Personne n'eût soupçonné ses projets insidieux.

Comme il approchait de la Napoule, il rencontra sur la route le vieux Jacques, le valet du juge, qui revenait des champs. Jacques était un bon homme, mais cordialement stupide.

— Jacques, tu auras pour boire, dit Colin; porte cette boîte dans la maison de Manon. Tu diras qu'un étranger te l'a remise. N'ajoute pas un mot de plus, ou tu auras affaire à moi.

Jacques promit de faire ce qu'on lui demandait, et, la boîte sous le bras, prit le chemin de la petite maison située entre des oliviers et des acacias d'Afrique.

CHAPITRE V.

Le Juge.

Comme Jacques arrivait à la maison, il rencontra son maître, le juge Hautmartin, qui lui dit : Jacques, que portes-tu là ?

— Une boîte pour madame Manon ; mais je ne dois pas dire de qui elle vient.

— Pourquoi pas ?

— Parce que j'aurais affaire à M. Colin.

— Tu fais bien de n'en rien dire. Mais il est déjà tard : donne-moi cette boîte ; je vais chez Manon, je la lui remettrai, et je ne lui dirai pas qu'elle vient de Colin. Cela t'épargnera du chemin, et ce sera autant de gagné pour moi.

Jacques remit la boîte à son maître, à qui il était habitué d'obéir sans raisonner. Le juge la porta à l'écart, et l'examina avec curiosité. Sur le couvercle on lisait ces mots : « A l'aimable Mariette. » Messire Hautmartin savait bien que c'était là une nouvelle méchanceté de Colin ; il ouvrit la boîte, et vit avec surprise et effroi la belle cruche qu'il avait admirée à Vence. Il reconnut aussitôt que Colin voulait causer quelque chagrin à Mariette avec cette cruche ; et comme le juge était un homme droit et expérimenté, il résolut, pour éviter tout

embarras à la jeune fille, de lui faire ce présent en son propre nom. Il aimait d'ailleurs Mariette, et il eût volontiers voulu lui faire suivre avec lui la maxime du père Jérôme : « Enfants, aimez-vous les uns les autres! » Messire Hautmartin était, il est vrai, un enfant de cinquante ans, et Mariette pensait que la maxime du curé ne le regardait pas. Mais la mère Manon trouvait qu'il avait de l'argent, et de la considération d'un bout de la Napoule à l'autre; et lorsque le juge parlait de mariage, il fallait bien, bon gré mal gré, que Mariette l'écoutât. Aussi la cruche ne lui fit-elle aucun plaisir; et après l'avoir reçue, elle sortit de la chambre pour aller pleurer.

CHAPITRE VI.

Les Fleurs.

La cruche causa à Mariette beaucoup de chagrins et de tourments, et même quelque chose de plus.

Durant quinze jours on ne parla d'autre chose dans la Napoule que de la cruche, et chacun disait que c'était un présent du juge, et que la noce était déjà arrangée. Mais lorsque Mariette eut solennellement déclaré à ses compagnes qu'elle aimerait mieux être au fond de la mer que la femme de messire Hautmartin, ce fut à qui la plaisanterait sur son vieux futur. — Ce fut son premier chagrin.

Puis la mère Manon eut la cruauté de forcer Mariette d'aller chaque matin à la source du rocher remplir la cruche d'eau fraîche et de fleurs nouvelles. Elle espérait ainsi accoutumer Mariette à ce présent et à celui qui l'avait fait; mais elle continua de haïr l'un et l'autre, et ce fut un vrai supplice pour elle que d'aller à la source. — Second chagrin.

Quand elle allait le matin à la source, elle trouvait toujours sur le rocher quelques fleurs rares fraîchement cueillies, et au milieu de ce bouquet se trouvait un papier avec ces mots : A l'aimable Mariette. — Ces fleurs et ce billet venaient, à n'en pas douter, de messire Haut-

martin. Elle prenait les fleurs, il est vrai, parce qu'elles étaient préférables aux fleurs des champs; mais pour le papier, elle le déchirait en mille pièces avec dépit. — Troisième chagrin.

Enfin elle découvrit, en parlant à messire Hautmartin, que ce n'était pas lui qui déposait ces fleurs à la source. Qui pouvait-ce donc être? Mariette était ce que ne sont jamais les jeunes filles, — elle était curieuse. Ses conjectures se portèrent tour à tour sur tous les jeunes gens de la Napoule; mais elle ne put rien deviner. Elle faisait le guet pendant la nuit; elle se levait de meilleure heure, et toujours elle trouvait ces fleurs et le papier, sans pouvoir découvrir personne. Il y avait de quoi donner de la curiosité à la plus indifférente; mais pour elle c'était une torture. — Quatrième chagrin.

CHAPITRE VII.

Le Méchant.

Un dimanche le père Jérome avait prêché son texte : « Les voies de Dieu sont merveilleuses. » Et Mariette sortit de l'église en disant : « Les voies de Dieu me feront peut-être découvrir mon donneur de bouquets. »

Cette idée l'occupa ; la nuit elle ne put dormir. Elle se leva de bonne heure, au moment où les premiers feux du matin paraissaient au-dessus des flots, et coloraient les îles de Sainte-Marguerite qu'on apercevait de sa fenêtre. Elle s'habilla, et sortit pour aller se baigner ; elle connaissait un lieu secret où se trouvait une eau limpide.

Pour gagner ce lieu, il fallait gravir les rochers qui s'élevaient derrière la maison, et passer dans un bois de grenadiers. Mais Mariette n'alla pas loin ; car elle trouva un jeune homme endormi sous l'ombrage. Auprès de lui elle aperçut un bouquet des plus belles fleurs et le billet qui accompagnait d'ordinaire celles qui lui étaient réservées.

Elle s'arrêta tremblante, et voulut retourner chez elle ; mais à peine eut-elle fait deux pas, qu'elle se retourna pour voir le dormeur. De loin elle ne pouvait le reconnaître. C'était cependant le moment de découvrir ce mys-

tère. Elle s'approcha doucement à petits pas, et regarda à travers le feuillage : c'était Colin!

Colin était donc celui qui lui avait causé tant de chagrins, et qui se plaisait à la tourmenter en excitant sa curiosité. — Il haïssait Mariette; il l'évitait sans cesse; jamais il ne lui adressait la parole; jamais il ne l'avait invitée à danser, et cependant elle dansait merveilleusement. La vengeance se réveilla dans le cœur de Mariette; elle prit le bouquet, le défit, et sema les fleurs avec mépris autour de Colin endormi. Elle garda seulement le papier, qu'elle cacha précipitamment dans son sein. Elle voulut alors s'éloigner; mais elle ne se trouva pas suffisamment vengée; et ôtant de son chapeau de paille le ruban bleu qui l'entourait, elle le passa doucement au bras du dormeur, qu'elle attacha par un triple nœud à l'arbre sous lequel il reposait. Puis elle partit comme un trait, et revint auprès de sa mère qui l'appelait déjà.

CHAPITRE VIII.

Le Ruban.

Mais le jour suivant Colin imagina une nouvelle noirceur. Que fit-il ? — Il voulait publiquement confondre Mariette, et la pauvre enfant n'avait pas pensé que son ruban couleur de violette était connu de toute la Napoule. — Colin ne le savait que trop bien. Il l'attacha fièrement à son chapeau, et le porta, à la vue de toute la ville, comme une conquête. Et chacun disait : Il le tient de Mariette ! Et toutes les filles répétaient en colère : Le mauvais sujet ! Et les garçons redisaient en souriant : Le mauvais sujet !

— Comment, mère Manon, s'écria le juge Hautmartin en entrant chez elle, vous souffrez que ma future donne un ruban au jeune Colin ? Il est temps que nous fassions la noce ; quand elle sera faite, j'aurai le droit de parler.

— Vous avez raison, répondit la mère Manon ; si la chose est ainsi, il faut faire vite la noce. Quand elle sera faite, elle sera faite.

— Mais, mère Manon, votre fille refuse toujours de se prononcer.

— Faites toujours préparer le repas !

— Mais elle ne veut pas seulement me regarder ; et dès qu'elle me voit, elle se sauve.

— Monsieur le juge, faites toujours le repas.

— Mais si elle ne veut pas...

— Ne vous inquiétez pas. Nous irons trouver le père Jérôme ; il vous fiancera dimanche. Nous l'y forcerons bien. Je suis la mère ; vous êtes, vous, la première autorité de la Napoule. Ensuite, la noce ; et si Mariette dit non, qu'importe ! le curé est sourd, il ne l'entendra pas. Mais silence là-dessus ; il faut que tout se passe dans le mystère !

Pendant ce temps Mariette était tranquille ; elle ne songeait ni à la méchanceté de Colin qui la rendait la fable de la ville, ni aux désirs du juge, ni aux projets de sa mère : Mariette était bien innocente.

CHAPITRE IX.

La Cruche cassée.

De grand matin Mariette vint à la source avec sa cruche. Il n'y avait pas encore de fleurs sur le rocher; le soleil sortait à peine des flots de la mer.

Elle entendit des pas. C'était Colin; il portait ses fleurs à la main. Mariette rougit extrêmement. Colin balbutia : Bonjour, Mariette; mais il pouvait à peine parler.

— Pourquoi portes-tu publiquement mon ruban, Colin? dit Mariette en posant sa cruche sur le rocher. Je ne te l'ai pas donné.

— Tu ne me l'as pas donné, chère Mariette? demanda-t-il en pâlissant.

Mais elle eut honte de mentir; elle baissa les yeux, et dit après un moment de silence : Oui, je te l'ai donné, mais non pas pour le porter. Rends-le-moi.

Colin le détacha lentement; sa colère était si grande, que des larmes de dépit roulèrent dans ses yeux.

— Chère Mariette, laisse-moi ton ruban! dit-il doucement.

— Non! répondit-elle.

La colère de Colin se changea alors en désespoir. Il leva les yeux au ciel, les reporta sur Mariette, et entourant les fleurs du ruban : Prends donc tout! s'écria-t-il.

Et il lança le bouquet si malicieusement contre la cruche, qu'elle tomba du rocher et se brisa en mille pièces. Puis il prit la fuite.

La mère de Manon avait tout vu et entendu de sa fenêtre. Mais lorsqu'elle vit tomber la cruche, elle en demeura sans voix et sans mouvement. — Il me la payera de son or! s'écria-t-elle enfin hors d'elle-même; je vais porter plainte au juge! Et, prenant Mariette par la main, elle courut en toute hâte chez messire Hautmartin.

CHAPITRE X.

La Sentence.

—

Tenant les débris de la cruche d'une main et Mariette de l'autre, la mère Manon se présenta à l'audience du juge. Manon porta sa plainte avec toute la véhémence dont elle était susceptible. Mariette pleura amèrement.

A la vue de la cruche cassée, de sa fiancée en larmes, le juge fut saisi d'une juste colère contre Colin. Il le fit quérir par son huissier.

Colin arriva fort chagrin. La mère Manon recommença sa plainte avec beaucoup d'éloquence en présence du juge, de l'huissier et du greffier. Mais Colin n'entendait rien. Il s'approcha de Mariette, et lui dit à voix basse : Pardonne-moi, Mariette; je n'ai brisé qu'une cruche, et tu as brisé mon cœur!

— Que signifient ces chuchottements? dit le juge. Vous avez entendu l'accusation; défendez-vous!

— J'ai brisé la cruche involontairement, dit Colin.

— Je le crois aussi, dit Mariette. Je suis aussi coupable que lui, car c'est moi qui l'ai offensé. Ce n'est pas sa faute.

— Voyez donc! s'écria la mère Manon, ma fille ne va-t-elle pas lui servir d'avocat! Il a cassé la cruche, monsieur le juge, il faut qu'il la paye.

— Comme vous ne le niez pas, Colin, dit le juge, je vous condamne à payer trois cents livres; la cruche vaut ce prix, et...

— Non, dit Colin, elle ne vaut pas cela; je l'ai achetée au marché de Vence pour Mariette, et elle ne m'a coûté que cent livres.

— Vous l'avez achetée, vous! s'écria le juge furieux... Mais il s'arrêta, crainte d'en trop dire.

— Oui, j'ai acheté cette cruche à la foire! dit Colin furieux à son tour; et je l'ai envoyée par votre valet à Mariette. Jacques est là à la porte; il est témoin. Parle, Jacques : ne t'ai-je pas remis une boîte pour la porter à madame Manon?

Le juge voulut empêcher Jacques de parler; mais le pauvre idiot lui dit avec simplicité : Rappelez-vous que vous avez voulu la porter vous-même, mon bon juge. La boîte est encore là sous vos papiers.

L'audience fut interrompue. Le juge fit mettre Colin à la porte; les assistants se regardaient, et la mère Manon secouait la tête en disant : Qui me payera ma cruche.

CHAPITRE XI.

Les Voies de Dieu.

Colin partit le même jour, et alla trouver le bailli de Grasse. La mère Manon alla trouver le père Jérôme. Elle revint en disant à Mariette d'aller chez le curé, qui voulait lui parler. La jeune fille obéit.

En route elle rencontra Colin qui venait d'arriver. Il la salua timidement; elle lui dit qu'elle allait chez le curé. J'y vais aussi, dit Coliu, car il faut que j'aille lui porter l'argent de la dîme. En s'acheminant ensemble Colin lui prit la main en silence; ils tremblaient tous deux comme s'ils eussent commis un crime.

— M'as-tu pardonné? dit Colin. Ah! Mariette, que t'ai-je fait pour être si cruelle envers moi?

— Sois tranquille, Colin, dit-elle, je te rendrai mon ruban. J'étais bien sûre que c'était toi qui m'avais donné la cruche.

— Peux-tu en douter? Vois, je te donnerais tout ce que j'ai!

Elle ne lui répondit pas. Ils entrèrent ensemble au presbytère, et attendirent quelques moments. Colin profita de la solitude où il se trouvait, et baisa avec feu la main de Mariette. En ce moment la porte s'ouvrit, et le

vénérable père Jérôme s'offrit à eux. Les jeunes gens étaient confus d'avoir été surpris.

Le père Jérôme s'avança vers eux : Mes enfants, aimez-vous l'un l'autre, dit-il ; et il leur tint un petit discours touchant : car la surdité du vieux curé l'avait empêché d'entendre le nom du futur, et il croyait que c'était Colin.

Mariette fondit en larmes : Ah ! s'écria-t-elle, je l'aime bien, mais il me hait !

— Moi te haïr ! Mariette ; je n'aime que toi depuis que tu es à la Napoule. O Mariette ! toute la ville le sait bien !

Le vieillard ne leur laissa pas le temps de s'expliquer davantage ; il prit leurs mains et les unit en disant : Enfants, enfants, aimez-vous l'un l'autre !

Mariette se jeta dans les bras de Colin, qui la couvrit de baisers. Ils oublièrent le curé et le monde entier, et se trouvèrent sans le savoir devant l'autel avec le père Jérôme.

— Mariette ! disait Colin en soupirant.

— Colin ! disait Mariette.

Il se trouvait beaucoup de monde dans l'église ; mais l'étonnement des assistants fut grand en voyant le mariage de Colin et de Mariette. Plusieurs d'entr'eux s'échappèrent avant la fin de la cérémonie pour en répandre la nouvelle dans la Napoule.

Le père Jérôme était ravi ; il n'avait jamais béni de couple plus assorti.

CHAPITRE XII.

Fin de cette mémorable Histoire.

La mère Manon arriva hors d'haleine. Elle avait attendu son gendre futur ; il n'était pas venu. Au dernier coup de cloche, l'inquiétude l'avait portée à aller chez messire Hautmartin. Mais elle éprouva une nouvelle surprise : on lui dit que le bailli de Grasse, accompagné de valets de la viguerie, avait saisi les papiers du juge, et l'avait emmené prisonnier.

— C'est encore une noirceur de Colin ! se dit-elle. Et elle courut au presbytère pour s'excuser auprès du père Jérôme. Le bon vieillard vint à sa rencontre en souriant, et lui présenta avec orgueil le nouveau couple.

La mère Manon en perdit presque la raison. Mais Colin montra plus d'éloquence qu'il n'en avait jamais déployé ; il parla de son amour, de la perfidie du juge, et supplia la mère Manon de bénir ce qui était fait, et ce qui, après tout, était sans remède.

Le père Jérôme, qui n'entendait rien de ce qu'on disait, élevait pieusement les mains, et s'écriait : « Les voies de Dieu sont merveilleuses ! » Colin et Mariette pressaient Manon dans leurs bras, et, de guerre lasse, elle consentit à leur union.

— Mais suis-je vraiment ta femme, Colin? demanda Mariette.

Pour toute réponse Colin l'emmena dans sa ferme. Toute la Napoule assista à la noce; et les débris de la cruche furent conservés dans la famille comme une sainte relique.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

*

LA FÈVE.

C'EST POSSIBLE!

JONATHAN FROCK.

FIN DE LA TABLE.



410

